This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

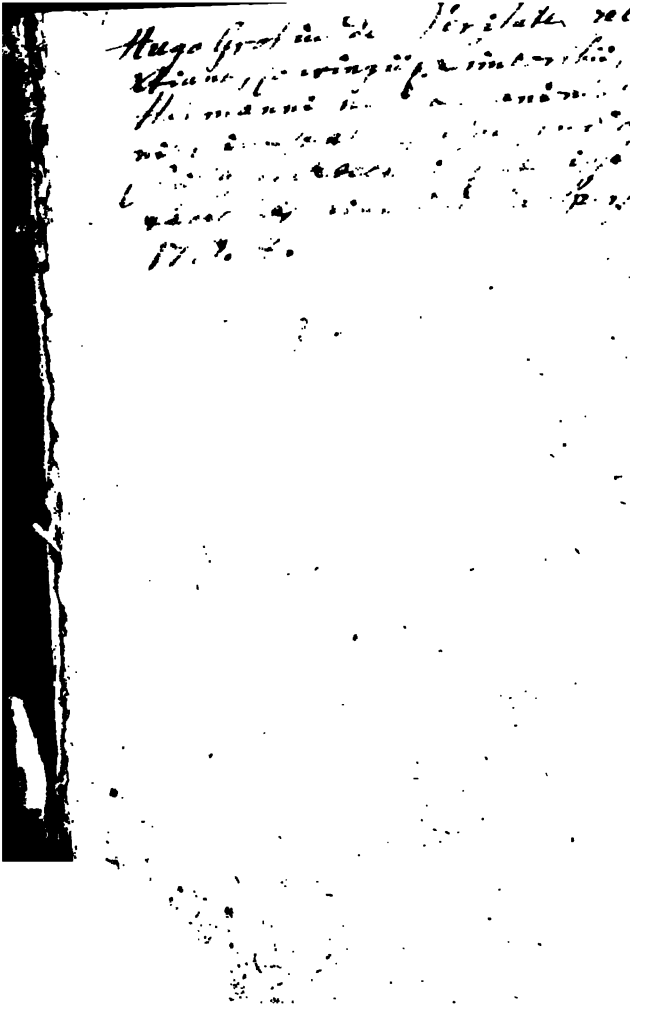
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TRAITÉ
DE LA
VERITÉ
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE
Par H. GROTIUS.

Avec les

CITATIONS
ET LES
REMARQUES
de l'AUTEUR même.

Traduit par P. Le Jeune.

A UTRECHT,

Chez GUILLAUME vande WATE
Marchand Libraire. M. DC. XCII.

BT
1100
S3h4

MONS

JUR

4-24-31 Dup

principales raiſons qui m'y ont encouragé, je vous en faſſe un aveu public; & qu'un ouvrage, qui ſans cette aprobation n'eût jamais paru, porte ſur ſon front le nom de la Perſonne dont le jugement a réglé ſa deſtinée.

Mais, vous le dirai je, Monſieur? Ni cette raiſon, ni le deſſein de mettre un nom Illuſtre à la tête de ce livre, ni cette bonne volonté, dont vous m'avez donné de tems en tems des marques, & dont je ſuis perſuadé que j'euſſe reſſenti des éfets tres réels, ſi les ocaſions ne vous euſſent manqué, ne ſont que les moindres motifs qui m'obligent à prendre la liberté de vous adreßer cet ouvrage. Un autre plus preßant m'y a entrainé. Ce motif eſt la reconnoiſſance que je vous dois, du bien que vos excellens livres m'ont fait auſſi bien qu'à tout le public. Ils m'ont inſtruit; ils m'ont touché; ils m'ont fait voir clair dans des choſes obſcures & dificiles; ils

m'ont

m'ont acoutumé à méditer en me conduiſant agréablement au milieu d'une vaſte étendue d'idées grandes & bien ſuivies ; ils m'ont fait ſentir plus d'une fois la force de la piété, & les douceurs de la conſolation. Je vois mille & mille gens qui font le même aveu : mais que je m'eſtime heureux aujourd'hui, d'avoir en main une occaſion de vous le faire à vous même, & de vous rendre publiquement un hommage que je vous rens depuis ſi long-tems dans le ſecret de mon cœur !

Je ſens bien que cet hommage qui donne de moi une idée aſſez avantageuſe, pourra parôitre un peu intéreſſé. Ce ne ſont pourtant pas là mes vûes. Je ne mêle point ici mes intérêts avec les vôtres ; & ſi je parle de moi, ce n'eſt que pour mieux parler de vous.

Ne craignez pas, Monſieur, que pour donner un peu de prix à cette juſte reconnoiſſance, j'entre ici dans tout le détail des louanges qui vo

ſont dues. J'en laiſſe le ſoin à de plus habiles plumes. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que ſi j'oſois entrer dans ce vaſte champ, je ne m'arrêterois pas beaucoup à décrire, ni vôtre piété, ni cette vertu bienfaiſante qui vous a rendu l'azile d'une infinité de perſonnes, ni ce zéle de la maiſon de Dieu qui vous a pouſſé à faire retentir vôtre cornet en Sion, malgré le ſoin que ſes ennemis avoient pris pour empêcher que le cri de l'exhortation & la voix de la conſolation ne parvinſſent juſqu'à elle. Je n'inſiſterois pas même extrémement ſur ce prodigieux ſavoir qui vous a ſi ſouvent fourni des armes contre nos Adverſaires ; ſur cette adreſſe infinie que l'on vous a vue à mettre en œuvre contr'eux ces vaſtes connoiſſances ; ſur cette préſence d'eſprit, & ſur cette heureuſe facilité qui les a quelquefois ſurpris & acablez par des réponſes auſſi promtes que foudroyantes ; ſur ces plans ingénieux & juſtes que vous

TRAITÉ
DE LA
VERITÉ
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE

Par H. GROTIUS.

Avec les

CITATIONS

ET LES

REMARQUES

de l'AUTEUR même.

Traduit par P. Le Jeune.

A UTRECHT,

Chez GUILLAUME vande WATER
Marchand Libraire. M. DC. XCII.

qu'on ſe l'imagine, de voir un cœur touché de la grandeur & de la bonté de Dieu, & zélé pour ſes interêts. Mais je ferois voir combien l'union de ces deux caractéres eſt rare, & combien elle eſt belle. Je ferois jetter les yeux ſur le malheur de ce ſiécle, qui ſemble n'avoir aquis des lumiéres plus belles & des connoiſſances plus diſtinctes que les précédens n'avoient eues, que pour en faire des armes contre la Religion. Je ferois même voir que ceux qui dans nos jours ont le plus rafiné ſur la Morale, ont démenti dans la ſuite par de honteuſes prévarications tous ces grands rafinemens : que les livres les plus beaux & les plus édifians ſont devenus des portraits infidéles du cœur de leurs Auteurs : que jamais l'amour propre, ce grand principe de nôtre corruption, n'a mieux régné que depuis que l'on a découvert toutes ſes ruſes & toutes ſes injuſtices : qu'enfin le zéle pour la Religio

Vigneul
2-11-31

A
MONSIEUR
JURIEU.

IL *eſt juſte que puis que l'approbation que vous avez donnée au deſſein que j'avois de publier une nouvelle Traduction de ce livre, a été l'une de*

éviter. Cette loi ſévére, qui par cela même qu'elle nous forme à l'humilité nous défend de ſentir les louanges, n'a jamais défendu qu'on en donnât à ceux qui les méritent: & l'on commettroit une injuſtice, ſi l'on ne le faiſoit pas. Je ſuis avec un profond reſpect.

MONSIEUR

Vôtre tres humble & tres obéiſſant Serviteur

P. LE JEUNE.

TRAITE
DE LA
VERITÈ
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE
Par H. GROTIUS.

Avec les

CITATIONS

ET LES

REMARQUES

de l'AUTEUR même.

Traduit par P. Le Jeune.

A UTRECHT,

Chez GUILLAUME vande WAT
Marchand Libraire. M. DC. XCI

Auteurs étrangers. 76.
IV. *Preuve de la Providence, ſavoir, les prédictions.* 87.
Quelques confirmations de cette même vérité. 89.
I. *Objection, qu'on ne voit plus de miracles.* 91.
II. *Objection, que s'il y avoit une Providence, il n'y auroit pas tant de crimes.* 92.
Que cette II. *objection nous conduit à reconnoître un dernier Jugement.* 94.
Et par cela même, l'immortalité de l'ame. ibid.
I. *Preuve de l'immortalité de l'ame, ſavoir une tradition ancienne & univerſelle.* 95.
II. *Preuve, tirée de ce qu'aucune raiſon ne peut faire voir que l'ame ſoit mortelle.* 96.
Trois autres preuves de l'immortalité de l'ame. 98.
Que la derniére fin de l'homme eſt un bonheur éternel. 99.

LIVRE SECOND.

DESSEIN DE CE II. LIVRE. *Savoir, de prouver que la Rel. Chr. eſt* 101.
Que Jéſus a été. 102.
Qu'il a été crucifié. ibid.
Que les premieres Adorateurs de J. C. n'étoient pas des perſonnes ignorantes & groſſiéres. 104.
Preuve de la vérité des miracles de l'Evangile. ibid.
Que ces miracles n'ont été ni naturels ni illuſoires &c. mais produits par la puiſſance de Dieu. 105.
Preuves de la Réſurrection de J. C. 109.
Object. que la Réſurrection eſt une choſe impoſſible. Réponſe. 115.
Que la Réſurr. de J. Ch. prouve invinciblement la R. Ch. ibid.
Que la R. Ch. eſt plus excellente que toutes les autres. 116.
I. *Avantage de la R. Chr. ſur les autres, ſavoir les récompenſes qu'elle promet.* 117.
Que la Reſurr. des corps diſſous & réduits en poudre n'eſt pas impoſſible. 121.
II. *Avantage de la R. Chr. ſavoir la ſainteté de la Morale, dans ce qui concerne le ſervice de Dieu.* 125.
Avantage de la R. Ch. ſur les autres dans les devoirs qui regardent le prochain. 129.

Dans

TABLE

Dans le devoir de la chasteté, & dans ce qui regarde le mariage. 132.
Dans la maniére d'aquerir & de conserver les richesses. 135.
Dans les loix qui réglent le serment. 138.
Perfection de la Morale Evang. ibid.
Objection tirée de la diversité de sentimens qui est parmi les Chrétiens. 139.
III. *Avantage de la R. Ch. tiré de la maniére dont elle s'est établie.* 142.
Où l'on considére I. *Son Auteur.* ibid.
II. *Sa grande étenduë dés le commencement même.* 145.
III. *Ceux qui l'ont les premiers préchée.* 148.
IV. *Les dispositions des premiers qui l'embrasserent.* 150.
Réponse à ceux qui demandent des preuves encore plus démonstratives. 154.
Conclusion. 156.

LIVRE TROISIEME.

Où l'on prouve l'autorité de l'Ecriture.

Preuve générale de l'autorité des livres du Nouveau Testament. 157.
Preuves plus particuliéres. 159
I. *Que ceux d'entre ces livres qui portent le nom de quelque Auteur, sont véritablement de cet Auteur.* 159.
Qu'on n'a pas lieu de douter de ceux qui autrefois ne furent pas généralement reçus. 160.
Qu'à l'égard de ce que quelques uns ne portent aucun nom d'Auteur, cela ne leur préjudicie point. 168.
II. *Que tous ces Auteurs n'ont pu écrire que des choses vrayes.* 162.
I. *Preuve: on ne les peut accuser d'ignorance.* 163.
Ni de mauvaise foi. 165.
II. *Preuve, tirée des miracles que ces Auteurs ont faits.* 166.
III. *Preuve, prise des prédictions que ces livres renferment.* 168.
IV. *Preuve, qu'il n'étoit pas de la bonté de Dieu de permettre que l'on trompât tant de gens de bien.* 169.
V. *Preuve tirée du consentement de tant de Sectes opposées.* 170.
Obj. que quelques Sectes ont rejetté plusieurs de ces l

TABLE

livres. ibid.
Réponſe. ibid.
I. *Obj. que les livres du N. T. contiennent des choſes impoſſibles.* 174.
II. *Des choſes contraires à la raiſon.* 175.
III. *Objection : Qu'il y a dans ces livres des choſes contradictoires.* 177.
IV. *Objection : Qu'il y a des choſes combatuës par les Auteurs étrangers.* 180.
V. *Objection : Que ces livres ont été corrompus.* 181.
Preuves de l'autorité des livres du V. T. 186.

LIVRE QUATRIEME.
Refutation du Paganiſme.

Contre le culte des Eſprits créez. 193
Que les Eſprits qui étoient adorez par les Payens, étoient les Démons. 195
Impiété de ce culte. 197
Contre le culte que les Payens rendoient aux Héros aprés leur mort, 199
Contre le culte des Aſtres & des Elemens. 200
Contre le culte que les Payens rendoient aux animaux. 201
Contre le culte qu'ils rendoient aux paſſions, à la vertu &c. 202
Réfutation de la preuve que les Payens tiroient de leurs Miracles. 205
Refutation de la preuve qu'ils tiroient de leurs Oracles. 208
Que le Paganiſme eſt tombé de lui même, lors que les ſecours humains lui ont manqué. 211
Que les Aſtres n'ont aucune influence ſur la Religion. 212
Que les principaux points de la R. Ch. ſe trouvent dans les écrits des ſages Payens. Et que les Payens croyoient des choſes auſſi dificiles à croire que nos myſtéres. 215

LIVRE CINQUIEME.
Refutation du Judaïſme.

Que les Juifs ne doivent pas douter des miracles de Jéſus Chriſt. 219
Que ces miracles n'ont pas été faits par le ſecours des Démons. 221
Ni par la force de quelques paroles. 222
Preuve de la divinité de ces miracles, par la doctrine de Jéſus Chriſt. 223
Rép. à l'objection tirée de la diférence entre la Loi de Moyſe & celle de Jéſus Chriſt. 22[illegible]
Qu'il y peut avoir une L[illegible]

contenoit rien que d'indifé-
rent par ſoi-même. 229
Que les ſacrifices n'étoient,
ni agréables à Dieu par
eux-mêmes, ni irrévocables.
232
Preuve de la même vérité, I. à
l'égard de la diférence des
viandes. 238
II. à l'égard de la diférence
des jours. 240
III. à l'égard de la Circon-
ciſion. 244
Que les Juifs conviennent
qu'un Meſſie a été promis.
247
Que ce Meſſie eſt venu. I.
Preuve; le tems marqué
pour la venue eſt expiré.
248
Rép. à l'object. que ſon avéne-

TABLE

tions de l'un & de l'autre. 287
III. *De la comparaiſon de ceux qui ont les premiers embraſſé le Chriſtianiſme & le Mahométiſme.* 288
IV. *De la comparaiſon des moyens par leſquels ces 2. Rel. ſe ſont établies.* ibid.
V. *De la compar. de la Morale Chrét. avec celle de Mahomet.* 291
Rép. à l'obj. que les Mahom. tirent de la qualité de Fils de Dieu que nous donnons à Jéſus Chriſt. 292
Que les livres des Mahométans ſont pleins d'abſurditez. 293
Aplication de tout l'ouvrage, adreſſée aux Chrétiens. 294
Uſage du I. *livre pour la pratique.* 295
Uſage du II. *livre.* ibid.
Uſage du III. *livre.* ibid.
Uſage du IV. *livre.* 296
Uſage du V. *liure.* ibid.
Uſage du VI. *livre.* 297

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 17. l. 25. *ôtez* mêmes.
Pag. 15. l. 10. & 11. dont la meditation leur donne, *liſez*, qui leur donnent.
Pag. 27. l. 9. l'on, *liſez*, l'ont.
Pag. 59. l. 14. crées, *liſez*, créées.
Pag. 76. l. 11. & p. 82. l. 21. Sanchoniates, *liſez*, Sanchoniaton l. 12. Philon Juif, *liſez*, Philon de Biblos.
Pag. 85. l. 20. Hazoüs, *liſez*, Gazæus, (ou de Gaza.)
Pag. 107. l. 13. prouve, *liſez*, prouvent.
Pag. 119. l. 11. oblige, *liſez*, obligea.
Pag. 122. l. 21. ſu, *liſez*, ſur.
Pag. 126. l. 27. qu'il, *liſez*, que le peuple Juif.
Pag. 156. l. 14. peut, *liſez*, peuvent.
Pag. 192. l. dern. qu'inſpire, *liſez*, que lui inſpire.
Pag. 348. l. penult. aprés Locres *au lieu de cette marque*) *mettez un point.*

DISCOURS,

Où l'on fait voir la néceſſité qu'il y a d'étudier les fondemens de la Religion : où l'on tâche de diminuer le ſcandale de la voir combatue par les Libertins tant de mœurs que de créance : & où l'on rend compte de la conduite qu'on a tenue dans cette Traduction.

IL n'eſt rien de ſi commun ni de ſi blâmable tout enſemble, que le peu d'aplication des Chrétiens à examiner les véritables fondemens de leur Religion ; & que cette eſpéce de bonne foi mal-entendue avec laquelle ils continuent de croire des véritez, qu'ils ont embraſſées avant que de ſavoir pourquoi ils les embraſſoient. Si l'on y prend garde, on verra que l'un des derniers principes ſur quoi repoſe leur perſuaſion, eſt à peu prés le même que celui qui ſert d'appui à toutes les fauſſes Religions, & qui eſt la ſource

ſource de la plus part des erreurs, n
de ſimple ſpéculation. Voici ce pri
Mes Ancêtres ont été dans cette cré
Or ils étoient trop habiles pour ſe tro
& trop ſincéres pour ſe vouloir trom
uns les autres ſucceſſivement : Don
raiſon de recevoir cette créance & d'
ſévérer. Ce raiſonnement fait piti
l'avoue, lors qu'il eſt dévelopé :
qui en ſent la prétendue force, tan
demeure dans les replis du cœur, &
le rang des idées confuſes, n'a garde
reconnoître, lors qu'on le tire de là p
mettre en ſon jour. Mais il n'en
moins vrai qu'il n'y a rien de ſi ordi
qu'on le rencontre en toutes ſortes d'
mes, & ſur toutes ſortes de ſujets; &
eſt particuliérement aſſez commun e
tiére de Religion.

Remarquons cependant, à l'ho
de ceux qui font profeſſion du Chri
me le plus épuré, que quoi qu'ils ne
pas exemts de cette foibleſſe, lors qu
git de la vérité de la Religion Chré
en général, ils prennent un ſoin ex
de l'éviter par raport au Chriſtia
Réformé. Rien n'eſt plus édifiant
voir parmi eux les enfans croître en l
noiſſance de leur Religion, à meſure

C

croiſſent en âge, & parvenir avec le tems à une certaine maturité, qui les rend capables de ſoutenir leur créance contre les Docteurs du parti contraire.

Mais il faut reconnoître de bonne foi qu'ils ne font en cela que la moitié de leur tâche, & qu'en s'accoutumant à ſupoſer la divinité des livres dont ils ſe ſervent ſi bien contre les communions ennemies de celle où ils ſont nez, ils s'acoutument auſſi à négliger de connoître les preuves de cette divinité. La raiſon de cette négligence eſt claire. Si la Providence eût permis qu'il y eût des ſociétez de Libertins & d'Athées, diſtinctes des ſociétez Chrétiennes, il eſt certain que l'opoſition auroit produit à cet égard ſon éfet ordinaire. Le beſoin où chaque Chrétien auroit été de trouver des armes, tant pour ataquer que pour ſe défendre, lui en eût bien tôt fait chercher. Mais dans l'état où ſont les choſes, la timidité qu'inſpirent des ſentimens qui choquent la créance univerſelle, & apuyée même du bras ſéculier, oblige les ennemis de nos véritez à ſe cacher ſous le voile de la profeſſion du Chriſtianiſme. Si quelquefois ils ſe produiſent, ils le font ou avec ſi peu de ménagement, & une ſi grande éfronterie, qu'ils ne paroiſſent pas mê-

même vouloir faire des ſectateurs; ou d'u
ne maniére ſi circonſpecte & ſi miſtérieuſe
que le commun des Chrétiens ne les com
prend pas, ou n'opoſe à leur témérité, dé
qu'ils viennent à l'apercevoir, que l'hor
reur & le mépris.

S'il a plu à Dieu de ne nous pas mettr
tout à fait dans cette triſte néceſſité de nou
atacher à l'étude des principes du Chriſtia-
niſme, il en naît d'ailleurs une ſi preſſant
de la nature même de la Religion, de l
conduite de Dieu dans la Révélation, &
des inconvéniens dont l'ignorance de ce
principes pourroit être ſuivie, qu'il eſt é
trange qu'on ne ſente pas cette néceſſité
ou qu'on la ſente ſi inutilement.

La Religion étant la choſe du monde l
plus conforme à la droite raiſon, il eſt ju
ſte auſſi de la croire ſur des principes rai
ſonnables. De plus, c'eſt tres mal répon
dre aux ſoins que la ſageſſe divine a pri
d'y répandre tant de lumiére ; de ménage
avec tant d'art les degrez de la Révélation
que les premiers conduiſent aux derniers
& les prouvent invinciblement : de dé
ployer ſi à propos la force du pouvoir divi
pour en autoriſer les premiers miniſtres
de fournir, en un mot, tout ce qui pou
voit afermir la créance que c'eſt Dieu mê

me qui parle: C'eſt, dis-je, tres mal répondre à ces ſoins ſi dignes de Dieu que de ne faire que peu ou point d'atention à ces illuſtres caractéres de ſa parole, de n'en pas pénétrer le but, & de ne pas travailler à les munir contre les exceptions de l'impiété.

En vérité, l'on a de la peine à comprendre que l'eſprit de l'homme, toûjours inquiet, jusques dans les moindres choſes, toûjours curieux pour les grandes, toûjours en défiance contre les nouveautez, ſur tout ſi elles lui impoſent quelque joug, demeure néanmoins dans une ſi grande indolence à l'égard des véritez de la Religion. Cet eſprit, qui lors qu'il agit avec quelque raiſon, ne ſe ſoumet jamais à une autorité gênante, & ne ſe laiſſe jamais éfrayer par de grandes menaces, ni flatter d'eſpérances un peu extraordinaires, ſans en avoir quelque motif: Cet eſprit ne ſe demandera-t-il pas enfin à lui-même, mais qui m'a ſoumis aux loix de cette Religion que je profeſſe? N'aurois-je point cru un peu trop légérement ceux de qui je la tiens? Quelle certitude ai-je que ſes menaces ne ſont pas vaines? Qui me ſera garand de l'acompliſſement de ſes promeſſes?

Il le fait ſans doute, dira-t'on, & il s'eſt *bien* tôt répondu, que ſa ſoumiſſion, ſes craintes.

craintes, & ſes eſpérances ſont fondée
l'autorité de Dieu qui lui en révéle les ob
J'avoue que cette raiſon eſt bonne, ma
n'eſt pas proprement une derniére ra
Qu'on preſſe ce Chrétien, & qu'on
demande les preuves en vertu deſquel
ſe perſuade que Dieu eſt l'auteur de
révélation, on verra qu'il les ignore
qu'il ne les connoit que tres impar
ment.

Diſtinguons pourtant ici deux ſort
preuves. Les unes conſiſtent, dans de
ſonnemens qui vont à établir la cert
des principaux faits que l'Ecriture con
dans l'harmonie des deux parties de
vélation; dans le juſte & précis acon
ſement des Oracles qu'elle renferme;
la qualité des premiers témoins des é
mens miraculeux qui y ſont rap
Les autres ſe tirent de diverſes réflex
ſur la ſimplicité du ſtile, jointe à un
jeſté qui n'a rien d'humain; ſur la
mité des dogmes; ſur l'excellence
Morale, & ſur le raport de toutes le
ties de la Révélation à tous les beſoi
la conſcience. Les unes & les autre
vent être un ſujet de raiſonnement,
venir, étant bien éclaircies, des mo
conviction par raport aux incrédule

mes. Cependant il eſt certain que les derniéres ont ces deux caractéres particuliers. 1. Qu'elles ſont encore plus l'objet du ſentiment que celui de la réflexion & du discours, & que toute divine qu'eſt leur force, il eſt bien dificile de la faire paſſer dans les cœurs qui n'ont point encore été ébranlez par les premiéres. 2. Que ce ſont elles pourtant qui font le véritable fidéle, & qui le diſtinguent le mieux de ceux qui n'ont qu'une foi ſtérile, froide, & purement hiſtorique.

Cela poſé, j'avoue que dans ceux qui ſont véritablement perſuadez de la Religion, cette perſuaſion ne naît pas ſeulement de ce préjugé dont j'ai parlé dés l'entrée, & qu'elle vient auſſi de cette derniére ſorte de preuves, que j'apelle *preuves de ſentiment*. Mais, aprés tout, cela ne ſufit pas. Outre qu'elles ne ſont pas aſſez ſures, lors qu'on ne veut que les ſentir, & qu'on ne tâche pas à les aprofondir par le ſecours de la réflexion, on demeure toûjours par là dans une ignorance aſſez honteuſe des preuves de la premiére eſpéce, & l'on néglige d'aquerir des connoiſſances utiles, capables de fortifier la foi, & d'afermir même les preuves de ſentiment. De plus, où en ſeroit-on avec celles-ci, au cas que Dieu

Dieu préſentât quelque ocaſion de défendre la Religion, ou de combatre l'incrédulité? On rougiroit aſſurément d'en être réduit à dire, *Quoi qu'il en ſoit, je ſens qu'il faut que cela ſoit ainſi. Je ne puis pas bien vous développer pourquoi ma Religion me ſemble vraye. Mais j'en ſuis ſi pleinement convaincu, que je ſuis prêt à répandre mon ſang plutôt que d'y renoncer.* Cela ne reſſembleroit-il pas aſſez à ce *je ne ſai quoi* dont on a tant parlé, & par lequel un bel Eſprit de ce tems a tres ſérieuſement prétendu définir la grace?

Ce n'eſt pas là le ſeul mauvais éfet de cette demi-ſcience des principes de la Religion. On pourroit ſoutenir, ſans donner dans le paradoxe, qu'elle eſt capable de répandre ſur la pratique même, d'aſſez mauvaiſes influences: ou que du moins, une connoiſſance entiére des preuves ne peut qu'y en répandre de tres heureuſes. Que de Chrétien à Chrétien on entaſſe controverſes ſur controverſes, quel ſera l'éfet de toutes ces peines? Ordinairement plus de fermeté dans la communion particuliére où l'on eſt né, mais ſouvent plus d'animoſité contre ceux qu'on regarde comme *errans*, & plus de préſomption de ſa propre *capacité*. Pour la ſantification, il ne paroît

pas que cela contribue fort à l'avancer. Mais que par une méditation ſérieuſe on entre dans l'étude de la vérité de l'Ecriture, & des raiſons qui la prouvent, quel ſera le fruit de ce travail? Une perſuaſion plus vive & plus forte que c'eſt Dieu qui y parle: que par conſéquent rien n'eſt plus certain que les promeſſes & les menaces qui y ſont faites, rien plus auguſte & plus inviolable que les loix qui y ſont preſcrites. Et n'eſt-ce pas là le premier & le plus univerſel principe de la morale, & celui dont l'afoibliſſement eſt le plus propre a ralentir l'homme, & à le jetter dans la négligence & dans le relâchement?

Enfin, la foi du commun des fidéles, qui roule ſur un certain ſentiment, raiſonnable à la vérité, mais un peu confus, eſt de tems en tems ſujette à des ébranlemens qui naiſſent, ou de la trop grande ſublimité & de la ſpiritualité de ſon objet; ou de l'inconſtance naturelle à l'ame, qui a beaucoup de peine à ſe tenir ſur un certain point fixe; ou de quelque perſécution, qui ne porteroit peut-être pas le Chrétien à embraſſer les opinions de ſes perſécuteurs, mais qui faiſant prévaloir le ſentiment vif & diſtinct des peines ou des recompenſes *ſur le ſentiment* confus de la vérité du Chriſtia-

tianiſme, pourroit bien le porter à ne plu rien croire du tout. Il faut avouer qu'e ces trois cas-là, le ſentiment peut ſoufrir d grandes défaillances, & que le moyen l plus ſûr de le réveiller, c'eſt d'apeller ſon ſecours ces autres preuves de réflexio & de raiſonnement. Ce ſont elles qui o établi la Religion Juda'ique. C'eſt par e les que le Chriſtianiſme s'eſt produit pou la premiére fois dans Jéruſalem, & s'e répandu de là dans tout l'Univers. C'e donc à elles à le défendre dans le cœur d fidéles, lors qu'il y eſt combatu ou p leur foibleſſe, ou par leur inconſtance, c par la malice des hommes.

Il n'eſt pas dificile de voir où tende ces réflexions. C'eſt d'un côté, à excit puiſſamment les Chrétiens à une étude néceſſaire & ſi négligée, & à leur fai naître l'envie d'être auſſi raiſonnables da la choſe du monde la plus important qu'ils le ſont dans les plus indiférentes les plus communes. Mais d'autre côt elles nous ménent à rendre juſtice à ce qui nous ayant prévenu dans cette étud nous ont bien voulu faire part de leurs l miéres; à les écouter favorablement, & *profiter* de leurs travaux.

Et que l'on ne craigne pas de s'eng

par là dans une trop longue étude. Jamais ſujet auſſi digne d'être traité n'exerça moins l'eſprit des Savans. Le dénombrement des livres qui ont été faits ſur cette matiére, ne ſeroit pas fort dificile à faire; & à peine nôtre langue, ſi fertile en productions d'eſprit & de ſcience, en fournit-elle cinq ou ſix. Cette ſtérilité peut venir de deux principes tout opoſez; ou d'une crainte ſcrupuleuſe de donner priſe à l'incrédulité, en montrant à nud les fondemens de la Religion; ou, ce qui arrive plus ſouvent, d'une ſi grande confiance ſur l'évidence de ſes preuves, que l'on ait cru que l'induſtrie n'y pouvoit rien ajouter: ſentimens presque, également faux & exceſſifs.

Quoi qu'il en ſoit, l'Egliſe ſemble n'avoir pris cette matiere à cœur, que quand ſes ennemis l'y ont forcée. Lors que le Chriſtianiſme parfaitement établi ſur les ruïnes de la Religion Payenne, n'eut plus d'ennemis à combatre, on vit tout d'un coup ceſſer ces diſputes, ces apologies, & tels autres écrits que l'Egliſe naiſſante & perſécutée avoit mis en uſage avec tant de ſuccés. Délivrée de ces ennemis, il lui en naquit d'autres de ſon propre ſein. La corruption des mœurs, l'obſcurciſſement des véritez, l'introduction des erreurs

reurs lui furent, & lui ont toûjours depuis cela, une matiére de combats & de triomphes. Trop heureuse, au milieu de ces désordres, si elle se fût souvenuë de n'employer contre ses enfans revoltez que les mêmes armes dont elle s'étoit servie jusques là contre ses ennemis; & si, par une funeste imitation de la fureur des Payens, elle n'eût pas joint aux voyes de raisonnement & de discussion, ces mêmes voyes de fait qu'elle avoit si hautement désaprouvées, & dont elle avoit si bien fait voir l'injustice!

Il ne faut pas douter que dans ce progrés de corruption & d'erreurs, la malice du cœur n'en ait souvent précipité plusieurs dans le libertinage & dans l'Athéisme. Mais on peut dire que c'étoit plûtôt un libertinage de mœurs que de créance, ou du moins d'une créance qui cherchât des raisons pour s'apuyer. Il y avoit sans doute beaucoup de ces insensez, qui disent en leur cœur, *Il n'y a point de Dieu:* mais il ne parôit pas qu'il y en eût beaucoup qui le dissent dans leur esprit. La dépravation ordinaire du cœur ne va pas là. Pour franchir ce pas, il faut un degré de malice qui n'apartient pas à tous les siécles, il faut *un certain* tour & une certaine mesure d'esprit

d'eſprit aſſez extraordinaires. Lors qu'il s'agit d'ataquer des véritez ou obſcures, ou peu importantes, & auſquelles perſonne ne prend intérêt, il n'eſt beſoin pour y réüſſir, que d'un degré fort médiocre d'eſprit & de hardieſſe. Mais il faut beaucoup de l'un & de l'autre, pour entreprendre de ruïner dans ſon cœur, & dans celui des autres hommes, des ſentimens & des notions, que la nature, que la conſcience, que le conſentement des peuples, qu'une Religion enfin auſſi ancienne que le monde, établiſſent unanimement; ou pour tâcher de détruire une Religion, qui, outre ces apuis généraux, en a d'autres qui lui ſont particuliers, & qui ſont ſi fermes que ni la fureur ni l'artifice, n'ont fait aprés mille éforts, que les rendre encore plus inébranlables.

De ſi étranges excés ſembloient donc être réſervez à nôtre ſiécle: ſiécle dont on ne ſauroit dire ni trop de bien ni trop de mal. En éfet il n'eſt pas facile de déterminer s'il a fait plus de progrés dans les choſes qui perfectionnent l'eſprit, que dans celles qui le corrompent. Toutes les ſciences & tous les arts ſemblent avoir pris une *nouvelle face*. La ſeule Religion Chrétienne y a perdu. Ses diviſions intérieures, &

& que pendant que ces bien heureux [illegible]
ples lui rendent temoignage par la [illegible]
de leur vie, & quelquefois par leur [illegible]
cette même Providence [illegible] de [illegible]
[illegible] des personnes [illegible], [illegible]
[illegible] apris, que [illegible] [illegible]
[illegible] des choses anciennes [illegible]
[illegible] par la voye de la [illegible]
[illegible] Il semble qu'en Gro[illegible]
[illegible] & l'erudition [illegible]
[illegible] à nos vertus, qu'elles [illegible]
[illegible] & du [illegible]
[illegible] les expose quelqu[illegible]
[illegible] les servent même à [illegible]

[illegible] erudition sur tout est une [illegible]
[illegible] necessaires à un Apolo[illegible]
[illegible] gion Chretienne. S'il [illegible]
[illegible] trouver [illegible]
[illegible] pour [illegible]
[illegible] il faut [illegible]
[illegible] ions, qui ont [illegible]
[illegible] dangereux [illegible]
[illegible] faut abattre [illegible]
[illegible] de leurs [illegible]
[illegible] comment [illegible]
[illegible] de plusieurs [illegible]
[illegible] autres [illegible]
[illegible] ant [illegible]

parler foiblement ſans ſe faire tort à ſoi même.

Il me ſufira de remarquer, qu'à peine une ſi belle matiére pouvoit-elle tomber en de meilleures mains. Rien n'eſt plus ſatisfaiſant à un cœur plein d'amour pour nôtre ſainte Religion, que de la voir défendre par un homme en qui toutes les ſciences humaines ſe trouvent réünies dans le plus haut degré. On a beau faire, on ne ſe défera jamais entiérement du préjugé que forment, pour ou contre de certains ſentimens, l'habileté & le mérite de ceux qui les ſoutiennent ou qui les combatent. Il eſt vrai que la Religion Chrétienne eſt en un ſens la Religion *des ſimples, des humbles, des enfans, & des pauvres en eſprit.* Mais il n'eſt pas moins vrai, que c'eſt auſſi la Religion des *prudens, des ſages, & des parfaits.* Il n'y auroit donc rien de plus capable d'ébranler la foi, que de voir que dans ce double ordre de ſavans & de ſimples, où l'on peut ranger tous les hommes, le Chriſtianiſme n'eût en partage que ces derniers, & fût ou négligé ou rejetté par les autres. Ainſi c'eſt par une conduite infiniment ſage, que la Providence atire dans le parti de la Religion ces deux ſortes de perſonnes indifféremment; &

& que pendant que ces bien heureu
ples lui rendent témoignage par la f
de leur vie, & quelquefois par le ur
cette même Providence ſuſcite de te
tems des perſonnes éclairées, des ſc
bien apris, qui tirant du tréſor de
cœur des choſes anciennes & nouvelles
défendent par la voye de la méthode &
raiſonnement. Il ſemble qu'en Grotius
Philoſophie & l'érudition faſſent hom
mage à nos véritez, qu'elles les vangen
de l'inſolence & du mépris où l'abus d
ces ſciences-là les expoſe quelquefois, &
qu'elles ſervent même à établir le Chriſtia
niſme.

L'érudition ſur tout eſt une des partie
les plus néceſſaires à un Apologiſte de l
Religion Chrétienne. S'il ne faloit que
la prouver poſitivement, le ſeul bon ſen
fourniroit pour cela des ſecours ſufiſans
Mais il faut outre cela répondre aux ob-
jections, qui ſont les ſeules preuves de
plus dangereux mêmes de nos adverſaires
Il faut abatre les fauſſes Religions, & fai
re de leurs ruïnes un trophée à la véritable
Or comment y réüſſir que par la connoiſ
ſance de pluſieurs langues, par la lectur
des auteurs des autres Religions, par un
critique tant ſacrée que profane, & par un
val

vaſte litérature.

Ce n'eſt pas qu'entre les preuves poſitives mêmes de la Religion, ce ſiécle n'en ait produit une, dont Grotius a presque donné l'ouverture, & qui a reçu ſa derniére perfection par les recherches utiles & laborieuſes de M. Bochart & de M. Huet. Je parle de ces conformitez entre les Auteurs ſacrez & les Auteurs profanes, & entre la Religion des uns & la Religion des autres: conformitez qui vont à l'avantage du Judaïſme ancien & du Chriſtianiſme, puis qu'elles tendent à faire regarder nos livres ſacrez comme un original, dont les autres n'ont été que des copies; & par conſéquent, comme ayant le privilége de l'antiquité, qui étant bien entendue, fait un argument tres ſolide.

Qui ne ſera ſurpris de voir qu'aprés tant de preuves de toutes les eſpéces, qui chacune en particulier ont beaucoup de ſolidité, mais qui réünies avec art, comme elles le ſont dans ce traité, forment une démonſtration invincible, la Religion Chrétienne rencontre encore de l'opoſition en ceux mêmes qui étant nez dans ſon ſein, ſont aſſez téméraires pour oſer la rejetter? Qu'il me ſoit permis de m'arrêter un peu à en découvrir les raiſons.

Ces ennemis domeſtiques ſont de deux ſortes

ſortes, les Mondains & les Philo
Les uns l'ataquent par une ſuite du
glement de leur cœur, & les autres
le déréglement de leur eſprit.

L'opoſition des premiers ne doit p
nous étonner. Leur conduite publi ait d
ja ſi hautement le mépris qu'ils font de
Religion, que la hardieſſe qu'ils ont d
le découvrir par leurs diſcours, n'a rie
qui doive nous ſurprendre. De plus, i
faut, ſi je puis m'exprimer ainſi, un ſixié
me ſens, un cœur libre & dégagé de pré-
jugez charnels, pour être frapé de nos vé-
ritez; & ils ne l'ont pas. Faſcinez des avan-
tages de la vie, pénétrez de ſes douceurs
criminelles, incommodez d'ailleurs du ſou-
venir d'une Divinité, à qui ils ſentent
qu'ils ſeroient néceſſairement odieux; quel-
le merveille qu'ils ne comprennent rien à
tout ce que la Religion nous enſeigne d'u-
ne autre ſorte de vie, & d'une autre eſpéce
de douceurs, & qu'ils ſe tiennent en gar-
de contre la créance d'un Dieu, qui ne
pouroit être qu'irrité de leurs déſordres!
Quelle merveille qu'ils prennent les de-
vans, & que, pour me ſervir de l'expreſ-
ſion d'un homme de ce caractére, *ils tuent
leur conſcience, de peur que leur conſcience
ne les tue!* Une opoſition à nos véritez,

qui

qui naît de ces honteuſes ſources, leur fait auſſi peu de tort, que la profeſſion de les croire, jointe à de pareils déréglemens, leur feroit peu d'honneur. Je ſuis plus indigné de voir un Fourbe conſerver des égards pour la Religion au milieu de ſes plus grands excés, que je ne le ſuis de voir cette union, toute triſte qu'elle eſt, entre les ſentimens & la pratique, en ceux dont nous parlons à cette heure.

Si leur opoſition ne nous ſurprend point, nous ne devons pas non plus nous étonner que leur opiniâtreté ſoit à l'épreuve des argumens les plus propres à les convaincre de la vérité de la Religion. Il y en a deux principales raiſons, l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de la diſpoſition de leur cœur. Ils ont étouffé toutes les lumiéres qui pouvoient les tirer de leur déplorable état, à ſon tour Dieu les abandonne à leurs ténébres. Ils lui ont dit librement & de ſens froid, *Retire toi de nous, nous ne voulons point de la ſcience de tes voyes* : Dieu ne trouve pas à propos de ſe raprocher d'eux, & il les laiſſe dans cette funeſte indépendance. Il n'eſt rien de plus juſte. Si ſa bonté fait quelquefois des exceptions à cette conduite ordinaire de ſa juſtice, el-

coup moins que celles dont il uſe en faveur de la ſeconde ſorte d'ennemis, dont nous parlerons tout à l'heure.

La diſpoſition du cœur fait le ſecond obſtacle au retour de ces malheureux dans le bon chemin. Je l'ai touchée dans le premier des 2. articles précédens, & je n'y reviendrai pas.

Je viens à la ſeconde eſpéce d'ennemis de la Religion. Il n'eſt pas auſſi aiſé de ſe délivrer de l'embarras où jette la conduite de ces gens-là. Dans le fonds, ſoit par tempérament, ſoit par point d'honneur, ſoit par je ne ſai quelle idée de vertu Payenne; toûjours eſt il certain qu'il y en a parmi eux qui ſont aſſez exemts des plus honteux excés du libertinage, & dont les occupations vont moins à ſatisfaire des paſſions criminelles, qu'à cultiver & à polir leur eſprit. D'où peut donc venir leur éloignement pour la Religion? Pourquoi n'ouvrent-ils pas les yeux à l'évidence, & à la ſolidité des preuves du Chriſtianiſme? Pourquoi ne les ouvrent-ils pas du moins aux risques éfroyables du parti qu'ils ont embraſſé? Que devient ici cette prudence qu'on voit régner dans toute leur conduite, qui leur fait manier ſi adroitement les *afaires* les plus dificiles, & qui les guide ſi bien

bien dans les diférens embarras de la vie?

L'Ecriture, qui a prévû ce ſcandale, n'a pas manqué de le lever, & de prévenir ſes éfets dans les eſprits foibles. Elle le fait par les diſpoſitions qu'elle demande à ceux qu'elle veut inſtruire, c'eſt l'humilité, c'eſt la conviction de leur ignorance. Elle le fait par un aveu ſincére que les véritez qu'elle enſeigne, ne ſont pas pour *les ſages* & *pour les entendus*. Elle va plus loin. Elle déclare formellement qu'elle a pour but de choquer leur ſageſſe Philoſophique & terreſtre, & de l'abolir, pour y en ſubſtituer une autre toute diférente.

Apliquons à nôtre tems ces déclarations de l'Ecriture, qui nous ouvrent les 2 grandes ſources de l'incrédulité.

Il eſt aiſé de voir qu'il y a deux obſtacles principaux à la converſion des eſprits forts, 1. leur orgueil, 2. le goût qu'ils ont pris aux idées métaphyſiques & de ſimple ſpéculation.

Par l'orgueil je n'entens pas proprement cette fierté ridicule & choquante, qui eſt ſi odieuſe à toutes ſortes de gens; ni même cette *enflure de cœur*, par laquelle nous groſſiſſons nous-mêmes à nos yeux tout ce que nous avons de mérite vrai ou faux; ni cette ſecrette avidité de louanges & d'apro- *Eſſ. de Mor. t. 1.*

bations, comme d'autant de témoins que nous ne nous trompons point dans le jugement avantageux que nous faiſons de nous-mêmes. J'entens une eſpéce d'orgueil rafiné & ſpirituel, qui rend l'eſprit indocile & intraitable, arrêté dans ſes vûes, plein d'amour pour ſes découvertes, mais ſur tout, incapable d'admettre ce qu'il ne comprend pas juſqu'à la derniére préciſion. Il n'y a presque rien dans la nature qui ne mette cette ſorte d'orgueil à la gêne, & qui ne donne aux eſprits les plus roides & les plus indomtables, des leçons d'humilité. Mais malheureuſement cette docilité forcée où les réduit l'obſcurité des véritez naturelles, ne les diſpoſe guére à quelque humiliation à l'égard des véritez révélées. On les voit malgré cela aporter à leur lecture tout le faſte & toute la préſomption, que pourroit leur donner la connoiſſance des ſecrets les plus impénétrables de la nature. Par là nos véritez deviennent leur grande pierre d'achopement. Car enfin ce ne ſont pas proprement les miracles, ni la beauté de la morale, conſiderée ſpéculativement, qui les rebutent & qui les choquent. Ils ne ſont pour la plus part, ni ſi ignorans que de ne pas ſavoir que la puiſſance qui a formé l'Univers, & qui en a établi

tabli les loix, eſt aſſez forte & aſſez libre pour les pouvoir violer; ni ſi corrompus que de ne pas ſentir la perfection & la pureté de nos régles ſacrées. On peut croire que juſques-là ils prendroient patience. Mais dés que la révélation prend pié là-deſſus pour captiver leur raiſon à des choſes qui la ſurpaſſent, ils reculent & aiment mieux ſe défier de ce qu'ils avoient pu recevoir, que de ſe charger l'eſprit de choſes embarraſſantes, obſcures, & dont on leur déclare qu'ils ne doivent pas eſpérer une parfaite intelligence. Alors ſans doute retournant ſur leurs pas, ils cherchent aprés coup des raiſons de douter de la ſolidité des preuves, dont ils n'avoient pas été choquez, tant qu'elles laiſſoient à leur eſprit toute ſa liberté & toute ſon élévation.

Ne pourrions-nous pas remarquer ici ſans trop nous écarter, que c'eſt-là auſſi l'eſprit régnant de celle d'entre toutes les ſectes du Chriſtianiſme, qui mérite le moins de porter ce nom. Un homme de qualité aſſez connu par ſes emplois diſoit librement, que s'il avoit à embraſſer le Chriſtianiſme (admirable expreſſion pour un homme né Chrétien) il ſe rangeroit de ce parti. On a ſans doute beaucoup d'obligation à ceux de cette ſecte de la peine qu'ils

ſe ſont donnée pour aplanir la Religion Chrétienne, & pour en faire une Religion toute unie, toute naturelle, & acceſſible à toute ſorte d'eſprits. Aprés cela n'ont-ils pas dequoi nous inſulter ſur ces obſtacles inſurmontables, que nos dogmes pleins de miſtéres & d'obſcurité, mettent à la converſion des incrédules? Mais plûtôt, ne pouvons-nous pas leur dire ici, que leur conduite, ſi ſemblable à celle de ces nouveaux Apôtres, qui dérobent à la vuë des Idolatres l'image choquante de J. C. crucifié, pour ne leur préſenter que celle de J. C. glorieux, ne reſſemble guére à cette généreuſe liberté de S. Paul, qui pour établir la ſageſſe Chrétienne, ne l'accommode pas à la ſageſſe du ſiécle, mais détruit de plein pié celle-ci par la premiére.

Je poſe pour ſeconde raiſon de l'obſtination des Philoſophes Déïſtes ou Athées, & de leur peu de ſenſibilité tant pour la Religion que pour ſes preuves, un certain eſprit nourri d'abſtractions & de ſpéculations; qui n'en trouvant d'un côté dans la Théologie ſcolaſtique que de séches & de dégoûtantes, & n'en trouvant point du tout dans la Religion priſe dans ſa véritable nature, tiennent cette eſpéce de vé*ritez pratiques* extrémement au deſſous

d'eux

d'eux, & tâchent de ſe dédommager dans les idées de la Métaphyſique, de la perte volontaire qu'ils font de celles de la Religion. Ils s'y font d'autant plus aiſément, qu'ils ne prennent pas le change à tous égards, qu'ils rencontrent vérité pour vérité, qu'ils y gagnent même en un ſens; puis que pour des connoiſſances qui les confondroient preſque avec le reſte des hommes, ils en trouvent d'autres dont la méditation leur donne un beau rang dans le monde ſavant, & dont l'aquiſition les remplit de cette joye, qui acompagne toûjours la vérité lors qu'elle parôit aprés s'être fait quelque tems chercher. Aprés tout, comment ne ſe borneroient-ils pas là, & ne ſe contenteroient-ils pas de ces choſes ſi propres à les flater? Comment au milieu des heureux éforts de leur eſprit, & des aclamations de tous les ſavans, ſentiroient ils le beſoin que l'homme a de la Religion; puis qu'entre ceux mêmes qui font une profeſſion ſincére de la Religion Chrétienne, il s'en trouve, qui lors qu'ils ont aquis, dans l'étude de ſes véritez, quelques lumiéres un peu diſtinguées, ont tant de peine à en tirer de nouveaux motifs de ſainteté, & s'en tiennent ſi aiſément à ces ſecrets aplaudiſſemens qui ſont tous

tous ſur le compte de l'homme, & où Dieu n'a point de part. Tant il eſt vrai que les choſes les plus excellentes, & les plus propres à nous rendre heureux, perdent toute leur éficace, dés qu'une fois l'eſprit s'en eſt emparé au préjudice du cœur.

Je reviens à ce que j'ai poſé d'abord: c'eſt que la Religion n'ayant aucuns charmes pour des eſprits acoutumez à une autre ſorte de nourriture, ils ſe laiſſent aller peu à peu à la mépriſer. S'il arrive donc qu'une nouvelle lumiére vienne fraper leurs yeux à l'avantage de la Religion, ils aiment mieux y répandre des ténébres, que de s'y laiſſer conduire; puis qu'auſſi bien elle ne les conduiroit qu'à des choſes déſolantes pour eux, en les obligeant à perdre la haute idée qu'ils avoient de leur ſcience, & en leur faiſant voir dans quel abîme ils ſe ſont précipitez, ſi la Religion eſt véritable, & quelle eſt l'horreur des mépris outrageans qu'ils ont eu juſques-là pour elle.

Mais, dira-t'on toûjours, d'où leur vient cette régularité de vie & cette belle morale qu'ils ſavent ſi bien débiter, & dont on aperçoit quelques traits dans leur conduite: & pourquoi ne les diſpoſe-t'elle pas à embraſſer la Religion, dont le *but eſt de corriger l'homme & de lui inſpirer la vertu?*

Je répons premiérement, que cette morale, toute brillante qu'elle eſt, n'eſt par raport à la véritable morale, que ce que les premiéres lueurs de l'aurore ſont à l'égard de l'éclat du Soleil en plein midi: elle eſt ſi aiſée & ſi douce, cette morale, que les idolatres mêmes, pour qui ceux dont nous parlons doivent avoir un ſouverain mépris, l'on pouſſée tout auſſi loin qu'eux. Aimer Dieu de tout ſon cœur; ſe ſentir porter pour ſes intérêts & pour ceux du prochain par une véritable ſenſibilité; s'humilier du fonds de l'ame, même auprés des hommes; avoir pour ſoi un mépris ſincére: voila les grands préceptes du Chriſtianiſme. Et c'eſt ce qui ne ſe trouvera jamais, ni dans les Athées, puis qu'ils s'en moquent, ni dans les Déiſtes, puis qu'ils ſe contentent de certaines régles commodes, qui laiſſent l'amour propre dans ſon entier.

Je dis en ſecond lieu, que quand même ce qu'ils ont de bon pourroit les diſpoſer à recevoir la Religion, ce qui leur manque à cet égard eſt encore plus capable de les en éloigner. Qui ſait ſi par de certains retours ordinaires à l'homme, qui n'eſt jamais dans un parfait repos ſur ſes principes, mais ordinaires ſur tout à ceux en qui la conſcience n'eſt pas entiérement morte,

morte, ils n'entrent pas quelquefois [illegible] défiance de leurs ſentimens & de leur [illegible] mérité? Qui ſait ſi alors ils ne repaſſent p[illegible] avec exactitude ces véritez qu'ils avoie[illegible] rejettées, & leurs preuves qu'ils n'avoie[illegible] pû goûter? Qui ſait ſi dans cette revue [illegible] ne pourroient pas bien paſſer à la Religion ſes obſcuritez, ſes miſtéres, ſes miracles, la beauté même & l'auſtérité de ſa morale, conſiderée en général comme preuve, ſi elle n'exigeoit pas d'eux des devoirs contre lesquels ils ſe ſont fortifiez le cœur par un long endurciſſement, & dont ils ſe ſont rendu la pratique comme impoſſible? Qui ſait enfin, ſi alors déſeſpérant de pouvoir y fléchir leur cœur, & apaiſer par de véritables regrets la Divinité outragée, ce déſeſpoir ne les replonge pas plus avant que jamais dans leurs premiers égaremens?

Toutes ces conſidérations ne ſeront peut-être pas inutiles, pour diminuer le ſcandale que pourroit donner aux véritables Chrétiens l'opiniâtreté de tant d'eſprits éclairez, qui marquent ſi peu de ſoumiſſion & ſi peu d'amour pour une Religion, que mille preuves convainquantes devroient leur faire recevoir.

Avant que de finir, je dois me juſtifier *ſur deux points.* 1. Sur ce que ce livre ayan[illegible]

déja paru en François, il ſemble que je me ſois donné une peine aſſez inutile. 2. Sur la conduite un peu libre que j'ai tenue dans cette traduction.

A l'égard du 1. j'avouerai franchement que j'avois déja commencé ma traduction, avant que de ſavoir qu'il y en eût une. Je l'apris quelque tems aprés ; & j'apris auſſi que cette traduction étoit aſſez bonne, quoi qu'elle n'aprochât pas de celles des Giris & des d'Ablancourt. Sur cela je fis réflexion que peut-être le Traducteur s'étoit un peu aſſervi à l'original ; que peut-être voulant en conſerver le ſuc & la force, il en avoit un peu conſervé la dureté ; que depuis ce tems-là, nôtre langue avoit aſſez conſidérablement changé, ſoit pour la pureté des termes & des expreſſions, ſoit à l'égard de la clarté du ſtile, pour donner aux eſprits médiocres d'à préſent quelque avantage à cet égard ſur les meilleurs de ce tems-là ; qu'enfin la facilité d'avoir une traduction paſſablement bonne donneroit à la mienne quelque avantage ſur l'autre, qui eſt extrémement rare.

Pour ce qui eſt des libertez que je me ſuis données, elles regardent ou le ſtile, ou *les choſes* mêmes.

Le ſtile de Grotius, comme on le ſait, eſt

eſt ſerré & concis. Ce caractére, q
ve de grands modéles dans la Langu
cet Auteur s'eſt ſervi, & qui ſemble
cet avantage, de retrancher toutes l
perfluitez faſtueuſes du langage des
teurs, pour préſenter à l'eſprit plus de
ſes que de mots: ce caractére, dis-je,
pu juſqu'ici gagner le deſſus en nôtre
gue. Si d'un côté elle ne donne
dans les prolixitez & les détours du la
ge oratoire, elle ſe fait d'ailleurs un ſcru
d'abandonner cette clarté & cette c
ceur, qui l'ont juſqu'ici diſtinguée des
tres langues. Et pour le dire ici par
eſpéce de digreſſion, ce caractére n'e
pas infiniment plus raiſonnable que l'au
A quoi bon ce ménagement miſtérieux
lequel on ne ſe montre qu'à demi,
qu'on peut ſans honte ſe montrer tout
tier? A quoi bon cette épargne de ter
& d'expreſſions, lors que ceux à qui v
parlez ne vous peuvent entendre, qu
ſupléant à peu prés ce que vous avez
primé? A quoi bon enfin cette ſécher
& cette dureté dans des matiéres qui
cupent aſſez l'eſprit par elles-mêmes,
emprunter le ſecours du ſtile obſcur &
ré, pour mériter quelque aplication?

Encore une fois, je ne prétens pas

mer abſolument les maniéres de Grotius. Il a ſes modéles, qui ſont encore aujourd'hui les délices des Savans. Outre cela il eſt certain qu'il eſt bien difficile de vaincre ſon naturel, & de ſortir de ſon caractére. Si ce naturel n'a pu le porter à la derniére clarté ni dans cet ouvrage ni dans pluſieurs autres, il vaut mieux qu'il s'en ſoit éloigné par ce ſtile un peu ſec mais ſavant, que de donner, en s'en raprochant, dans cette ſuperfluité ſi rebutante pour ceux qui ne ſe payent pas de mots. Il eſt beaucoup plus agréable à un eſprit bien fait, d'ajouter que de retrancher, de ſuivre ſon auteur en lecteur atentif & ataché, que de le ſuivre en Cenſeur dégoûté par l'abondance incommode de ſes expreſſions. Il eſt plus agréable de trouver plus qu'on n'atendoit, que de ne trouver presque rien.

C'eſt dans le deſſein de garder le milieu entre ces deux extrémitez vicieuſes, que je me ſuis permis de tems en tems de certaines libertez. Ici j'ai dévelopé une penſée ou une preuve que l'auteur avoit plûtôt indiquée que traitée : là j'ai changé ſon ordre, lors que j'ai cru pouvoir y en ſubſtituer un plus clair & plus facile. En un mot, j'ai tâché à me rendre maître de mon auteur

auteur quand je l'ai cru néceſſaire pour le plier à nos maniéres. Mes premiéres vûes ont été de découvrir ſes penſées & de les exprimer. Mes ſecondes vûes ont été de les exprimer, comme il l'a fait lui-même. Mais lors que je n'ai pu obéïr à cette ſeconde loi ſans tomber dans l'obſcurité ou dans la langueur, je m'en ſuis départi: me tenant néanmoins ataché inviolablement à la 1. de ces deux loix, qui eſt de répréſenter fidélement les penſées de l'auteur.

Pour ce qui eſt des libertez qui regardent les choſes mêmes, elles conſiſtent en quelques additions & quelques remarques.

Je ne dirai là-deſſus qu'un mot en général. Il n'eſt point d'ouvrage parfait à tous égards, & où une revue exacte faite par d'autres yeux que ceux de l'auteur, ne puiſſe découvrir quelque endroit à fortifier, & quelque autre à redreſſer. Cela arrive ſur tout dans les matiéres qui n'ont pas encore reçu leur derniére perfection. Telle étoit du tems de Grotius celle qu'il traite en ce livre. C'eſt presque lui qui a ouvert la carriére; d'autres y ont heureuſement couru ſur ſes pas. Et je ne ſai ſi l'on ne peut pas dire que M. Abbadie l'a fournie parfaitement, & qu'il s'eſt rendu pour le moins auſſi original que Grotius l'étoit en ſon tems.

Je ne prétens pas exclurre M. du Pleſſis Mornai du nombre de ceux qui ont réüſſi ſur la matiére.

tems. Il ne faut donc à préſent qu'une capacité médiocre pour apercevoir dans ceux qui ont précédé, certaines choſes qui pouvoient être plus éclaircies & mieux prouvées, & d'autres qui ne ſont pas dans toute l'exactitude où elles auroient été, ſi elles fuſſent nées plus tard.

En particulier, l'on voit en quelques endroits du premier livre de ce traité, une certaine teinture de vieille Philoſophie qui n'eſt plus à la mode, depuis que l'on a apris à mieux raiſonner, à ne ſe pas contenter de mots, & à ne rien admettre que de clair & de certain. Mais ces endroits ſont rares, & ils ne préjudicient aucunement au fonds du ſyſtéme de cet Auteur, ni à la force de ſes raiſons.

Peut-être cependant aurois-je mieux fait de donner l'Auteur tel qu'il eſt, & de me tenir dans une religieuſe retenue. On écoute volontiers ceux qui par leurs longs ſervices ont aquis le droit de parler en maîtres. On ſouffre qu'ils ſe meſurent à ceux du premier rang. C'eſt là le privilége des *vétérans* dans la République des Lettres. Le partage des nouveaux venus eſt d'écouter & de ſe taire. Et quoi qu'en *matiére* de raiſonnement, le bon ſens ne *reconnoiſſe* ni âge ni ſexe, & qu'étant Ci-

toyen né dans cette heureuſe République dont nous parlions, il doive joüir de tous ſes priviléges: il y a néanmoins en cela, comme en beaucoup d'autres rencontres, de certaines bien-ſéances qu'on ne peut ſe diſpenſer de ſuivre ſans quelque néceſſité. Si l'on trouve que j'en aye paſſé les bornes, je ſuis tout prêt à rentrer dans le devoir en éfaçant & additions & remarques.

Il ne ſera pas inutile d'avertir ici le Lecteur, que quoique nôtre Langue n'ait point encore d'ortographe fixe, on s'eſt déterminé à retrancher toutes les lettres ſuperflues, afin de mettre ce livre en état d'être lu commodément de toutes ſortes de perſonnes. Si cette maniére d'écrire ne plait pas à tout le monde, du moins elle a cet avantage par deſſus les autres, qu'elle eſt & la plus débarraſſée & la plus uniforme.

AVI

AVIS

A CEUX QUI COMBATENT LA RELIGION CHRETIENNE.

PVis que c'eſt pour vous que l'on écrit, il eſt juſte que ce ſoit à vous qu'on s'adreſſe. Si l'on n'avoit pour but que de défendre la Religion contre vos doutes & contre vos dificultez, peut être n'employeroit-on à les repouſſer, que le même moyen dont un certain homme repouſſa les objections contre la poſſibilité du mouvement. On iroit toûjours ſon train; on n'expoſeroit point ces ataques à la vûe des foibles qu'elles ſcandaliſent: Content de n'en pas ſentir les coups, on ne ſongeroit pas à paſſer en réviſion les titres ſous lesquels la Religion s'eſt établie dans le monde. Auſſi ne voit-on pas que ces ataques nous faſſent beaucoup de mal. Vos ſuccés ne groſſiſſent vôtre

vôtre parti que des rebuts du nôtre. Ceux qui nous quitent pour vous ſuivre, vous ſuivoient déja du cœur. Certaines ſemences de revolte qui y étoient cachées, ſans qu'ils s'en aperçuſſent, les avoient déja perdus. Si vos ſoins y ajoûtent quelque choſe, ce n'eſt qu'un peu plus de ſécurité & beaucoup plus de hardieſſe.

Ce n'eſt donc pas ſeulement par un intérêt de parti, mais auſſi par le deſſein de vous tirer d'un état, dont on apréhende pour vous les funeſtes ſuites, que l'on tâche de communiquer avec vous, & de vous faire voir la vérité & l'excellence de nôtre Religion. Nous tenons encore à vous par quelque endroit, ne fût-ce que par la qualité d'hommes & de membres d'une même ſociété. Nous ne pouvons voir ſans douleur ce que nous regardons en vous comme le plus déplorable de tous les égaremens, & comme un mal tres dificile à guérir. Les lumiéres de l'eſprit, & je ne ſai quelle droiture de cœur, qui devoient être le premier degré de la Religion, deviennent en vous des machines pour la détruire, ou du moins un rempart derriére lequel vous vous tenez en ſureté. Ce ſont là vos autels, que vous dreſſez contre nos autels: Ce ſont là les livrées de vôtre profeſſion.

Nous

Nous perdrions donc courage, ſi la charité ne nous ranimoit. C'eſt elle qui fait en nous ce que l'horreur de la ſingularité fait en vous. Vous n'aimez pas a être ſeuls: nous n'aimons pas à vous voir périr. Lequel de ces deux engagemens au deſſein de nous atirer les uns les autres, vous paroît le plus raiſonnable? Quelque ſecret plaiſir que vous donne ce degré d'eſprit, qui vous éléve au deſſus de ce que vous apellez ſuperſtition & opinions populaires, vous vous faites une peine de n'avoir pas la multitude pour vous. Vous ménagez adroitement le peu de liberté que vous avez, & vous tâchez d'étendre ſes bornes, en étendant celles de vôtre parti. Pardonnez nous, ſi nous ne donnons point d'autre motif à l'empreſſement que vous faites parôitre pour répandre vos ſentimens, que la crainte de vous voir trop ſeuls: nous ne pouvons y en donner d'autres. La charité & la compaſſion, raiſons ou prétextes ordinaires des convertiſſeurs, ne nous paroiſſent pas être le mobile qui vous remue, & qui vous porte à nous vouloir détromper.

Mais ne fouillons pas dans les ſecrets de vôtre cœur, j'y conſens; égalons nous pour la bonté des intentions. Il eſt ſûr néanmoins qu'à l'égard de l'état où nous ſommes &

vous & nous, & d'où nous tâchons de nous retirer les uns les autres, le mal que vous croyez que nous voulons vous faire, eſt bien moindre que celui que nous apréhendons de vôtre part. Laiſſant dans l'indéciſion la certitude des ſuplices éternels, n'eſt-il pas vrai que la crainte vive & certaine que nous en avons, eſt beaucoup plus ſure que la crainte, ou ſi vous voulez, le ſoupçon que vous devez avoir, que ce que l'on en dit pourroit bien être véritable. L'une nous porte à faire nos éforts pour les éviter; elle diminue à meſure que ces éforts redoublent, & nous fait dire enfin; Je craignois, mais je ne crains plus, & je ſai que je ne dois plus craindre. *L'autre vous porte à faire de nouveaux éforts pour en éloigner la penſée, ou pour les croire chimériques, mais elle ne diminue jamais aſſez pour vous faire dire avec une parfaite confiance;* Je craignois, mais je ne crains plus, & je ſai que je n'ai plus rien à craindre.

Mais à quoi bon, direz vous, cet éfroi où vous voulez nous jetter? Sont-ce là les armes de vôtre Religion? Eſt-ce ainſi que la vérité ſe perſuade?

Il nous eſt rude, n'en doutez pas, de vous préſenter des motifs de frayeur, pendant que nous en avons d'autres qui ne reſ-

pirent

pirent que douceur, que joye, & que tranquillité. Il nous eſt rude d'être obligez de vous ébranler par la crainte, pendant que nous croyons avoir dequoi vous ébranler par le poids & par la force des raiſons. Ne prenez pas cela comme des menaces de perſonnes pouſſées à bout, & à qui les raiſons manquent : prenez-le au contraire, comme un avis plein de tendreſſe, que nous ſuggérent vôtre perſévérance dans une voye qui nous fait peur, & le peu de ſuccés de nos autres armes. Si nous voulons vous éfrayer, c'eſt parce que nous tremblons les premiers pour vous. Nous ſouhaiterions avec ardeur de porter ces craintes juſques dans vos conſciences, & de vous communiquer un peu de nôtre repos par les mêmes voyes, par leſquelles nous l'avons aquis.

Mon deſſein n'eſt pas de diſputer ici : c'eſt de vous parler en frére touché de vôtre état. Au nom de Dieu, faites y avec moi quelques réflexions : vous ſur tout qui n'êtes ni Athées, ni Chrétiens.

N'oſerois-je pas vous prier de rentrer encore un peu en vous même, & d'éprouver ſi vous ne vous acommoderiez pas de la Religion Chrétienne? Détournez un moment les yeux de deſſus ce que vous regardez comme ſon foible, ou regardez-le avec un peu moins de

de prévention, & un peu plus d'équité. Supoſez un peu, par une eſpéce de conceſſion, que la Divinité ait voulu ſe révéler par une autre voye que par celle de ces ouvrages; n'auroit-elle pas bien pu trouver à propos de laiſſer la plus conſidérable partie des hommes dans l'ignorance du ſalut; puis qu'elle ne peut rien devoir à l'homme, encore moins à l'idolatre? N'auroit elle pas même pu mettre dans cette révélation pluſieurs choſes capables de faire de la peine à l'eſprit, auſſi bien qu'elle en a pu mettre dans la nature? Voyez ſi cela ne pourroit pas un peu diminuer la ſurpriſe, que vous cauſent les obſcuritez de l'Ecriture. Voyez ſi en ce cas la Divinité n'eût pas pu uſer de quelque retenue, pour ainſi dire, & de quelque ménagement dans la diſpenſation de ſes lumiéres; ſe cacher pendant long tems ſous des voiles, qui ne laiſſoient qu'entrevoir ſes deſſeins; ſe raprocher en ſuite de nous par des voyes extraordinaires; employer à cela des gens qui n'avoient presque rien qui les diſtinguât, que leur groſſiéreté & leur ſimplicité. Voyez ſi elle n'auroit pas pu permettre ce grand nombre de ſentimens opoſez, parmi ceux qui font profeſſion de s'en tenir a ſa parole. Voyez ſi elle n'auroit pas pu ſe paſſer de parler avec cette derniére é-

vidence,

vidence, qui réünit tous les eſprits, & qui bannit tout doute & tout diférent.

Pour vous engager un peu à ſupoſer que Dieu pouvoit bien ajoûter à la nature une révélation expreſſe, & à la loi du cœur une loi écrite, conſidérez s'il a pu ſe contenter de toutes les difé rentes maniéres, dont les hommes le ſervent ; s'il a pu lui être indiférent de ſe voir comme multiplié dans toutes les divinitez des Payens, & ſi les idées groſſiéres & ridicules qu'ils ont eues de lui, ont pu lui être ſuportables. Que jugeriez vous d'un tas d'ignorans, qui ſupoſant en gros qu'ils vous doivent beaucoup de vénération & d'eſtime, n'auroient de vous que des penſées baſſes & directement contraires à celles qui doivent imprimer du reſpect? Si Dieu n'a pu qu'être choqué de ces extravagances, n'auroit-il pas plus agréé le culte Judaïque, qui ſous un extérieur charnel renfermoit les idées les plus magnifiques que l'on puiſſe avoir de lui, les plus capables, par conſéquent, d'exciter dans l'homme, l'amour, le reſpect, la confiance, & l'adoration? Ne trouveroit-il pas encore dans le culte que les Chrétiens lui rendent, quelque choſe de plus digne de lui: & ainſi, y auroit-il trop de témérité dans la ſupoſition que nous exigeons de vous? Mais je

je vais plus loin. Si nous penſons mieux de lui, que toutes les autres Religions, ſeroit-ce le hazard qui nous auroit fait naître ces penſées ? D'où nous viendroit ce rafinement de culte & de ſentimens, ſi peu connu dans les autres Religions? Dieu ne s'en ſeroit-il pas un peu mêlé, & n'y auroit-il pas, dés là, quelque vrai-ſemblance dans l'hiſtoire que nous faiſons de la maniére dont il l'a fait ? Ne pourriez vous pas remarquer que dans le tems où l'idolatrie étoit montée à ſon comble, & que tout aloit à déifier ſans façon la grandeur & l'autorité, quelque déshonorée qu'elle fût par le déréglement des mœurs, c'eſt nôtre Religion ſeule qui a arrêté ces excés, fait remonter Dieu ſur le trône, & remis l'homme dans le rang qu'il doit tenir? Ne pourriez vous pas enfin reconnoître, que ces hautes idées que vous croyez avoir de Dieu indépendamment de la Religion, ſont dans le fonds des fruits de la Religion même, puis que les lumiéres des plus habiles de ceux qui n'ont eu autrefois que la nature pour guide, n'étoient presque rien au prix de celles que vous avez, & qu'étant nez pluſieurs ſiécles aprés la Religion, vous avez été élevez par ſes mains à ces grands ſentimens, & à ces belles connoiſſances.

Si ces réflexions pouvoient un peu dimi-

nuer

nuer la mauvaiſe opinion que vous avez du Chriſtianiſme, je vous exhorterois en ſuite de tout mon cœur, d'éprouver, ſi entrant dans nos ſentimens, & vous ſoumettant, comme par proviſion, à ce que l'Ecriture nous preſcrit, & pour la foi & pour la vertu, vous ne pourriez pas venir juſqu'au point de ſentir ce que tant de perſonnes, des lumiéres de qui vous convenez, ſe vantent de ſentir; ſi vous ne pourriez pas trouver que nôtre joug eſt doux, & que nôtre fardeau eſt léger; *ſi la complaiſance que vous auriez eue de mettre à part pour quelque tems les dificultez de l'Ecriture, de plier ſous ſes véritez & de vous aſſujettir à ſes loix, ne ſeroit pas en ſuite ſufiſamment récompenſée par une véritable tranquillité, & ſi enfin vous ne viendriez pas à faire par goût & par diſcernement, ce que vous auriez commencé par une eſpéce d'honnêteté & de condeſcendance.*

Je n'ai pas deſſein de vous ſurprendre par des interrogations captieuſes. Je vous ferois en cela moins de tort qu'à nous. C'eſt mon cœur qui parle & qui parle au vôtre. Aprés tout, qu'eſt-cè que vous auriez à craindre? Vous avez toûjours la voye du retour, ſi le chemin où je vous veux engager n'a rien qui puiſſe vous plaire. Dieu veuille

veuille que vous y entriez, & que vous y perſévériez: Dieu veuille ajoûter aux preuves de nôtre ſainte Religion, dont l'évidence n'a pu encore vous fraper, ce ſecours puiſſant, qui plie les cœurs les plus inflexibles, qui ſait rompre les plus durs, mais qui les rompt pour en faire des cœurs nouveaux, capables de nouvelles inclinations, & de nouveaux goûts, & faire par là ſuccéder le plus grand de tous les biens, au plus terrible de tous les malheurs. AMEN.

TRAITE'
DE LA VERITE'
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.

LIVRE PREMIER.

VOus ſouhaitez, Monſieur, de ſavoir quel eſt le précis des livres que j'ai faits en Flamand, pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne. Vôtre curioſité ne me ſurprend point. Une perſonne qui, comme vous, joint à une lecture fort vaſte un diſcernement parfaitement juſte, *ne peut ignorer*, que la ſubtilité du Philoſophe Raimond de Sébonde, l'agréable variété

variété des Dialogues de Vivés, l'érudition & l'éloquence de Mr. du Pleſſis-Mornai, ont en quelque ſorte épuiſé cette matiére, & ne nous ont laiſſé que le ſoin de copier ou de traduire ces Auteurs.

Cependant, quelque jugement que d'autres puiſſent faire d'un nouvel ouvrage ſur ce ſujet, j'eſpére que vous ſerez aſſez équitable pour ne déſaprouver pas qu'aprés avoir lu non ſeulement ces ouvrages dont je viens de parler, mais auſſi ce que les Juifs ont écrit pour l'ancienne Religion Judaïque, & ce que les Chrétiens ont fait pour la défenſe du Chriſtianiſme, je ne me ſois pas contenté de ce qu'ont dit tous ces Auteurs: mais qu'ajoûtant mes lumiéres aux leurs, j'aye donné à mon eſprit la liberté dont j'étois moi-même privé, lors que je fis cet ouvrage. Je ſavois qu'on ne doit employer pour défendre la vérité, d'autres armes que la vérité même; que je ne pouvois apeller vérité que ce qui m'avoit paru l'être; & qu'en vain j'entreprendrois de perſuader les autres par des raiſons qui ne m'auroient pas convaincu. Je choiſis donc dans les Auteurs anciens & modernes les preuves qui m'avoient le plus frapé, je laiſſai celles qui me paroiſſoient les plus foibles, & en particulier je ne voulus tirer aucun

aucun avantage de certains livres dont les uns ſont évidemment ſupoſez, & dont les autres m'étoient ſuſpects. Ayant fait ce choix, je donnai à mes preuves l'ordre le plus naturel qu'il me fut poſſible, je les énonçai d'une maniére proportionnée à la portée du peuple, & je les mis en vers, afin qu'elles fuſſent plus aiſées à aprendre & à retenir.

Mon deſſein étoit de travailler pour l'utilité de tous ceux de mon païs: mais j'avois ſur tout en vûe ceux qui vont ſur mer, à qui je voulois procurer par là les moyens de bien employer le loiſir qu'une longue navigation leur donne, & dont la plus-part tâchent à diſſiper l'ennui par des ocupations peu raiſonnables.

Je commence cet ouvrage par les éloges des habitans de nos Provinces, auxquels aucun autre peuple ne peut ſans doute diſputer la gloire d'exceller dans l'art de la navigation. Je leur fais regarder cet avantage comme un éfet de la bonté de Dieu. Je les exhorte ſérieuſement à l'employer comme un moyen pour étendre le Chriſtianiſme, auſſi bien que pour s'enrichir. Je leur fais remarquer que leurs longs *voyages* leur en fourniſſent l'ocaſion; qu'ils *trouvent* des Payens dans la Chine & dans la

la Guinée, des Mahométans dans quie, dans la Perſe & dans la Barb pour les Juifs, les plus déclarez ennem Chriſtianiſme, il y a peu de lieux ſur la re où ils ne ſoient répandus; qu'enfin, mi les Chrétiens mêmes, il ſe trouve Impies, qui dans l'ocaſion verſent adroi ment dans l'eſprit des ſimples le venin d leurs ſentimens, que la crainte leur fait or dinairement cacher; que c'eſt contre ce ataques que je voulois leur fournir des armes dont les plus éclairez pourroient ſe ſervi pour combatre vigoureuſement l'erreur & les autres, pour s'en garantir.

Aprés cela j'entre en matiére: & afi de faire voir que la Religion n'eſt pas un choſe vaine & imaginaire, j'en établi d'abord le fondement, renfermé dans cett propoſition, qu'*Il y a un Dieu.* C'eſ ainſi que je le prouve.

u'il y a Dieu. Le ſentiment & l'aveu de tout le mon de mettent hors de doute qu'il y a des cho ſes qui ont commencé d'être. Or ces cho ſes ne ſe ſont point produites elles mêmes car produire c'eſt agir. Or pour agir il faut exiſter. Par conſéquent ſi elles ſe ſont produites elles mêmes, elles ont exiſté avant que d'être, ce qui eſt contradictoire. *Il s'enſuit* donc qu'elles ont tiré l'être de

que

quelqu'autre principe. Pour fortifier cette preuve, j'ajoûte, qu'elle ne porte pas seulement sur les choses que nous voyons ou que nous avons vûes, mais aussi sur leurs causes, & sur les causes de ces causes; jusqu'à ce qu'enfin l'on remonte à un premier principe, c'est à dire, à un Etre qui n'ait jamais commencé, & qui existe nécessairement & par lui même. Et c'est précisement ce principe que nous apellons Dieu, & dont nous essayerons tantôt de découvrir la nature.

Ma seconde preuve est tirée du consentement manifeste de toutes les nations du monde à croire une Divinité; au moins de celles en qui un naturel sauvage & farouche n'a point éteint les lumiéres de la raison, & les idées du bien & du mal. Je dis donc que les choses qui ne viennent que d'un établissement purement humain, ont deux caractéres qui ne se trouvent point dans ce consentement unanime. Le premier, c'est d'être diférentes selon les païs *& selon les inclinations des peuples: le se-

D cond

* On pourroit dire que la Religion est diférente selon les inclinations des peuples, mais ce n'est qu'à l'égard de telle ou telle divinité particuliére, *ou de la maniére* de servir les Dieux; & non par *raport à cette opinion* générale, qu'il y a un Dieu, *quel qu'il soit*: & c'est de cela qu'il s'agit ici.

cond, d'être ſujettes à changer. Or comme l'a remarqué Ariſtote même, lequel on auroit tort de ſoupçonner de crédulité ſur ce ſujet, la créance d'une Divinité eſt généralement répandue par tout. D'ailleurs, comme l'a auſſi reconnu ce Philoſophe, le tems qui change toutes les choſes de pure inſtitution, n'a jamais pu altérer celle-ci. D'où vient donc cette créance, ſinon d'une cauſe qui agit naturellement ſur l'eſprit de tous les hommes du monde? Or cette cauſe ne peut être que l'une de ces deux-ci; une révélation expreſſe, émanée de Dieu, ou une tradition, qui de main en main ait paſſé des premiers hommes juſques à nous. La premiére décide la queſtion en notre faveur; puis qu'il n'y peut avoir de révélation divine, qu'il n'y ait un Dieu. Si l'on dit que c'eſt une tradition, qu'on nous aporte quelque raiſon, qui puiſſe nous faire croire que ces premiers hommes ont eu deſſein, dans une afaire de cette importance, d'en impoſer à toute leur poſtérité: *Ou que l'on prouve qu'ils ſe ſont eux mêmes trompez; faute de quoi j'ai droit de conclurre, qu'ils ont été légitimement perſuadez de cette vérité qu'ils ont transmiſe à leurs descendans.* Ajoutez à cela, *que ſoit que* nous jettions les yeux ſur toutes

ADDITION.

toutes les parties de l'ancien monde, ſoit que nous regardions toutes celles du nouveau, nous ne verrons aucuns peuples, (je ne parle pas de ceux qui n'ont preſque de l'homme que la figure) nous ne verrons, dis-je, aucuns peuples qui ne reconnoiſſent une Divinité; quoi qu'à dire vrai, la connoiſſance qu'ils en ont ſoit diſtincte ou confuſe, à proportion de leur politeſſe & de leurs lumiéres. Or peut-on ſe perſuader que ceux d'entre ces peuples qui ont eu des lumiéres, ayent pu être trompez; ou que ceux en qui l'on remarque de la ſtupidité, ayent pu entreprendre de ſe tromper les uns les autres.

Que l'on n'objecte point ici ce peu d'hommes, qui dans un grand nombre de ſiécles ont cru, ou fait profeſſion de croire, qu'il n'y a point de Dieu. Leur petit nombre, & l'opoſition générale qu'ils ont rencontrée, lors qu'ils ont voulu introduire leurs ſentimens, font voir que ces ſentimens n'étoient pas le fruit du bon uſage que ces gens faiſoient de leur raiſon; mais un éfet, ou de l'amour de la nouveauté, paſſion dont la bizarrerie a quelquefois été jusques à faire ſoutenir que la neige eſt *noire*: ou d'un eſprit corrompu, qui de même qu'un goût dépravé, juge des choſes

ſes, non ſelon ce qu'elles ſont en elles mêmes, mais ſelon ce qu'elles lui paroiſſent. En éfet, tant les livres hiſtoriques que ceux d'un autre genre, nous aprennent que les hommes ont conſervé l'idée d'une Divinité, à proportion de la droiture de leur cœur. Il paroît donc que cet éloignement pour une opinion ſi ancienne & ſi univerſelle, eſt une ſuite de la dépravation de l'eſprit & qu'elle n'a guére pu ſe trouver qu'en ceux, à qui il importe ſouverainement qu'il n'y ait point de Dieu, c'eſt à dire, point de juge de leurs déréglemens.

Il eſt ſi vrai que ce qui peut jetter les hommes dans cette erreur, n'eſt pas le deſſein d'entrer dans des opinions un peu moins humiliantes pour la raiſon, que pour peu qu'on y faſſe réflexion, on voit que le ſentiment d'une ſuite de générations ſans commencement, ou d'un concours fortuit d'atomes, ou quelque autre ſentiment que ce ſoit, eſt ſujet à d'auſſi grandes dificultez, pour ne pas dire à de plus grandes, & ne fait pas moins de peine à l'eſprit que la créance d'une Divinité. Par exemple, ce que quelques uns diſent, que parce que leurs ſens ne découvrent pas Dieu, ils ne peuvent croire qu'il y en ait un, peut-il arrêter *un eſprit qui* faſſe quelque uſage de ſa raiſon?

Voyez

Voyent-ils leur ame, qui de quelque nature qu'elle ſoit, corporelle ou ſpirituelle, eſt tres certainement en eux, & y produit des penſées, des jugemens, & des volontez. *Si l'inviſibilité n'eſt pas une raiſon pour faire rejetter ce principe de connoiſſance & de volontez, parce qu'on a d'ailleurs de trop fortes preuves de ſa réalité, pourquoi formeroit-elle un doute plus raiſonnable contre l'exiſtence d'un Dieu?* L'objection qu'on tire de l'incompréhenſibilité de l'être ſuprême, n'a pas plus de force que la précédente pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. On ſait qu'il eſt de la nature des choſes inférieures, de ne pouvoir bien comprendre celles qui ſont d'un ordre plus élevé & plus éminent. * Les bêtes ne comprennent point ce que c'eſt que l'homme: beaucoup moins peuvent-elles pénétrer ſes actions, & découvrir de quelle maniére il établit & gouverne les états, meſure le cours des aſtres, & ſait voyager ſur la mer. Certes la vûe même de ces beaux avantages de l'homme ſur la bête, devroit bien lui faire conclurre, que celui de qui il les a reçus

ADDIT.

* Cela paroîtra foible à ceux qui ſont perſuadez que la *Bête* eſt une pure machine: mais qu'au lieu de *Bête* on mette ici un *Cafre*, par exemple, ou un *Hottentot*, & cela fera le même éfet.

eſt pour le moins autant au deſſus de lui, qu'il eſt lui même au deſſus des bêtes, & devroit bien diminuer la peine qu'il a à reconnoître quelque choſe de plus excellent que lui, ſous prétexte qu'il n'en connoit pas la nature.

Qu'il n'y a qu'un Dieu.

Nous avons prouvé qu'il y a un Dieu: venons à ſes atributs. Le premier qui ſe préſente, c'eſt l'Unité. Elle ſe recueille de ce que nous avons déja établi, c'eſt que Dieu eſt un Etre, qui exiſte néceſſairement & par ſoi même. Or une choſe eſt dite être néceſſairement & par elle même, non entant qu'on la conſidére dans une idée générale, & dans l'indétermination à être ou à n'être pas, mais entant qu'elle exiſte actuellement: car tout ce qui eſt, eſt actuellement. Cela poſé, je dis que ſi l'on établit qu'il y a pluſieurs Dieux, l'on ne trouvera rien en chacun d'eux qui le faſſe exiſter néceſſairement; rien même qui oblige à en admettre deux plutôt que trois, ou dix plutôt que cinq. II. La multiplicité des Etres particuliers de même eſpéce, vient de la fécondité de leurs principes, qui, ſelon qu'elle eſt plus ou moins grande, les rend capables de plus ou de moins de productions: or Dieu n'a ni *principe* ni cauſe. III. Il y a dans pluſieurs

Etres

Etres ſinguliers certaines propriétez qui les diſtinguent les uns des autres: * or dans une nature néceſſaire, comme eſt celle de Dieu, rien n'oblige à reconnoître ces ſortes de propriétez. IV. S'il y avoit pluſieurs Dieux, il y auroit pluſieurs agens libres, qui par conſéquent pourroient vouloir des choſes directement opoſées: † or l'un, comme Dieu, c'eſt à dire, comme Tout-puiſſant, devroit pouvoir empêcher l'autre d'exécuter ſes deſſeins. Mais ſi cela étoit, celui duquel il arrêteroit l'action, ne ſeroit pas Dieu, puis qu'être Dieu, & rencontrer de l'obſtacle dans l'exécution de ſes projets, ſont deux choſes incompatibles.

* Peut-être le raiſonnement ſeroit meilleur, ſi on le pourſuivoit ainſi: Or cette propriété individuelle ne pouvant être en Dieu que quelque perfection (comme il paroîtra par la ſuite) l'un de ces Dieux auroit une perfection que les autres n'auroient pas: par conſéquent ces autres ne ſeroient pas Dieu.

† Quelques uns répondent à cette objection, que ces Dieux ne pourroient pas vouloir des choſes opoſées, par ce qu'ils ſeroient ſages, & non bizarres ni capricieux. Mais c'eſt ne rien dire. J'avoue, ſi l'on veut, qu'ils en ſeroient plus ſages, s'ils s'accordoient aſſez pour ne vouloir que les mêmes choſes. Mais auſſi, ils ne ſeroient pas infiniment *libres s'ils* ne pouvoient en vouloir de contraires, *& par conſéquent*, ils ne ſeroient pas Dieu.

*Ajoutons à tout cela une réflexion quoi qu'elle ne ſoit pas abſolument c ante, forme pourtant un préjugé aſſ en faveur de l'Unité de Dieu. C'e de quelque côté que nous jettions le nous ne découvrons rien qui nous fa me ſoupçonner qu'il y ait plus d'un L'Univers fait un ſeul monde : c monde il n'y a qu'un Soleil : dans homme il n'y a qu'un principe dom qui eſt l'Eſprit.

Que utes s per- ctions nt en ieu.

Pourſuivons, & tâchons de déc les autres atributs de Dieu. Tout ce entend par le mot de *perfection* eſt ſairement en Dieu, & je le prouv Toutes les perfections qui ſont dans le de ont eu un commencement, ou ont pas eu. Celles qui n'ont point commencement, ne peuvent être que de Dieu. Celles qui ont commencé ſupoſent manifeſtement un principe ait produites. Et comme de tou choſes qui ſont, aucune ne s'eſt pr elle même, il s'enſuit que les perfe qu'on découvre dans les éfets ſont

*Cette réflexion étoit couchée en fo preuve, entre la troiſiéme & quatriéme rai on l'a miſe à la fin de l'article, parce qu'elle rôit pas aſſez conſidérable pour être miſe *ſolides preuves.*

ment dans leurs cauſes, qu'elles les rendent capables d'en produire de pareilles : par conſéquent tout ce qu'il y a de perfection au monde, a du ſe trouver dans la cauſe premiére. J'ajoûte, que ſi elles y ont été, elles n'ont jamais pu ceſſer d'y être, puis qu'on ne peut pas dire que cette cauſe ait pu en ſuite en être dépouillée. Je le prouve : ou ce changement viendroit d'ailleurs, ou il viendroit de la cauſe premiére elle même. Le premier ne ſe peut : un Etre éternel, ne dépendant d'aucun autre, aucun autre ne peut agir ſur lui. Le ſecond n'eſt pas plus poſſible, puis que chaque choſe tend d'elle même autant qu'elle peut à ſe perfectionner, bien loin de travailler à ſe rendre moins parfaite.

Qu'elles y ſont dans un degré infini.

Ce premier principe étant poſé, il faut en établir un autre ,c'eſt que *Toute perfection ſe doit trouver en Dieu dans un degré infini*: en voici la preuve. Ce qui borne l'atribut d'un Etre, eſt, ou que la cauſe qui a produit cet Etre ne lui a communiqué cet atribut, que juſqu'à un certain degré: ou que cet Etre même ne le pouvoit recevoir, que dans une certaine meſure. Or ni l'un ni l'autre ne ſe peut dire de Dieu, par *cette ſeule* raiſon, qu'étant par ſoi-même & néceſſairement, il n'a jamais pu rien recevoir d'ailleurs.

Voyons

Que Dieu eſt éternel, tout-puiſſant, tout bon, & qu'il ſait toutes choſes.

Voyons à préſent quelles doivent être ces perfections de l'Etre ſuprême. Il eſt certain que ce qui vit, eſt plus parfait que ce qui ne vit pas; que ce qui peut agir, l'eſt plus que ce qui en eſt incapable; que ce qui eſt doué d'intelligence, eſt plus excellent que ce qui ne l'eſt pas; qu'enfin ce qui a de la bonté, ſurpaſſe en perfection ce qui n'en a point. Donc tous ces atributs de *vivant*, de *puiſſant*, d'*intelligent*, de *bon*, ſont en Dieu. Or par le ſecond principe que nous avons poſé, il ne peut y avoir rien en Dieu qui ne ſoit infini: donc ces atributs y ſont dans un degré infini: donc ſa vie ne doit être bornée d'aucun tems, c'eſt à dire, d'aucun commencement ni d'aucune fin: voilà *l'Eternité*. Son pouvoir eſt illimité: voilà la *Toute puiſſance*. Je dis le même de la *Science* & de la *Bonté*, qui, comme les deux autres atributs, ne ſe peuvent trouver en Dieu, que par cela même ils ne ſoient infinis.

Que Dieu eſt la cauſe de toutes les choſes du monde.

1 Preuve de cette vérité.

De ce que nous venons d'établir, il réſulte que tout ce qui ſubſiſte, tire ſon origine de Dieu. Car puis que nous avons conclu de ce qu'une choſe exiſte néceſſairement, qu'elle eſt par cela même unique, & exclut tout autre Etre de même nature: il *eſt évident que* toutes les choſes qui ſont hors

hors de Dieu ne ſont point néceſſairement & par elles mêmes, & qu'elles ont du être produites par une cauſe diférente d'elles. Or cette cauſe ne peut être que celle qui n'a point eu de commencement, puis que, comme nous l'avons vu dés l'entrée, tout ce qui eſt, doit avoir été produit ou immédiatement, ou médiatement, c'eſt à dire, dans ſes cauſes, par un premier principe. Et ce premier principe eſt ce que nous apellons Dieu.

2 Preuve, tirée de la conſidération de toutes les parties du monde, & de leurs diférens uſages.

Quand le raiſonnement ne nous conduiroit pas à cette derniére vérité, la vûe ſeule des choſes crées nous l'aprendroit ſufiſamment. En éfet il eſt impoſſible de conſidérer avec atention la ſtructure admirable du corps humain, l'arrangement de ſes parties tant extérieures qu'intérieures, la deſtination des plus petites à de certains uſages, le peu de part que les péres & les méres ont à cet arrangement & à cette deſtination; en un mot, l'artifice exquis que l'on découvre dans cet excellent ouvrage, & qui fait l'admiration de ceux qui s'occupent avec le plus de ſuccés à en étudier les merveilles: l'on ne peut, dis-je, conſidérer tout cela ſans conclurre, que l'Auteur de cet ouvrage *eſt un* Etre ſouverainement ſage & intelligent. Si dans une choſe auſſi évidente

on

on ne ſe contente pas de ſes propres lu-
res, on n'a qu'à lire Galien dans les
droits où il traite de l'uſage de la main,
de celui de l'œil.

Les corps des animaux brutes ne no
fourniſſent pas une preuve moins ſolide
cette vérité. La forme & la ſituation
leurs parties marquent viſiblement une c
taine intention & de certaines fins, dont
puiſſance aveugle, telle qu'eſt celle de
matiére, eſt abſolument incapable. Je
la même choſe des plantes & des herbes,
& je le dis aprés les Philoſophes les p
éclairez. La ſituation des eaux à fait fort
propos naître à Strabon la même penſée.
*Selon leur nature, & la qualité de la m
tiére qui les compoſe, elles devroient êt
placées entre la terre & l'air. Si donc la ter-
re, au lieu d'en être couverte, en eſt ſeu-
lement arroſée en diférens endroits, n'eſ-
ce pas afin qu'elle puiſſe ſervir de demeur
à l'homme, & produire les choſes qui lu
ſont néceſſaires. Or qui peut ſe propoſer
une certaine fin dans ſes actions, ſinon un
Etre ſage & intelligent.

Pour

*La nature de l'eau ne demande pas qu'elle ſoit placée entre l'air & la terre. Il ſufit de remar-quer, que la diſtribution qui en a été faite par toute *la terre* marque une ſageſſe & une bonté qui ne *peut* convenir à la matiére.

*Pour dire encore un mot des bêtes, quelques unes, comme les fourmis & les abeilles, font des choſes ſi bien réglées & ſi bien conduites, qu'à peine peut-on ſe défendre d'y reconnoître de la raiſon & de la ſageſſe. On en voit d'autres qui avant que d'avoir éprouvé ce qui leur peut nuire, ou ce qui leur eſt bon, s'éloignent de l'un & recherchent l'autre. Y auroit-il donc éfectivement en celles-là, quelque intelligence qui dirigeât leurs actions, & dans celles-ci, quelque diſcernement qui réglât leur choix? Non ſans doute; puis qu'on les voit aſtreintes à agir toûjours de la même maniére, & que leur capacité eſt tellement bornée à un certain ordre de choſes, qu'elle n'a point de lieu dans d'autres un peu diférentes, quoi qu'auſſi peu dificiles. Il faut donc que ces actions partent d'une cauſe extérieure, intelligente, qui agiſſe ſur ces bêtes, & qui en régle les mouvemens: & cette cauſe n'eſt autre choſe que Dieu.

Au reſte, on voit dans les parties de l'Univers, non ſeulement une direction à de certaines fins particuliéres, mais auſſi une deſtination à des fins générales, & qui ten-

* *On a tiré* cet article de ſon lieu, *pour mettre tout d'une ſuite* les réflexions de l'Auteur ſur les *fins particuliéres.*

tendent à la conſervation réciproq
parties. L'eau, par exemple, qui
ture tend en bas, ſe meut quelq
haut. Pourquoi cela, ſi ce n'eſt
que le vuide venant à ſéparer les
l'Univers, n'en détruiſe la liaiſo
peut ſubſiſter, à moins qu'elle n
verſelle. Or ni cette fin qui
ainſi dire, au profit du monde en
force que telle ou telle partie a
courir, ne peuvent être que la pr
d'un eſprit qui préſide ſur toutes l
du monde.

De plus le cours des aſtres, &
culier celui du Soleil & de la Lu
propre à rendre la terre fertile, & à
les animaux dans une bonne diſ
que l'imagination même, quelq
qu'elle fît, ne pourroit rien con
plus éficace pour ces uſages-là.
plicité des loix naturelles exigeoit
ble, que les aſtres ſe mûſſent ſur l'
Pourquoi donc ont ils reçu une in
qui les fait mouvoir ſur un cercle
C'eſt ſans doute, afin qu'ils rép

* Cette crainte du vuide n'eſt aparem
le ſens de l'Auteur, qu'une précaution
dence, qui pour mieux lier les parties du
a *exclus* le vuide. Et cette réflexion, ainſi
ſupoſe que le vuide eſt poſſible.

leurs bonnes influences sur un plus grand nombre d'endroits. Le Ciel est donc en quelque façon pour la terre, & la terre est pour tous les animaux en général. Mais ne nous arrêtons pas là. Pour qui sont les brutes? Pour l'homme, sans doute, qui par la prééminence de son esprit s'est assujetti les plus indomtables. Quand nous recueillirons de tout cela, que le monde entier a été fait pour l'homme, nous ne dirons rien que tous les Stoïciens n'ayent aperçû. Or comme cet ordre qui assujettit à l'homme toutes les parties du monde, & entr'autres les astres, n'est ni l'éfet de la puissance de l'homme, laquelle ne s'éléve guére au dessus de l'air qu'il respire, ni de la soumission volontaire de ces Etres célestes: il faut nécessairement reconnôitre une intelligence supérieure, dont les ordres secrets obligent ces Etres sur qui l'homme a si peu de pouvoir, à servir continuellement à ses besoins: & cette intelligence n'est autre que celle du Créateur même des astres, & de l'univers entier.

Enfin tous ces mouvemens, excentriques epicycliques, * & autres, qu'on remarque dans

* *La simplicité du système que l'on a substitué à celui de Ptolomée, est encore bien plus propre à nous faire connoître la sagesse d'un Dieu Créateur, que tous ces*

dans les aſtres; leurs ſituations *différ*
la diverſité de leurs cours, qui *les ap*
ou les éloigne plus ou moins de c
endroits; la variété preſque infinie qui
voit dans la ſurface de la terre, & dans
figure des mers, ſont des traces ſi ſenſ
bles d'une cauſe également libre & ſag
qu'il faudroit être ſtupide, pour n'y reco
nôître que l'impreſſion brute & aveug
d'un principe matériel. * La figure du mo
de entier, qui eſt d'une rondeur parfai
& l'arrangement admirable de ſes parties,
toutes enfermées dans la vaſte enceinte d
cieux, font auſſi voir clairement que c
n'eſt pas le hazard, mais une intelligenc
ſans bornes, qui a pu compoſer ce grand
Tout & en aſſembler les parties. Les coup
du hazard ne ſont pas d'ordinaire d'une f
grande juſteſſe. L'on ne verra jamais de
matériaux jettez à l'avanture, s'unir avec
aſſez d'art & de régularité pour compoſer
un palais. L'on ne verra jamais naître un
poëme de l'amas fortuit de pluſieurs carac-
téres. C'eſt du moins ce qui ne paroît pas
poſſible à celui qui ayant vû des figures
géo-

ces mouvemens embarraſſez, que l'on n'a inventez que ſur la ſupoſition fauſſe de la ſolidité des Cieux.

* Cette rondeur du monde eſt une ſuite de ce *même* faux principe, que les Cieux ſont d'une *matiére ſolide.*

géométriques tracées sur le bord de la mer, dit qu'il apercevoit les traces d'un homme.

Que les hommes ne sont pas de toute éternité; & qu'ils sont tous issus d'un seul homme.

Il faut aussi prouver que les hommes n'ont pas été de toute éternité, & qu'ils doivent leur origine & à un certain tems & à une certaine tige qui leur est commune à tous. Cela se recueille, premiérement du progrés des arts qui se sont perfectionnez peu à peu, & de ce que plusieurs païs auparavant déserts & incultes, ont commencé d'être habitez par des peuples, qui pour la plus part, & sur tout ceux des Iles, ont conservé dans la ressemblance de leur langue avec celle des païs voisins, une preuve évidente qu'ils en étoient venus. Cela se voit en second lieu par quelques maximes & quelques pratiques, qui naissent moins d'un instinct naturel, ou d'un raisonnement clair & sensible à tous les hommes, que d'une tradition qui s'est répandue dans tous les tems, & dans tous les lieux, sans aucune interruption, que celle qu'a pu y aporter la malice des hommes, ou les désastres publics. Tels furent autrefois les sacrifices. Telles ont été, & sont encore aujourd'hui, la délicatesse de la pudeur pour les choses qui la peuvent blesser, les cérémonies nuptiales, & l'horreur pour les incestes.

Réponſe à l'objection, que ſi Dieu étoit la cauſe de tout, il ſeroit l'auteur du mal.

Mais ne ſemble-t'il pas que, s'il y avoit un Dieu auteur de toutes choſes, & infiniment bon, on ne verroit pas dans le monde tant de miſéres & tant de déſordres? Je répons qu'il y a de deux ſortes de maux, le mal *moral*, c'eſt à dire, le crime, & le mal *phyſique*, c'eſt à dire, la miſére. A l'égard du premier, il eſt ſûr qu'on ne peut l'atribuer à Dieu ſans bleſſer ſa ſainteté. Nous avons dit qu'il eſt l'auteur de toutes choſes, mais ce n'eſt que de celles qui ſubſiſtent réellement: & rien n'empêche que les choſes qui ſubſiſtent réellement, n'en produiſent d'autres qui ne ſont que de purs accidens & de pures maniéres d'être, tel qu'eſt ce qu'il y a de criminel dans les méchantes actions: de ſorte qu'il n'eſt pas beſoin de remonter juſqu'à Dieu pour en trouver la ſource. Lors qu'il créa l'homme & les intelligences qui ſont au deſſus de l'homme, il leur donna une liberté qui les rendoit capables du bien & du mal. Mais quoique cette liberté ſe puiſſe déterminer au mal, elle n'eſt pas cependant mauvaiſe en elle même. Pour ce qui eſt du mal phyſique qui eſt proprement ce que nous apellons *douleur*, il n'y a aucun inconvénient à dire qu'il vient de Dieu; puis *qu'il s'en ſert ou* à corriger l'homme, ou

à le

à le punir. Et bien loin que cette eſpéce de mal répugne à ſa bonté, on peut dire qu'il l'employe ſouvent par un principe d'amour pour les hommes; de la même maniére que les Médecins preſcrivent aux malades des remédes déſagréables au goût, mais néceſſaires pour leur guériſon.

Réfutation de l'opinion de deux premiers principes.

Il faut réfuter en paſſant l'opinion de ceux qui établiſſent deux premiers principes, l'un bon, & l'autre mauvais.

I. Deux principes ſi opoſez ne peuvent que cauſer du déſordre, & même une deſtruction entiére, bien loin de pouvoir produire quelque choſe d'auſſi bien conſtruit, & d'auſſi ſagement réglé qu'eſt le monde. II. De ce qu'il y a un Etre bon par ſoi même, il ne s'enſuit pas qu'il y en ait un abſolument & néceſſairement mauvais. La malice eſt un defaut qui ſupoſe une choſe qui exiſte déja: or l'exiſtence eſt par ſoi même quelque choſe de bon. *De plus il ne faut pas concevoir le mal comme une choſe naturelle, mais comme la dépravation de l'état naturel des choſes. Or, comme nous l'avons prouvé, un Etre qui eſt néceſſairement & par ſoi même, eſt parfaitement immuable: & quand il ne le ſeroit pas, il eſt toûjours évident qu'un premier Etre devenu mauvais, ne le ſeroit pas néceſſairement*

ADD.

rement, puis qu'il ne le ſeroit pas de toute éternité.

Que Dieu gouverne toutes choſes. S'il eſt vrai, comme nous l'avons établi, que Dieu a créé le monde, il n'eſt pas moins conſtant, qu'il le gouverne par ſa Providence. Sa bonté l'y oblige: ſa ſcience infinie & ſa toute puiſſance lui en donnent les moyens: l'une lui fait connoître tout ce qui ſe fait & tout ce qui ſe doit faire: l'autre le rend capable d'exécuter ce qu'il juge à propos pour conduire & pour régler l'Univers. Avec un degré de ſageſſe & de bonté infiniment plus petit, les hommes étendent leurs ſoins ſur leurs enfans; & avec quelque choſe qui n'eſt en ſoi même ni bonté ni ſageſſe, mais qui en répréſente aſſez bien les démarches, les bêtes mêmes ſavent élever & conſerver leurs petits. Il faut rapeller ici ce que nous avons dit de certains mouvemens peu naturels, que l'on remarque dans le monde, mais qui ſervent bien mieux à ſa conſervation que d'autres plus naturels, & plus ſimples.

I. *Preuve*

Que Dieu gouverne toutes les choſes lunaires. La terre & toutes les choſes ſublunaires étant l'ouvrage du Créateur, auſſi bien que le ciel, & tous les corps céleſtes, cette même raiſon fait voir combien eſt mal fondée l'opinion de ceux, qui reconnoiſſant

une Providence, la renferment dans l'étendue des Cieux. Il ne ſeroit pas même difficile de prouver, que la terre eſt plus particuliérement que le ciel, l'objet des ſoins de la Providence. Le cours des aſtres eſt ſi conforme aux beſoins de l'homme, qu'on peut dire qu'ils ont été créez pour lui. Or lequel eſt le plus digne des ſoins de Dieu, ou la fin, ou les moyens qui ſont deſtinez à cette fin?

Que Dieu gouverne les natures particuliéres.

Il n'y a pas plus de raiſon à prétendre, que Dieu ne conduit que les natures univerſelles, & ne touche point aux Etres ſinguliers. Eſt-ce qu'il ne les connoit pas? C'eſt ce que quelques uns diſent; mais ſi cela eſt, comment ſe connoit-il lui même? De plus, nous avons prouvé que la ſcience de Dieu eſt néceſſairement infinie: elle s'étend donc à tous les Etres particuliers. Or ſi Dieu les connoit tous, pourquoi ne les gouverneroit-il pas tous? Cela paroît encore par ces fins tant particuliéres, que générales, que nous avons découvertes dans chaque partie du monde. Sans toutes ces conſidérations, une ſeule raiſon ſufit. C'eſt que les natures univerſelles ne ſubſiſtent que dans les Etres particuliers. Si donc Dieu abandonne les Etres particuliers, il faut auſſi qu'il abandonne le genre; s'il conſer-

ve & gouverne le genre, il faut de néceſſité qu'il conſerve & gouverne les Etres particuliers.

II. *Preuve de la Providence, par la conſervation des Etats.*

La durée des Etats & des Empires eſt une preuve ſi forte de la Providence Divine, que tous les Philoſophes & tous les Hiſtoriens en ont tres bien ſenti le poids. En général, par tout où cet ordre qui ſoumet un Etat à une autorité ſupérieure, a été reçû, il y ſubſiſte toûjours. En particulier, on voit que certaines formes de gouvernement ſe maintiennent en en quelque païs pendant une longue ſuite de ſiécles. Combien de tems n'a pas duré, par exemple, le gouvernement monarchique des Aſſyriens, des Egyptiens, & des François. Le gouvernement Ariſtocratique des Vénitiens conte déja plus de douze cens ans. Il eſt vrai que la politique a beaucoup contribué à cette longue durée. Cependant, ſi l'on prend garde combien il y a toûjours eu d'eſprits déréglez & turbulens; à combien de traverſes un Etat eſt ſujet de la part de ſes voiſins, & quelle eſt l'inconſtance de toutes les choſes du monde: on verra qu'il eſt impoſſible qu'une certaine maniére de gouvernement ſubſiſte ſi long tems, ſans une direction toute particuliére de la Providence. Cette direction

eſt

eſt encore plus ſenſible dans la maniére dont Dieu change la forme des Empires, & les ôte à de certains peuples pour les donner à d'autres. Ceux par qui il opére ces grandes révolutions, Cyrus, par exemple, Alexandre, Céſar, Cingi parmi les Tartares, & Namcaa dans la Chine, ont tous eu une enchâinure de ſuccés, que toute la prudence humaine n'auroit jamais pu leur procurer ; ils ont tous éprouvé un bonheur dont la grandeur ſurpaſſoit leurs deſirs, & dont la durée conſtante étoit fort éloignée du cours ordinaire des choſes du monde, dans leſquelles on ne voit que mêlange & qu'inégalité. La reſſemblance qu'ont entr'eux ces événemens mémorables, & leur concours à une même fin, c'eſt à dire, à l'établiſſement d'un Empire ſur les ruïnes d'un autre, ne peuvent partir d'une cauſe fortuite & aveugle. On peut faire pluſieurs fois de ſuite un coup de dé heureux: mais ſi on le fait juſqu'à cent fois, il n'y a perſonne qui ne l'atribue d'abord à quelque adreſſe cachée.

Entre toutes les preuves qui nous convainquent d'une Providence, il n'en eſt point de plus inconteſtable que les miracles & les prédictions dont les Hiſtoriens font mention. Il eſt vrai qu'on en débite beaucoup

III. *Preuve par les miracles.*

coup ſans fondement. Mais doit-on rejetter pour cela tout ce qu'on a là-deſſus de bien ateſté par des témoins oculaires, dont le jugement & la bonne foi ſont au deſſus du ſoupçon. Ce ſont des choſes impoſſibles, dira-t'on; mais ſi Dieu peut tout, & ſait tout, pourquoi ne feroit-il pas ce qu'il veut, & ne pourroit-il pas révéler ce qu'il ſait? Si l'on ajoûte que ces actions miraculeuſes violent les loix de la nature; je demanderai pourquoi Dieu, étant l'auteur de ces loix, il n'en ſeroit pas le maître; & s'il s'y eſt tellement lié, qu'il ne puiſſe jamais ſe diſpenſer de les ſuivre? Si l'on dit que ces choſes extraordinaires peuvent avoir été produites par des Eſprits inférieurs à Dieu, j'y conſens: mais j'en conclus qu'à plus forte raiſon Dieu les pouvoit produire lui même: outre que, comme dans un Royaume bien réglé il ne ſe fait rien d'extraordinaire que ſous le bon plaiſir de celui qui le gouverne, il faut néceſſairement que ces Eſprits, à qui on veut faire honneur de ces grandes choſes, ne les ayent faites que par l'ordre ou par la permiſſion de leur maître.

En particulier par les miracles

Que l'on chicane tant qu'on voudra ſur la certitude des hiſtoires qui nous parlent d'événemens ſurnaturels & miraculeux; l'hiſtoire

l'hiſtoire de la Religion Judaïque, & des merveilles qui lui ſervent de fondement, eſt au deſſus de toute exception. Cette Religion, quoique privée depuis long tems de tous apuis humains; quoi qu'en bute à la raillerie & aux mépris de toutes les nations, a ſubſiſté juſqu'à préſent dans tous les endroits du monde où elle s'eſt répandue. *de Moyſe & de Joſué, que l'on prouve 1. par la durée de la Religion Judaïque.*

Toutes les autres Religions, ſi vous en exceptez la Chrétienne, qui n'eſt autre choſe que la Religion Judaïque amenée à ſa perfection, ſont tombées du même coup qui a renverſé les Empires, dont la puiſſance leur ſervoit d'apui. C'eſt ce qui eſt arrivé à toutes les diférentes branches de l'ancien Paganiſme. Et ſi le Mahométiſme ſe maintient encore, ce n'eſt qu'à la faveur de l'autorité ſouveraine. Si l'on recherche la cauſe de cette impreſſion profonde & inéfaçable, que la Religion Judaïque a faite dans le cœur de ceux qui la profeſſent, on n'en trouvera pas d'autre qu'une tradition certaine & conſtante, qui leur a apris de génération en génération les miracles que leurs premiers péres virent faire à Moyſe & à Joſué à leur ſortie d'Egypte, & à leur entrée dans le païs de Canaan. Sans cela, *il n'eſt pas* concevable qu'un peuple qui a *toûjours eu* un grand fonds d'obſtination, &

& un extréme penchant à la déſobéïſſance, eût voulu ſe charger d'une loi qui l'acabloit par une multitude rebutante de cérémonies & de rites. Sur tout, la Circonciſion eſt quelque choſe de ſi douloureux, & qui leur atiroit de ſi cruelles railleries de la part des étrangers, qu'il n'eſt pas croyable qu'entre tant de cérémonies que l'eſprit peut inventer, des hommes ſages euſſent pris celle-ci pour en faire le ſymbole de leur Religion; s'ils n'avoient été convaincus que c'étoit Dieu qui leur en ordonnoit la pratique.

2. Par la ſincérité de Moyſe & par l'antiquité de ſes livres.

Les écrits de Moyſe, qui nous ont conſervé la mémoire de tant de miracles, ont des caractéres de vérité extrémement vifs & ſenſibles. Tous les Juifs qui ont été depuis ce grand homme juſqu'à nous, ont toujours cru tres ſincérement, que Dieu le leur avoit envoyé pour les conduire & pour établir leur Religion. *Mais comment eût il obtenu créance dans l'eſprit des premiers Iſraëlites, ſi Dieu n'eût véritablement ſignalé ſa miſſion par tous ces prodiges qu'il a laiſſez par écrit. Certes il n'étoit pas poſſible qu'il jouât tout un grand peuple. Mais quand il l'eût pu, il ne l'auroit pas fait. On le voit tres éloigné de tout ce qui peut porter un homme à la fourbe & à l'impoſtu-*

ADD.

re.

re. On ne lui voit ni paſſion pour la gloire, ni deſir d'établir ſa maiſon. S'il fait des fautes, il veut bien les publier; s'il jouit de l'autorité ſupréme, c'eſt parce qu'il étoit ſeul capable de la manier. Mais d'ailleurs il ne travaille point à l'afermir dans ſa famille, qu'il s'eſt contenté de confondre dans la foule des Lévites. Il laiſſe à d'autres l'honneur du ſacerdoce dont il auroit pu s'emparer. On ne remarque dans ſes diſcours, ni cet artifice, ni ces maniéres flateuſes & inſinuantes, qui ſont les couleurs ordinaires du menſonge; mais une ſimplicité inimitable, & une proportion merveilleuſe avec les choſes dont il parle. Joignez à cela qu'aucun autre livre ne peut diſputer aux ſiens l'avantage de l'antiquité. Les Grecs mêmes, de qui les autres peuples ont tiré ce qu'ils ont d'érudition, avouent qu'ils ont reçu d'ailleurs l'invention de l'écriture. Et il eſt certain que le nom de leurs lettres, leur rang, & la figure qu'elles eurent dans les commencemens, ne ſont autres que le nom, le rang, & la figure des lettres ſyriaques & hébraïques. Les loix mêmes les plus anciennes des Athéniens, ſur leſquelles celles des Romains furent enſuite formées, viennent manifeſtement des *loix de Moyſe.*

Outre

3. *Par les témoignages des Auteurs étrangers.*

Outre cela, on trouve dans les écrits de pluſieurs Auteurs Payens, beaucoup de choſes conformes à celles que Moyſe nous apprend, & qui ne pouvant être regardées que comme les reſtes d'une tradition tres ancienne & tres univerſelle, ſont fort propres à confirmer ce que cet Auteur a écrit. Ce qu'il nous dit de l'origine du monde, ſe trouve en ſubſtance, quoi qu'un peu déguiſé, dans les plus vieilles hiſtoires des Phéniciens, que Sanchoniates avoit compilées, & que Philon Juif a traduites. On en voyoit auſſi quelques traces parmi les Indiens, au raport de Mégaſténes & de Strabon; & parmi les Egyptiens, ſelon le témoignage de Laërce & de Diodore de Sicile. Entre les Grecs, Linus, Héſiode, & beaucoup d'autres, ont parlé du Chaos, que quelques uns ont répréſenté comme un grand œuf, *aparemment à cauſe de la métaphore que Moyſe employe pour répréſenter l'action de l'eſprit de Dieu, & qu'il tire de l'action d'une poule qui fait éclorre ſes œufs en les couvant.* Ils n'ont pas ignoré non plus, ni la création des animaux, ni celle de l'homme; ils ont ſu qu'il a été formé à l'image de Dieu, & qu'il reçut de ſon Créateur l'empire ſur les animaux. Ovide, qui avoit pris tout cela des Grecs, l'énonce

ADD.

dans ſes métamorphoſes d'une maniére fort aprochante des expreſſions de Moyſe. Epicharme & les Platoniciens ont dit, que toutes choſes avoient été faites par la parole de Dieu. C'eſt ce qu'on voit auſſi dans l'ancien Auteur des vers auſquels on a donné le nom d'Orphiques; non qu'ils fuſſent d'Orphée, mais parce qu'ils en contenoient les leçons & la doctrine. La lumiére du ſoleil, ſelon Empédocle, ne vient pas originairement de lui: il n'en eſt que le dépoſitaire, ou, comme a parlé un des Docteurs de l'ancienne Egliſe, le *réceptacle* & le *véhicule*. Aratus & Catulle ont placé au deſſus des aſtres le ſéjour de la Divinité. Homére y a conçu une lumiére éternelle. Thalés, inſtruit dans la diſcipline des Phéniciens, de qui il étoit deſcendu, a enſeigné que Dieu eſt le plus ancien de tous les Etres comme n'ayant été produit par aucun autre, que le monde n'eſt ſi beau que parce qu'il eſt l'ouvrage de Dieu, & que les ténébres ont précédé la lumiére. Ce dernier point, qui ſe trouve auſſi dans les vers Orphiques, & dans Héſiode, nous aprend pourquoi pluſieurs nations, qui retenoient inviolablement les vieilles coutumes, meſuroient plutôt le tems par les nuits *que par les jours*. Anaxagore a reconnu

δόχημα, καὶ ὄχημα.

que

que toutes les parties du monde ont été arrangées par une intelligence ſupréme. Aratus dit que les Etoiles ont été créées de Dieu. Virgile marchant ſur les traces des Philoſophes Grecs, parle d'un Eſprit univerſel répandu dans tout l'Univers, & qui eſt le principe de la vie & du mouvement. Héſiode, Homére, & Callimaque, ont aſſuré que l'homme avoit été formé de boue. Maxime de Tyr avance que toutes les nations s'accordent à reconnôitre un ſeul Dieu auteur & mâitre du monde. On peut dire auſſi qu'elles ne ſe ſont pas moins rencontrées, à reconnôitre dans un ſeptiéme jour quelque choſe de plus que dans les autres : ce qui eſt un monument tres ſenſible de la création du Monde en ſix jours. Pour les Hébreux, cela eſt clair. A l'égard des Grecs, & des Latins, nous l'aprenons de Joſeph, de Philon, de Tibulle, de Clément Alexandrin, & de Lucien. Selon le raport de Philoſtrate, de Dion Caſſius, & de Juſtin Martyr, les Indiens & les Celtes, anciens peuples de l'Allemagne, de la Bretagne, & de la Gaule, ont diviſé le tems en ſemaines : ce qui prouve qu'ils conſervoient la mémoire du repos qui ſuivit la création. Et cela parôit auſſi *par les noms* que ces peuples donnoient aux *jours de la ſemaine.*

Les

Les Egyptiens tenoient que la vie des premiers hommes avoit été d'une grande simplicité, & que l'usage des vétemens leur étoit inconnu. L'age d'or si vanté par les Poëtes, & que Strabon témoigne avoir été connu des Indiens, n'est autre chose que cet heureux tems qui a précédé la chûte du premier homme. Maimonides remarque que l'histoire d'Adam, d'Eve, de l'Arbre, & du Serpent, faisoit de son tems un des articles de la tradition des Indiens Idolatres, des habitans du Pégu, & des Calaminsames. Ferdinand de Mendés, & quelques autres de ce siécle, raportent que le nom d'Adam n'est pas inconnu aux Brachmanes: & que les Siamois content aujourd'hui six mille ans, depuis la création du monde. La longue vie des Patriarches se trouve dans l'histoire que Béroſe a faite de la Chaldée, dans celle d'Egypte par Manéthon, dans celle des Phéniciens composée par Hirom, & enfin dans l'histoire Grecque d'Hestiæus, d'Hécatée, d'Hellanicus, & dans les poësies d'Hésiode. Ce qui peut rendre cette vérité moins incroyable, c'est que des Auteurs de plusieurs païs, entre autres Pausanias, Philostrate, & Pline raportent * qu'en quelques

* *Je ne vois pas quel raport la taille démesurée des Géans peut avoir avec la longue vie des premiers hommes.*

ques ſépulcres on a trouvé des corps d'une grandeur beaucoup au deſſus de l'ordinaire. Catulle, & avant lui pluſieurs Auteurs Grecs, diſent qu'avant que la corruption du genre humain fût montée à l'excés, Dieu & les Intelligences par leſquelles il exécute ſes ordres, n'ayant pas encore rompu tout commerce avec les hommes, communiquoient quelquefois avec eux par des aparitions. La vie brutale des Géans raportée par Moyſe ſe lit auſſi dans preſque tous les Auteurs Grecs, & dans quelques Auteurs Latins.

Pour ce qui eſt du Déluge, il eſt remarquable que de toutes les hiſtoires, ſans en excepter celles des peuples du nouveau monde, aucune ne remonte plus haut. C'eſt ce qui a obligé Varron de nommer le temps qui l'a précédé, *un tems inconnu.* La licence des Poëtes a fort obſcurci la mémoire de ce grand événement. Mais les écrivains de la premiére antiquité, comme Béroſe Chaldéen, & Abydéne d'Aſſirie, l'ont rapporté d'une maniére tres conforme à ce qu'en dit Moyſe; juſques là qu'Abydéne, & Plutarque méme parlent du pigeon qui fut lâché hors de l'Arche. Lucien dit que dans une ville de Syrie, nommée *Hiérapolis,* on conſervoit une vieille tradition

dition, qui portoit, qu'autrefois un déluge universel ayant couvert la terre, un petit nombre de personnes illustres par leur piété, & quelques animaux de toute espéce, avoient été conservez par le moyen d'une grande Arche. La même histoire se lit aussi dans Molon, dans Nicolas de Damas, & dans Apollodore; & ces deux derniers font particuliérement mention de l'Arche. Plusieurs Auteurs Espagnols assurent que dans quelques endroits de l'Amérique, comme dans les païs de Cuba, de Méchoachan, & de Nicaragua, la mémoire du déluge, & des animaux conservez, & celle du corbeau & de la colombe, subsiste encore aujourd'hui; & que les habitans de la Castille d'Or font aussi l'histoire d'un grand déluge. Il semble même que les Payens n'ayent pas ignoré en quels endroits de la terre les hommes demeuroient avant ce tems là; puis que Pline dit que la ville de Joppe a été bâtie avant le déluge. On a montré de tout tems, & on montre encore à present sur les montagnes Gordiées en Arménie, l'endroit où s'arrêta l'Arche.

Pour achever de parcourir l'histoire de Moyse, Japétus, pére des Européens, Jon ou comme on l'écrivoit autrefois, Javon le pére des Grecs, & Hammon qui peupla le

le premier l'Afrique, ſont viſiblement le Japhet, le Javan, & le Cham de la Genéſe. * Joſéphe & beaucoup d'autres ont découvert dans les noms de quantité de peuples & de païs, des traces de ceux qui ſe trouvent dans ce même livre. L'entrepriſe téméraire des Géans, & leurs guerres contre les Dieux, ſi fameuſes chez les Poëtes, n'eſt qu'un déguiſement de l'hiſtoire de la tour de Babel. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Pline & Solin, font mention de l'embraſement de Sodome. Hérodote, Diodore, Strabon, Philon, & avec eux, des Nations entiéres iſſuës d'Abraham, les Hébreux, les Iduméens, & les Iſmaëlites, confirment ce que Moyſe nous aprend de la circonciſion. L'hiſtoire qu'il fait d'Abraham, d'Iſaac, de Jacob, & de Joſeph, ſe trouvoit autrefois, non ſeulement dans ce que Philon avoit traduit de Sanchoniates, mais auſſi dans les ouvrages de Béroſe, d'Hécatée, de Nicolas de Damas, d'Artapan, d'Eupoléme, de Démétrius, & dans les vers Orphiques. On en void encore aujourd'hui une partie, dans l'abrégé que Juſtin a fait des livres de Trogue

* Bochart l'a fait d'une maniére à laquelle on ne *peut rien ajoûter; mais* ſon livre n'avoit pas encore *paru lors que Grotius* fit celui-ci.

gue Pompée. Preſque tous ces Auteurs ont auſſi parlé de Moyſe & de ſes actions. Les vers Orphiques diſent expreſſément qu'il fut tiré des eaux, & qu'il reçut de Dieu deux tables. On voit dans Euſébe un fragment de Polémon, qui raporte en peu de mots la ſortie des Iſraëlites hors de l'Egypte; & ce même événement ſe trouve dans Manéthon, dans Lyſimaque, & dans Chérémon, Auteurs Egyptiens citez par Joſéphe.

Faiſons, en paſſant, une réflexion ſur tout cela. C'eſt qu'il ne tombera jamais dans l'eſprit d'un homme ſenſé, que Moyſe, étant environné d'Egyptiens, d'Iduméens, d'Arabes, & de Phéniciens, tous ennemis des Iſraëlites, eût jamais oſé écrire ſur la naiſſance du monde & ſur tout ce qui s'étoit paſſé juſques à ſon tems, des choſes qu'on eût pu refuter par d'autres livres plus anciens, ou qui euſſent choqué la créance reçue & univerſelle; ni qu'il eût été aſſez hardi, pour avancer des faits comme arrivez de ſon tems, ſi ces faits euſſent pu être démentis par des nations entiéres.

A ces Auteurs déja aléguez, qui ont fait mention de Moyſe, il faut joindre Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Tacite, & Longin dans ſon traité du Sublime.

On voit non ſeulement dans les Auteurs du Talmud, mais auſſi dans Pline & dans Apulée, le nom de ces deux * Magiciens qui réſiſtérent à Moyſe. Pluſieurs Auteurs ont parlé de la Loi, & en particulier, des ordonnances cérémonielles, que ce Légiſlateur a établies: & Pythagore même, au raport d'Hermippus, en a tiré beaucoup de choſes leſquelles il a adoptées. Enfin Strabon & Juſtin rendent à la piété & à la juſtice des premiers Juifs, de magnifiques témoignages.

Jannés & Jamrés.

C'eſt aſſez d'avoir trouvé dans les Auteurs étrangers des choſes conformes avec ce que les livres de Moyſe enſeignent. Je ne m'arrêterai pas à y chercher de pareilles conformitez, entre ces Auteurs, & ce que Joſué & ſes ſucceſſeurs ont fait & laiſſé par écrit. Je crois avoir aſſez ſolidement établi ce que je prétendois, qui eſt, que l'autorité des livres de Moyſe étant apuyée ſur des fondemens ſi fermes que l'impudence même les doit reſpecter, les miracles que ces livres nous raportent ne peuvent plus être revoquez en doute. Pour les autres, que l'hiſtoire des ſiécles ſuivans contient, comme ceux d'Elie, d'Eliſée &c. ils doivent être d'autant moins ſuſpects, que le *peuple Juif étant* alors beaucoup plus connu,

nu, & l'opoſition de ſa Religion avec celle de ſes voiſins, le rendant l'objet de leur haine & de leur contradiction, ils n'euſſent pas manqué de ſe récrier d'abord ſur ſes fourberies & ſur ſes impoſtures, ſi les miracles dont ce peuple ſe vantoit, n'euſſent pas été véritables. *Il eſt aiſé de tromper des gens qui n'ont aucun intérêt a ſe défendre de l'illuſion, ſur tout ſi l'on a la prudence de ne pas choquer groſſiérement la dépoſition des ſens & de l'expérience, & qu'on n'entreprenne pas de leur perſuader qu'ils ont vu, ce qu'éfectivement ils n'ont ni vu ni pu voir.* ADD.

Je n'aléguerai que deux exemples des témoignages que les Payens ont rendu aux miracles de l'Ecriture. L'hiſtoire du ſéjour que Jonas fit dans le ventre d'un grand poiſſon, ſe trouve dans Lycophron, & dans Enéas Hazoüs. Il eſt vrai qu'ils atribuent cela à Hercule. Mais Tacite & pluſieurs autres ont remarqué, que c'étoit aſſez la coutume des Anciens de faire honneur à ce Héros, de tout ce qu'ils ſavoient de grand & de merveilleux. La force de la vérité a fait avouer à l'Empereur Julien, ennemi juré des Juifs auſſi bien que des Chrétiens, que ce peuple avoit eu des hommes *divinement* inſpirez, & que les ſacrifi-

ces de Moyſe & d'Elie avoient été conſumez par un feu deſcendu du ciel.

Je finirai toutes ces conſidérations par deux remarques; l'une, ſur les Prophétes; l'autre, ſur l'oracle du Pectoral que portoit le ſouverain Pontife. Le ſoin que le Légiſlateur des Juifs avoit pris d'empêcher, qu'il n'y eût des gens aſſez téméraires pour s'arroger fauſſement le titre & la charge de Prophéte, & les peines qu'il avoit décernées contre cet attentat, font bien voir qu'il y avoit quelque choſe de réel, de grand, & d'extraordinaire, dans ceux que ce peuple regardoit comme de véritables Prophétes. S'il eût été facile de paſſer pour tel, il ſeroit étrange qu'entre tant de Rois dont cette charge eût extrémement rehauſſé la dignité, & tant de perſonnes habiles à la ſcience de qui elle eût donné un fort grand luſtre, il n'y en eût eu aucun qui s'en fût mis en poſſeſſion. C'eſt pourtant ce qu'aucun Roi aprés David, ce que les Savans d'entre ce peuple ſans excepter même Eſdras, ce que perſonne enfin depuis lui juſques à Jéſus Chriſt, n'a jamais oſé entreprendre. A l'égard de l'Oracle de l'Urim & du Thummim, qui *ſe rendoit par* une lumiére extraordinaire *des pierres du* Pectoral, le moyen de s'imaginer

moins, que cet Oracle avoit duré j
la ruine du premier Temple; cette p
ſion ne peut être que tres légitime
qu'elle roule ſur une dépoſition ſi ce
& ſi peu ſujette à l'erreur.

J'ai joint les prédictions aux mi
comme des preuves qui ne ſont pas
concluantes en faveur d'une Provi
Les écrits des Juifs en contiennent
grand nombre, dont la plus part ſ
trémement claires & formelles.
toucherai que quelques unes.

Joſué prédit en forme d'impré
que celui qui rétabliroit Jérico, ſe
privé d'enfans, Joſ. 6. 26: l'acco
ment ſe trouve 1 Rois 6. 34. Un
te déclare, plus de trois cens ans a

Daniel décrit la révolution qui devoit transporter aux Médes & aux Perſes l'Empire des Aſſyriens; celle qui devoit aſſujettir cette ſeconde Monarchie à Alexandre Roi de Macédoine; les principaux ſucceſſeurs de ce Prince, qui ſont les Lagides & les Séleucides; les maux que la Nation Juive auroit à ſoufrir de la part de ces Rois, & ſur tout d'Antiochus l'Illuſtre: & il décrit tout cela avec tant de clarté, que Porphyre, ayant conféré ces Oracles avec les hiſtoires Grégques qui étoient encore de ſon tems, n'a pu ſe tirer de ce pas, qu'en diſant, que ce qu'on atribuoit à Daniel n'étoit pas de lui, & n'avoit été écrit qu'aprés l'événement. Avec une pareille défaite on pourroit, ſi l'on en avoit beſoin, nier que les ouvrages qui portent le nom de Virgile, & qu'on a toûjours cru être de ce Poëte, ſoient véritablement de lui, & qu'ils ayent été écrits dans le ſiécle d'Auguſte. Le contraire a toûjours paſſé pour conſtant parmi les Romains; les Juifs n'ont pas varié non plus dans la perſuaſion qu'ils avoient que les Oracles atribuez à Daniel ſont éfectivement de lui: cette perſuaſion conſtante & univerſelle fait une preuve pour la premiére de ces deux choſes; elle doit donc en faire une pour la ſeconde.

Les Juifs ne ſont pas les ſeuls qui ſe vantent d'avoir des prédictions certaines. Les habitans du Mexique & du Pérou en ont eu beaucoup, & de fort claires, qui marquoient l'arrivée des Eſpagnols dans leurs païs, & les malheurs dont ces nouveaux hôtes les devoient acabler.

Quelques confirmations de cette même vérité.

On peut raporter à cela pluſieurs ſonges qui ont été vérifiez par l'événement, & qui marquoient certaines choſes, qui, ſoit qu'on les conſidére en elles mêmes, ſoit qu'on régarde les cauſes qui devoient concourir à leur production, étoient ſi cachées & ſi impénétrables qu'on ne peut ſans témérité les atribuer ou au hazard, ou à des cauſes naturelles. Je n'aporterai ici aucun exemple de ces ſonges. On en peut voir beaucoup de fort ſinguliers, tirez des meilleurs Auteurs, & ramaſſez dans le livre que Tertullien a écrit *de l'ame*.

On peut auſſi tirer un grand avantage de l'aparition des ſpectres, leſquels on a même quelquefois entendu parler. *Il eſt vrai que nos eſprit forts, voyant bien qu'on ne les peut convaincre par l'expérience, ſe muniſſent ordinairement de quelques exemples qui ſe ſont trouvez faux dans la ſuite, & que la deſſus ils nient tout* ce que l'on en dit. *J'avoue que la crédulité du* peuple *va trop loin*

ADD.

loin ſur ce ſujet. J'avouerai même, ſi on le veut, que la créance commune & perpétuelle n'eſt pas toûjours une preuve convainquante, dans des choſes que l'on ne peut connoître que par la voye du raiſonnement. Quand on auroit cru juſqu'a la fin du monde, que la terre eſt immobile, que les Cométes ſont les avantcoureurs ordinaires des calamitez publiques &c. il n'en ſeroit pas moins vrai que ce ſont, ou que ce peuvent être des erreurs. Mais pour les choſes qui frapent les ſens, & que les hommes auroient même interêt à ne pas croire; dés qu'une fois elles ſont ateſtées par les Auteurs les moins crédules, & reçûes dans toutes les parties de l'un & de l'autre hémiſphére, il me ſemble que ce concours général de tous les ſiécles & de tous les peuples, forme une preuve à l'évidence de laquelle il n'eſt pas poſſible de réſiſter.

Pour ne rien négliger de ce qui peut ſervir à confirmer l'opinion d'une Providence, je finirai toutes ces conſidérations par celle d'une certaine coutume que quantité d'hiſtoires d'Allemagne certifient, & dont quelques loix même font mention. Cette coutume eſt une maniére d'éprouver l'innocence d'une perſonne acuſée, en lui faiſant toucher un fer rouge, qui, ſi elle eſt cou-

coupable, la brûle, & ſi elle ne l'eſt pas, ne lui cauſe aucune douleur.

Si l'on objecte qu'on n'entend plus aujourd'hui parler ni de miracles, ni de prédictions; je répons qu'il ſuffit, pour établir la vérité d'une Providence, qu'il s'en ſoit fait autrefois. Et cette vérité, qu'il y a une Providence, étant une fois poſée, elle diminue la ſurpriſe que pourroit cauſer la ceſſation de ces choſes extraordinaires. Car s'il y a un Dieu qui gouverne l'Univers, il faut croire qu'il a d'auſſi fortes raiſons de ne plus employer aujourd'hui ces voyes ſurnaturelles, qu'il en a eu autrefois de les mettre en uſage. Ces raiſons ne ſont pas bien dificiles à deviner. Il n'eſt pas de la ſageſſe divine de violer perpétuellement ou pour de légéres cauſes, les loix ſelon leſquelles elle conduit le monde, & cache à l'homme l'avenir qui dépend de cauſes libres & contingentes. Elle n'a du le faire que dans des ocaſions importantes, & où les voyes naturelles auroient été foibles, & ſans éfet. Lors que le véritable culte de la Divinité, ignoré de tous les hommes, étoit renfermé dans un petit coin de la terre, rien n'étoit plus à propos que de l'*affermir* puiſſamment par des coups d'éclat, *qui* arrêtaſſent les débordemens de l'impiété

I. *Objection, qu'on ne voit plus de miracles.*

piété & de l'idolatrie. Et lors que la Religion Chrétienne a du, conformément aux desseins de Dieu, se répandre par tout l'Univers, *il est visible que la nature des obstacles qu'elle avoit à vaincre, demandoit quelque chose de plus fort que la simple prédication.*

ADD.

II. *Objection, que s'il y avoit une Providence, il n'y auroit pas tant de crimes.*

Il est tems de répondre à la grande objection que l'on fait contre la Providence, & qu'on tire des crimes qui couvrent la face de la terre. Si, dit on, un Dieu tout bon & tout puissant gouvernoit le monde, à quoi devroit-il principalement s'ocuper, qu'à reprimer l'insolence des hommes, & à empêcher les tristes éfets de leur corruption? Je répons que Dieu, qui se vouloit réserver le glorieux privilége d'une bonté nécessaire & immuable, ayant donné à l'homme la liberté de faire le bien & le mal, ne pouvoit empêcher éficacément le mauvais usage de cette liberté, sans la détruire absolument. C'étoit assez pour mettre sa bonté à couvert de tout reproche, qu'il employât tous les moyens, qui, sans violer cette liberté, pouvoient porter l'homme à se déterminer au bien. Ce fut dans ce dessein qu'il lui donna une loi munie de promesses & de menaces, & lui fournit *plusieurs secours* tant intérieurs qu'extérieurs,

eurs, pour le rendre capable d'obéïr à cette loi. J'ajoûte, qu'il ne faut pas croire que Dieu regarde d'un œil indiférent, le penchant qui entraîne l'homme au mal. Il ſait y mettre des barriéres, lors qu'il le le trouve à propos. Sans cela, on verroit un bouleverſement général dans toutes les afaires du monde, & un entier oubli des Loix divines. S'il permet le crime, il le deſtine à des fins tres dignes de ſa ſageſſe infinie. Il ſe ſert de l'ambition & de la cruauté des uns, pour en punir d'autres qui ne ſont pas moins coupables. Il s'en ſert pour redreſſer ceux qui étant tombez dans le relâchement, ont beſoin d'une correction vive & forte. Il s'en ſert enfin à faire éclater la patience & la fermeté de ceux dont il veut rendre la vertu plus accomplie. Mais il n'en demeure pas là. Il aflige à leur tour ceux qui lui ont rendu ces ſervices criminels : & dans le tems qu'une ſuite continuelle de ſuccés ſemble les mettre en repos du côté de la juſtice divine, cette juſtice vient tout d'un coup troubler leur tranquillité, & leur faire rendre de leurs crimes & de leurs ſuccés mêmes, un compte d'autant plus ſévére, qu'il a été diféré. *C'eſt alors* que par une juſte rétribution, *Dieu traite ces malheureux avec autant de*

rigueur,

rigueur, qu'ils l'avoient traité avec insolence & avec mépris.

Il faut avouer pourtant que cela n'arrive pas toûjours; & que quelquefois, pendant que les méchans joüissent d'une prospérité sans interruption, les gens de bien trâinent une vie languissante, qu'ils finissent même souvent par une mort honteuse. C'est ce qui a de tout tems surpris & scandalisé les infirmes. Mais bien loin que cela nous doive faire douter de la Providence, qui, comme nous l'avons vû, se prouve par des raisons invincibles; nous devons au contraire conclurre de là, avec tout ce qu'il y a jamais eu de véritables sages, que puisque, d'un côté, Dieu est souverainement juste, & qu'il veille sur les actions des hommes; & que, de l'autre, on voit parmi eux tant de déréglemens impunis, il faut nécessairement atendre aprés cette vie un jugement solemnel, qui unisse la peine avec le crime, le bonheur avec l'innocence; & qui condamnant les auteurs de ces actions énormes aux supplices qu'ils ont méritez, assigne aux grandes vertus de grandes récompenses, & un repos assuré.

Que cette II. objection nous conduit à reconnôitre un dernier Jugement.

Mais comme ce jugement supose l'immortalité de l'ame, je vais tâcher de la prouver. *Je me servirai* pour cela de la méthode

Et par cela même, l'immortalité.

thode que j'ai employée pour démontrer l'exiſtence de Dieu. J'établirai donc cette vérité, & par le raiſonnement, & par la tradition, ou, le conſentement de tous les peuples qui ont eu quelque degré de lumiére & d'humanité : tradition dont on ne peut rencontrer l'origine, que dans l'origine même du genre humain, c'eſt à dire, dans les premiers hommes. Je commence par cette derniére preuve. *té de l'ame.*

L'opinion de l'immortalité de l'ame ſe trouve dans Homére. Les Philoſophes Grecs, les Druïdes, qui étoient les Sages de l'ancienne Gaule, & les Brachmanes, Docteurs des Indiens, l'ont tous unanimement enſeignée. Les Egyptiens, les Thraces, & les anciens peuples de l'Allemagne l'ont tenue pour certaine, ſelon le témoignage de pluſieurs Auteurs. Les Grecs, les Egyptiens, & les Indiens ont reconnu un jugement aprés cette vie, ſi nous en croyons Strabon, Laërce, Dion, & Plutarque. L'embraſement futur de tout l'Univers ſe trouvoit dans Hyſtaſpe & dans les Sibylles. On le lit encore aujourd'hui dans les écrits d'Ovide & dans Lucain. Les Siamois, au raport des voyageurs, ne l'ont pas ignoré. *I. Preuve de l'immortalité de l'ame, ſçavoir, une tradition ancienne & univerſelle.*

Quelques Aſtrologues ont remarqué que le ſoleil s'aproche inſenſiblement de la terre, &

& ont regardé ce Phénomene comme un acheminement à cette terrible deſtruction. Enfin, ceux qui abordérent les premiers dans les Canaries, dans l'Amérique & dans d'autres païs inconnus, y trouvérent la créance de l'immortalité de l'ame & celle du jugement, établies dans l'eſprit des habitans de ces terres.

II. *Preuve, tirée de ce qu'aucune raiſon ne peut faire voir que l'ame ſoit mortelle.*

Je viens aux preuves que les lumiéres de la raiſon nous fourniſſent Toutes les choſes que nous voyons périr, périſſent par l'une de ces trois cauſes : ou *par l'opoſition d'un contraire plus puiſſant*, c'eſt ainſi que la violence de la chaleur détruit le froid : *ou parce qu'elles ſe trouvent deſtituées du ſujet qui les ſoutenoit*, la grandeur d'un carreau de vitre, par exemple, périt lors que le carreau vient à ſe caſſer : *ou enfin par l'éloignement de la cauſe éficiente*, dont la préſence étoit néceſſaire pour les conſerver ; & c'eſt ainſi que la lumiére diſparôit par l'éloignement du ſoleil. Or aucune de ces trois maniéres de deſtruction ne peut avoir lieu ici. Pour la premiére, l'ame n'a proprement rien qui lui ſoit opoſé. Elle a même ce privilége, qui lui eſt particulier, de pouvoir aſſembler dans ſes idées les choſes les plus contraires. La ſeconde

ne ſe peut dire. L'ame eſt une ſubſtance,

c'eſt à dire, un Etre qui ſubſiſte par ſoi même & qui par conſéquent n'a pas beſoin de ſujet qui le ſoûtienne. S'il y en avoit un, ce ſeroit le corps. Mais pluſieurs raiſons détruiſent cette penſée. I.* La continuité du travail abat les forces du corps, celles de l'ame demeurent toûjours dans leur entier. II. Les facultez corporelles ne peuvent admettre un objet trop vif & trop excellent : celles de l'ame ſe perfectionnent à proportion de la ſublimité & de la grandeur des choſes ſur leſquelles elles déployent leur activité, tels que ſont les Univerſaux, & les figures conſidérées en elles mêmes & ſeparément de la matiére. III. Le corps ne peut faire agir ſes forces que ſur des choſes qui ſont bornées comme lui par de certains tems & de certains lieux : l'ame agit & raiſonne ſur l'infini & ſur l'éternité. Je conclus de tout cela que l'ame ne dépend pas du corps dans ſes opérations. Or comme nous ne pouvons juger de la nature des choſes inviſibles, que par leurs opérations, il s'enſuit que l'ame agiſſant indépendamment du corps, exiſte auſſi indépendamment de lui. Enfin, la troiſiéme voye poſ-

* On pourroit ne pas convenir abſolument de *cette premiére* raiſon, quoi que ce qu'elle ſupoſe *ſoit vrai pour* l'ordinaire. En tous cas les deux *raiſons ſuivantes* pourroient ſufire.

ſible de deſtruction, ſavoir, la ceſſation de la cauſe éficiente ou la ſuſpenſion de ſon éficace, n'a pas ici plus de lieu que les deux autres. L'ame n'a pas de cauſe éficiente dont elle doive émaner continuellement. Mais quand on en reconnôitroit une, ce ne peut être que la cauſe premiére & univerſelle (car pour ce qui eſt des péres & des méres, on ſait que leur mort n'entraîne pas celle de leurs enfans). Or rien ne nous oblige à croire que la cauſe premiére ceſſe jamais de déployer cette éficace, qui conſerve l'ame. Car elle le feroit, ou faute de puiſſance, ou faute de volonté. Le premier ne peut être, & l'on ne prouvera jamais le ſecond.

Trois autres preuves de l'immortalité de l'ame.

Outre ces raiſons qui prouvent négativement l'immortalité de l'ame, il y en a d'autres aſſez fortes, qui la prouvent poſitivement. En voici trois que je ne ferai qu'indiquer; le pouvoir que l'homme a ſur ſes propres actions; le deſir de l'immortalité, né, pour ainſi dire avec nous; & la force de la conſcience, qui tantôt trouve dans les bonnes actions quelque périſables qu'elles ſoient, un ſujet de joye & de conſolation, & tantôt ſent des remords *vifs* & afligeans des crimes dont elle eſt *chargée*. Ces remords augmentant à l'in-

de la mort par le preſſentiment d'un jugement inévitable & prochain, jettent l'ame dans la derniére déſolation. Cette force, au reſte, dépend ſi peu de la volonté, que les Tirans les plus endurcis au crime n'ont jamais pu s'y ſouſtraire, quelques éforts qu'ils ayent fait pour cela. Les exemples en ſont aſſez connus.

Que la derniére fin de l'homme eſt un bonheur éternel.

Or ſi nous ne pouvons rien apercevoir dans la nature de l'ame qui doive cauſer ſa deſtruction; ſi Dieu par quantité de marques, qui ne ſont point équivoques, nous aprend que ſon deſſein eſt qu'elle ſurvive au corps; ſi d'ailleurs il faut reconnôitre que l'homme, en qualité d'Etre intelligent & raiſonnable, doit avoir une derniére fin: il ne s'agit plus que de chercher en quoi cette derniére fin peut conſiſter. Or par cette ſeule raiſon, qu'elle doit avoir du raport à l'excellence de l'ame & à ſon dignité, il eſt aſſez évident qu'elle ne peut être autre choſe qu'une félicité éternelle. C'étoit la penſée de Platon & des Pythagoriciens, lors qu'ils ont enſeigné que le ſouverain bien de l'homme, conſiſte à être élevé à la plus parfaite reſſemblance qu'il puiſſe avoir avec Dieu.

Pour ce qui eſt de la nature de ce bonheur éternel, & des moyens de l'aquerir, c'eſt

c'eſt une matiére à conjectures, tant que Dieu n'en a rien révélé. Mais ſi l'on peut découvrir qu'il ſe ſoit expliqué là deſſus, il ne faut plus balancer; l'on doit recevoir ce qu'il nous en dit, & le croire avec cette certitude que produiſent les véritez les plus conſtantes & les plus autentiques.

Or comme la Religion Chrétienne nous promet ſur cet article quelque choſe de plus que toutes les autres Religions, il eſt bon d'examiner quelle opinion nous devons avoir de ces grandes promeſſes. C'eſt ce que nous alons faire dans le livre ſuivant.

TRAITE' DE LA VERITE'
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.

LIVRE SECOND.

DEssein de ce II. livre. *Savoir de prouver que la Rel. Chr. eſt véritable.*

DAns ce livre, que nous ne commençons qu'aprés avoir adreſſé à Jeſus Chriſt régnant glorieuſement dans le ciel, de tres ardentes priéres, pour obtenir de lui le ſecours de ſon Eſprit, dans un degré qui réponde à l'importance de nôtre deſſein, & qui nous rende capables de l'exécuter: nous déclarons dés l'entrée que nôtre but n'eſt pas de traiter tous les dogmes de la Religion Chrétienne, mais de montrer que cette Religion eſt tres véritable, & d'une certitude qui exclut juſqu'aux moindres doutes.

Qu'il

Que Jesus a été.

Qu'il y ait eu autrefois en Judée, so le régne de Tibére, un Jésus apellé le N zarien, c'est ce dont on ne doutera pas, l l'on prend garde que les Chrétiens, a quelques endroits de la terre qu'ils soien répandus, font & ont toûjours fait un profession invariable de le croire; que tou les Juifs d'aujourd'hui s'acordent dans l même aveu, avec tous ceux d'entre eu qui ont vêcu & écrit depuis ce tems-là; & que les Auteurs Payens mêmes, ennemis communs des uns & des autres, Tacite, par exemple, Pline le Jeune, &c. dépo. sent unanimement de ce même fait.

Qu'il a été crucifié.

Que ce Jésus ait été crucifié sous Ponce Pilate Gouverneur de Judée, c'est aussi ce que tous les Chrétiens avouent constamment, malgré la honte qu'il pourroit y avoir à faire un tel aveu de celui qui est le grand objet de leur adoration. Les Juifs ne l'avouent pas moins, eux qui ne peuvent ignorer que la part qu'ils ont eu à cette mort, par l'empressement avec lequel ils la demandérent à Ponce Pilate, leur attire la haine & l'indignation des Chrétiens, sous la domination de qui ils vivent en différens endroits du monde. Les Auteurs Payens *que nous* venons de citer, atestent ce même *fait* dans leurs écrits. On a vu même,

tems aprés cet événement, les actes de Pilate, preuve assez forte de cette vérité; & on sait que les Chrétiens y ont quelquefois eu recours. Enfin, ni Julien, ni les autres ennemis du Christianisme, n'ont jamais chicané sur ce fait, & l'ont reconnu pour sufisamment avéré. De sorte qu'il est impossible d'en produire quelqu'un qui soit plus constant & plus assuré, puis qu'il est apuyé sur le témoignage d'un si grand nombre d'hommes, & de peuples mêmes, d'ailleurs si opposez d'intérêts & de sentimens. C'est pourtant ce Jésus, traité avec tant d'ignominie, à qui les parties de l'Univers les plus éloignées les unes des autres, rendent d'un commun consentement les honneurs de l'adoration religieuse: & cela, non seulement dans ce siécle-ci, ou dans ceux qui l'ont immédiatement précédé, mais dans un grand nombre d'autres, & dans ceux même qui ont suivi de plus prés cet événement. Car Tacite & d'autres témoignent que sous Néron la profession du Christianisme & la vénération que l'on avoit pour son Auteur, exposérent aux derniers suplices un grand nombre de personnes.

Mais peut être que ces premiers adorateurs *de Jésus* Christ étoient de bonnes gens,

Adorateurs de J. C. n'étoient pas des personnes ignorantes & grossiéres.

gens, ignorans & entêtez. Nullement, il y a eu parmi eux beaucoup de personnes sages, judicieuses, & savantes. Pour ne point parler de ceux qui étoient nez Juifs, on a vu entre eux un Sergius Gouverneur de Cypre, un Denis l'Aréopagite, Polycarpe, Justin, Irénée, Athénagore, Origéne, Tertullien, Clément Alexandrin, & quantité d'autres. Or quelle raison peut-on rendre de l'atachement de ces gens, qui ne manquoient ni d'esprit ni de savoir, au culte d'un homme qui avoit soufert une mort ignominieuse; eux qui pour la plus part avoient été élévez dans d'autres Religions, & qui ne rencontroient en celle-ci aucun motif ni d'honneur, ni d'intérêt qui pût les y atirer? Qu'on se tourne de quel côté on voudra, on n'en trouvera point d'autre raison que celle-ci: c'est qu'aprés une recherche aussi exacte & aussi diligente que la prudence le demande dans une afaire d'une souveraine importance, ils avoient reconnu que rien n'étoit plus vrai ni mieux atesté, que le bruit qui s'étoit répandu par tout des miracles éclatans de Jésus Christ; tels qu'étoient la guérison de plusieurs maladies dangereuses & invétérées, *opérée en public* sans autre moyen que celui *de la parole* : entr'autres la guérison d'un

Preuve de la vérité des miracles de l'Evangile.

d'un aveugle né; la multiplication réïtérée de quelques pains pour ſuſtenter pluſieurs milliers de perſonnes, capables d'en rendre témoignage; la réſurrection de quelques morts, & telles autres merveilles, également conſidérables par leur grandeur & par leur nombre.

Que ces miracles n'ont été ni naturels ni illuſoires &c. mais produits par la puiſſance de Dieu.

Le bruit de ces miracles avoit un fondement ſi indubitable & ſi ferme, que ni Celſus ni Julien écrivant contre les Chrêtiens, n'ont oſé nier que Jeſus Chriſt n'ait fait des actions ſurnaturelles & prodigieuſes, & que les Juifs l'avouent hautement dans leur Talmud. On ne peut dire, ni que ces miracles ayent été produits par des cauſes naturelles, ni que ç'ayent été de pures illuſions. Pour le 1. outre que le nom même de miracles & de prodiges que tout le monde leur donne, fait voir qu'on avoue tacitement qu'il n'y avoit rien de naturel, la force des cauſes naturelles va-t-elle bien juſqu'à guérir en un inſtant par la parole ſeule & par le ſimple atouchement, des maladies incurables. Et c'eſt auſſi ce que les ennemis déclarez de Jéſus Chriſt n'ont jamais prétendu, ni pendant qu'il étoit encore ſur la terre, ni depuis la publication de ſon Evangile dans le monde. On ne peut croire non plus qu'il n'y ait rien eu de

de réel dans ces miracles, & qu'ils n'ayent été que l'éfet d'une adreſſe qui ait fu tromper les yeux. Ils ont été faits pour la plus part en public, en la préſence d'un grand peuple, & de pluſieurs perſonnes éclairées qui prévenues contre Jéſus Chriſt obſervoient toutes ſes démarches. Mais d'ailleurs, le nombre en a été trop grand, & les éfets trop réels & trop durables, pour donner lieu à une pareille défaite. Il faut donc néceſſairement quils ayent été produits par une cauſe plus qu'humaine, comme les Juifs l'ont reconnu. Or cette cauſe ne peut être qu'un Eſprit ou bon ou mauvais. Ce n'eſt pas le dernier. La doctrine à laquelle ces miracles ſervoient de preuve eſt à tous égards opoſée aux intérets des Démons. Elle condamne leur culte, & corrige l'impureté du cœur, qui leur eſt ſi agréable. L'événement a fait voir que par tout où on l'a reçûe, elle a renverſé l'idolatrie qui n'étoit autre choſe que le ſervice des Démons; qu'elle a inſpiré une extrême horreur pour eux; décrédité les arts magiques; & établi le culte d'un ſeul Dieu. Porphyre même a reconnu que ces Eſprits n'avoient plus ni force ni puiſſance, depuis que Jéſus Chriſt avoit paru dans le monde. Or il n'eſt pas croyable que le Démon ſe

aſſez imprudent pour faire des choſes, qui bien loin de lui être ou glorieuſes ou utiles, vont à le couvrir de honte & à ruïner ſes intérêts. Mais, ce qui eſt encore plus fort, il n'étoit nullement ni de la ſageſſe ni de la bonté de Dieu, de ſoufrir que les malins Eſprits fiſſent illuſion à des hommes qui le craignoient, & qui étoient éloignez de tout ce qui lui pouvoit déplaire. C'eſt là le caractére des premiers Chrétiens. Leur vie irréprochable & les maux qu'ils ont endurez, plutôt que de rien faire contre leur conſcience, le prouve manifeſtement.

Si aprés cela, on avoue que les miracles de l'Evangile ne viennent ni d'une cauſe naturelle ni de l'artifice des hommes, ni de celui des Eſprits malins; il ne reſtera plus qu'un ſubterfuge, c'eſt de dire qu'ils ont été opérez par une Intelligence ſainte & bonne, mais inférieure à Dieu. Mais que l'on prenne garde I. Qu'en cela on ſe raproche extrémement de nous, & qu'on nous donne lieu de conclurre, que puis qu'une intelligence pure & ſainte ne peut rien faire qu'en vûe de plaire à Dieu, & de le glorifier; ces miracles lui ont été pas conſéquent agréables & glorieux, & la doctrine qu'ils ont ſcellée, une doctrine véritable

véritable & divine. II. Que cela même ne peut pas être vrai à l'égard de tous les miracles de Jéſus Chriſt; & qu'il y en a de ſi grands, qu'il ne parôit pas que d'autres forces que celle d'un Dieu les euſſent pu produire: la réſurrection du Lazare, par exemple, & de ce jeune homme de Naïn. Je conclus que c'eſt Dieu qui eſt l'auteur de ces miracles. Or on ne peut pas concevoir qu'il en face, ni par lui même ni par le miniſtére d'un autre, ſans en avoir de bonnes raiſons. Un ſage légiſlateur ne ſe départ jamais de ſes loix ſans une néceſſité tres urgente. Quelles ſeront donc les raiſons qui l'auront mu à faire tant de prodiges par les mains de Jéſus chriſt? Certes on ne peut pas en donner d'autre, que celle que Jeſus Chriſt en donnoit lui même; c'eſt que Dieu vouloit par là rendre un illuſtre témoignage à ſa doctrine. Ceux en préſence de qui ils ont été faits n'en ont pu concevoir d'autre; & comme il y avoit parmy eux beaucoup de gens de probité & de perſonnes pieuſes, il y auroit de l'impiété à croire que Dieu eût voulu leur impoſer, & les atirer invinciblement dans l'erreur, par des coups qui ne pouvoient partir que *d'une main toute* puiſſante. Auſſi voyons *nous que l'impreſſion* de ces miracles à été

ſi éficace, que ceux mêmes d'entre les Juifs du temps de Jéſus Chriſt, qui étoient ſi inviolablement atachez à la loi de Moyſe, qu'ils en vouloient retenir juſqu'aux moindres articles, ont pourtant donné gloire à Dieu, & ont reconnu Jéſus pour un Docteur envoyé du Ciel. Tels étoient ceux qu'on apelloit Nazariens & Ebionites.

Preuves de la Réſurrection de J. C.

Le grand miracle qui a été fait en la perſonne de Jéſus Chriſt, vérifie admirablement ceux qu'il a faits ſur les autres. J'entens ſa réſurrection, qui ſuivit ſa crucifixion, ſa mort & ſa ſépulture. Les Chrétiens de tous les tems & de tous les lieux la croyent, & ils la propoſent comme la principale preuve de leur religion, & comme le fondement de leur foi. Cette créance ſi générale ne peut venir que de ce que les premiers Docteurs du Chriſtianiſme ont perſuadé ce fait à leurs diſciples. Or ils n'euſſent jamais pu le perſuader à ces diſciples, qui ne manquoient ni d'eſprit ni de jugement, s'ils ne leur euſſent aſſuré poſitivement qu'ils en avoient été des témoins oculaires. Sans cela on ne les eût jamais crûs, pour peu que l'on eût eu de ſens commun; puis qu'on ne les pouvoit croire *ſans s'engager* dans des dangers & dans *des malheurs* également grands & inévitables.

bles. Il eſt donc ſûr qu'ils ſe ſont portez avec une grande fermeté pour témoins oculaires de cet événement. Outre cette raiſon; cela parôit par leurs livres & par ceux mêmes de leurs ennemis. Il faut voir à préſent de quel poids a pu être leur témoignage.

I. Ils fortifient ce témoignage de celui de cinq cens perſonnes, qu'ils diſent avoir vu Jéſus reſſuſcité. Ce n'eſt guére la coutume des impoſteurs, d'en apeller à un ſi grand nombre de témoins. D'ailleurs, il n'eſt pas poſſible que tant de perſonnes s'accordent à dépoſer d'une fauſſeté; particuliérement ſi cette dépoſition les met en riſque de perdre le repos & la vie.

II. Quand il n'y auroit pas eu d'autres témoins oculaires de ce fait, que ces douze fameux fondateurs du Chriſtianiſme, c'en ſeroit aſſez. On n'eſt pas ſcélérat pour avoir ſimplement le plaiſir de l'être, & l'impoſture ſe propoſe toûjours pour but, ou l'honneur, ou les richeſſes, ou la réputation, ou enfin quelque avantage, quel qu'il ſoit. C'eſt ce qu'on ne peut dire des Apôtres. S'ils avoient pu ſe flater qu'un pareil menſonge les avanceroit dans le monde, *& leur ouvriroit* un chemin à la gloire *& aux dignitez*, ils ont du être bien tôt détrom-

détrompez par la honte & l'ignominie dont les Payens & les Juifs, qui étoient les seuls dispensateurs des charges & de la réputation, les couvrirent dés le commencement. Ils n'auroient pas eu plus de raison d'espérer qu'ils feroient servir le mensonge à amasser du bien, puisque leur doctrine leur coutoit souvent le peu qu'ils en pouvoient avoir, & que les soins de la prédication ne leur donnoient pas le tems de travailler à en aquerir d'autre. De plus, ils ne pouvoient mentir en vûe d'aucune des commoditez de cette vie, puisque cette prédication les exposoit sans cesse à mille fatigues, à la faim, à la soif, aux coups & à l'emprisonnement. Enfin, le peu de réputation qu'ils pouvoient aquerir parmi leurs concitoyens, n'étoit pas assez considérable pour balancer dans l'esprit de ces personnes simples, & qui par une suite de leur créance étoient ennemies de tout faste, ce nombre éfroyable de maux qu'atiroit sur eux leur Apostolat. Car d'espérer que leurs dogmes dûssent faire en si peu de tems de si grands progrés, c'est ce que ne leur permettoit pas l'opposition qu'ils rencontroient & dans l'autorité des magistrats, & dans le cœur de l'homme, *naturellement* ennemi de tout ce qui *l'incommode*. Il faut donc convenir qu'ils n'eus-

n'euſſent jamais oſé porter leurs eſpé
ſi loin, ſi elles n'euſſent été fondées ſu
promeſſes que leur fit leur divin Ma
aprés ſa réſurrection. Ajoûtez à cela, qu
avoient une raiſon particuliére à ces t
là, pour ne ſe pas promettre une répu
tion de fort longue durée. On voit par le
écrits & par ceux des Docteurs qui leur ſ
cédérent, qu'ils atendoient preſque à t
momens la deſtruction totale du mon
Dieu qui leur avoit révélé tant de choſ
leur ayant voulu cacher ſes deſſeins ſ
celle-là.

Mais le deſſein de défendre leur Re
gion, n'auroit-il pas été ſufiſant pour
porter à mentir ſur l'article de la réſur
tion de Jéſus Chriſt? On ne le dira pas,
l'on examine un peu la choſe de prés. O
ou ils ont cru trés ſincérement & de t
leur cœur que cette Religion étoit véritab
ou ils ne l'ont pas cru: s'ils ne l'ont pas c
jamais ils ne l'euſſent choiſie entre tant d'
tres plus reſpectées dans le monde, & mo
contraires à la tranquillité de la vie.
n'en auroient pas même voulu faire pro
ſion, toute véritable qu'elle leur eût pa
*s'ils n'*euſſent cru y être indiſpenſablem
obligez, puis qu'il leur étoit aiſé de
voir ce que l'expérience leur aprit &

c'eſt que cette profeſſion cauſeroit la mort de quantité de perſonnes; & qu'ainſi, ils ne pouvoient ſe regarder que comme de vrais meurtriers, s'ils les y euſſent expoſées ſans de légitimes raiſons. Si aprés même que Jéſus Chriſt fut mort, ils continuérent à croire que ſa Religion étoit véritable & excellente, & qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer d'en faire profeſſion, il faut néceſſairement qu'ils l'ayent vu aprés ſa mort: car il étoit impoſſible qu'ils perſévéraſſent dans ces ſentimens, s'il n'eût véritablement acompli la promeſſe qu'il leur avoit faite de reſſuſciter. Un manquement de parole eût, en ce cas là, fait rebrouſſer chemin à tout homme de bon ſens, & banni de ſon eſprit tous les préjugez favorables qu'il auroit pu avoir juſques-là, pour celui qui lui eût fait une promeſſe ſi vaine. II. Toutes les Religions du monde, & ſur tout la Religion Chrétienne, défendent ſévérement le menſonge & le faux témoignage, particuliérement dans des matiéres de foi. Comment donc auroient-ils pu mentir en faveur d'une Religion ſi ennemie du menſonge? III. Leur vie pure, & à couvert des reproches de leurs ennemis *mêmes*, ne s'acorde guére avec un *pareil deſſein*; encore moins leur ſimplici-

 té,

té, qui eſt la ſeule choſe que leurs enne
leur ayent objectée. IV. Ils ont touſ
fert les derniéres indignitez; & plusie
même une mort tres cruelle, à cauſe
la profeſſion qu'ils faiſoient de croire q
Jéſus étoit reſſuſcité. Or il n'eſt pas i
poſſible qu'un homme de bon ſens ſouti
ne juſqu'à de telles extrémitez, une opini
où il eſt entré ſincérement. Mais il
tout à fait incroyable qu'une perſonne,
à plus forte raiſon pluſieurs, puiſſent ſe
ſoudre à tant ſoufrir pour une fauſſ
qu'ils reconnoiſſent telle, & à l'établi
ment de laquelle ils n'ont aucun intér
Ce ſeroit là l'éfet d'une extravagance q
n'a point d'exemple, & dont la vie de n
premiers Docteurs, auſſi bien que le
écrits, prouvent qu'ils étoient incapabl

Ce que nous venons de dire des Apôt
ſe peut apliquer à St. Paul. Il a préd
publiquement qu'il avoit vu Jéſus Chr
dans ſa gloire. Tout l'engageoit à re
dans le Judaïſme. Il étoit ſavant, & il av
par là un chemin ouvert aux charges
aux dignitez. On le voit cependant r
noncer à toutes ſes eſpérances pour la pr
feſſion de cette vérité; encourir volont
rement la haine de ſa nation; porter
tout le monde la connoiſſance de ce

eine d'infamie.

Je ne ſache qu'une choſe qui pour
verſer tous ces témoignages, quelq
ts qu'ils paroiſſent: ce ſeroit l'impo
é de la choſe même à laquelle ils ſe
d'apui, & la contradiction qu'el
ermeroit. Mais je ſoutiens qu'il n'y
i impoſſibilité ni contradiction. C'e
une de dire, qu'une perſonne a été
te & morte dans le même tems. Mais
lui qui a produit la vie la puiſſe auſſi
uire, cela n'eſt ni impoſſible ni con-
oire. Les Sages Payens l'ont bien
On voit même dans leurs livres
s exemples de réſurre

te hiſtoire ſont ſi fortes, qu'elles ont
Le Rabbin Béchaï me pu convaincre un célébre Rabbin
lui arracher l'aveu de ſa conviction
enfin Jeſus Chriſt a prétendu avoir
miſſion divine, pour aporter aux h
mes une nouvelle Religion, comme t
te ſorte de gens, amis & ennemis, en c
viennent: il s'enſuit que cette miſſion
divine, & cette Religion véritable.
force de cette conſéquence vient I. De
qu'il répugne à la ſageſſe & à la juſtice
Dieu, d'élever à un ſi haut degré de gl
re un homme qui auroit joué tout le ge
humain, dans la choſe du monde la p
importante. II. Elle vient auſſi de ce q
Jéſus Chriſt avant que de mourir av
prédit ſa mort, le genre de ſa mort,
ſa réſurrection; & avoit déclaré que
but de tous ces événemens, étoit de co
firmer la doctrine qu'il avoit prêchée.

Nous n'avons vu juſqu'ici que les deb
de la Religion, & nous ne l'avons pro
vée que par des circonſtances qui lui ſo
en quelque façon extérieures. Entre
préſentement dans les preuves qui ſe tir
du fonds même & de l'eſſence du Chriſt
niſme.

Que la Chr. plus les ons qui ont jamais été,

Certes ſi l'on conſidére que de t

ſont encore dans toute l'étendue de la terre, il n'y en a point qui l'emporte ſur la Chrétienne, ſoit pour la perfection des loix, ſoit pour la grandeur des récompenſes, ſoit pour la maniére dont elles ſe ſont établies: je ſoutiens qu'on ſera forcé, ou de convenir qu'elle eſt véritable, ou de rejetter toute Religion: excés ou ne tombera jamais un homme qui reconnoit qu'il y a un Dieu; que ce Dieu gouverne toutes les choſes créées; que l'homme a un eſprit capable de le connôître, de diſcerner le bien & le mal, de ſe porter vers l'un ou vers l'autre, & par conſéquent de donner matiére aux peines ou aux récompenſes. *excellente que toutes les autres.*

Examinons par ordre les trois prérogatives que nous venons de donner à la Religion Chrétienne ſur toutes les autres, ſes récompenſes, ſes loix, & la maniére de ſon établiſſement.

Pour commencer par ſes récompenſes, ſi nous conſidérons atentivement les clauſes expreſſes que Moyſe a apoſées à l'aliance légale, nous verrons qu'il n'y a promis que des biens temporels, & dont la joüiſſance ne paſſe pas les bornes de cette vie. C'eſt une terre fertile, une maiſon bien fournie, des victoires, une vie longue & pleine de vigueur, une poſtérité nombreuſe, *I. Avantage de la R. Chr. ſur les autres, ſavoir les récompenſes qu'elle promet.*

ſe, héritiére de tous ces avantages. S'il y a quelque choſe de plus, il eſt caché ſous des ombres; & on ne peut l'en tirer que par la force du raiſonnement. Cette obſcurité fut cauſe que les Sadduciens, qui recevoient les livres de Moyſe, n'eſpéroient rien aprés cette vie.

Les Grecs, dont la ſcience eſt émanée des Chaldéens & des Egyptiens, ont encore moins connu que les Juifs, ces biens qui regardent une autre vie. Ceux d'entr'eux qui portoient leurs eſpérances juſqu'au delà de la mort, ſe ſont expliquez là-deſſus avec une tres grande incertitude; comme il paroît par les diſſertations de Socrate, & par les écrits de Cicéron, de Sénéque & de tous les autres. Les argumens ſur quoi ils apuyoient l'eſpérance d'une autre vie, étoient foibles, & concluoient preſque tous autant pour la bête que pour l'homme. Ce fut ſans doute en vertu de ces ſortes d'argumens, que quelques Philoſophes s'imaginérent que les ames paſſoient tantôt des hommes aux bêtes, & tantôt des bêtes aux hommes. D'autres voyant que cette opinion n'avoit aucun fondement légitime, ni dans l'expérience ni dans le raiſonnement, & ne pouvant néanmoins s'empêcher de reconnôitre que l'homme avoit une

une derniére fin, crurent & enſeignérent qu'il n'y avoit pas d'autre récompenſe de la vertu que la vertu même; & que le Sage étoit toûjours heureux, fût-il dans le taureau de Phalaris. Cela parut trop outré à quelques autres, qui jugérent, & avec raiſon, qu'un ſouverain bonheur joint à des maux tres réels, à des dangers, des incommoditez, des tourmens, & à la mort même, n'étoit qu'un mot vuide de ſens. Cela les oblige de le faire conſiſter dans ce qui cauſe du plaiſir à l'homme par l'entremiſe des ſens, en un mot, dans la volupté. Cette opinion fut rejettée par le plus grand nombre, & réfutée ſolidement. En éfet, elle étouſe tous les ſentimens d'honnêteté morale, que la nature a imprimez dans le cœur; elle abaiſſe l'homme, né pour des choſes élevées & ſublimes, à la condition des bêtes, que la figure même de leur corps, toujours panché vers terre, ne porte qu'à des choſes baſſes & terreſtres.

Dans le tems donc que les hommes aloient errans ſur ce ſujet, d'incertitude en incertitude, & ſe partageoient en mille opinions diférentes, Jéſus Chriſt vient donner aux hommes la véritable connoiſſance *de leur derniére fin.* Il promet à ceux qui *le ſuivront*, qu'aprés leur mort ils poſſéderont

deront une vie, qui non ſeulement ne ſera ni troublée par la douleur & par les afflictons, ni interrompue par la mort, mais qui ſera acompagnée d'une ſouveraine joye: & il leur promet auſſi que le corps partagera ce bonheur avec l'ame.

On avoit bien eu juſques-là, ſoit par tradition, ſoit par conjecture, quelque eſpérance que l'ame ſeroit heureuſe aprés cette vie: mais à peine penſoit-on que le corps dût avoir part à ce bonheur. N'eſt-il pas juſte, cependant, qu'il ne ſoit pas privé de la récompenſe, puis qu'il entre avec l'ame en ſociété de peines, de traverſes & de tourmens? Ces joyes au reſte, qui ſont communes à l'une & à l'autre des deux parties qui compoſent l'homme, ne ſont pas de la nature de celles où quelques Juifs groſſiers, & les Mahométans, tournent toutes leurs eſpérances. Les feſtins que les premiers atendent, & les plaiſirs charnels dont ceux-ci ſe flatent, ne ſont que des choſes à tems, des remédes à la foibleſſe de l'homme; l'un pour la conſervation de la vie; l'autre pour la conſervation de l'eſpéce. Le bonheur que l'Evangile promet, eſt une vigueur éternelle, & une beauté plus brillante que celle des aſtres; une connoiſſance claire & ſure de tou-

tes

tes choſes, mais particuliérement de Dieu, de ſes vertus, de ſes deſſeins, & de tout ce qu'il a voulu nous cacher, ou ne nous révéler qu'en partie; une ame tranquille, & toute ocupée de la contemplation, de l'admiration, & des louanges de Dieu. En un mot, ce bonheur renferme des choſes & ſi grandes & ſi excellentes, que toutes les grandeurs & tous les plaiſirs que nous connoiſſons, ne peuvent nous aider à les concevoir, que d'une maniére tres imparfaite.

Que la Reſurrection des corps diſſous & reduits en poudre n'eſt pas impoſſible.

Nous avons déja répondu à l'objection qu'on tire de la prétendue impoſſibilité de la réſurrection, lors que nous avons prouvé la vérité de celle de Jéſus Chriſt. On la fait encore ici revenir ſur les rangs, & même beaucoup plus plauſible, puis qu'il s'agit de la réſurrection des corps diſſous, & réduits en une forme toute diférente de celle qu'ils avoient. Mais cette dificulté n'eſt apuyée ſur aucune raiſon. Preſque tous les Philoſophes tombent d'acord que quelques changemens qui arrivent aux choſes matérielles, leur matiére demeure toûjours, & demeure capable de recevoir diverſes formes. Il faut donc, ou convenir que la réſurrection n'eſt pas une choſe impoſſible; ou dire que Dieu ignore en quels

quels endroits du monde, proches ou éloignez, ſont les parties de cette matiére dont le corps humain a été compoſé; ou dire qu'il n'eſt pas aſſez puiſſant pour les raſſembler, les rajuſter, & leur redonner leur premiére conſtitution. Mais comment ne pourroit-il pas faire dans ce grand Univers, dont il eſt le mâitre abſolu, ce que nous voyons faire aux Chymiſtes dans leurs fourneaux, & dans les inſtrumens de leur art, où aprés avoir comme détruit une choſe en la diſſolvant, ils la reproduiſent en réüniſſant ſes parties? La nature ne nous préſente-t-elle pas auſſi dans les ſemences des plantes & des animaux, des exemples du retour d'une choſe à ſa premiére forme, aprés en avoir reçû d'extrémement différentes?

Il n'eſt pas impoſſible de ſe tirer de l'embarras ou pluſieurs tâchent de nous jetter, ſu ce qu'il arrive quelquefois, que des bêtes, aprés s'être nourries de chair humaine, ſervent elles mêmes d'alimens à l'homme. * Il faut conſidérer que la plus gran-

* Tout ce raiſonnement, juſqu'à la fin de l'article, parôit aſſez foible. 1. Il ſupoſe un miracle dans *le cours ordinaire* des choſes. Car cette Providen*ce particuliére* dont l'Auteur parle, ne peut être *autre choſe ici*, qu'un véritable miracle, puis qu'el-

grande partie de ce que nous mangeons ne ſe convertit pas en nôtre ſubſtance, mais ſe change en excrémens, ou en quelques humeurs qui ne conſtituent pas proprement le corps & qui n'en ſont que des acceſſoires; telles que ſont la pituite & la bile: & que de cela même qui nourrit véritablement le corps, il s'en conſume beaucoup par les maladies, par la chaleur interne, & par l'air qui nous environne. Cela étant, Dieu qui a tant de ſoin de toutes les eſpéces d'animaux brutes qu'il ne permet pas qu'aucune périſſe, ne peut-il pas, par l'éfet d'une Providence encore plus particuliére, empêcher que lors qu'un homme a vêcu de quelques animaux nourris de chair humaine, ce qu'il en mange ne paſſe en ſa ſubſtance? Ne peut-il pas faire que cette ſorte d'alimens ne ſervent pas plus à le nourrir que les médicamens ou les poiſons? Cela

le empêcheroit que ce qu'un homme auroit mangé de chair humaine, ne paſſât, ſelon le cours ordinaire, en ſa propre ſubſtance, & qu'elle travailleroit à l'exhaler en ſueurs, &c. II. On peut aſſurer que l'expérience détruit cette ſupoſition, & que ceux d'entre les Amériquains qui font des repas de la chair de leurs ennemis vaincus, en ſont auſſi parfaitement nourris que de quelque autre aliment que *ce ſoit. On* pourroit donc ſe paſſer de cette premiére *réflexion* de l'Auteur, d'autant plus que celle de l'article ſuivant eſt bonne & ſatisfaiſante.

Cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable, que la nature même nous dicte, en quelque façon, qu'elle n'a pas mis la chair humaine au rang des choſes propres à nous nourrir.

Mais quand cela ne ſeroit pas, quand un corps devroit perdre pour toûjours cette portion qui a paſſé en la ſubſtance d'un autre, il ne s'enſuivroit pas de là que ce ne fût pas le même corps. La tranſpiration continuelle des particules qui compoſent le corps, & auſquelles d'autres particules ſuccédent auſſi continuellement, le change pour le moins autant, que cet accident dont nous parlons, obligeroit Dieu à le changer en le reſſuſcitant. Cependant elle n'empêche pas que ce ne ſoit toûjours le même corps. Par quelles formes diférentes ne paſſe pas le ver à ſoye, avant que de devenir un papillon; & les ſemences des plantes, avant qu'elles arrivent à leur juſte grandeur? Cependant le papillon eſt dans le ver, & les plantes ſont dans leur ſemence; *& ce ſont toujours les mêmes plantes, par ce que les parties qu'elles aquiérent, deviennent leurs parties en s'ajuſtant avec le peu qu'elles en ont eu d'abord. Un corps humain ſera donc toujours le même, quand Dieu devroit y ajoûter une portion*

ADD.

tion d'autre matiére qui le ſurpaſſeroit autant en quantité, que, ce qu'une ſemence ou une plante naiſſante aquiert, ſurpaſſe ce qu'elle a d'elle même. Avec ces remarques & pluſieurs autres que l'on pourroit faire, on comprendra aiſément que le rétabliſſement d'un corps aprés tous les changemens qu'il a ſouferts, & les pertes mêmes qu'il a pu faire, n'a rien que de tres poſſible. Le bon ſens ſeul l'a perſuadé à Zoroaſtre Philoſophe Chaldéen, à preſque tous les Stoïciens, & à Théopompe, fameux Péripatéticien. Ils ont même été plus loin, & ont cru que ce rétabliſſement arriveroit un jour.

II. *Avantage de la R. Chr. ſavoir la ſainteté de la Morale, dans ce qui concerne le ſervice de Dieu.*

Le ſecond avantage que la Religion Chrétienne a ſur toutes les Religions qui ont jamais été, ou que l'on pourroit imaginer, conſiſte dans la ſouveraine ſainteté de ſes préceptes, tant de ceux qui conſtituent le culte de Dieu, que de ceux qui réglent les devoirs d'homme à homme. Preſque dans tous les lieux où le Paganiſme a fleuri, ſes cérémonies ſacrées ne reſpiroient que fureur & que cruauté. Porphyre nous en inſtruit amplement, & les rélations de nos voyageurs nous l'aprennent auſſi. Non ſeulement les nations barbares apaiſoient leurs Dieux avec du ſang hu-

humain: mais les Grecs mêmes, avec toutes leurs lumiéres & toute leur érudition, & les Romains qui ſe conduiſoient par des loix ſi ſages, ont ſuivi là deſſus le penchant général du Paganiſme. Les Grecs ſacrifioient des victimes humaines à Bacchus Omeſtes. Et l'Hiſtoire Romaine nous aprend que l'on avoit immolé à Jupiter, quelques Gaulois & quelques Grecs de l'un & de l'autre ſexe. Les miſtéres de Cérés & de Bacchus, ſi ſaints & ſi révérez, ont long tems caché ſous le voile ſacré du ſilence, les plus honteuſes ſaletez; comme il parut, lorſque ce ſilence religieux ayant été rompu, le public fut témoin des excés abominables que ces miſtéres renfermoient. Clément d'Alexandrie, & quelques autres, ont traité ce ſujet fort au long. Pour ce qui eſt des jours conſacrez aux Dieux du Paganiſme, on les ſolemniſoit avec des ſpectacles qui bleſſoient ſi groſſiérement la pudeur, que Caton, au raport de l'hiſtoire, n'oſoit pas y aſſiſter.

La Religion Judaïque n'avoit à la vérité rien de tel. Rien n'y choquoit les loix naturelles, & en particulier celles de l'honnêteté. Cependant le penchant qu'il avoit *à l'idolatrie*, fut cauſe que Dieu le chargea *de beaucoup* de préceptes ſur des choſes, qui

qui n'étoient moralement ni bonnes ni mauvaises. J'entens par là les sacrifices, la circoncision, l'observation exacte du jour du repos, & la défense de quantité de viandes. La plus part de ces choses se trouvent aussi dans le Mahométisme, qui y a ajoûté la défense de boire du vin.

La seule Religion Chrétienne nous enseigne un culte proportionné à la nature de Dieu. Elle nous aprend que Dieu étant Esprit, nous lui devons une adoration spirituelle & pure. Si elle nous prescrit outre cela quelques actes extérieurs & visibles, ils sont par eux mêmes justes & saints, & n'obligent pas seulement en vertu de l'ordre exprés qui les exige de nous. Selon cette Religion, ce n'est plus la chair qu'il faut circoncire, c'est le cœur. Elle ne nous ordonne plus l'abstinence de tout travail, mais l'abstinence de toute action mauvaise & illicite. Elle ne nous demande plus le sang ou la graisse de nos bêtes: elle nous demande de plus nobles victimes, & veut que nous sacrifions nos biens aux nécessitez des pauvres, & nôtre sang à ses véritez lors qu'il peut servir à les confirmer. Au commandement de s'abstenir de certaines viandes & de certains bruvages, elle substitue celui d'user de tout, & d'en

user

uſer avec cette modération qui eſt propre à conſerver & à afermir la ſanté. Si elle commande le jeûne, c'eſt afin d'élever l'eſprit, en abatant un peu le corps. Mais d'ailleurs, tous ſes préceptes tendent à exciter dans l'homme une confiance tendre & reſpectueuſe, qui le diſpoſant à une obéïſſance exacte, lui faſſe trouver tout ſon repos en Dieu, & le porte à croire invariablement ſes promeſſes. Par ces principes, l'Evangile produit une ferme eſpérance & un véritable amour pour Dieu, & pour le prochain. Lors qu'il a rempli le cœur du fidéle de ces ſentimens, il le tourne ſans peine vers Dieu comme vers ſon pére, ſon bienfaiteur & ſon rémunérateur; & l'anime à une obéïſſance, dont le motif n'eſt plus la crainte ſervile des châtimens & des peines, mais la crainte de lui déplaire. La priére, qui eſt l'acte le plus eſſentiel du ſervice divin, trouve auſſi ſes régles dans l'Evangile. Selon ces régles, nous ne devons demander ni les richeſſes, ni les honneurs, ni en un mot tout ce qui pourroit être pernicieux auſſi bien qu'utile. Mais 1. toutes les choſes qui ſont à la gloire de Dieu: 2. entre les choſes caduques *& paſſagéres,* celles dont la nature ne ſe *peut paſſer;* laiſſant le reſte à la Providence,

ce, & nous tenant préparez à tout événement. 3. Nous sommes obligez de demander de tout nôtre cœur & avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, les choses qui ménent à l'éternité, le pardon de nos péchez, & le secours du saint Esprit, qui nous rendant inébranlables aux menaces des hommes, & invincibles aux atraits de la chair, nous fasse persévérer jusqu'à la fin dans nôtre course spirituelle. Se peut-il rien imaginer de plus digne de Dieu, qu'un culte de cette nature?

Avantage de la R. Ch. sur les autres dans les devoirs qui regardent le prochain.

Les devoirs des hommes les uns envers les autres, ne sont pas réglez dans l'Evangile d'une maniére moins raisonnable & moins spirituelle. Le Mahométisme ne respire que la guerre. Et cela n'est pas surprenant, puisque c'est à la guerre qu'il doit & sa naissance & ses progrés. Les loix des Lacédémoniens, ausquelles l'Oracle même d'Apollon donna le premier rang entre celles de tous les autres peuples de la Gréce, tendent généralement à rendre cette nation belliqueuse. Aristote l'a remarqué, & l'a remarqué comme un grand defaut. Mais s'il parôit raisonnable en cela, il ne l'est pas lors qu'il dit que la guerre est naturellement *permise contre* les nations barbares; puis *qu'au contraire* il est certain que la nature

a établi entre les hommes les devoirs de l'amitié, & les douceurs de la ſociété. On a bien compris qu'elle défendoit & puniſſoit ſévérement le meurtre commis d'homme à homme. Si cela eſt juſte, il eſt donc tres injuſte de regarder la deſtruction de nations entiéres par les voyes cruelles de la guerre, comme une choſe glorieuſe, & comme une matiére de triomphes. C'eſt pourtant par ces voyes-là, que la fameuſe République de Rome eſt montée à ce comble de gloire & de grandeur, que nous admirons encore dans les hiſtoires. Ses Ecrivains ont même été d'aſſez bonne foi, pour avouer que la plus part de ces guerres étoient injuſtes. C'eſt ce qu'ils diſent en particulier de celles qui lui ont aſſujetti la Sardaigne & l'Ile de Cypre. Il paroît par les Hiſtoriens les plus célébres, que la plus part des peuples ne ſe faiſoient pas un ſcrupule ni une honte de piller leurs voiſins, & qu'ils contoient de bonne priſe tout ce qu'ils pouvoient leur enlever. Ariſtote & Cicéron mettent la vangeance au rang des actions vertueuſes. Les combats ſanglans des Gladiateurs à outrance, entroient dans les réjouïſſances publiques. Enfin, rien n'étoit plus ordinaire que la cruelle coutume d'expoſer les enfans nou-

Les loix des Hébreux étoient à tous égards plus juſtes, & leurs réglemens plus ſaints. Mais comme ce peuple étoit naturellement violent, & ſujet aux emportemens de la colére, elles paſſoient légérement ſur certaines choſes, & lui en permettoient même d'autres qu'autrement elles lui auroient défendues. C'eſt à cela qu'on doit atribuer la permiſſion qui fut donnée aux Iſraëlites, de traiter avec la derniére cruauté les ſept nations qu'ils dépoſſédérent. En quoi pourtant on peut remarquer, qu'ils ne faiſoient qu'exécuter les arrêts de la juſtice divine. C'eſt par une ſuite, ou plutôt par un abus de cette condeſcendance de leurs loix, qu'ils ont toûjours porté une haine mortelle à ceux qui ſuivoient d'autres loix que les leurs, & qui ne s'acordoient pas de créance avec eux: & aujourd'hui encore leurspriéres ſont pleines d'imprécations & d'amertume contre les Chrétiens. La loi les autoriſoit auſſi à ſe vanger par une exacte rétribution des outrages qu'ils avoient reçus, & à tuer de leur propre autorité le meurtrier de leur prochain.

La loi de Jéſus Chriſt défend de rendre *injures* pour injures, de quelque nature *qu'elles* ſoient. Elle ne veut pas que nous

atentats à la chaſteté des femmes. Tou
juſqu'aux regards mêmes, devient crimi
par ces loix ſévéres qui font craindre
l'homme un Dieu ſcrutateur des cœurs, j
ge & vangeur non ſeulement du crim
mais auſſi du deſſein de le commettre. I
les defendent le divorce. Et n'eſt-il
juſte, en éfet, que puiſque toute véri
ble amitié doit être perpétuelle & indi
luble, celle qui unit & les cœurs &
perſonnes entiéres, dure tout autant que
vie? Joignez à cela qu'il n'eſt pas poſſi
que l'éducation des enfans ne reçoive qu
que préjudice de cette ſéparation. Po
ce qui eſt du nombre des femmes, ces
mes loix n'en permettent qu'une. L
raiſons en ſont claires, & n'ont pas
ignorées, ni des Romains, ni des anci
peuples de l'Alemagne, qui condam
noient la polygamie. Il y en a trois pr
cipales raiſons. I. Il eſt juſte que la fem
qui s'engage à donner ſon cœur tout en
& ſans réſerve, poſſéde auſſi ſans part
celui de ſon mari. II. Les afaires dome
ques ſont mieux conduites, lors qu'elles ſ
ſous la direction d'une ſeule tête. III. E
fin, cette pluralité de méres de famille
peut cauſer parmi les enfans, que du d
re & de la déſunion.

avoir travaillé à en diminuer l'horreur en le voilant de termes honnêtes. Ceux d'entr'eux qui ont eu le plus de réputation, ont fort aprouvé que les femmes fuſſent communes. Par là ils ouvroient la porte à une licence & à une impureté générale, & mettoient les hommes au deſſous des bêtes; puis qu'il y en a qui ſe gardent entr'elles une eſpéce de fidélité conjugale. Une pareille licence auroit ces deux mauvais éfets; qu'elle déroberoit aux enfans la connoiſſance de leurs véritables péres; & qu'elle ne laiſſeroit aucun lieu à l'afection réciproque des uns & des autres.

Les loix des Hébreux défendent toutes ſortes d'impuretez. Mais elles ne condamnent ni la polygamie, ni le divorce même, pour quelques raiſons que ce ſoit. Les Mahométans uſent de ces mêmes droits. Les Grecs & les Romains répudioient leurs femmes pour des ſujets aſſez légers. Les Lacédémoniens aloient même juſques à ſe les prêter les uns aux autres. Et Caton, le ſage Caton, s'en eſt auſſi mêlé.

La loi tres parfaite de Jéſus Chriſt ne régle pas ſeulement l'extérieur: elle va juſqu'à la *racine* du déréglement; elle retranche *la cupidité*, & ne lui permet pas les *moindres* mouvemens, ni les moindres aten-

atentats à la chaſteté des femmes. Tout, juſqu'aux regards mêmes, devient criminel par ces loix ſévéres qui font craindre à l'homme un Dieu ſcrutateur des cœurs, juge & vangeur non ſeulement du crime, mais auſſi du deſſein de le commettre. Elles defendent le divorce. Et n'eſt-il pas juſte, en éfet, que puiſque toute véritable amitié doit être perpétuelle & indiſſoluble, celle qui unit & les cœurs & les perſonnes entiéres, dure tout autant que la vie? Joignez à cela qu'il n'eſt pas poſſible que l'éducation des enfans ne reçoive quelque préjudice de cette ſéparation. Pour ce qui eſt du nombre des femmes, ces mêmes loix n'en permettent qu'une. Les raiſons en ſont claires, & n'ont pas été ignorées, ni des Romains, ni des anciens peuples de l'Alemagne, qui condamnoient la polygamie. Il y en a trois principales raiſons. I. Il eſt juſte que la femme qui s'engage à donner ſon cœur tout entier & ſans réſerve, poſſéde auſſi ſans partage celui de ſon mari. II. Les afaires domeſtiques ſont mieux conduites, lors qu'elles ſont ſous la direction d'une ſeule tête. III. Enfin, cette pluralité de méres de famille ne *peut cauſer* parmi les enfans, que du déſordre & de la déſunion.

Ve-

Venons aux devoirs de l'homme par raport aux richeſſes, & aux commoditez de la vie. Les Egyptiens & les Lacédémoniens permettoient le vol. Les Romains, qui le défendoient entre particuliers, le ſavoient tres bien pratiquer de nation à nation. La plus part de leurs guerres étoient d'honnêtes brigandages; & Cicéron a reconnu que s'ils euſſent été obligez de faire reſtitution, ils en auroient été bientôt réduits à leurs anciennes cabanes. *Dans la maniére d'aquerir & de conſerver les richeſſes.*

La loi défendoit le vol aux Juifs; mais elle leur permettoit de donner leur argent à uſure aux étrangers: s'acommodant en cela à leur naturel aſſez avide de biens, & au génie des promeſſes qu'elle faiſoit à ſes obſervateurs.

L'Evangile ne condamne pas ſeulement toutes ſortes d'injuſtices, ſans diſtinction de ceux à qui on en pourroit faire: il travaille auſſi à tarir la ſource ordinaire de toutes nos injuſtices, en nous défendant d'atacher nôtre cœur aux richeſſes. Il nous en fait voir le néant. Il nous tourne entiérement vers les biens du ciel. Il nous répréſente que nôtre ame eſt trop petite, pour pouvoir donner une égale aplication à deux choſes, dont chacune demande l'homme entier, & qui ſont aſſez opoſées

ſées, pour nous obliger ſouvent à des réſolutions & à des démarches toutes contraires; que l'aquiſition, & la conſervation des richeſſes coute mille inquiétudes, qui rongent le cœur, qui l'aſſerviſſent, & qui empoiſonnent le plaiſir qu'il s'en promettoit: au lieu que les choſes dont la nature ſe contente, ſont & en petit nombre, & tres faciles à aquerir. S'il arrive que Dieu nous donne quelque choſe de plus que ce qui eſt uniquement néceſſaire, l'Evangile ne veut pas que nous nous en défaſſions, & qu'à l'exemple de quelques Philoſophes peu ſages, nous le jettions dans la mer. Il ne veut pas auſſi, ni que ce ſurplus demeure inutile entre nos mains, ni que nous le prodiguions: mais il nous ordonne que gardant un raiſonnable milieu, nous employions ce bien à réparer l'indigence des autres, ſoit par de purs dons, ſoit en prétant à ceux qui dans le beſoin ont recours à nous. La raiſon en eſt, que nous ne devons pas nous regarder comme les mâitres de nos biens à l'excluſion de Dieu, qui étant le Pére de tous les hommes, & le Mâitre de tout ce qu'ils ont, nous a établis diſpenſateurs de ſes biens, *plutôt que* véritables poſſeſſeurs. Mais *quoique par* cette raiſon, il eût droit d'exi-

ger

ger de nous purement & ſimplement que nous en diſpoſions ſelon ſes ordres, il veut bien nous y inviter par la déclaration qu'il nous fait, qu'une grace bien placée nous aſſure des tréſors que les voleurs ne pourront nous enlever, & dont jamais aucun accident ne nous fruſtrera. Si nous cherchons des exemples d'une libéralité ſincére & pleine de charité, les premiers Chrétiens nous en donnent un qui eſt digne d'admiration. Ne ſemble-t'il pas, en éfet, à voir la promptitude de ceux de Macédoine & d'Achaïe à ſoulager la pauvreté de ceux de la Paleſtine, qu'ils n'étoient tous qu'une même famille diſperſée par tout l'Univers?

Mais comme ce ſeroit peu d'avoir réglé l'extérieur ſi on laiſſoit le cœur dans toute ſa liberté, la loi de J. C. n'oublie pas de marquer quel doit être le vrai principe de nos bienfaits. Elle nous aprend que l'eſpérance du réciproque ou de la réputation, en ôte tout le prix; & qu'ils ne ſont de quelque valeur aux yeux de Dieu, qu'autant que ſon amour en a été le motif, & ſa gloire, la derniére fin. Elle prend ſoin de renverſer tous les prétextes dont l'amour du bien colore une épargne exceſſive. Elle diſſipe la crainte qu'on auroit, ou qu'on ſeroit ſemblant d'avoir, de tomber dans l'indi-

l'indigence par trop de *libéralit*
dérober par là les ſecours dont *l*
a beſoin, & dont on peut ſe ſoul
de quelque diſgrace. Elle *prév*
ces prétextes, en promettant que *l*
des bontez toutes particuliéres p
qui obſerveront ſes loix. Elle ajo
me le raiſonnement à la promeſſ
nous fait jetter les yeux ſur les ſ
viſibles de la Providence, dans la c
tion des bêtes de toutes les eſpéces
la production des plantes & des
qu'elle veut bien même orner &
Elle nous oblige à penſer que Die
bon & ſi puiſſant, nous lui ferio
ge, ſi nous ne nous fiïons à lui, q
portion des gages préſens & viſib
nous donne de ſon amour.

Dans les loix qui réglent le ſerment.

Enfin, les autres loix défendent ment le parjure. Les loix de l'Eva fendent le ſerment même, except il eſt d'une abſolue néceſſité: out les nous forment à une habitude tante de dire la vérité, que les d'être reduit à faire ſerment, devien là extrémement rares.

Perfection de la Morale Evang.

En général on peut dire que tout y a d'excellent dans les livres des *phes* Grecs, dans les maximes des

Juifs & de ceux de tous les autres peuples, eſt contenu dans la doctrine évangélique, comme émané de Dieu même. On y trouve des préceptes ſur la modeſtie, ſur la tempérance, ſur la bonté, & ſur l'honnêteté des mœurs. On y aprend les devoirs réciproques des Magiſtrats & des Peuples; des péres, & des enfans; des mâitres & des ſerviteurs; des maris & des femmes. On y voit la condamnation de certains defauts, ſur leſquels la plus part des Grecs & des Romains ſe ſont fait illuſion à eux mêmes par les beaux noms qu'ils leur donnoient, & par je ne ſai quel éclat de grandeur qu'ils y apercevoient; j'entens la paſſion pour les honneurs & pour la gloire. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans l'Evangile, c'eſt cet abrégé de tous les préceptes, plein de ſens dans ſa briéveté, & qui porte que nous devons aimer Dieu par deſſus toutes choſes, & nos prochains autant que nous mêmes; ou, ce qui revient à un, que nous leur devons faire ce que nous voulons qu'on nous faſſe.

Objection tirée de la diverſité de ſentimens o eſt pa les C tie

Quelqu'un objectera peut-être contre l'excellence de la doctrine Chrétienne, dont nous tirons avantage, cette grande *diverſité* d'opinions qui partage les Chrétiens, *& qui les* diviſe même en tant de Sectes di- *férentes.*

La

La réponſe eſt aiſée. Il n'arrive en cela à la Religion Chrétienne que ce qui arrive à tous les arts, & à toutes les ſciences humaines. Ce malheur ſi général eſt un éfet de la foibleſſe de l'eſprit de l'homme, ou des préjugez qui lui ôtent la liberté de juger ſainement des choſes. Mais ces diverſitez d'opinions ont d'ailleurs cela de bon, qu'elles ne ſont pas univerſelles, & qu'elles ne vont que juſqu'à un certain point, au delà duquel il y a des véritez dont tout le monde convient, & qui répandent même des lumiéres ſur les articles conteſtez. Dans les Mathématiques on diſpute ſur la quadrature du cercle; mais on eſt d'acord ſur cette maxime, par exemple, que ſi de choſes égales on en ôte des portions égales, ce qui demeure eſt égal. On pourroit faire voir la même choſe dans la Phyſique, dans la Médecine, & dans les autres ſciences. De même, la diverſité de ſentimens qui régne parmi les Chrétiens, n'empêche pas qu'ils ne conviennent des principaux articles, c'eſt à dire, de ces préceptes que nous avons fait regarder comme la gloire du Chriſtianiſme. Leur certitude parôit ſur tout, en ce que ceux *qui par le* principe d'une haine & d'une a-*nimoſité* mutuelle, cherchent toûjours de nou

nouveaux ſujets de ſe contredire, n'en ſont jamais venus juſqu'à nier que ces préceptes ne viennent de Jéſus Chriſt. Je n'en excepte pas même les perſonnes déréglées, qui refuſent de ſe conduire ſelon ces ſaintes maximes. Et en éfet il n'y auroit pas moins d'abſurdité à nier que la doctrine Chrétienne procéde de Jéſus Chriſt, qu'il y en avoit dans les chicanes que quelques Philoſophes ont fait autrefois contre la blancheur de la neige. Si les ſens nous aprennent que la neige eſt blanche, la vûe de tous les peuples Chrétiens, & la lecture des livres de tous leurs Auteurs, depuis les plus anciens juſqu'aux plus nouveaux, & de ceux même qui ont rendu témoignage à la Religion par une mort violente; tout cela, dis-je, forme auſſi une preuve de ſens & d'expérience, qui anéantit tout doute ſur l'origine de nos dogmes. On croit aiſément ſur le témoignage de Platon, de Xénophon, & des autres Sectateurs de Socrate, que ce qu'ils nous donnent comme la doctrine de ce Philoſophe, eſt véritablement ſa doctrine. On ne doute pas que Zénon n'ait enſeigné ce que les Philoſophes de ſa Secte lui atribuent. Quelle équité donc y auroit-il à former des doutes ſur la validité du témoignage de tous les Chré-

Chrétiens, touchant l'Auteur des enſeignemens de leur Religion?

III. *Avantage de la R. Ch. tiré de la maniére dont elle s'eſt établie.*

Le troiſiéme avantage que nous avons remarqué dans la Religion Chrétienne par deſſus toutes celles qui ſont actuellement, ou que l'imagination pourroit ſe figurer, conſiſte dans la maniére dont elle a été enſeignée, & dont elle s'eſt répandue dans le monde. En quoi nous avons à conſidérer I. Son Auteur. II. Sa grande étendue. III. La qualité de ceux qui l'ont prêchée. IV. Les diſpoſitions de ceux qui l'embraſſérent les premiers.

Où l'on conſidére I. Son Auteur.

I. Les Chefs de Secte parmi les Grecs, avouoient qu'ils n'oſoient donner pour certain tout ce qu'ils enſeignoient. Ils diſoient que la vérité eſt cachée dans un puits; que nôtre eſprit n'eſt pas plus propre à ſoutenir l'éclat des véritez divines, que les yeux des chouettes à ſoufrir les rayons du ſoleil. Et à la faveur de ces belles maximes, ils diminuoient le mieux qu'ils pouvoient la honte de leur ignorance. Outre cela il n'y en a eu aucun dont la vie n'ait été ſouillée de quelques vices aſſez groſſiers. Les uns étoient de lâches adulateurs des Puiſſances ſouveraines. Les autres avoient de criminelles liaiſons avec des femmes. Quelques autres étoient d'une impudence ſi exceſſive, qu'on les comparoit à des chiens: ce qu

qui imprimoit ſur toute leur Secte une note d'infamie. Tous en général ſe portoient réciproquement une envie furieuſe, comme on le voit par leurs diſputes continuelles, & par leurs démêlez pleins de chaleur ſur de ſimples mots, ou ſur des choſes tres légéres. Leur indiférence pour le ſervice divin parôit en ce que, bien qu'ils crûſſent preſque tous l'exiſtence d'un ſeul Dieu, non ſeulement ils ne lui rendoient pas leurs hommages, mais prenant pour régle en fait de Religion la créance publique, ils adoroient par une prévarication criminelle, ceux qu'ils ſavoient tres bien n'avoir de divinité que dans l'opinion des peuples. Enfin ils n'avançoient rien d'aſſuré ſur les récompenſes de la piété & de la vertu. Je n'en veux point d'autre preuve que les derniéres paroles de Socrate.

Pour ce qui eſt de Mahomet, dont la Religion a gagné un ſi grand nombre de peuples; ſes Sectateurs mêmes nous ôtent la peine de le convaincre de crimes, par l'aveu qu'ils font de ſes débordemens. On peut auſſi remarquer qu'il n'a donné aucun gage indubitable de la certitude du Paradis *charnel*, qu'il promet à ceux qui le *ſuivent*. Les Mahométans ne diſent pas *qu'il ſoit reſſuſcité*; & quand ils le diroient, ſon

ſon corps, qui eſt encore à Medine, les démentiroit.

Moyſe le Légiſlateur des Hébreux a été un grand homme à tous égards; mais il a été homme & a eu ſes foibleſſes. Ce ne fut qu'aprés une longue réſiſtance, qu'il put ſe réſoudre à accepter la commiſſion que Dieu lui donnoit d'aler trouver Pharaon de ſa part. La promeſſe expreſſe qu'il lui fit de tirer des eaux du rocher par ſon miniſtére, ne put bannir toute ſa défiance. Ce ſont là des faits dont les Juifs mêmes conviennent. S'il a propoſé des récompenſes, il n'en a preſque pas joüi lui même. Il n'entra pas dans la terre promiſe; mais il mourut dans le deſert, aprés y avoir paſſé une grande partie de ſa vie au milieu des revoltes preſques continuelles de ſon peuple.

Jéſus Chriſt eſt le ſeul dont la vie ait été parfaitement pure & irrépréhenſible. Ses premiers Diſciples ne lui reconnoiſſent point de defauts, & ſes ennemis ne l'en ont jamais convaincu d'aucun. Il a rempli exactement tous les devoirs qu'il a preſcrits aux hommes. Il a ſuivi fidélement les ordres qu'il avoit reçus de Dieu. Sa vie a été de la ſimplicité la plus parfaite. Il a ſoufert les injures & les derniers ſuplices avec

avec une patience exemplaire; comme il parôit par l'hiſtoire de ſa crucifixion. Il a eu pour les hommes, même pour ſes ennemis & pour ſes bourreaux, l'amour le plus ſincére & le plus ardent, juſqu'à prier Dieu pour ceux qui le crucifioient. Il a ratifié dans ſa perſonne les récompenſes qu'il a promiſes à ſes fidéles, les ayant obtenues dans le degré le plus magnifique. Son hiſtoire nous l'aprend, & mille preuves nous en aſſurent. Pluſieurs l'ont vû reſſuſcité, l'ont ouï parler, & ont apuyé leur foi par le ſecours de l'atouchement. Il a été élevé dans le ciel à la vûe de ſes Apôtres, & a donné des marques certaines de ſon autorité ſupréme en conférant à ſes diſciples le pouvoir de parler diverſes langues, & celui de faire des miracles, aprés le leur avoir promis en les quitant. Par là, il a ôté tout lieu de douter, qu'il fût aſſez puiſſant pour nous conférer la récompenſe qu'il nous a propoſée. D'où je conclus, que puis qu'il a confirmé ſes préceptes par ſon obéïſſance, & ſes promeſſes par la part excellente qu'il y a eue lui même, ſa Religion l'emporte ſur toutes celles qui ſont, ou qui ont jamais été dans le monde.

Voyons à préſent les ſuccès dont la pré- II. Sa
dication de l'Evangile a été ſuivie. Ils ſont gran- de
tels

tels, qu'à les bien considérer, il faut reconnoître que l'Evangile est divin, ou ne pas croire que Dieu se mêle de ce qui concerne les hommes. Il étoit digne des soins paternels de sa Providence, de donner à des sentimens vertueux & bons, des succés & une étendue qui répondissent à leur excellence. Tel a été le sort de la Religion Chrétienne. Toute l'Europe, même jusqu'aux endroits les plus proches du Nord, fait profession de la croire, & de l'enseigner. Elle est connue par toute l'Asie, & dans les Iles de l'Océan qui l'environne, dans l'Egypte, dans l'Ethiopie, dans quelques autres païs de l'Afrique, & presque par tous les endroits de l'Amérique où l'on a pu pénétrer. L'Histoire de tous les siécles, les livres de nos Ecrivains, les actes des Conciles, une vieille tradition que quelques Indiens ont conservée jusqu'à nôtre tems touchant les voyages de S. Thomas, de S. André, & des autres Apôtres; tout cela, dis-je, montre que ce n'est pas d'aujourd'hui que le Christianisme est en possession de cette universalité, & qu'il en jouït depuis plusieurs siécles. En particulier Clément, Tertullien, & quelques autres remarquent que de leur tems le nom de Jesus Christ étoit révéré dans les Iles Britanniques, dans l'Alema-

lemagne, & juſqu'aux extrémitez de la terre. Or je demande s'il y a quelque Religion qui puiſſe entrer en concurrence avec la nôtre, ſur le privilége d'une étendue auſſi univerſelle. Le Paganiſme a preſque couvert toute la terre; mais à parler juſte, ſous ce nom étoient compriſes une infinité de Religions diférentes. Entre les Payens, les uns adoroient les Aſtres; les autres les Elémens; d'autres ſervoient les bêtes; pluſieurs révéroient des choſes qui ne ſubſiſtent que dans l'imagination. Leurs loix ſacrées n'étoient pas moins diverſes que les objets de leur culte; & ils en devoient l'inſtitution à des Auteurs tres diférens. Les Juifs dans leur diſperſion paroiſſent un tres grand peuple: mais enfin, ce n'eſt qu'un peuple; & depuis J. C. leur Religion n'a pas reçu d'acroiſſement fort conſidérable. Si depuis ce tems là elle eſt ſortie de l'obſcurité où elle avoit été juſqu'alors, on peut dire que les Chrétiens y ont plus contribué que les Juifs.

Le Mahométiſme ocupe un tres grand nombre de païs; mais il ne l'ocupe pas ſeul. Preſque par tout où il regne, notre Religion y a ſes ſectateurs; & même *en quelques* endroits ils ſurpaſſent en nombre *les Mahométans*: au lieu qu'on trou-

ve tres peu de ceux ci dans
païs que les Chrétiens poſ

III. *Ceux qui l'ont les premiers prêchée.*

III. Comparons mainte
par leſquels la Religion
établie dans le monde, av
ſervi à afermir les autres
premiers Docteurs de ce
qui ont fait fleurir celles-ci
que pour l'ordinaire les
foible de ſe laiſſer entrâin
des Rois, & des perſonn
quelque autorité, ſur tout
paſſe en loi, & ſi l'on met
ce & la contrainte. C'eſt pa
les diférentes Religions Pay
hométane ſe ſont acrues &
premiers Docteurs de nôt
toient dénuez de ce ſecour
toient des perſonnes ſans
nom; c'étoient des pêcheu
de métier. Ils ont cepe
moyen de l'établir en l'eſpa
dans toutes les parties de l'E
dans celui des Parthes, dan
à dire, par toute la terre.
de 300. ans elle n'a du ſ
qu'à des particuliers, qui b
en main ou dequoi ſe fair
des menaces, ou dequoi ſ

veur des peuples par des eſpérances, rencontroient par tout des obſtacles de la part des Souverains. Malgré tout cela, avant qu'elle eût atiré Conſtantin à la profeſſion de ſes véritez, il s'en faloit peu qu'elle ne remplît la plus grande partie de l'Empire Romain. Ceux d'entre les Grecs qui ont donné des régles pour les mœurs, ſe rendoient d'ailleurs recommandables aux peuples par quelques autres endroits. Platon étoit grand Géométre. Les Péripatéticiens s'apliquoient à étudier les animaux & les plantes. Les Stoïciens étoient habiles dans l'art du raiſonnement. Les Pythagoriciens poſſédoient la ſcience des nombres & de l'harmonie. Pluſieurs d'entr'eux, comme Platon, Xénophon & Théophraſte, faiſoient valoir leurs préceptes par toutes les graces & toute la force de l'éloquence. Rien de tout cela ne ſe trouvoit dans nos premiers Docteurs. Leurs diſcours étoient ſimples & ſans agrémens. Ils inſtruiſoient, ils promettoient, ils menaçoient: tout cela ſans étude & ſans art. Or comme ces maniéres ne peuvent pas aler loin, & ont tres peu de proportion avec les ſuccés qu'elles ont eus; *il faut de toute néceſſité reconnoître, ou que les miracles ont ſupléé au defaut de*

l'art; ou qu'une Providence ſecrette a veillé favorablement ſur les deſſeins de ces premiers fidéles; ou qu'ils ont eu l'un & l'autre de ces deux ſecours.

IV, *Les diſpoſitions des premiers qui l'embraſſérent.*

IV. Ceux qui ont reçû le Chriſtianiſme par les inſtructions des Apôtres, avoient l'eſprit imbu des principes d'une autre Religion, & par conſéquent dificile à manier. Les premiers diſciples de Mahomet & des auteurs des Religions Payennes, étant moins prévenus, étoient plus capables de recevoir de nouvelles impreſſions. La circonciſion & la connoiſſance d'un ſeul Dieu, avoient diſpoſé les Hébreux à recevoir la loi de Moyſe. Mais rien ne préparoit les premiers Chrétiens à ſe ſoumettre à l'Evangile. Ils étoient dans d'autres ſentimens; & une longue habitude qui tient ſouvent lieu d'une ſeconde nature, les y confirmoit, & les éloignoit de ces nouvelles doctrines. L'éducation & le reſpect des loix & de l'autorité de leurs Ancêtres les afermiſſoit, les uns dans la Religion Payenne, & les autres dans le Judaïſme. Ce n'étoit pas là le ſeul obſtacle que la Religion rencontroit dans leur cœur. Ils ne pouvoient s'y ranger ſans ſe ſoumettre infailliblement à la fâcheuſe néceſſité de craindre les maux les plus terribles, ou de les endurer.

durer. L'horreur que les maux impriment naturellement, ſe répand ſouvent juſques ſur les choſes qui les peuvent atirer; & il eſt aſſez rare qu'on entre dans des ſentimens qui trâinent aprés eux d'auſſi triſtes ſuites. Nos premiers péres ont paſſé par deſſus tout cela. C'eſt peu de dire que le Chriſtianiſme leur fermoit l'entrée des charges, les aſſujettiſſoit à des peines pécuniaires, à la confiſcation de leurs biens, & au banniſſement: on les envoyoit travailler aux mines: la cruauté s'épuiſoit en nouvelles maniéres de les tourmenter. Le martyre & les maſſacres étoient ſi ordinaires, que les Auteurs de ce tems là aſſurent qu'il périt par là plus de monde, que la famine ni la contagion, ni la guerre, n'en peuvent détruire. Les genres de mort qu'on leur faiſoit ſoufrir étoient des plus afreux. On les brûloit vifs, on les crucifioit; en un mot, on leur ôtoit la vie par des ſuplices, qu'on ne peut ni lire ni ſe répréſenter ſans une extréme horreur. Ces cruautez continuérent dans l'Empire Romain, preſque juſqu'à Conſtantin le Grand. Si elles eurent quelques intervales, ils étoient peu conſidérables, & même n'étoient pas univerſels. Elles durérent plus long tems encore dans les païs qui ne reconnoiſſoient

ſoient pas l'autorité des Romains, mais elles ne purent jamais afoiblir ce parti. Il ſembloit même qu'elles l'augmentaſſent, & que pour un Chrétien qu'elles détruiſoient, elles en fiſſent renâitre pluſieurs. C'eſt ce qui donna lieu à quelques uns de dire, que le ſang des Martyrs étoit la ſemence de l'Egliſe.

Comparons encore ici le Chriſtianiſme avec les Religions contraires. Les Grecs, & les Juifs, qui avoient coutume de parler de tout ce qui les concernoit, avec beaucoup de vanité & d'oſtentation, ne peuvent citer que fort peu de perſonnes qui ayent eu le courage de ſoufrir la mort pour leurs opinions. Les Indiens peuvent ſe faire honneur de quelques Gymnoſophiſtes, & les Grecs de leur Socrate. Le reſte ſe réduit à peu de choſe. Encore n'y a-t'il guére lieu de douter que ces perſonnes, qui s'étoient déja rendues célébres, n'ayent eu en vûe de ſe faire un grand nom dans la poſtérité. Nos Martyrs étoient pour la plus part des perſonnes du plus bas rang, connues à peine parmi leurs concitoyens. C'étoient des femmes, c'étoient de jeunes gens, qui *ne pouvoient* ni deſirer ni ſe promettre *avec quelque* vrai ſemblance, une réputa-

tion

tion qui les fît vivre long tems dans la mémoire des hommes. En éfet le Martyrologe ne fait mention que de la moindre partie de ceux qui ont ſoufert le martyre pour la défenſe de la Religion. Le reſte va trop loin pour être conté un par un. Ajoûtons à cela qu'il étoit aiſé à la plus part d'entr'eux de ſe dérober aux ſuplices. Un peu de diſſimulation, un grain d'encens jetté ſans deſſein ſur un Autel, les en eût afranchis; ce qui ne ſe peut pas dire des Martyrs Payens. Quelques ſentimens qu'ils cachaſſent dans le fonds de leur cœur, ils avoient du moins la complaiſance de conformer leur extérieur au goût de ceux à qui ils étoient ſuſpects. Il n'y a donc proprement que les Juifs & les Chrétiens qui ayent ſoufert la mort uniquement pour la gloire de Dieu. A l'égard des Martyrs de la Religion Judaïque, on n'en trouve que dans les tems qui ont précédé la venue de Jéſus Chriſt; encore y en a-t'il eu ſi peu en comparaiſon des Martyrs du Chriſtianiſme, qu'on en conteroit plus de ceux ci dans une ſeule province, que des autres dans toute l'étendue de leur Etat, & dans toute la durée de leurs ſouffrances. En éfet, cette durée n'a pas été bien longue, puis qu'elle ne comprend que les ré-

régnes de Manaſſé & d'Antiochus.

Cette multitude innombrable de perſonnes de tout rang & de tout ſexe, ſéparées par l'intervale de tant de lieux & de tant de ſiécles, & qui ont ſellé de leur ſang la foi Chrétienne, doit avoir eu ſans doute quelque raiſon de perſévérer ſi conſtamment. Or cette raiſon ne pouvant être que la force de la vérité, & le ſecours de l'Eſprit de Dieu; c'eſt avec juſtice que nous regardons nos Martyrs comme une bonne preuve de la Religion Chrétienne.

Réponſe à ceux qui demandent des preuves encore plus démonſtratives.

Si toutes ces preuves ne ſatisfont pas, & qu'on en deſire de plus convainquantes, on doit conſidérer que les preuves varient ſelon la diverſité des choſes que l'on veut établir. On ne peut conclurre une vérité Mathématique que par des raiſons de la derniére évidence. Les diſputes de la Phyſique ſe doivent terminer par des argumens fondez ſur des principes naturels. Lors qu'il s'agit de délibérer, il faut ſe déterminer par des argumens tirez des maximes que le ſens commun & l'expérience ſuggérent. Les faits ont auſſi leurs preuves, qui conſiſtent dans la qualité de ceux qui les ateſtent: & c'eſt *les avoir prouvez*, que de faire voir que ces *témoins n'*ont rien qui les rende ſuſpects.

Si

Si l'on ne s'en tient pas là, on anéantit la certitude des faits hiſtoriques; on détruit celle des expériences, qui ſont la partie la plus conſiderable de la Médecine; & l'on ſuſpend les devoirs réciproques des péres & des enfans; puis que ces rélations ne ſe connoiſſent que par ces ſortes de preuves. Dieu eût pu fonder nôtre foi ſur le témoignage des ſens de chaque fidéle, & même ſur des démonſtrations: mais il vouloit commander auſſi bien que perſuader, & donner à la foi un caractére d'obéïſſance & de ſoumiſſion. Il ſufiſoit donc qu'il ſe révélât d'une maniére capable de convaincre les eſprits dociles. Il vouloit que l'Evangile fût une pierre de touche qui diſtinguât les ames ployables & flexibles d'avec celles qui ſont d'une opiniâtreté incurable. Nos preuves ont perſuadé un tres grand nombre de perſonnes ſages & vertueuſes; il eſt donc évident que l'incrédulité des autres ne vient pas de l'inſufiſance de ces preuves, mais de la répugnance qu'ils ont contre des véritez & des loix qui choquent leurs paſſions, & qu'ils ne peuvent admettre ſans s'engager à conter pour rien la gloire, les honneurs, & les biens *de cette vie.* Ils reçoivent ſans ſcrupule *mille autres faits* qui ne ſont apuyez que ſur le

le raport des Historiens,
voyent même à present aucu
sensibles. Mais lors qu'il
toire de l'Evangile, ils entren
& n'ont aucun égard au rapo
miers témoins, ni aux monum
roient servir à la confirmer; t
veu de tous les Juifs; & ce
de de sociétez Chrétiennes q
vent s'être formées sans quelqu
gitime.

Conclusion. Je conclus, que puisque la lon
du Christianisme, & son établiss
toute la terre, ne peut pas être la pr
de l'Esprit humain, il faut, ou l'a
quelques miracles éclatans, ou avc
cette durée & ce progrés si extraor
où l'on ne veut reconnôitre rien de
turel, est le plus grand de tous les m

TR

TRAITE' DE LA VERITE'
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.
LIVRE TROISIEME.

Où l'on prouve l'autorité de l'Ecriture.

Preuve générale de l'autorité des livres du Nouveau Teſtament.

Le but des preuves que nous avons déduites juſqu'ici, & de toutes les autres qu'on y pourroit ajoûter, eſt de perſuader aux incrédules & à ceux qui ſont encore dans l'incertitude, que la Religion dont les Chrétiens font profeſſion, eſt tres véritable & tres bonne. Mais ce n'eſt pas aſſez. Aprés les avoir convaincus de cette vérité, il faut les conduire à ces livres tres anciens où cette Religion eſt renfermée, & que nous apellons les livres du Nouveau Teſtament, ou pour parler *plus exactement*, les livres de la Nouvelle Aliance.

Il y auroit de l'injuſtice à nier que ce ſoit à ces livres que l'on ſe doive adreſſer pour connôître nôtre Religion, & à n'en pas croire là deſſus le témoignage conſtant de tous les Chrétiens. Quelle que ſoit une Secte, bonne ou mauvaiſe, l'équité veut qu'on croye ſur ſa parole, que ſes ſentimens ſont contenus dans les livres où elle nous renvoye pour en être inſtruits. C'eſt ſur ce principe que nous recevons ſans dificulté l'aſſurance que les Mahométans nous donnent, que leur Religion ſe trouve dans l'Alcoran. Puis donc qu'il parôit par les argumens que nous venons de propoſer, que la Religion Chrétienne eſt véritable, & qu'il n'eſt pas moins évident par la raiſon que nous venons d'aléguer, que cette Religion eſt enſeignée dans nos livres ſacrez; il n'en faut pas davantage pour établir ſolidement l'autorité de ces livres. Si pourtant on ſouhaite que nous en aportions des preuves plus particuliéres, nous le ferons volontiers: mais ce ſera aprés avoir poſé une Régle qui eſt connue & ſuivie de tous ce qu'il y a de juges équitables. C'eſt que quand on entreprend d'ataquer un livre qui eſt reçu depuis pluſieurs ſiécles, on s'engage néceſſairement à produire des objections *capables de* lui ôter toute créance: au de-

faut

faut dequoi, il eſt cenſé digne de cette autorité, dont il a été juſqu'alors en poſſeſſion.

Preuves plus particulières.

I. *Que ceux d'entre ces livres qui portent le nom de quelque Auteur, ſont véritablement de cet Auteur.*

Nous diſons donc, que les Ecrits qui ſont reçus unanimement par tous les Chrétiens, & atribuez aux Auteurs dont ils portent le nom, ſont éfectivement de ces Auteurs. La raiſon en eſt, que les Docteurs des premiers ſiécles, comme Juſtin, Jrénée, Clément, & ceux qui les ont ſuivis, ont cité ces écrits ſous les mêmes noms d'Auteurs qu'ils portent aujourd'hui: Que Tertullien dit que les Originaux de quelques uns de ces livres ſe voyoient encore de ſon tems: Que toutes les Egliſes les ont reçus comme les ouvrages de ces mêmes Auteurs, & avant qu'elles euſſent encore aſſemblé de Conciles: Que jamais les Payens ni les Juifs ne leur ont fait d'afaire ſur cet article: Que Julien même avoue que les écrits qui ſont atribuez à S. Pierre, à S. Paul, à S. Mathieu, à S. Marc, & à S. Luc, ont été écrits par ces Auteurs: Qu'enfin, ſi le témoignage des Grecs & des Latins paroît à tout homme de bon ſens, une raiſon de ne pas douter que les Poëmes que l'on atribue à Homére & à Virgile, *ne ſoient* véritablement d'eux: à *plus forte raiſon* le témoignage conſtant de preſque

preſque toutes les nations, prouve invinciblement que les livres du Nouveau Teſtament ont été compoſez, par ceux dont ils portent le nom ſur leurs titres.

Qu'on n'a pas lieu de douter de ceux qui autrefois ne furent pas généralement reçus.

Ce n'eſt pas qu'entre ces livres il n'y en ait quelques uns qui n'ont pas été d'abord reçus de tous les Chrétiens. On a douté de la ſeconde Epître de S. Pierre, de l'Epître de S. Jude, des deux que nous avons ſous le nom de Jean l'Ancien, de l'Apocalypſe, & de l'Epître aux Hébreux. Mais ces écrits étoient d'autre côté reconnus par un grand nombre d'Egliſes, comme il paroît par l'uſage qu'en font les plus anciens Docteurs, qui en citent des paſſages pour prouver nos dogmes. Il y a donc aparence que ſi quelques Egliſes ne s'en ſervoient pas, c'étoit ou parce qu'elles ne les connoiſſoient pas, ou parce qu'elles n'étoient pas aſſez perſuadées de leur autorité; & que ſi dans la ſuite elles ſe conformérent à celles qui les recevoient pour divins, c'eſt parce qu'elles s'inſtruiſirent plus à fonds là-deſſus, & reconnurent leur ignorance ou leur erreur. Et en éfet il n'y a preſque plus de lieux où l'autorité de ces livres ne ſoit à préſent établie. Si l'on dit qu'ils ont été ſupoſez, on le dira ſans preuve, & même *contre* la vrai-ſemblance. Car quel intérêt

térêt auroit pû obliger à les supoſer, puis qu'ils ne nous aprennent rien qui ne ſe trouve amplement dans ceux dont perſonne n'a jamais douté.

Qu'à l'égard de ce que quelques uns ne poſſent aucun nom d'auteur, cela ne leur préjudicie point.

Le peu de connoiſſance que l'on a du véritable Auteur de l'Epître aux Hébreux, & le doute où quelques uns ont été ſi les deux derniéres Epîtres de S. Jean, & l'Apocalypſe, ſont de S. Jean l'Apôtre, ou de quelqu'autre qui ait eu le même nom, ne peuvent aucunement préjudicier à l'autorité de ces écrits. On ſait qu'en matiére d'Auteurs, il faut faire plus d'atention à leurs qualitez qu'à leur nom. Nous recevons comme vrais pluſieurs livres hiſtoriques, quoique nous ne ſachions pas le nom de ceux qui les ont écrits. Le livre de la guerre d'Alexandrie eſt de ce nombre. On n'en connoit pas l'Auteur, mais parce qu'on voit que, qui que ce ſoit qui l'ait écrit, il vivoit dans le temps de cette guerre, & que même il y a eu part, cela paroît ſufiſant pour autoriſer cette hiſtoire. On ne doit donc pas être plus dificile à l'égard des livres dont nous parlons, puis que ceux qui nous les donnent, aſſurent qu'ils ont vécu dans le commencement du Chriſtianiſme, & qu'ils avoient reçu les dons extraordinaires que *Dieu conféra* aux Apôtres. Si l'on dit qu'ils

ont pû s'atribuer fauſſement ces avantages, & qu'à l'égard même des autres livres, on leur a peut-être ſupoſé de grans noms, pour leur donner plus de poids: nous répondons qu'il eſt tout à fait incroyable, que des perſonnes qui ne prêchent par tout que la ſincérité & la piété, ayent voulu ſans ſujet ſe charger du crime de fauſſaires; crime que tout honnête homme déteſte, & que les loix de Rome puniſſoient du dernier ſuplice.

II. *Que tous ces Auteurs n'ont pu écrire que des choſes vrayes.*

Il demeure donc conſtant que les livres de la nouvelle Aliance, ont été compoſez par ceux dont ils portent le nom, & que les qualitez que ces Auteurs ſe ſont atribuées, leur convenoient éfectivement. Si l'on conſidére outre cela, qu'il n'eſt pas moins certain qu'ils n'ont rien écrit dont ils n'euſſent une connoiſſance parfaite, & qu'ils n'ont pû ſe mettre en l'eſprit de vouloir tromper le monde, on conclurra invinciblement, que ce qu'ils ont écrit eſt vrai & indubitable, puis qu'on ne peut dire des choſes fauſſes que par l'un ou l'autre de ces deux principes, ou l'ignorance, ou la malice. Mais n'avançons rien ſans preuve, & faiſons voir que ces Auteurs ont ſu ce qu'ils *diſoient*, & qu'ils n'ont rien dit que ce *qu'ils croyoient* véritable: qu'en un mot ils

n'ont

n'ont été, ni trompez, ni trompeurs.

S. Matthieu, S. Jean, S. Pierre, S. Jude étoient du Collége de ces douze que Jésus Christ avoit choisis pour témoins de sa vie & de sa doctrine. Ainsi il est impossible qu'ils n'ayent pas bien sû les choses qu'ils nous racontent. C'est ce qu'on doit dire aussi de S. Jaques, qui a été, ou Apôtre, ou, selon le sentiment de quelques uns, proche parent de Nôtre Seigneur, & de plus, Evêque de Jérusalem par les suffrages des Apôtres. Pour ce qui regarde S. Paul, on ne peut pas croire qu'il se soit imaginé sans fondement, que Jésus Christ lui ait révélé du ciel les véritez qu'il a enseignées; ni qu'il se soit figuré vainement qu'il ait fait toutes les grandes choses dont il se glorifie; ni que S. Luc, le fidéle compagnon de ses voyages, ait donné dans les mêmes visions. Ce seroient là d'agréables songes, mais dont des personnes aussi sensées que S. Paul & S. Luc, n'étoient assurément point capables. Quoi que S. Luc ne fût pas du nombre de ceux qui avoient vécu avec Jésus Christ; son témoignage, néanmoins, ne nous doit pas être suspect de crédulité. Il étoit né *sur les lieux; il* avoit voyagé par la Palestine; *il s'étoit* informé exactement de la vé-

I. *Preuve: on ne les peut accuser d'ignorance.*

vérité des faits qu'il a écrits, & il en avoit conféré avec ceux qui en avoient été témoins oculaires, comme il parôit par le premier verſet de ſon Evangile. Il ne faut pas douter qu'outre les Apôtres, avec qui il avoit des liaiſons fort étroites, il n'ait parlé à pluſieurs de ceux qui avoient été guéris par Jéſus Chriſt, & de ceux qui l'avoient vû mourir, & qui l'avoient auſſi vû aprés ſa réſurrection. Si la confiance que nous avons ſur les recherches exactes de Tacite & de Suétone, fait que nous croyons ſur leur raport, des choſes qui ſe ſont paſſées long tems avant qu'ils fuſſent nez; à plus forte raiſon devons nous ajoûter foi à un écrivain qui nous aſſure qu'il n'avance rien que ſur le récit de témoins oculaires. Pour ce qui eſt de S. Marc, comme on n'a point douté dans les premiers tems qu'il n'ait toûjours vécu avec S. Pierre, on doit avoir autant de foi pour ſon Evangile que s'il lui avoit été dicté par cet Apôtre, & c'eſt dire aſſez, puis que cet Apôtre devoit ſavoir avec certitude toutes les choſes que S. Marc a écrites dans ſon Evangile. Outre cela cet Evangeliſte n'a rien écrit qui ne ſe trouve dans les ouvrages des Apôtres. Enfin ni l'Auteur de *l'Apocalypſe* n'a pu ſe mettre fauſſement dans

dans l'esprit qu'il avoit eu toutes ces visions dont il dit que Dieu l'a honoré : ni celui de l'Epître aux Hébreux n'a pu se figurer sans raison, que l'Esprit de Dieu ou les autres Apôtres lui avoient apris les choses dont il a traité dans cette Epître.

Qu'on ne peut les accuser de mauvaises foi.

Nous avons posé en second lieu que nos Auteurs sacrez n'ont pu avoir dessein de mentir. Nous l'avons déja prouvé lors que nous avons établi la vérité de la Religion Chrétienne en général, & qu'en particulier nous avons montré la certitude de la résurrection de Nôtre Seigneur. Quand on recuse des témoins parce qu'on les croit de mauvaise foi, on est obligé de donner quelques raisons de ce soupçon, & de dire par quels motifs ils ont pu se laisser aler au mensonge & à la fourbe. Or c'est ce qu'on ne peut pas faire en cette rencontre. Car si l'on objecte qu'ils ont pu mentir parce que l'intérêt de leur cause le demandoit ; il faudra un peu examiner pourquoi ils se sont embarquez dans cette cause, & sont entrez dans ces intérêts. Certes, ce n'a été ni pour l'espérance de quelques avantages, ni pour la crainte de tomber dans quelques disgraces : puis que *cette cause, dont ils* entreprenoient la défense, *les privoit* de toutes commoditez, & les

les jettoit dans toutes ſortes de périls. Ils ne ſe ſont donc chargez d'une commiſſion ſi dangereuſe, que par la crainte de Dieu. Or cette crainte peut-elle porter un homme à mentir, principalement dans une choſe dont dépend le ſalut éternel de tous les hommes? Si l'on conſidére que leurs écrits ne reſpirent que la piété; que leur vie n'a jamais donné priſe aux acuſations de leurs ennemis, que tout ce que ces ennemis leur ont pu reprocher a été leur ignorance, defaut qui ne s'acorde guére avec la qualité d'impoſteurs, on ſera contraint d'avouer qu'ils n'étoient pas capables d'une impiété auſſi horrible, que celle d'apuyer les intérêts de Dieu ſur le menſonge & ſur la fourberie. Ajoûtez à cela, que pour peu qu'ils euſſent eu de mauvaiſe foi, ils n'auroient eu garde de laiſſer dans leurs écrits des monumens éternels de leurs fautes, telles que furent, & leur fuite dans les dangers de leur Mâitre, & la triple abnégation de S. Pierre.

II. Preuve, tirée des miracles que ces Auteurs ont faits.

Si l'on veut une preuve autentique de leur bonne foi, Dieu lui même nous la fournit dans les miracles qu'il a opérez par leur miniſtére. Eux & leurs diſciples les *ont publiez* en préſence de tout un grand *peuple*, avec beaucoup de confiance. Il

ont marqué les noms des perſonnes, & toutes les circonſtances les plus propres ou à prouver le fait, s'il étoit véritable, ou à fournir aux Magiſtrats des moyens de les convaincre de menſonge, s'il eût été ſupoſé. Il faut ſur tout faire quelque atention à ce qu'ils ont tres conſtamment dit & écrit, qu'en preſence de pluſieurs milliers de perſonnes, ils s'étoient énoncez en quantité de langues qu'ils n'avoient pas aprîſes, & qu'à la vûe du peuple de Jéruſalem ils avoient guéri ſur le champ un homme qui étoit né boiteux. Ils ne pouvoient pas ignorer que les Magiſtrats du peuple Juif les haïſſoient à mort, & s'opoſoient à tous leurs deſſeins; que ceux des Romains ne leur vouloient pas de bien; & que les uns & les autres les regardant comme auteurs d'une nouvelle Religion, ne manqueroient pas de profiter de toutes leurs fauſſes démarches, & d'embraſſer avec joye les moindres ocaſions de leur faire des afaires, & de les acuſer. Cependant ils n'ont rien rabatu pour cela de leur fermeté, & de leur hardieſſe à publier leurs miracles. Il faut donc croire qu'ils avoient raiſon, & que ces miracles étoient tres véritables. Ni les Juifs, ni les Payens de ces tems là *n'ont jamais oſé* les nier: même Phlégon, afran-

afranchi de l'Empereur Adrien, a fait mention de ceux de S. Pierre dans ſes Annales. Dans les livres où les premiers Chrétiens rendoient raiſon de leur foi aux Empereurs, au Sénat, & aux Gouverneurs de Provinces, ils parlent de ces miracles comme de choſes qui étoient de notoriété publique, & dont on ne pouvoit pas douter. Ils diſent même ouvertement que les Apôtres avoient conſervé juſqu'aprés leur mort le pouvoir de faire des miracles, & qu'il s'en faiſoit auprés de leurs ſépulchres par l'atouchement de leurs os. Ils pouvoient bien juger cependant que ſi cela eût été faux, les Magiſtrats les en euſſent bien tôt convaincus, & leur en auroient fait porter la peine, en les couvrant de honte, & en les faiſant mourir. Mais ils parloient à coup ſûr: les miracles faits auprés des ſépulchres étoient en ſi grand nombre, & ateſtez par tant de perſonnes, que Porphyre même fut forcé d'en convenir.

Quoi que ce que nous venons de dire ſufiſe pour établir la vérité des livres du Nouveau Teſtament, nous ne laiſſerons pas d'y ajoûter quelques autres argumens, comme par abondance de droit.

III. *Il y a dans ces livres quantité de prédic-*
Preuve, tions auſquelles l'événement a admirablement

ment répondu, & qui ne pouvoient être l'éfet d'une prévoyance humaine. Telles ſont celles *a* des grands & des rapides progrés de la Religion Chrétienne; *b* de ſa durée non interrompue; *c* du refus que devoient faire les Juifs de la recevoir; *d* de l'entrée des nations étrangéres dans l'Egliſe; *e* de la haine des Juifs contre ceux qui feroient profeſſion de cette Religion; *f* des ſuplices tres cruels que ceux ci ſoufriroient pour ſa défenſe; *g* du ſiége & de la ruïne de Jéruſalem & du Temple, & *h* des malheurs éfroyables qui devoient tomber ſur les Juifs. *priſe des prédictions que ces livres renferment.*

IV. *Preuve, qu'il n'étoit pas de la bonté de Dieu de permettre que l'on trompât tant de gens de bien.*

Ceux qui reconnoiſſent que Dieu prend ſoin des choſes qui regardent les hommes, & particuliérement de celles qui concernent ſon culte, & où ſa gloire eſt intéreſſée, doivent auſſi reconnôitre qu'il étoit impoſſible qu'il permît que l'on trompât par des livres ſupoſez & pleins de menſonges, un nombre infini de perſonnes, qui n'avoient en vûe que ſa gloire & ſon ſervice.

a Matt. XIII. 33. b Luc. X. 18. Luc. I. 33. Matt. XXVIII. 20. Jean. XIV. 16. c Matt. XXI. 33. &c. XXII. Luc. XV. 11. &c. d Ibid. Matt. VIII. 2. XII. 21. XXI. 43. e Matt. X. 17. f Matt. X. 21. 39. XXIII. 34. g Matt. XXIII. 38. XXIV. 16. Luc. XIII. 34. XXI. 24. h Matt. XXI. 33. XXIII. 34. XXIV. 20.

V. Preuve tirée du consentement de tant de Sectes oppoſées.

Aprés que le Chriſtianiſme fut partagé en une infinité de Sectes, à peine s'en eſt-il trouvé qui n'ait reçu tous les livres du Nouveau Teſtament; & ſ'il y en a eu qui en rejettoient quelques uns, ils ne contenoient rien qui ne ſe trouvât dans ceux qu'elles admettoient. Preuve aſſez forte, qu'on a toûjours reconnu dans ces écrits une autorité à laquelle on ne pouvoit rien opoſer de raiſonnable; puiſque ces Sectes qui les ont reçûs, étoient d'ailleurs ſi animées les unes contre les autres, qu'il ſufiſoit qu'une choſe plût aux unes, pour être par cela même rejettée par les autres.

Obj. que quelques Sectes ont rejetté pluſieurs de ces livres.

Entre ceux qui faiſant profeſſion du Chriſtianiſme refuſoient leur créance aux livres du Nouveau Teſtament où ils voyoient leurs ſentimens combatus, il y a eu deux eſpéces de gens directement opoſez; les uns, en haine des Juifs, blasphémoient le Dieu que ceux ci réconnoiſſoient comme le Créateur du monde,& ils traitoient fort indignement la loi de Moyſe. Les autres, au contraire, par la crainte des maux auſquels les Chrétiens étoient expoſez, tâchoient de s'y dérober en ſe confondant avec les Juifs, qui avoient alors une entiére liberté de conſcience. Mais il faut ſavoir que *ni les uns ni* les autres n'étoient reconnus pour

Réponſe.

pour vrais Chrétiens par aucune des autres ſociétez du Chriſtianiſme; & cela, dans le tems que l'Egliſe ſuportoit avec beaucoup de patience, ſelon l'ordre établi par les Apôtres, tous ceux dont les erreurs ne choquoient pas les fondemens de la Religion. A l'egard de la premiére ſorte d'errans, nous croyons les avoir ſufiſamment refutez, lors que nous avons prouvé dans le premier livre, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu dont l'Univers eſt l'ouvrage. Mais ſans cela, il parôit évidemment par les autres livres du Nouveau Teſtament, leſquels ils n'oſoient rejetter de peur de ne pas paſſer pour Chrétiens, entr'autres par l'Evangile de S. Luc, que Jéſus Chriſt a annoncé aux hommes le même Dieu que Moyſe & les Hébreux ont adoré. Pour ce qui eſt de ceux qui ſe tenoient à l'abri du Judaïſme pour ſe garantir des perſécutions, & qui ſe diſoient Juifs ſans l'être, nous aurons ocaſion de les combatre, lors que nous diſputerons contre ceux qui ſe diſent Juifs & qui le ſont en éfet. Nous remarquerons cependant que c'étoit avoir beaucoup de hardieſſe & d'impudence, que d'afoiblir l'autorité de S. Paul, ſur ce qu'il prêchoit aux Juifs *l'afranchiſſement* du joug des Cérémonies. *Car 1. il eſt* celui de tous les Apôtres qui

a

dans un tems auquel
s'ils étoient vrais ou
racles, pourquoi n
qu'il nous dit des
a eues, & de ſon i
tolat par Jéſus Ch
& ſi favoriſé par Né
poſſible qu'il ait e
gréables à ſon divi
des fauſſetez. 11.
tion des rites Moſa
Act. xvi. 3. xx. 6. xxi. &c. y ait été forcé par la
circoncis; qu'il ob
pluſieurs cérémon
la gloire de la Rel
coup de choſes plus
en commandoit, &
cheuſes qu'elle ne l
portoit ſes diſciple
mêmes choſes. C
leur prêchoit la libe
s'acommoder à leu
ger le crédit qu'il a
traçant des routes
de cela, ce qu'il le
plus pénible que

ſoit. Les Juifs deſtinoient le Sabbat au ſervice de Dieu : S. Paul veut que ſes diſciples y conſacrent tous les jours. La Loi obligeoit à quelques dépenſes : S. Paul leur ordonne de perdre en tems & lieu tous leurs biens. La Loi exigeoit des ſacrifices de bêtes : S. Paul veut qu'ils ſe ſacrifient eux mêmes. Enfin cet Apôtre dit hautement que S. Pierre, S. Jean, & S. Jaques lui avoient donné la main d'aſſociation ; ce qu'il n'eût pas oſé dire, ſi cela eût été faux, puis que le diſant du vivant de ces trois Apôtres, il devoit craindre qu'ils ne relevaſſent un pareil menſonge.

Je conclus, que puis qu'à l'exception de ces deux ſortes de perſonnes, de l'erreur de qui j'ai parlé, & qui à peine pouvoient paſſer pour Chrétiens, toutes les autrez ſociétez s'acordoient manifeſtement à recevoir les livres du Nouveau Teſtament ; que d'ailleurs ceux qui les ont écrits ont eu le pouvoir de faire des miracles ; qu'ils ont prédit beaucoup de choſes qui ont été confirmées par l'événement ; qu'enfin la Providence tres particuliére qui veille ſur les afaires des hommes, n'eût pas ſoufert qu'ils euſſent trompé le monde par *des écrits fabuleux* : il eſt de la derniére *évidence*, du moins pour des perſonnes équi-

équitables, que ces livres jouïſſent à juſte titre de l'autorité où ils ſont parmi les Chrétiens. Car, encore une fois, il y a peu d'Hiſtoires qu'on ne croye véritables, toutes deſtituées qu'elles ſont de ces preuves, & ſimplement ſur ce qu'on ne peut aporter de raiſon ſolide pour en ébranler la certitude. Or je poſe en fait qu'on ne peut en propoſer aucune, qui puiſſe balancer les ſolides preuves de la vérité des livres du Nouveau Teſtament. C'eſt ce que nous alons voir dans le détail.

Ce que l'on peut dire contre la vérité de ces livres ſe reduit à ces cinq objections. I. Qu'ils contiennent des choſes impoſſibles. II. Contraires à la raiſon. III. Contraires entr'elles. IV. Contraires au témoignages des Auteurs profanes. V. Qu'enfin il eſt arrivé à ces livres des changemens qui nous les ont laiſſez tout autres qu'ils n'étoient, lors qu'ils ſont ſortis des mains de leurs Auteurs. Examinons ces objections par ordre.

I. Obj. que les livres du N. T. contiennent des choſes impoſſibles.

I. Nous avons déja répondu à la premiére dans le ſecond livre, lors que nous avons fait voir qu'il ne ſ'enſuit pas de ce qu'une choſe eſt impoſſible à l'homme, *qu'elle le ſoit* par raport à Dieu; que Dieu *peut faire* celles qui n'impliquent pas contra-

dans ces livres il y a de certains do
qui ne s'acordent pas avec la droi
on. 1. Cela ſe refute, parce qu'un
nité de perſonnes ſavantes & éclairées
ont vécu depuis le commencemen
Chriſtianiſme juſques à ce ſiécle, on
nnu l'autorité de ces livres nonobſ
ces prétendues abſurditez. 11. On
ouve tres clairement enſeignées tou-
les choſes, que nous avons fait voir
le premier livre être conformes à la
n ſaine & dégagée de préjugez; ſa-
qu'il y a un Dieu; qu'il n'y en a
; qu'il eſt tres parfait, tout puiſſant,
t aux ſiécles des ſiécles, infiniment ſa

Chr. p. 446. du 2. Tome seconde édit.

ner pour certaines ſes ſpéculations ſur l'eſſence de Dieu, & ſur ſa volonté, il s'engage par là dans une route périlleuſe, & s'expoſe à mille égaremens ; comme il parôit par la diverſité preſqu'infinie de ſentimens que l'on remarque tant entre une Secte & l'autre, qu'entre ceux qui ſont d'une même Secte. Et cela n'eſt pas étonnant. Car ſi lorſque les Savans entreprennent de diſcourir ſur l'eſſence de l'ame, ils s'écartent infiniment les uns des autres, combien moins peuvent-ils s'acorder, lorſqu'ils veulent diſcourir à fonds de l'eſſence de cette Intelligence ſupréme, auprés de laquelle nôtre ame n'eſt qu'un point imperceptible. Si ceux qui connoiſſent le mieux les maximes de la Politique, diſent qu'il eſt dangereux de ſonder les ſecrets deſſeins des Rois, & preſque impoſſible d'y bien réüſſir; y a-t'il quelqu'un qui puiſſe s'aſſûrer aſſez ſur ſa pénétration pour oſer ſe flater de découvrir par ſes conjectures, quels ſont les deſſeins de Dieu dans des choſes qui ſont purement libres? C'eſt ce qui faiſoit dire à Platon, avec beaucoup de juſtice, que l'homme ne pouvoit connôitre les deſſeins de Dieu que par le moyen des Oracles. Or *il eſt ſûr* que l'antiquité n'en a point eu de *mieux* avérez que ceux des livres du Nouveau

veau Teſtament. Et bien loin qu'on prouve que Dieu par quelques autres Oracles a révélé touchant ſon eſſence, des choſes qui répugnent à ce qu'il nous en a apris dans ces livres, on ne l'a même jamais prétendu. A l'égard de la manifeſtation de ſes volontez, on n'en peut aléguer aucune qui ſoit poſtérieure à celle qu'il nous a faite, & qui ait quelque vraiſemblance. Si avant les tems du Meſſie, Dieu a donné de certaines régles, ou a toléré de certaines choſes qu'il n'a ni preſcrites ni permiſes dans la Révélation nouvelle, cela ne fait aucun tort à cette Révélation; puis que c'étoient des choſes indiférentes, ou du moins qui n'étoient ni néceſſaires par elles mêmes, ni contraires à la vertu; & qu'en pareil cas, les derniéres loix annullent les premiéres.

III. Venons à la troiſiéme objection tirée des contradictions que l'on croit aperçevoir dans les écrits du Nouveau Teſtament. Cette objection, bien loin de faire quelque tort à leur autorité, preſente à tout eſprit équitable un nouvel argument pour la divinité de ces livres, puis qu'elle donne lieu de remarquer que dans les choſes ou *dogmatiques* ou hiſtoriques, qui ſont de *quelque importance*, il y a entre les Auteurs

III. *Objection: Qu'il y a dans ces livres des choſes contradictoires*

ſacrez un acord ſi viſible & ſi parfait, qu'il ne ſe trouve rien d'aprochant entre les Ecrivains de quelqu'autre Secte que ce ſoit. Si on jette les yeux ſur les Docteurs Juifs, ſur les Philoſophes Grecs, ſur ceux qui ont écrit de la Médecine, & ſur les Juriſconſultes Romains, on verra que non ſeulement ceux qui ſuivent une même Secte, Platon par exemple & Xénophon, ſont tres ſouvent opoſez; mais auſſi que le même Auteur, comme s'il s'oublioit ſoi même, ou comme s'il ne ſavoit pas bien à quoi ſe déterminer, avance ſouvent des choſes contraires. Mais ceux dont il s'agit, parlent de ce que nous devons croire & pratiquer, & font l'hiſtoire de la vie, de la mort, & de la réſurrection de Jéſus Chriſt avec une uniformité ſi parfaite, que le précis de leurs enſeignemens eſt par tout abſolument le même. Pour ce qui regarde quelques circonſtances de fort peu de poids, & qui ne regardent pas le fonds des choſes; s'il y a quelque contrariété, il eſt tres poſſible qu'il y ait une maniére commode & ſure de la lever; mais que nous l'ignorions, ou par ce que certaines choſes ſemblables ſont arrivées en des tems diférens, ou par ce qu'un *même nom* ſignifie pluſieurs choſes; ou *par ce qu'un* même homme ou un même lieu

lieu ſont quelquefois marquez par pluſieurs noms, ou enfin pour quelque autre raiſon. *Et nous ne devons pas douter que* ADD. *nous ne démêlaſſions bien ces embarras, ſi nous avions autant de connoiſſance de ces tems là, que les premiers à qui ces écrits furent mis entre les mains.* Je dirai même qu'à le bien prendre, ces diverſitez ſont à quelque égard avantageuſes à nos Auteurs, & qu'elles ſont tres propres à diſſiper le ſoupçon qu'il y eût de la colluſion entr'eux, & qu'ils euſſent conſpiré à nous en faire acroire; puis que ceux qui forment de pareils deſſeins, ont coutume de concerter ſi bien leurs récits, qu'ils n'y laiſſent pas même les moindres aparences de diverſité. Que ſi quelques légéres contradictions qu'on ne peut pas bien concilier, étoient capables de renverſer tout un livre qui d'ailleurs a de beaux caractéres de vérité, ce ſeroit fait de tous les livres, & ſur tout de toutes les hiſtoires. Mais on ſait trop bien raiſonner pour aler dans de tels excés: on a aſſez d'équité pour faire grace là-deſſus à Polybe, à Denys d'Halicarnaſſe, à Tite Live, à Plutarque, & à d'autres, & pour n'en pas tirer des argumens contre leurs *ouvrages* entiers. N'eſt-il donc pas ſans *comparaiſon* plus juſte, que puis que nos Au-

Auteurs font voir par tout un ſi grand atachement à la piété & à la vérité, on les traite avec cette raiſonnable condeſcendance, & qu'on paſſe par deſſus ces petits embarras, en faveur des choſes ſures & indubitables dont leurs livres ſont remplis.

IV. Objection: Qu'il y a des choſes combatuës par les Auteurs étrangers.

IV. On dit en quatriéme lieu qu'il y a dans le Nouveau Teſtament des choſes démenties par les Auteurs étrangers. Mais je ſoutiens hautement que cela n'eſt pas, ſi ce n'eſt peut-être que l'on entendît par ces Auteurs, ceux qui ſont venus long tems aprés la naiſſance du Chriſtianiſme, & qui en étant les ennemis déclarez, ſont dés là même abſolument recuſables. Pour ce qui eſt des Auteurs contemporains, ou de ceux qui ont écrit peu de tems aprés, bien loin qu'ils contrediſent nos livres, on pourroit, ſi cela étoit néceſſaire, produire de leurs écrits pluſieurs témoignages qui confirment les principaux points de l'Hiſtoire ſacrée. Nous avons déja vû dés l'entrée du ſecond livre, que les Ecrivains du Judaïſme & du Paganiſme font mention de la crucifixion de Jéſus Chriſt, de ſes miracles, & de ceux de ſes Diſciples. Dans les livres que Joſéphe a écrits environ quarante ans depuis l'aſcenſion de Jéſus Chriſt, il

à parlé fort amplement d'Hérode, de Pilate, de Feſtus, de Félix, & de la ruïne de Jéruſalem. Les Auteurs du Talmud s'accordent ſur tout cela avec lui & avec nous. Tacite nous aprend la cruauté que Néron exerça contre les Chrétiens. On avoit autrefois tant dans les écrits de quelques particuliers, comme de Phlégon, que dans les Regîtres publics, des confirmations de ce que nous liſons dans l'Evangile, de l'étoile qui parut aprés la naiſſance de Jéſus Chriſt, du tremblement de terre que l'on ſentit dans le tems de ſon crucifiement, & de l'éclipſe de ſoleil qui arriva dans le même tems contre le cours ordinaire de la nature, puis qu'alors la lune étoit en ſon plein. Et les Chrétiens, comme nous l'avons déja remarqué, ne manquoient pas d'en apeller à ces écrits, tant d'Auteurs particuliers, que de perſonnes publiques.

V On objecte en cinquiéme lieu, que nos livres ſacrez ne ſont pas tels qu'ils étoient dans le commencement. Il faut avouer qu'ils peuvent avoir eu, & qu'ils ont eu en éfet, le même ſort que les autres livres. C'eſt à dire que la négligence des copiſtes, ou même leur fauſſe exactitude y a pu introduire quelques changemens,

V. *Objection: Que ces livres ont été corrompus.*

mens, quelques omiſſions, & quelques additions de lettres, de ſyllabes & de mots. Mais il ſeroit injuſte que cette diverſité de copies, qui étoit inévitable dans un ſi grandnombre de ſiécles, fît douter de l'autorité de ces livres. Ce que l'on fait ordinairement en pareil cas, & avec beaucoup de raiſon, c'eſt de choiſir entre toutes les copies, celles qui ſont les plus anciennes, & dont il y a le plus. Mais on ne prouvera jamais qu'elles ayent toutes été corrompues, ou par la malice des hommes, ou de quelque autre maniére que ce puiſſe être; & cela, dans les dogmes, ou dans les points conſidérables de l'hiſtoire. Cela ne ſe peut juſtifier, ni par aucun acte autentique, ni par le témoignage d'aucun Auteur contemporain. Et ſi, long tems aprés, cela fut reproché aux Chrétiens par leurs ennemis mortels, cela doit paſſer pour une injure que la paſſion leur ſuggéroit, plutôt que pour un témoignage valable.

Cette réponſe pourroit ſufire, puis que c'eſt à ceux qui font de ces ſortes d'objections, ſur tout lors qu'il s'agit de livres qui ont pour eux l'avantage d'une longue *durée*, & d'une autorité reconnue par *tout*, *c'eſt*, dis-je, à ceux qui les ataquent

par

par cet endroit là, à prouver ce qu'ils avancent. Cependant afin de mieux faire ſentir le peu de fondement de cette difficulté, nous alons prouver que ce qu'ils nous objectent, n'eſt ni véritable ni poſſible.

I. Nous avons déja fait voir que ces livres ont été compoſez par ceux dont ils portent le nom; donc ils ne ſont pas ſupoſez. Mais, au moins, n'eſt-il pas arrivé quelque changement à une partie de ces livres? Non: car puisque les auteurs d'un tel changement auroient du ſe propoſer en cela quelque but, on devroit remarquer une diférence aſſez grande entre les livres qu'ils auroient ou ajoûtez ou ſubſtituez à d'autres, & ceux auſquels ils n'auroient pas touché. Or c'eſt ce qui ne ſe voit en aucun de ces écrits, qui au contraire ont entr'eux un raport admirable. II. Il ne faut pas douter que dés qu'un Apôtre ou un homme Apoſtolique publioit quelque livre, la piété, & le deſir de conſerver les véritez ſalutaires, & de les faire paſſer entre les mains de la poſtérité, n'ayent porté les Chrétiens à en multiplier les copies avec toute la diligence poſſible, & que ces copies ne ſe ſoient enſuite répandues dans l'Europe, *dans l'Aſie*, & dans l'Egypte; car dans tou-

toutes ces parties il y avoit des Chrétiens, & la langue Gréque y étoit connue. On a même conservé quelques originaux jusques à la fin du second siécle, comme nous l'avons déja remarqué. Or il étoit impossible que des livres dont on a tiré tant de copies, & qui ont été conservez par la vigilance des particuliers & des Eglises, courussent même le risque d'être falsifiez. III. Dans les siécles immédiatement suivans, ces livres furent traduits en Syriaque, en Ethiopien, en Arabe, & en Latin. Ces versions subsistent encore aujourd'hui & ne diférent de l'original Grec en rien qui soit de quelque importance. IV. Nous avons les écrits de ceux qui ont été instruits ou par les Apôtres ou par leurs disciples, & dans ces écrits on lit quantité de passages citez au même sens où ils sont dans les livres du Nouveau Testament. V. Ceux qui avoient le plus d'autorité dans l'Eglise des premiers siécles, n'en auroient jamais eu assez pour faire recevoir quelques changemens dans l'Ecriture; comme il parôit par la liberté que S. Irénée, S. Cyprien, & Tertullien ont prise de s'opposer quelquefois à ceux qui tenoient le premier rang. VI. Depuis ces premiers tems il s'est trouvé *plusieurs* personnes fort savantes & d'un

esprit

eſprit fort juſte, qui, en ſuite d'un examen tres particulier, ont reconnu que ces livres étoient demeurez dans leur premiére pureté. VII. On peut encore apliquer ici ce que nous diſions tantôt, que de la maniére dont les diverſes Sectes du Chriſtianiſme s'en ſont ſervies, il parôit qu'elles les avoient tout tels qu'ils ſont aujourd'hui. J'excepte, encore une fois, celles qui ne regardoient pas le Dieu des Juifs comme Créateur du monde, ou qui ne reconnoiſſoient pas que Jéſus Chriſt eût donné une loi qui dût abolir une partie de celles de Moyſe. VIII. Ajoûtons à tout cela, que ſi quelques unes euſſent eu la témérité de changer quelque choſe dans le Nouveau Teſtament, on n'eût pas manqué de ſe récrier contre eux comme contre des fauſſaires. IX. Toutes les Sectes tiroient de ces écrits des argumens en leur faveur contre celles qui leur étoient opoſées: ce qui fait voir qu'aucune n'a jamais oſé entreprendre de les changer pour les ajuſter avec ſes ſentimens. X. Enfin, nous pouvons dire ici des principaux endroits de nos livres, ce que nous avons dit des livres entiers: c'eſt qu'il n'étoit nullement convenable à la Providence divine de permettre que *tant de milliers* d'hommes, qui ne ſe pro-

poſoient que d'avancer dans la piété, & de faire leur ſalut, fuſſent engagez dans une erreur dont il ne leur eût pas été poſſible de ſe défendre.

Nous n'en dirons pas davantage pour la défenſe des livres du Nouveau Teſtament. Nous croyons les avoir aſſez munis contre la chicane, & avoir ainſi démontré que ce ſont là les véritables ſources d'où l'on doit puiſer la Religion Chrétienne. Mais parce que ces ſources, toutes ſufiſantes qu'elles peuvent être, ne ſont pas les ſeules que nous ayons, & qu'il a plu à Dieu de nous mettre entre les mains les livres qui ſervent de fondement à la Religion Judaïque, qui fut autrefois véritable, & qui fait aujourd'hui l'une des grandes preuves du Chriſtianiſme, il eſt à propos que nous faſſions voir la certitude de ces livres.

Preuves de l'autorité des livres du V. T.

Qu'ils ayent été écrits par les Auteurs dont ils portent le nom, c'eſt ce qui ſe prouve par les mêmes raiſons, ſur leſquelles nous avons établi la même choſe à l'égard des livres du Nouveau Teſtament. Or ces Auteurs ont été ou des Prophétes, ou des perſonnes tres dignes de foi; tel que fut par exemple Eſdras, qui comme l'on croit, ramaſſa les livres du vieux Teſtament en un *ſeul volume*, dans le tems que les Prophétes

tes Aggée, Malachie, & Zacharie vivoient encore. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dans le premier livre à l'avantage de Moyſe; je dirai ſeulement que l'Hiſtoire ſacrée des tems ſuivans ſe confirme, auſſi bien que celle de Moyſe, par des témoignages tirez des Auteurs Payens. Les Annales des Phéniciens faiſoient mention de David & de Salomon & de leurs aliances avec les Tyriens. Béroſe a parlé de Nabuchodonoſor, & des autres Rois des Chaldéens, dont les noms ſe trouvent dans l'Ecriture. Le Roi d'Egypte que Jérémie apelle Vaphrés, eſt l'Apriés d'Hérodote. Cyrus & ſes ſucceſſeurs juſqu'a Darius Codomanus, rempliſſent les livres des Auteurs Grecs. Joſéphe dans ce qu'il a écrit contre Appion, en cite un grand nombre ſur pluſieurs points de l'hiſtoire des Juifs, & nous avons entendu ſur le même ſujet les témoignages de Strabon & de Trogus. Les Chrétiens n'ont pas le moindre ſujet de douter de la divinité des livres du Vieux Teſtament, puis qu'à peine y en a-t'il un dont il n'y ait quelque paſſage dans ceux du Nouveau. Et comme Jéſus Chriſt, qui a cenſuré en mille choſes les Docteurs de la Loi & les Phariſiens de ſon tems, ne les a jamais acuſé d'avoir falſifié les livres

de

de Moyſe & des Prophétes, où de n'avoir que des livres ſupoſez ou corrompus; il eſt viſible que ceux qui ſe liſoient de ſon tems étoient les mêmes que ceux que Moyſe & les Prophétes avoient compoſez. Mais peut-être ont-ils été corrompus depuis Jéſus Chriſt dans des endroits importans. C'eſt ce qu'on ne ſauroit prouver, & c'eſt même ce qui parôit tout à fait incroyable. Les Juifs, dépoſitaires de ces livres, étoient répandus preſque par toute la terre. On ſait que dés le commencement des malheurs de ce peuple, dix de ſes tribus furent transportées dans la Médie par les Aſſyriens: Que quelque temps aprés les deux autres furent amenées captives en Babylone: Que de ces deux il y eut quantité de perſonnes qui ne voulurent pas profiter de la liberté que Cyrus donna aux Juifs de retourner dans leur païs, & qui aimérent mieux s'arrêter dans ces terres étrangéres: Que les Macédoniens atirérent un grand nombre de Juifs à Alexandrie par les grans avantages, qu'ils leur y firent trouver: Que la cruauté d'Antiochus, les troubles domeſtiques cauſez par les Aſmonéens, les guerres de Pompée & de Soſſius, *en obligérent* pluſieurs à chercher ailleurs *des habitations* plus tranquilles: Que cette na-

nation rempliſſoit la province de Cyréne, les villes de l'Aſie, de la Macédoine, de la Lycaonie, les Iles de Cypre, de Créte, & d'autres: Qu'enfin la ville de Rome en étoit pleine, comme il parôit par ce qu'en ont dit Horace, Juvénal, & Martial. Or peut-on concevoir que les Juifs étant diviſez en tant de corps ſi éloignez les uns des autres, euſſent pu ſe laiſſer ſurprendre par des ſupoſitions de livres & par des changemens de quelque importance, ou conſpirer unanimement à falſifier l'Ecriture? Ajoûtons à cela que pres de trois cens ans avant Jéſus Chriſt, la verſion des ſeptante Interprétes, de laquelle on eſt redevable aux ſoins de Ptolomée Roi d'Egypte, mit l'Ecriture entre les mains des Grecs, avec quelques petites diférences qui n'empêchoient pas que ce ne fût en gros le même livre: & que c'étoit encore un moyen tres propre à prévenir les falſifications. Outre cette verſion il en parut une Chaldaïque, & une autre dans le langage particulier de Jéruſalem, qui n'étoit autre choſe qu'un demi-ſyriaque: l'une avant & l'autre aprés la naiſſance de Jéſus Chriſt. Elles furent ſuivies des verſions Gréques d'Aquila, de Symmaque, & de *Théodotion*, leſquelles Origéne, & d'autres

tres aprés lui, examinérent en les confrontant avec celle des Septante, & trouvérent tres conformes avec cette verſion, ſoit dans l'hiſtoire, ſoit dans les choſes qui étoient de quelque conſéquence. Philon & Joſéphe, dont le premier fleuriſſoit du tems de Caligula, & l'autre a vécu juſqu'au régne de Veſpaſien, citent l'Ecriture dans les mêmes termes où nous l'avons aujourd'hui. Parmi les Chrétiens, dont le nombre augmentoit alors extrémement, il y en avoit beaucoup qui étoient nez Juifs, ou qui aprenoient l'Hébreu, & qui, ſi les Juifs avoient introduit dans le texte quelques changemens & quelques corruptions un peu conſidérables, n'euſſent pas eu de peine à les découvrir par la collation des plus anciens originaux, & l'euſſent infailliblement publié. Or non ſeulement ils ne le font pas, mais ils en raportent même pluſieurs paſſages préciſement dans le même ſens qu'ils ont dans l'Hébreu. Remarquons encore qu'on ne pourroit guére intenter contre les Juifs, d'acuſation plus mal fondée que celle d'avoir corrompu le texte, ou d'y avoir donné lieu par leur négligence; puis qu'on n'ignore pas avec quelle aplication & avec quel ſcrupule ils décrivent le texte *ſacré*, & le collationnent avec les meilleurs exem-

exemplaires. Leur exactitude va même juſqu'à conter combien de fois chaque lettre ſe trouve dans toute l'Ecriture. Pour derniére preuve que les Juifs n'ont pas même tâché de gâter le texte, on peut aporter l'uſage que les Chrétiens font du vieux Teſtament contre eux. Ceux ci croyent y trouver des raiſons convainquantes pour prouver que Jéſus eſt le Meſſie, qui avoit été promis aux Ancêtres de ce peuple. Si donc les Juifs euſſent pu faire dans le texte tels changemens qu'ils auroient trouvé à propos, il ne faut pas douter que depuis cette grande diſpute qu'ils ont avec les Chrétiens, ils n'euſſent fait diſparôitre ces preuves, ou que du moins ils ne les euſſent obſcurcies, en falſifiant les paſſages dont nous apuyons ce dogme fondamental de nôtre Religion.

TRAI-

TRAITE' DE LA VERITE'
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.
LIVRE QUATRIEME.
Refutation du Paganiſme.

LOrs qu'on eſt à l'abri d'un péril où l'on voit d'autres perſonnes engagées, on ne peut guére ſe défendre de quelque ſentiment de plaiſir à cette vûe toute triſte qu'elle peut être. Comme ce plaiſir ne nâit pas du malheur d'autrui, mais de ce que l'on s'en voit exemt, il eſt ſans malignité, & n'a rien de blâmable. Un Chrétien donc qui du chemin ſûr où Dieu l'a mis voit le reſte des hommes ne tenir aucune route certaine, & s'égarer en mille maniéres, peut s'abandonner à toute *la joye qu'inſpire le bonheur qu'il a d'ê-*

tre

tre dans la bonne voye. Mais il ne s'en doit pas tenir là; il eſt dans la plus étroite obligation de travailler pendant toute ſa vie à ſecourir les errans autant qu'il lui eſt poſſible, à leur tendre la main, à les atirer dans le bon parti, & à leur faire part de ſon bonheur. C'eſt à ce devoir que nous avons tâché de ſatisfaire dans les livres précédens; où, par cela même que nous avons établi la vérité, nous avons refuté toutes les erreurs.

Mais parce que le Paganiſme, le Judaïſme, & le Mahométiſme, qui ſont les trois grandes Religions qui s'opoſent à celle que nous avons prouvée, outre ce qu'elles ont de commun entr'elles, ont chacune leurs erreurs particuliéres, & chacune leurs preuves diférentes pour ſe défendre & pour nous ataquer: nous croyons ne rien faire d'inutile, ſi nous les combatons chacune à ſon tour. C'eſt à quoi nous deſtinons les trois livres ſuivans, que nous ne commencerons qu'aprés avoir prié les lecteurs d'aporter ici une eſprit libre de paſſion, & de ces préjugez que forme une longue habitude; & de ſe mettre par là en état de bien juger de ce que nous alons dire.

Nous commençons par les Payens. S'ils *croyent pluſieurs* Dieux éternels & égaux Contre le culte des

Esprits créez.

à tous égards, nous les avons déja refutez dans le premier livre, lors que nous avons prouvé qu'il n'y a qu'un Dieu, cause unique de toutes les choses du monde. S'ils donnent ce nom à des Intelligences créées, supérieures à l'homme, qu'ils nous disent si elles sont bonnes ou mauvaises. S'ils disent qu'elles sont bonnes, je leur demande s'ils en sont bien assurez, & s'ils ne seroient pas là dessus dans une erreur dangereuse; s'ils n'adoreroient point par hazard de mauvais génies, dans le tems qu'ils croyent en adorer de bons; & s'ils ne prendroient pas peut-être des Esprits rebelles au Dieu souverain, pour ses Ministres, & des transfuges pour des Envoyez? De plus, le bon sens dicte qu'ils doivent mettre quelque diférence entre les honneurs divins qu'ils rendent au Souverain & à ses Ministres. Enfin, ne devroient-ils pas savoir quelle est la subordination qui est entre ces Intelligences médiatrices; quels sont les biens que chacune d'elles peut leur faire; & quel est le culte qu'elle doit exiger d'eux en vertu de l'ordre du Dieu sourain? Leur Religion n'a rien de sûr ni de réglé sur tout cela; & dés là même elle est tres imparfaite & tres dangereuse. Il y auroit donc plus de sureté pour eux à se ren-

renfermer dans le culte d'un ſeul Dieu. En cela ils ne feroient que ſuivre Platon, qui met cette adoration d'un ſeul Etre ſupréme entre les premiers devoirs du Sage; & ils n'y pourroient rien perdre, puis que ces bons génies étant dans la dépendance du grand Dieu, ils les mettroient dans leur parti, par cela même qu'ils ſe rendroient Dieu favorable.

Que les Eſprits qui étoient adorez par les Payens, étoient les Démons.

Ce n'eſt pas tout. On peut les jetter encore dans de bien plus grans embarras, en leur montrant, que ces Dieux qu'ils adoroient, étoient de malins Eſprits. Cela ſe recueille, I. de ce que ces Eſprits ſoufroient patiemment l'honneur que les Payens leur faiſoient, ſans jamais les renvoyer à celui qui étoit le commun Mâitre des uns & des autres; & de ce qu'ils s'opoſoient même de toutes leurs forces à ce qu'il fût adoré, ou que du moins ils tâchoient de partager également avec lui les honneurs de l'adoration. II. Cela parôit encore parce qu'ils ont ſuſcité les plus terribles traverſes aux adorateurs d'un ſeul Dieu, & ont animé à leur perte & les peuples & les Magiſtrats. Pendant que d'un côté les Poëtes chantoient impunément les parricides & les *adultéres de leurs* Dieux; que les Epicu*riens nioient* la Providence; que toutes

les Sectes les plus opoſées du Paganiſme ſe toléroient mutuellement, & ſe donnoient la main les unes aux autres; que Rome recevoit également les cérémonies & les Dieux des Egyptiens, des Phrygiens, des Grecs, & des peuples de l'Etrurie: les ſeuls Juifs étoient l'objet de leurs railleries, de leurs ſatyres, & d'une haine qui aloit quelquefois juſqu'à les bannir de la ſociété; & leur fureur contre les Chrétiens ne ſe pouvoit aſſouvir que par les derniers ſuplices. On ne peut rendre, ſans doute, d'autre raiſon de cette inégalité, ſinon que ces Religions ne reconnoiſſoient qu'un ſeul Dieu, de l'honneur duquel les Dieux du Paganiſme étoient beaucoup plus jaloux, que chacun en particulier ne l'étoit de celui que les autres Dieux recevoient. III. Cela parôit enfin par la nature du culte que les Payens leur rendoient, qui étoit ſi contraire à la vertu & à l'honnêteté, qu'il ne pouvoit que choquer un eſprit ſage & vertueux. Toutes les plus grandes inhumanitez, & les ſaletez les plus groſſiéres y entroient. On leur immoloit des hommes: on couroit nud dans leurs Temples: on célébroit en leur honneur des jeux *qui n'avoient* rien en eux mêmes qui por*tât à la piété*: on les honoroit par des danſes

ſes impures & laſcives. Et c'eſt ainſi qu'aujourd'hui encore les Payens de l'Amérique & de l'Afrique ſervent leurs Divinitez.

Mais qu'eſt-il beſoin de prouver aux Payens que leurs Dieux n'étoient autre choſe que les Démons; puis qu'il y a eu autrefois, & qu'il y a encore préſentement des peuples qui en font hautement profeſſion. C'eſt ſous cette idée que les Perſes adoroient Arimanius. Les Grecs ſervoient leurs *Cacodémons*, ou, mauvais Démons. Les Romains avoient leur méchant Jupiter, auſſi bien que leur Jupiter tres bon & tres grand: & quelques nations de l'Ethiopie & des Indes rendent leurs hommages à des Dieux qu'elles conçoivent comme malfaiſans.

Impiété de ce culte.

Apres avoir prouvé une choſe ſi flétriſſante pour le Paganiſme, il faut en montrer l'impiété & l'horreur. Le ſervice religieux n'eſt autre choſe qu'un acte de l'eſprit par lequel il reconnoit une bonté infinie dans l'objet de ſon adoration. Ainſi le culte des Démons n'eſt pas ſeulement abſurde & contradictoire; mais il contient auſſi une rebellion manifeſte, qui prive le Dieu ſouverain de l'honneur qui lui eſt du, pour le déférer tout entier à ſes ſujets revoltez & à ſes ennemis. Car ce ſeroit une ex-

travagance, que de ſe promettre l'impunité de cette félonnie, ſous prétexte que Dieu eſt ſouverainement bon. La clémence a ſes bornes, qu'elle ne peut paſſer ſans dégénérer en une véritable moleſſe. Et lors que l'outrage eſt exceſſif, la juſtice ne ſeroit plus juſtice, ſi elle ne le puniſſoit. Les Payens ne raiſonnent pas plus ſagement, lors qu'ils fondent le ſervice qu'ils rendent volontairement aux Démons, ſur ce qu'ils craignent les éfets de leur malice. L'Etre ſuprême étant ſouverainement communicatif, par cela même qu'il eſt ſouverainement bon, c'eſt lui qui doit produire, & qui produit en éfet, tous les autres Etres. S'il les produit, il a donc ſur eux le droit abſolu qu'un ouvrier a ſur ſes ouvrages: & par conſéquent ils ne peuvent rien faire que ce qu'il ne veut pas empêcher. Cela poſé, il eſt évident que celui qui eſt ſous la protection du Dieu ſouverain, & infiniment bon, ne doit plus rien aprehender de la part de ces malins Eſprits, que ce que Dieu, par un principe même de bonté, veut bien permettre qu'il en ſoufre. Ajoûtons à cela que ces Eſprits ne peuvent rien acorder à l'homme, qui ne lui doive être fort ſuſpect, & qu'il ne doive même rejetter. Jamais ceux qui ſe conduiſent par

un

un principe de malignité ne ſont plus à craindre, que lors qu'ils ſe revêtent d'une aparence de bonté. Et quelqu'un a fort bien remarqué que les préſens des ennemis cachent toûjours quelque perfidie.

Contre le culte que les Payens rendoient aux Héros aprés leur mort.

Il y a eu de tout temps des Payens, & l'on en voit encore, qui font profeſſion d'adorer des Héros aprés leur mort. Mais I. ils euſſent du diſtinguer ce culte de celui du Dieu ſouverain, par des caractéres évidens. II. Les priéres qu'ils leur adreſſoient étoient vaines & inutiles, ſi les Eſprits de ces Héros ne pouvoient les exaucer. Or ils n'avoient aucune certitude que ces Eſprits le puſſent, & ils n'avoient pas plus de raiſon de les en croire capables, qu'ils en avoient du contraire. III. Mais ce qu'il y a de plus vicieux dans ce culte, c'eſt qu'ils le rendoient à des hommes qui pendant leur vie avoient été ſouillez de diférens crimes. Bacchus avoit été un homme plongé dans les débauches du vin. Hercule avoit aimé les femmes. Romulus & Jupiter avoient donné des marques d'un cœur dénaturé; l'un par le meurtre de ſon frére, & l'autre par celui de ſon pére. Les hommages qu'on leur rendoit ne pouvoient *donc* que déshonorer infiniment *le vrai Dieu*, en outrageant la ſainteté qui lui

lui eſt ſi chére, & en autoriſant par les principes ſacrez de la Religion, des crimes qui d'eux mêmes n'ont que trop de charmes pour des cœurs naturellement corrompus.

Contre le culte des Aſtres & des Elemens.

Les objets les plus anciens de l'idolatrie furent les Aſtres & les Elemens, c'eſt à dire, le feu, l'eau, l'air, & la terre. Mais cette eſpéce d'idolatrie n'étoit pas moins criminelle que les précédentes. L'invocation fait la partie la plus eſſentielle du ſervice religieux. Or c'eſt une folie que de l'adreſſer à des natures deſtituées d'intelligence. Les ſens ſufiſent, en quelque maniére, pour nous convaincre que les Elémens ſont de cet ordre. Et rien ne prouve que les Aſtres n'en ſoient pas. On juge de la nature d'un ſujet par ſes opérations. Celles des Aſtres ne marquent point du tout un principe intelligent; & même, la régularité de leurs mouvemens, qui ſuivent toûjours de certaines loix, démontre aſſez le contraire, puis que les mouvemens qui partent d'une volonté libre ſe reſſentent de leur principe, & varient tres ſouvent. De plus, nous avons fait voir ailleurs que le cours des Aſtres eſt proportionné aux beſoins de l'homme. Et cela le devoit convaincre qu'il porte dans ſon ame de plus vifs

traits

traits de reſſemblance avec Dieu, & qu'il lui eſt beaucoup plus cher, que ces autres créatures; qu'ainſi c'eſt faire tort à l'excellence de ſa nature, que de ſe ſoumettre à des choſes que Dieu lui avoit ſoumiſes; & que ce qu'il doit faire, eſt de s'aquiter des devoirs de reconnoiſſance, auſquels on ne peut pas prouver qu'elles ſoient capables de ſatisfaire.

Contre le culte que les Payens rendoient aux animaux.

Ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt que les hommes ſe ſoient abaiſſez juſqu'à adorer des animaux. Les Egyptiens ont pouſſé ce culte plus loin qu'aucuns autres peuples. Il eſt vrai qu'il y a des animaux dans leſquels on aperçoit quelque choſe qui reſſemble aſſez à ce qu'on apelle eſprit & connoiſſance. Mais ce n'eſt rien, ſi on le compare à l'ame raiſonnable. Ils ne peuvent expliquer leurs conceptions ni en parlant ni en écrivant. Ils ſont bornez à une certaine eſpéce d'actions & de maniéres d'agir. Combien moins pourroient-ils connoître les nombres, les meſures, & le cours des corps céleſtes? L'homme qui a tous ces avantages, a, de plus, celui de ſe rendre mâitre par ſon adreſſe, de toutes ſortes d'animaux, depuis les plus foibles juſqu'aux plus robuſtes. Les bêtes farouches, les oiſeaux, les poiſſons, rien n'évite de tom-

tomber entre ſes mains. Il ſait en apriviſer quelques uns, les rendre dociles, & en tirer divers uſages. Il ſait mettre à profit les plus nuiſibles, & trouver des remédes dans les plus venimeux. En général, il reçoit de toutes les bêtes une utilité où elles ne peuvent avoir part : c'eſt qu'étudiant l'aſſemblage & l'arrangement de leurs parties, il en fait l'objet d'une ſcience qui lui fournit beaucoup de lumiéres; & que les comparant entr'elles genre avec genre, & eſpéce avec eſpéce, il voit combien elles lui ſont inférieures pour la beauté & la perfection de la ſtructure du corps. Si l'on penſe ſérieuſement à ce que nous venons de dire, on verra que l'homme, bien loin de ſe devoir faire des animaux brutes un objet d'adoration, ſe doit plutôt regarder en quelque ſorte comme leur Dieu, mais ſubordonné au Souverain du monde, & élevé par ſon ordre à cette dignité ſubalterne.

Contre le culte qu'ils rendoient aux paſſions, à la vertu &c.

Les livres des Payens nous aprennent que les Grecs, les Latins, & d'autres peuples, adoroient certaines choſes qui ne ſubſiſtent pas par elles mêmes, & qui ne ſont que de ſimples accidens. Pour ne pas parler de la *Fiévre*, de l'Impudence, & de telles autres *choſes* ou afligeantes ou vicieuſes; la San-

té,

té, dont ils faiſoient une Déeſſe, n'eſt que la bonne température des parties du corps. Le Bonheur n'eſt que la conformité des événemens avec les deſirs de l'homme. Les Paſſions, comme l'amour, la colére, l'eſpérance, & d'autres, qui naiſſent toutes de la vûe du bien ou du mal, & de la facilité des choſes vers leſquelles nous nous portons, ne ſont que des mouvemens dans cette partie de l'ame qui a le plus de liaiſon avec le corps par le moyen du ſang. Or ces mouvemens ne ſont pas libres & indépendans, mais ſoumis à nôtre volonté, comme à une mâitreſſe dont ils ſuivent les ordres, du moins dans leur durée & dans leur détermination vers un certain objet. La Vertu, qui prend diférens noms ſelon la diverſité des ſujets où elle s'exerce, & qui s'apelle *Prudence*, lors qu'elle s'ocupe au choix de ce qui eſt utile; *Vaillance*, lors qu'elle nous porte à braver le péril; *Juſtice*, lors qu'elle nous empêche de mettre la main ſur ce qui ne nous apartient pas; & *Tempérance*, lors qu'elle modére la paſſion que l'homme à pour les plaiſirs: la Vertu, dis-je, n'eſt qu'un penchant vers la droiture, lequel ſe fortifie dans le cœur par une longue habitude, & peut diminuer & ſe détruire même par nôtre négligence.

L'Hon-

L'Honneur, ou la Gloire, à qui nous lisons que l'on consacroit aussi des temples, n'est autre chose que le jugement que nous faisons d'une personne, & par lequel nous reconnoissons en elle de la vertu & du mérite. Mais comme, par un malheur qui nous est naturel, nous sommes extrémement sujets à errer, nous nous trompons souvent dans l'opinion que nous avons des autres; soit en estimant ceux qui n'ont aucun vrai mérite, soit en n'estimant pas ceux qui en ont. Puis donc que toutes ces choses sont, ou dépendantes, comme les passions; ou sujettes à hausser & à baisser, comme la vertu; ou souvent fausses & mal fondées comme la gloire; que toutes en général ne subsistent pas par elles mêmes, & sont fort éloigneés de la dignité des substances; qu'enfin elles ne peuvent entendre nos priéres ni recevoir nos hommages, il est aussi absurde de les honorer comme des Divinitez, qu'il est raisonnable & nécessaire d'adorer celui dont la puissance les produit & les conserve.

Il faut avouer que dans cette dispute les Payens ne sont pas tout à fait réduits au silence. Ils ont leur preuves, qu'il nous faut examiner. Elles se réduisent à deux, *les miracles*, & les *prédictions*.

Je

Je dis contre les premiers, que les plus sages Payens les ont rejettez pour la plus part, comme n'étant apuyez sur la foi d'aucun témoin irréprochable, & comme étant supposez. Quelques uns de ces miracles se sont faits de nuit, dans des lieux écartez, en présence d'une ou de deux personnes à qui l'artifice des Prêtres pouvoit aisément faire illusion par des aparences trompeuses. D'autres n'étoient miracles que pour ceux qui ignoroient la force de la nature & la vertu secrette de certains corps. C'est ainsi que la force qu'a l'aiman d'atirer le fer passeroit pour un miracle dans l'esprit de ceux, qui n'en ayant jamais ouï parler en verroient l'éfet pour la premiére fois. C'est par ces secrets purement naturels que Simon & Apollonius de Tyane s'étoient rendus si fameux, comme plusieurs l'ont écrit. Je ne voudrois pas cependant nier qu'on n'ait pu voir quelques éfets, que l'homme seul ne pouvoit produire par l'aplication des causes naturelles. Mais je dis aussi qu'il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à une force toute puissante & divine pour en rendre raison; & qu'on doit les atribuer aux Esprits qui tiennent en quelque sorte le milieu entre Dieu & l'homme, & qui par leur agilité, leur for-

Refutation de la preuve que les Payens tiroient de leurs Miracles

ce,& leur adreſſe,peuvent raprocher les choſes éloignées, & unir celles qui ſont diférentes, d'où réſultent ces éfets extraordinaires qui frapent & qui raviſſent. Mais il parôit par ce que nous avons déja dit, que les Eſprits qui opéroient ces prodiges n'étoient que les Démons, & que par conſéquent la Religion confirmée par ces moyens étoit une fauſſe Religion. Cela ſe prouve encore par ce que ces Eſprits diſoient,qu'ils ſe ſentoient entrâinez malgré eux par la force des enchantemens, qui conſiſtoient en de certains vers. Ce qui eſt faux & ridicule, puis que ſelon l'aveu même des ſages Payens, les paroles n'ont aucune vertu que celle de perſuader, & qu'elles ne l'ont pas par elles mêmes, mais par les choſes qu'elles ſignifient. On ne doutera pas que ces Eſprits n'ayent été tres impurs, ſi l'on fait réflexion que quelquefois ils ſe chargeoient d'inſpirer de l'amour à des perſonnes, pour d'autres qui ne s'en pouvoient faire aimer.Si ces promeſſes étoient vaines, ces Eſprits étoient trompeurs : ſi elles ne l'étoient pas, ils outrageoient ceux qu'ils forçoient à aimer. Ce qui eſt un crime condamné par les loix humaines, qui le mettent au rang des ſortiléges.

Qu'on ne ſoit pas ſurpris de voir que Dieu

Dieu ait ſoufert que les malins Eſprits fiſſent certaines choſes qui tenoient du miracle. Il étoit juſte qu'il abandonnât à ces illuſions ceux qui depuis long tems refuſoient de l'adorer. Outre cela, il y a entre ſes miracles & ceux des Démons une diférence qui empêchoit qu'on ne les prît les uns pour les autres : c'eſt que jamais la puiſſance de ces Eſprits n'eſt alée juſqu'à faire aucun bien conſidérable par ces actions ſurnaturelles. Et s'il leur eſt arrivé de reſſuſciter des perſonnes mortes, ce n'étoit qu'une aparence de réſurrection, puis que cette vie qu'elles avoient recouvrée ne duroit pas long tems, & que même elles ne faiſoient aucune des fonctions de perſonnes véritablement vivantes.

Si le Paganiſme a eu quelquefois de véritables miracles, produits par la puiſſance divine, ils ne font rien pour cette Religion, puis qu'ils n'avoient été précédez d'aucunes prédictions qui marquaſſent que ces miracles tendroient à l'établir. Ainſi rien n'empêche qu'ils n'ayent eu dans le deſſein de Dieu quelque uſage fort diférent de celui là. S'il eſt vrai, par exemple, que Veſpaſien ait rendu la vûe à un aveugle, je ne doute pas que Dieu n'ait eu en vûe de lui frayer un chemin à l'Empire en lui

atirant la vénération des Romains, & de le mettre par là en état d'exécuter l'arrêt que Jésus Christ avoit prononcé contre les Juifs. Les autres miracles du Paganisme ont pu aussi avoir leurs raisons, qui n'avoient rien de commun avec le dessein de prouver cette Religion.

Refutation de la preuve qu'ils tiroient de leurs Oracles.

Il faut apliquer presque tout cela à la preuve que les Payens tirent de leurs oracles: sur tout, ce que nous avons dit, que ces peuples ayant négligé les connoissances que la raison & la tradition la plus ancienne leur donnoient sur le culte du vrai Dieu, ils avoient bien mérité d'être le jouet des Démons. De plus, il faut considérer qu'il y avoit presque toûjours dans ces oracles une ambiguité, qui faisoit que de quelque maniére que les choses tournassent, ils se trouvoient véritables. S'il y en a eu qui marquant l'avenir précisement & sans équivoque ayent eu leur acomplissement, rien n'oblige à les atribuer à une science infinie, telle qu'est celle de Dieu: puis que les choses qu'ils prédisoient, par exemple, des séchéresses, des stérilitez, des maladies contagieuses, des inondations, sont de celles qui ayant leurs causes naturelles & fixes, s'y peuvent découvrir par le secours des sciences. C'est ainsi qu'il y a eu des

Méde-

Médecins qui ont prédit de certaines maladies. Si ces prédictions regardoient des événemens fortuits, & dépendans d'une cauſe libre, ce n'étoient que d'heureuſes conjectures, tirées du cours ordinaire des afaires du monde. L'hiſtoire nous parle de certaines perſonnes habiles dans la politique, qui par les ſeules lumiéres qu'elle leur fourniſſoit, ont prédit avec beaucoup de juſteſſe le tour que devoient prendre les afaires publiques. *Cicéron Solon Thalés Périclés.*

S'il eſt arrivé parmi les Payens, que Dieu par le miniſtére de quelques perſonnes, ait prédit certains événemens, dont les cauſes n'étoient ailleurs qu'en lui même & dans ſa volonté; ce n'étoit nullement dans le deſſein de confirmer la Religion que nous combatons ici, mais plutôt, de préparer les choſes à ſa ruïne. Qu'on liſe, par exemple, ce bel endroit que Virgile a tiré des Oracles de la Sibylle de Cumes, & inſéré dans ſa quatriéme Eclogue, & l'on y verra que ce Poëte a dépeint ſans le ſavoir, l'avénement de J. C. & les biens que le Sauveur aporteroit aux hommes. D'autres endroits des vers des Sibylles, ordonnoient que l'on eût à reconnôitre pour Roi, celui qui ſeroit véritablement nôtre Roi, & marquoient qu'il viendroit de l'O-

rient un homme qui régneroit ſur tout l'Univers. On lit dans Porphyre un Oracle d'Apollon qui porte, qu'il ne faloit adorer que le Dieu des Hébreux, & que pour ce qui eſt des autres Dieux, ce n'étoient que des Eſprits *Aëriens*, c'eſt à dire, habitans dans l'air. Or je demande à un Payen qui reconnoit Apollon pour un Dieu véritable, s'il ajoûte foi à cet Oracle, ou non: le premier détruit directement la divinité d'Apollon, & de tous les autres Dieux; le ſecond le fait indirectement, en acuſant de menſonge ou d'erreur un Dieu ſi pénétrant & ſi éclairé.

Mais un defaut général de tous les Oracles des Payens, & qui fait voir que les Eſprits qui en ſont les auteurs, n'ont pas eu deſſein de travailler par là au bonheur des hommes, c'eſt que ces Eſprits n'ont, ni propoſé des régles générales de bien vivre, ni promis avec certitude une récompenſe aprés la mort. Même, comme ſi c'eût été peu que de laiſſer leurs adorateurs dans l'ignorance de ces choſes ſi néceſſaires, ils ſemblent ne leur avoir parlé que pour donner de l'encens aux Rois, quelque indignes qu'ils en fuſſent; que pour décerner les honneurs divins à des Athlétes; que pour engager les hommes

dans

dans un amour impur, & dans la paſſion baſſe & ſordide d'un gain illégitime; ou enfin, pour les animer à ſe détruire les uns les autres.

Aprés avoir refuté l'objection tirée des miracles & des prédictions dont le Paganiſme ſe fait honneur, continuons à le combatre par quelques autres preuves.

Que le Paganiſme eſt tombé de lui même, lors que les ſecours humains lui ont manqué.

Si cette Religion étoit fondée ſur la puiſſance & ſur la volonté de Dieu, on ne l'auroit pas vû tomber & périr abſolument dans tous les lieux où les apuis humains ſont venus à lui manquer. C'eſt pourtant ce qui lui eſt arrivé. Que l'on jette les yeux ſur tous les Etats Chrétiens ou Mahométans, l'on n'y apercevra aucune trace de l'ancien Paganiſme; & l'on ignoreroit ce que c'eſt, ſi l'hiſtoire ne nous en inſtruiſoit. C'eſt elle auſſi qui nous aprend que lors même que les premiers Empereurs employoient la force ouverte & les ſuplices, pour maintenir cette Religion, ou lors que Julien ſe ſervoit pour cela de toute ſa ſcience & de tout ſon artifice, elle perdoit tous les jours quelque choſe de ſon crédit & de ſon autorité, ſans que le Chriſtianiſme la combatît ni par des voyes de fait, puis qu'il n'avoit pour toutes armes que la diſpute & la fermeté; ni par l'éclat d'une

naiſſance diſtinguée, puis que ſon Auteur même paſſoit pour le fils d'un charpentier; ni par le ſecours des belles lettres & des ſciences, puis qu'il n'en paroiſſoit aucuns traits dans les diſcours des premiers Docteurs de nôtre Religion; ni par des préſens, puis que ces premiers Docteurs étoient pauvres; ni enfin par des maniéres flateuſes, puis qu'au contraire, entr'autres diſpoſitions qu'ils demandoient à leurs diſciples, ils vouloient qu'ils mépriſaſſent toutes les douceurs de la vie, & qu'ils ſe réſoluſſent à ſoufrir tout pour cette nouvelle doctrine. Certes il faut bien dire que le Paganiſme étoit extrémement foible, puis qu'il a ſucombé ſous une Religion ſi dénuée de ſecours. Cette Religion nouvelle, qui lui a ſuccédé, n'a pas ſeulement banni du cœur des Payens la crédulité qui les atachoit au ſervice de leurs Dieux, mais elle a même, au ſeul nom de Jéſus Chriſt, fermé la bouche à ces faux Dieux, ou pour mieux dire, aux Démons. Elle les a chaſſez des corps qu'ils poſſédoient, & les a forcez de dire, lors qu'on leur demandoit la raiſon de leur ſilence, qu'ils ne pouvoient rien dans les lieux où le nom de Jéſus Chriſt étoit invoqué.

Que les Il y a eu des Philoſophes qui atribuoient

à la vertu des Aſtres la naiſſance & la ruïne de toutes les Religions du monde. Mais ce n'eſt là qu'une conjecture, qui n'a de fondement que dans la plus trompeuſe de toutes les ſciences, je veux dire, l'Aſtrologie judiciaire, que ces Philoſophes ſe vantoient de ſavoir. Les régles en ſont ſi peu uniformes & ſi mal liées, qu'on peut dire de cette ſcience qu'elle n'a rien de certain que ſon incertitude. Non que je prétende que les Aſtres ne puiſſent produire certains éfets naturels & néceſſaires. Mais je dis qu'ils ne peuvent rien ſur nos actions ni ſur les mouvemens de nôtre volonté, qui eſt ſi eſſentiellement libre, qu'elle ne peut être déterminée néceſſairement par aucune cauſe extérieure. Autrement, que deviendroit la force que nous ſentons bien qu'a nôtre ame de délibérer & de choiſir? Que deviendroit l'équité des loix & la juſtice des récompenſes & des peines, puis qu'on ne peut mériter ni les unes ni les autres, quand on agit en conſéquence d'une néceſſité inévitable? De plus, ſi les actions mauvaiſes partoient d'une influence céleſte, qui les produiſit néceſſairement par l'éficace que Dieu auroit donnée aux corps céleſtes, qui ne voit que Dieu ſeroit la cauſe du *péché*? Qui ne voit même que puis que

Aſtres n'ont aucune influence ſur la Religion.

d'un côté il le condamne par des loix poſitives, & que de l'autre il en auroit établi dans la nature certaines cauſes néceſſaires, & d'une force inſurmontable, il voudroit deux choſes opoſées, c'eſt à dire, qu'il voudroit le crime, & qu'il ne le voudroit pas? Qui ne voit qu'en ce cas là il y auroit du peché dans des choſes que l'homme ne feroit, que par la ſuite d'une impreſſion dont Dieu ſeroit l'auteur? Il y a une abſurdité moins groſſiére dans ce que diſent quelques uns, que l'éficace des Aſtres ſe déploye ſur nos corps par le moyen de l'air, qui ayant reçu des Aſtres de certaines diſpoſitions, les fait paſſer juſques ſur le corps; que ces diſpoſitions du corps peuvent exciter dans l'ame les mouvemens & les deſirs avec quoi elles ont quelque raport; & que ces mouvemens & ces deſirs peuvent entrâiner, & déterminer la volonté. Mais quand on admettroit toutes ces opérations ſucceſſives, on ne pourroit en conclurre ce que l'on prétend ici, qui eſt, que les Aſtres ont pu concourir à l'établiſſement d'une Religion; encore moins, qu'ils ayent contribué à celui de la Religion Chrétienne. Un des principaux éfets de celle-ci étant de détourner les hommes de toutes les choſes qui plaiſent à la chair,

elle

elle n'a pû s'établir en vertu de nos diſpoſitions corporelles, ni par conſéquent, par l'impreſſion des Aſtres, qui, comme nous l'avons dit, ne peuvent agir ſur l'ame que par l'entremiſe du corps. Les plus habiles Aſtrologues ont ſouſtrait le Sage & l'homme de bien aux loix de l'Aſtrologie, & à l'influence des cieux. Or les premiers Chrétiens ont eu ces deux caractéres, comme leur vie le prouve. Si l'on reconnoit que les ſciences & l'érudition ſont capables de munir l'eſprit contre les éfets de la diſpoſition du corps, on ne peut nier qu'il n'y ait toûjours eu parmi les Chrétiens des perſonnes habiles & ſavantes. Enfin, ſelon l'aveu des plus éclairez, l'éficace des corps céleſtes ne regarde que certains climats, & ſes éfets ne durent pas toûjours: or la Religion Chrétienne a déja duré plus de 1600 ans; & elle regne, non dans un certain endroit de la terre, mais dans pluſieurs tres éloignez les uns des autres, & à l'égard deſquels les Aſtres ſont dans une ſituation tres diférente.

Que les principaux points de la R. Ch. ſe trouvent

Le dernier avantage que nous remarquerons dans la Religion Chrétienne ſur le Paganiſme, c'eſt que tous ſes articles ſont ſi conformes aux régles naturelles de la vertu, qu'ils portent par eux mêmes dans l'eſprit

dans les écrits des ſages Payens. Et que les Payens croyoient des choſes auſſi dificiles à croire que nos myſtéres.

l'eſprit une lumiére qui le convainc & qui le perſuade; & qu'ils ont été même enſeignez par pluſieurs Auteurs Payens. Quelques uns d'entr'eux ont dit, que la Religion ne conſiſte pas dans les cérémonies, mais dans les mouvemens du coeur : que le ſeul deſſein d'atenter à la pudicité d'une femme rend un homme adultére: qu'il n'eſt pas permis de venger une injure par une autre injure : qu'un homme ne doit épouſer qu'une femme : qu'il ne la doit jamais répudier : qu'il eſt du devoir de l'homme de faire du bien à tout le monde, mais ſur tout, à ceux qui ſont dans l'indigence: qu'il n'en faut venir au ſerment que dans une extréme néceſſité : que pour la vie & le vêtement, le néceſſaire doit ſufire. Si la Religion Chrétienne nous enſeigne des choſes dificiles à croire, la Religion Payenne en a cru une partie, & en a d'autres qui ne ſont pas moins de peine. Nous avons déja vu que quelques uns de ſes Docteurs ont cru l'immortalité de l'ame & la réſurrection. Platon inſtruit par les Chaldéens, diſtingue la nature divine en trois, le *Pére*, *l'Entendement du Pére*, qu'il nomme auſſi le Germe de Dieu, & l'Ouvrier du monde, & l'*Ame* qui contient toutes choſes. Julien le plus grand enne-

ennemi des Chrétiens a cru que la nature divine ſe pouvoit unir avec la nature humaine : & en a donné pour exemple Eſculape, qu'il prétendoit être venu du ciel pour enſeigner aux hommes l'art de la Médecine. La Croix de Jéſus Chriſt étoit aux Payens un ſujet d'achopement : mais que ne racontoient-ils pas de leurs Dieux ! Eſt-ce une choſe fort aiſée à digérer, que quelques uns d'entr'eux ayent été foudroyez, d'autrez coupez en piéces, & d'autres bleſſez ? De plus, leurs Sages ont aſſuré que la vertu n'eſt jamais plus brillante, que lors qu'elle eſt éprouvée & combatue par de grandes miſéres. Il ſemble que Platon dans ſon ſecond livre de la République, ait parlé par un eſprit prophétique, lors qu'il a dit, qu'afin que le Juſte paroiſſe bien ce qu'il eſt, il faut que ſa vertu ſoit dépouillée de tous ſes ornemens, qu'il paſſe lui même pour un ſcélérat, qu'il ſoufre la raillerie & l'inſulte, & * quil finiſſe ſa vie par un honteux ſuplice. En éfet, ce n'eſt que dans ces ocaſions, qu'un homme de bien peut devenir un exemple de patience à toute épreuve.

* *ſuſpendatur.*

TRAITE' DE LA VERITE'
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.
LIVRE CINQUIEME.
Refutation du Judaïſme.

TElle qu'eſt cette foible lueur qui ſe fait voir peu à peu, lors que l'on aproche de l'iſſue d'un antre obſcur & profond, telle parôit la Religion Judaïque, lors qu'on vient à y jetter les yeux, aprés avoir parcouru les ténébres épaiſſes du Paganiſme. C'eſt là que l'on découvre ces grandes véritez, qui ſont partie du corps des véritez ſalutaires, & qui en ſont le principe & la ſemence. Nous prions les Juifs, que cet aveu que nous faiſons, les diſpoſe un peu à nous écouter favorablement. Nous ſavons qu'ils ſont

la poſtérité de ces ſaints hommes que Dieu viſitoit autrefois par ſes Prophétes & par ſes Anges : que c'eſt d'entr'eux que nous eſt né le Meſſie, & que ſont venus les premiers Docteurs de nôtre Religion: qu'ils ſont l'arbre auquel nous avons été entez : qu'ils ſont les dépoſitaires des Oracles divins pour leſquels nous n'avons pas moins de vénération qu'eux. C'eſt ce qui nous oblige à pouſſer vers Dieu avec ſaint Paul des ſoupirs véhémens pour eux, & à le prier qu'il veuille faire bien tôt luire ce jour, auquel le voile, qui leur couvre le viſage, étant écarté, ils verront auſſi clairement que nous, l'acompliſſement de leur loi : cet heureux jour marqué par les Prophétes, auquel chacun de nous, qui naturellement ſommes étrangers, empoignera & tiendra ferme le pan de la robbe d'un Juif, pour aler adorer d'un même cœur, & par les mouvemens d'une même piété, le ſeul vrai Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob.

Que les Juifs ne doivent pas douter des miracles de J. C.

La premiére choſe que nous les prions de nous acorder, c'eſt qu'ils ne regardent pas en nous comme une choſe injuſte & déraiſonnable, ce qu'ils ſe croyent permis dans leur propre cauſe. Si un Payen leur demandoit pourquoi ils croyent les miracles qu'ils diſent que Moyſe a faits, ils ne ré-

TRAITE' DE LA VERITE'

DE LA

RELIGION

CHRETIENNE.

LIVRE CINQUIEME.

Refutation du Judaïſme.

BElle qu'eſt cette foible lu qui ſe fait voir peu à peu, lo que l'on aproche de l'iſſ d'un antre obſcur & pr fond, telle parôit la R gion Judaïque, lors qu'on vient à y je ter les yeux, aprés avoir parcouru les t nébres épaiſſes du Paganiſme. C'eſt là qu l'on découvre ces grandes véritez, qui ſon partie du corps des véritez ſalutaires, & qu en ſont le principe & la ſemence. Nou prions les Juifs, que cet aveu que nou faiſons, les diſpoſe un peu à nous écouter favorablement. Nous ſavons qu'ils ſont

la

d'agir par preuves & par témoignages, puis que les Auteurs du Talmud, & tous les Juifs, avouent que J. C. a fait les miracles raportez dans l'hiſtoire ſainte: ce qui, encore une fois, prouve nôtre Religion, puis que la maniére la plus autentique & la plus éficace dont Dieu puiſſe autoriſer une Religion, c'eſt de faire des miracles en ſa faveur.

Que ces miracles n'ont pas été faits par le ſecours des Démons.

Quelques uns ont dit que J. Chriſt avoit fait des miracles par le ſecours des Démons. Mais cette chicane à déja été refutée par la remarque que nous avons faite, que dans les lieux où la Religion Chrétienne s'eſt fait connôitre, elle a anéanti tout le pouvoir des Démons.

Ce que d'autres diſent, que Jéſus Chriſt avoit apris la Magie en Egypte, eſt beaucoup moins vrai-ſemblable qu'une pareille acuſation que Pline & Apulée font contre Moyſe. Car les mêmes Auteurs ſacrez qui nous aprennent le voyage de Jéſus Chriſt en Egypte, marquent auſſi qu'il en revint encore enfant. Au lieu qu'on voit par les écrits de Moyſe, & de pluſieurs autres, que ce Légiſlateur a paſſé dans ce païs une grande partie de ſa vie. Mais il ne faut que jetter les yeux ſur la Loi de Moyſe & ſur celle de Jéſus Chriſt, pour

les

les absoudre tous deux de ce crime, puis que ces loix défendent expressément les arts magiques comme tres désagréables à Dieu. Outre cela, si dans le tems de Jésus Christ & de ses disciples, il y eût eu en Egypte, ou ailleurs, quelque art magique assez éficace pour produire les grands éfets que nous atribuons à la puissance de Jésus Christ, telle qu'est, la guérison promte des muets, des boiteux, & des aveugles, il est sûr qu'un tel art n'auroit pas échapé à la connoissance de Tibére, de Néron, & de quelques autres Empereurs, qui n'épargnoient ni soin ni dépense pour découvrir les secrets de la Magie. Et s'il est vrai ce que disent les Juifs, que les membres du grand Sanhédrin, c'est à dire du grand Conseil, convainquoient les criminels par le moyen de cet art; on ne doit pas douter qu'étant ennemis de Jésus Christ & jaloux de sa réputation qui croissoit tous les jours par ses miracles, ils n'en eussent fait de semblables par le secours du même art, par lequel on veut que Jésus Christ ait fait les siens, & qu'ils n'eussent montré par là que ses miracles n'étoient que l'éfet de cet art illicite.

Ni par la force de A l'égard de ce que quelques Docteurs Juifs ont dit que Jésus Christ a fait tous

ses

ſes miracles par la vertu d'un certain nom ſecret, qu'il trouva moyen d'enlever du temple de Jéruſalem, où Salomon l'avoit mis en reſerve, & qui y avoit été conſervé par deux lions pendant plus de mille ans; je dis que c'eſt là un menſonge groſſier & impudent. Non ſeulement les livres des Rois, ni l'hiſtoire de Joſéphe ne diſent rien de ces lions, gardiens d'un nom ſi merveilleux, ce qui pourtant étoit aſſez conſidérable pour n'être pas omis; mais les Romains mêmes qui entrérent dans ce temple avec Pompée, avant que Jéſus Chriſt naquît, n'y aperçurent rien de ſemblable. *quelques paroles.*

S'il eſt vrai, comme nous l'avons établi, & comme les Juifs mêmes l'avouent, que Jéſus Chriſt ait fait des miracles; nous diſons qu'il s'enſuit néceſſairement de là, par la Loi même de Moyſe, qu'on ne peut plus ſe diſpenſer de croire en lui. Dieu dit au chapitre XVIII du Deutéronome, qu'aprés Moyſe il ſuſciteroit d'autres Prophétes, à qui le peuple ſeroit obligé ſous des peines tres rigoureuſes, de ſe ſoumettre & d'obéïr. Or les marques les plus certaines de la charge de Prophéte ſont aſſurément les miracles; & l'on ne ſauroit en concevoir de plus éclatantes. Au chap. XXIII. il eſt dit, que ſi un *Preuve de la divinité de ces miracles, par la doctrine de Jéſus Chriſt.*

un homme se disant être Prophéte, apuyé par des miracles cette prétention, il ne mérite néanmoins aucune créance, s'il veut atirer le peuple au culte des faux Dieux; & que Dieu n'a permis ces prodiges que dans le dessein d'éprouver si son peuple lui est fidéle. De ces deux passages comparez l'un avec l'autre, les Interprétes Juifs ont fort bien conclu, qu'il faut toûjours ajoûter foi à tous ceux qui font des miracles, si ce n'est lors qu'ils veulent séduire le peuple, & le détourner du service du vrai Dieu, par ce que c'est là le seul cas que la loi excepte, sans faire grace même aux plus grands miracles. Or non seulement Jésus Christ n'a pas enseigné qu'il falût adorer de faux Dieux, mais il l'a même expressément défendu, comme le plus atroce de tous les crimes. Outre cela, il nous inspire par tout du respect pour les écrits de Moyse & des Prophétes.

Rép. à l'objection tirée de la différence entre la Loi de Moyse & celle de Jésus Christ.

Mais dira-t'on, la Loi de Jésus Christ n'est pas conforme en tous ses points à celle de Moyse, & il y a de l'une à l'autre des diférences assez notables pour faire dire que ce n'est pas la même Loi. Les Docteurs Juifs nous fournissent eux mêmes la réponse à cette objection, par cette régle qu'ils ont posée; c'est qu'à l'exception du com-

mandement qui ordonne de ſervir un ſeul Dieu, il n'y en a aucun dans la Loi que l'on ne puiſſe violer ſur la parole d'un Prophéte qui fait des miracles. Cela eſt fondé ſur cette maxime, que Dieu n'a pu perdre ni quiter le pouvoir légiſlatif qu'il avoit lors qu'il donna ſa Loi à Moyſe, & que le droit qu'un homme a eu d'établir des loix, n'exclut pas celui d'en établir d'autres, mêmes tout opoſées. Mais Dieu, diſent-ils, eſt immuable, & par cela même obligé de maintenir les Loix qu'il a faites. Je répons qu'à la vérité Dieu eſt immuable en ſon eſſence, mais que cela n'empêche pas que ce qu'il fait hors de lui même, ne ſoit ſujet à la révolution & au changement. La lumiére & les ténébres, la jeuneſſe & la vieilleſſe, l'été & l'hiver, qui ſont les ouvrages de Dieu, ſont dans une viciſſitude perpétuelle. Dieu permit au premier homme de manger de tous les fruits du jardin d'Eden, excepté d'un ſeul, qu'il lui défendit par un éfet de ſa liberté. Il a condamné le meurtre en général; & il a commandé à Abraham de ſacrifier ſon fils. Les victimes qu'on lui préſentoit hors du Tabernacle, lui étoient déſagréables; quelquefois pourtant il les a acceptées. J'ajoû-

joûte, que de ce que la Loi de Moyſe étoit bonne, il ne s'enſuit pas qu'il ne pût y en avoir une meilleure. Elle étoit telle qu'elle devoit être ſelon les deſſeins de Dieu, & ſelon la diſpoſition de ſon peuple. Il faiſoit en cela ce que font les péres à l'égard de leurs enfans encore jeunes. Ils bégayent avec eux; ils diſſimulent les defauts inſéparables de leur âge; ils les engagent par de petites douceurs à faire leur devoir, & à recevoir de l'inſtruction. Mais à meſure que leurs enfans croiſſent, ils corrigent le bégayement de leur langue, ils leur inſpirent les ſentimens de la vertu, ils leur en donnent les régles, & leur en font voir la beauté & les récompenſes.

Qu'il y peut avoir une Loi plus parfaite que celle de Moyſe.

Une preuve que les préceptes de la Loi n'étoient pas d'une ſouveraine perfection, c'eſt que beaucoup de ſaints hommes, qui ont vécu ſous ſa diſcipline, ſe ſont élevez, pour ainſi dire, au deſſus de ſes préceptes, & ont été plus loin que la Loi ne les menoit. Le même Moyſe qui permet de ſe faire raiſon, tant par voye de fait, que par voye de juſtice, des injures que l'on a reçues, s'eſt rendu interceſſeur auprés de Dieu pour ſes ennemis, aprés en avoir été outragé de la maniére la plus indigne. David voulut que l'on épargnât ſon fils, quoi que rebelle,

&

& ſoufrit patiemment les paroles injurieuſes de Semeï. L'on ne lit nulle part que ceux d'entre ce peuple qui avoient de la vertu & de la piété, ayent fait divorce avec leurs femmes, bien que la Loi le permît.

La raiſon de cette imperfection eſt, qu'un Légiſlateur proportionne ordinairement ſes loix à la portée de la plus grande partie du peuple, & qu'ainſi, dans l'état ou étoient les Iſraëlites, il étoit à propos que Dieu laiſſât paſſer certains defauts auſquels ils avoient du penchant; ſe reſervant le droit de les retrancher par des régles plus ſévéres, lors que par une plus grande éfuſion de ſon Eſprit, il ſe feroit un peuple nouveau, recueilli d'entre tous les peuples du monde. On voit auſſi que les récompenſes que la Loi propoſe clairement, regardent toutes cette vie; ce qui montre qu'elle n'étoit pas abſolument parfaite, & qu'elle l'étoit moins qu'une autre loi qui préſenteroit à découvert & ſans envelope une récompenſe éternelle: & c'eſt ce que fait la Loi de J. Chriſt.

Que Jéſus Chriſt a obſervé la Loi.

Il faut remarquer en paſſant, pour convaincre de la plus grande injuſtice du monde les Juifs qui ont vécu du tems de Jéſus Chriſt, que quoi qu'ils lui ayent fait tous les mauvais traitemens imaginables, &

l'ayent livré au dernier ſuplice, ils n'ont pu néanmoins l'acuſer, avec quelque fondement, d'avoir violé aucun des commandemens de la Loi. Il étoit circoncis. Il mangeoit & s'habilloit à la maniére des Juifs. Il renvoyoit aux Sacrificateurs ceux qu'il avoit guéris de la lépre. Il obſervoit religieuſement la Pâque & les autres fêtes. S'il a fait des guériſons le jour du Sabbat, il a prouvé non ſeulement par la Loi, mais auſſi par des maximes reçues de tous les Juifs, que ces ſortes d'actions n'étoient pas défendues en ce jour là. Il n'a commencé à faire publier l'abolition de quelques loix, que lors qu'aprés avoir vaincu la mort, & s'être élevé dans le ciel, il eut enrichi ſes diſciples des dons éclatans du ſaint Eſprit, & prouvé par là qu'il avoit aquis une autorité royale, dont une partie conſiſte dans le pouvoir de faire des loix. Tout cela, conformément aux Oracles de Daniel, qui avoit prédit qu'un peu aprés la deſtruction des Royaumes de Syrie & d'Egypte, dont le dernier prit fin ſous Auguſte, Ch. VII. 13, Dieu donneroit à un homme qui paſſeroit pour être d'une naiſſance obſcure, une domination éternelle ſur tous les peuples de toute langue & de tout païs.

Mais

Mais il y a plus : cette partie de la Loi que Jéſus Chriſt a abolie, ne contenoit rien qui fût eſſentiellement bon & juſte. Ce n'étoient que des obſervances indifférentes par elles mêmes, & qui par conſéquent n'étoient pas immuables. Si elles euſſent été néceſſairement bonnes, Dieu les auroit preſcrites, non à un ſeul peuple, mais à tous; & cela, dés le commencement du monde, & non, plus de deux mille ans aprés qu'il l'eut créé. Elles ont été inconnues à Abel, à Enoch, à Noé, à Melchiſédec, à Job, à Abraham, à Iſaac, à Jacob, perſonnes pieuſes, aimées de Dieu, & qui ont reçu de Dieu même le glorieux témoignage d'avoir cru en lui, & d'avoir été les objets de ſon amour. On ne voit pas que Moyſe ait exhorté Jéthro ſon beau-pére à recevoir ces cérémonies, ni que Jonas y ait voulu porter les Ninivites. Dans l'énumération exacte que les Prophétes font des péchez des Chaldéens, des Egyptiens, des Sidoniens, des Tyriens, des Iduméens, & des Moabites, à qui ils ſe ſont quelquefois adreſſez, ils ne marquent pas le mépris ou l'inobſervation de ces loix. Il faut donc convenir qu'elles étoient particuliéres aux Iſraëlites, & que leur uſage étoit, ou de

Que cette partie des Loix de Moyſe qui a été abolie, ne contenoit rien que d'indifférent par ſoi-même.

prévenir quelques péchez à quoi ils étoient naturellement fort portez, ou d'éprouver leur obéïſſance, ou de préfigurer l'avenir. Et il n'eſt pas plus étonnant qu'elles ayent pu être abolies, qu'il ne l'eſt, qu'un Roi voulant établir un même droit & les mêmes loix dans toute l'étendue de ſes Etats, caſſe quelques ordonnances particuliéres à certaines communautez.

L'on ne peut rien aporter qui prouve, que Dieu ſe ſoit engagé à ne jamais abolir ces préceptes, dont l'Evangile a fait ceſſer l'obſervation. Car ſi l'on dit que dans l'Ecriture ils ſont apellez *perpétuels*, ne ſait-on pas que les hommes donnent ſouvent ce nom à leurs Arrêts, pour marquer qu'ils ne ſont pas pour une ſeule année, ou pour de certains tems, comme de guerre, de paix, de cherté de vivres &c. & que ce tître qu'ils leur donnent, n'empêche pas qu'ils ne leur en puiſſent ſubſtituer d'autres tout diférens, lors que le bien public l'exige. De même, comme entre les loix que Dieu donnoit à ſon peuple, les unes étoient à tems, & ne devoient avoir vigueur que tant qu'il ſeroit dans le deſert, & d'autres étoient pour ce même peuple, lors qu'il ſeroit habitué dans la terre de Canaan, l'Ecriture apelle ces derniéres

éter-

éternelles, pour les diſtinguer des autres, & pour marquer auſſi, qu'elles devoient être obſervées en tous lieux & en tous tems, à moins que Dieu même n'en diſpenſât par une révélation expreſſe. Au reſte, le tître *d'éternelles* donné à ces loix, n'eſt pas ſeulement ordinaire parmi les autres nations, dans le ſens que nous avons marqué, mais les Juifs mêmes ſavent qu'il eſt donné dans leur Loi, à un droit & à une ſervitude qui duroit depuis un Jubilé juſqu'à l'autre. Et puis qu'ils nomment l'avénement du Meſſie, *l'acompliſſement du Jubilé*, ou *le grand Jubilé*, ils doivent reconnôître qu'une loi mérite aſſez le nom de *perpétuele*, lors qu'elle dure juſqu'à cet avénement.

Mais à quoi bon diſputer là-deſſus, puis que dans le Vieux Teſtament Dieu promet qu'il fera une nouvelle Aliance avec ſon peuple: qu'il l'écrira dans les cœurs: qu'il y expliquera ſi clairement ſa volonté, qu'on n'aura plus beſoin de s'inſtruire les uns les autres: & qu'en vertu de cette nouvelle Aliance, il acordera à ſon peuple le pardon de ſes péchez précédens. A peu pres comme ſi un Roi aprés de longues & de cruelles diviſions qui auroient partagé ſes *ſujets, vouloit* rétablir entr'eux une paix dura-

durable, en ôtant la diverſité des loix ſelon leſquelles il les avoit gouvernez; que dans ce deſſein, il fît une loi tres parfaite & commune à tous; & qu'il y ajoûtât une promeſſe d'impunité générale pour le paſſé, à condition qu'ils ſe corrigeaſſent à l'avenir.

Quoi que ce que nous venons de dire, ſufiſe; nous ne laiſſerons pas de parcourir toutes les parties de la Loi qui a été abolie par l'Evangile, & de montrer en détail qu'elles n'étoient pas de nature à plaire à Dieu par elles mêmes, ou à être irrévocables.

Que les ſacrifices n'étoient, ni agréables à Dieu par eux-mêmes, ni irrévocables.

Nous commencerons par les ſacrifices, qui ſont ce qu'il y a de principal dans cette Loi, & qui ſaute le plus aux yeux. La plus part des Juifs croyent que les hommes en avoient inventé la pratique avant que Dieu l'ordonnât. Que cela ſoit vrai ou faux, du moins eſt-il conſtant que ce peuple avoit une extréme paſſion pour les cérémonies religieuſes: que cet atachement fut une des raiſons qui obligérent Dieu à en établir un tres grand nombre: & que cette inſtitution avoit encore un autre uſage, qui étoit d'empêcher que le ſouvenir du culte religieux que ce peuple avoit vû pratiquer aux Egyptiens, ne le portât à

les

les imiter, & ne le fît insensiblement passer du culte du vrai Dieu à celui des fausses Divinitez. Mais comme dans la suite il eut conçu une trop haute idée des sacrifices, & se fut imaginé qu'ils étoient par eux mêmes agréables à Dieu, & qu'ils faisoient partie de la véritable piété: les Prophétes ne manquérent pas de leur en faire des reproches. *Je ne te reprendrai point de tes sacrifices*, dit Dieu par la bouche de David au Ps. L. *Je ne t'obligerai point à me sacrifier holocaustes sur holocaustes, & à m'ofrir des bouveaux ou des boucs pris de dedans tes parcs. Toutes les bêtes qui paissent dans les forêts, ou qui errent par les montagnes, sont à moi. Je sai le nombre des oiseaux & des bêtes sauvages: de sorte que si j'avois faim, je n'aurois pas besoin de m'adresser à toi; car la terre, & tout ce qu'elle renferme, m'apartient. Pensés-tu que je mange la chair des bêtes grasses, ou que je boive le sang des boucs? Non: mais je veux que tu me sacrifies des louanges, & que tu me rendes tes vœux.* Quelques Rabbins répondent que ce mépris que Dieu fait paroître là pour les sacrifices, ne vient que de ce que ceux qui les ofroient, étoient des gens souillez de cœur, & dont la vie étoit

On a suivi dans ces passages & dans tous les autres le latin de Grotius.

de citer ne diſent pas cela : elles marquent clairement que les ſacrifices n'étoient pas agréables à Dieu par eux mêmes. C'eſt ce qu'on verra encore mieux, ſi l'on jette les yeux ſur l'enchâinure des parties de ce Pſeaume, où l'on découvrira que Dieu parle aux perſonnes pieuſes dans tout ce paſſage. *Aſſemblez moi mes bien-aimez*, avoit il dit d'abord ; enſuite de quoi il ajoûte, *Ecoute mon peuple* ; paroles qui vont d'ordinaire à la tête d'un enſeignement. Aprés cela vient le diſcours que nous avons raporté, & que le Pſalmiſte, ſelon la coutume de ceux qui enſeignent, conclut en ſe tournant vers les impies ; *Mais Dieu dit à l'impie*, &c.

Il y a encore pluſieurs autres paſſages qui confirment le ſens que nous donnons à celui que je viens de citer. *Tu ne ſouhaites pas*, dit David au Pſ. LI. *que je te faſſe des ſacrifices, & tu ne prens pas plaiſir aux holocauſtes. Le ſacrifice qui t'eſt véritablement agréable, c'eſt une ame abatue par le ſentiment de ſon crime. O Dieu tu ne mépriſes point le cœur froiſſé & briſé. Tu ne prens point plaiſir aux victimes & aux gâteaux*, dit le même Pſalmiſte au Pſ. XL. *Mais tu me rens ton eſclave en me perçant l'oreille. Tu n'exiges de moi ni holo-*

holocauſte ni ſacrifice pour le péché. C'eſt pourquoi j'ai répondu, me voici, je ferai ta volonté, comme en vertu d'un acord traité & enregitré. Cette volonté eſt tout mon plaiſir. Car ta loi eſt au dedans de moi. Je ne renferme pas les louanges de ta juſtice dans mon cœur, mais je prêche par tout ta vérité & ta bonté; ſur tout je célébre ta miſéricorde & ta fidélité au milieu d'une grande aſſemblée. Eſaïe au Chap. I. de ſes Révélations introduit Dieu parlant ainſi. *A quoi bon tant de victimes? Je ſuis las d'holocauſtes de moutons, & de graiſſe de bêtes graſſes. Je ne prens point aſſez de plaiſir au ſang des bouveaux ni des agneaux ni des boucs, pour ſouhaiter que vous paroiſſiez avec ce ſang en ma préſence. Car qui a requis de vous que vous ſouillaſſiez ainſi mes parvis.* Au Ch. VII. de Jérémie, il y a un paſſage tout ſemblable à celui là, & qui lui ſert de commentaire. *Ainſi a dit le Seigneur des Anges, le Dieu d'Iſraël, amaſſez vos holocauſtes avec vos ſacrifices, & mangez de leur chair. Car depuis que j'ai fait ſortir vos péres du païs d'Egypte, je n'ai rien exigé d'eux, & je ne leur ai point donné ordre touchant les holocauſtes ni les ſacrifices. Mais voici ce*

qu'ils euſſent à m'obéïr; qu'ainſi je ſerois leur Dieu, & ils ſeroient mon peuple: qu'ils euſſent à marcher dans le chemin que je leur preſcrirois, & qu'alors ils ſeroient heureux. Au Ch. VI. d'Oſée, Dieu parle ainſi. *J'aime beaucoup mieux que l'on faſſe du bien aux hommes, que ce qu'on me préſente des ſacrifices; bien penſer de Dieu, vaut mieux que tous les holocauſtes.* Michée au Ch. VI. de ſa prophétie, introduit le peuple demandant de quelle maniére il pourroit ſe rendre Dieu favorable; ſi c'étoit par un grand nombre de moutons, ou par une grande quantité d'huile, ou par des veaux d'un an: à quoi Dieu répond par ſon Prophéte, *Je te dirai ce qui eſt véritablement bon, & agréable à mes yeux; c'eſt que tu rendes à chacun ce qui lui apartient, que tu faſſes du bien aux autres, & que tu t'humilies devant moi.*

Tous ces paſſages faiſant voir que les ſacrifices ne ſont pas de ces choſes que Dieu veut principalement, & à cauſe d'elles mêmes; & d'ailleurs le peuple, par une ſuperſtition qui s'introduiſit peu à peu, étant venu à regarder ces cérémonies comme le fonds de la piété, & à croire que les victimes qu'il ofroit, faiſoient

une

une compenſation aſſez exacte de ſes péchez; faut-il s'étonner que Dieu ait aboli une choſe, indiférente par elle même, & devenue criminelle par l'abus que ſon peuple en faiſoit? Tout ſacré que pouvoit être le ſerpent d'airain que Moyſe avoit dreſſé, Ezéchias ne laiſſa pas de le briſer, lors qu'il vit que le peuple commençoit à le regarder avec un peu trop de vénération.

Outre ces raiſons il y a quelques Oracles qui ont marqué, par une conſéquence fort claire, la ceſſation des ſacrifices. C'eſt ce que l'on comprendra aiſément, ſi l'on conſidére que ſelon la Loi de Moyſe, les ſacrifices ne ſe devoient faire que par la poſtérité d'Aaron, & que dans la Judée. Or dans le Pſ. CX. Dieu promet un Roi *qui aura un Empire d'une tres grande étendue; un Roi qui commencera a régner en Sion, & qui régnera éternellement; qui de plus poſſédera un ſacerdoce éternel, & ſelon l'ordre de Melchiſédec.* Eſaïe Ch. XIX. dit que *l'on verra un autel en Egypte, où non ſeulement les habitans de ce pais, mais les Aſſyriens & les Iſraëlites viendront adorer Dieu.* Au Ch. LXVI. il dit que *les nations les plus éloignées & les peuples de toute langue ofriront des dons à Dieu auſſi*

on prendra des Lévites & des Sacrificateurs. Or tout cela ne ſe pouvoit acomplir, tant que la Loi de Moyſe étoit ſur pié. Au Ch. I. de Malachie, Dieu prédiſant les choſes à venir dit *qu'il avoit du dégoût pour les ofrandes des Juifs, que de l'Orient a l'Occident ſon nom ſeroit grand dans toutes les nations, qu'on lui ofriroit du parfum, & qu'on lui préſenteroit des victimes pures.* Et Daniel raportant au Ch. IX. l'Oracle de l'Ange Gabriel touchant le Chriſt, *Il abolira*, dit-il, *le ſacrifice & l'oblation.* Mais ſans toutes ces preuves, la choſe parle d'elle même, & Dieu a fait aſſez voir par l'événement, qu'il n'aprouve plus les ſacrifices preſcrits par la Loi de Moyſe; puis qu'il ſoufre depuis plus de 1600 ans que les Juifs n'ayent ni Temple, ni Autel, ni aucun dénombrement de familles, par lequel ils pourroient connoître quelles ſont celles qui ont le droit de faire les fonctions de la ſacrificature.

Preuve de la même vérité, à l'égard de la différence des viandes.

Aprés avoir prouvé que la loi qui ordonnoit les ſacrifices n'etoit pas néceſſaire en elle même, & que Dieu ne l'avoit donnée que pour un tems, prouvons la même choſe à l'égard de la loi qui défendoit certaines viandes. Il eſt conſtant qu'aprés *le déluge*, Noé reçut de Dieu le droit de man-

ſerpent d'airain que Moyſe av
Ezéchias ne laiſſa pas de le briſ
il vit que le peuple commençoit
ler avec un peu trop de vénératio
e ces raiſons il y a quelques Or
ont marqué, par une conſéque
claire, la ceſſation des ſacrifice
que l'on comprendra aiſément,
ſidére que ſelon la Loi de Moyſ
ices ne ſe devoient faire que p
ité d'Aaron, & que dans la Judé
le Pſ. CX. Dieu promet un R
un Empire d'une tres grande éte
Roi qui commencera à régner
qui régnera éternellement; qui
idera un ſacerdoce éternel, &
re de Melchiſédec. Eſaïe Ch. XI

les tems du Meſſie, la loi qui mettoit de la diférence entre les viandes, ceſſeroit, & que la chair de porc ne ſeroit pas moins pure que celle de bœuf. III. En éfet, lors que Dieu s'eſt voulu faire un peuple d'entre toutes les nations, il étoit plus raiſonnable qu'il donnât à tous ceux qui conſtituoient ce nouveau peuple, une entiére liberté à l'égard de ces ſortes de loix, que de leur impoſer à tous un même joug.

II. *De la diférence des jours.*

Pour ce qui eſt des jours ſolemnels, & diſtinguez des autres jours, ils furent tous inſtituez en mémoire de la grace que Dieu fit à ſon peuple, de le délivrer du cruel eſclavage qu'il ſoufroit en Egypte, & de le mener dans la terre promiſe. Or Jérémie dit au Ch. XVI. & XVIII. qu'un jour viendroit auquel de nouvelles graces infiniment plus excellentes, obſcurciroient tellement celle-là, qu'à peine en ſeroit-il plus parlé. Outre cela les jours de fête eurent auſſi le même ſort que les ſacrifices. Le peuple vint à les eſtimer plus qu'il ne devoit, & à croire que pourvû qu'il les obſervât exactement, les péchez qu'il pourroit commettre d'ailleurs, ſeroient extrémement légers. C'eſt là-deſſus que Dieu déclare au Ch. I. d'Eſaïe, *qu'il avoit du dégout pour leurs nouvelles lunes, & pour leurs*

fêtes

fêtes; & qu'elles lui étoient tellement à charge, qu'à peine pouvoit-il plus les supporter.

Mais, au moins, dit-on, la loi du Sabbat eſt une loi univerſelle & irrévocable, puis qu'elle a été donnée, non à un ſeul peuple, mais à Adam, le pére de tous les hommes du monde; & cela, immédiatement aprés la création. Je répons que de l'aveu même des plus ſavans d'entre les Juifs, il y a là-deſſus deux loix diférentes: l'une qui ordonne que l'on ſe ſouvienne du jour du Sabbat, Exode XX. 8: l'autre qui porte qu'on le doit ſantifier, Exode XXX. 31. On obéït à la premiére en repaſſant religieuſement dans ſon eſprit la création du monde. On obſerve la ſeconde, en s'abſtenant de toute ſorte de travail. La premiére a été établie dés le commencement du monde, & obſervée par les Patriarches, & par toutes les perſonnes pieuſes qui ont vécu avant la Loi; telles qu'ont été Enoch, Noé, Abraham, Iſaac, & Jacob. Mais on ne voit pas que dans le grand nombre de voyages que ces derniers ont faits, ils ſe ſoient jamais repoſez pour célébrer le Sabbat; au lieu qu'on trouve dans l'hiſtoire ſainte pluſieurs exemples de cette interruption de voyage,

depuis la sortie d'Egypte. Car aprés que les Israëlites eurent été tirez de ce païs, & qu'ils eurent heureusement passé la mer rouge, la premiére chose qu'ils firent, fut de célébrer tranquillement ce grand jour de leur délivrance, en chantant à Dieu un cantique de victoire. Ce fut alors que la seconde loi du Sabbat fut établie. Depuis cela, les Israëlites eurent ordre de le célébrer par un parfait repos. Le premier passage qui en fait mention, est celui où il est parlé de la manne, & de ce que les Israëlites devoient observer en la recueillant, Ex. xxxv. 2. Lev. xxiii. 3. Mais ce qui fait voir que cette maniére d'observer le Sabbat avoit eu lieu dés le jour du passage de la mer rouge, c'est qu'au Ch. v. du Deut. ℣. 15, Dieu donne pour raison de cette observation exacte & religieuse, la délivrance d'Egypte. On voit aussi dans les passages que j'ai aléguez, que dans cette seconde loi Dieu avoit égard aux esclaves, & qu'il vouloit adoucir leur condition, que leurs mâitres rendoient extrémement dure, par le travail sans relâche auquel ils les obligeoient: ce qui a un raport manifeste à la maniére dure & tirannique dont les Israëlites avoient été traitez en Egypte, & à leur afranchissement. Il est vrai que cette loi

obli-

obligeoit auſſi les habitans de Canaan, qui étoient mêlez avec les Iſraëlites. Mais c'étoit afin que le repos fût égal dans tout ce païs là, étant obſervé par tous ceux qui y habitoient. Il y a, au reſte, une preuve tres ſolide, qui fait voir que cette loi n'étoit impoſée qu'aux Iſraëlites, & nullement aux autres nations: c'eſt qu'en pluſieurs endroits de l'Ecriture, elle eſt apellée un ſigne, & même une Aliance particuliére entre Dieu & ſon peuple comme Exod. XXXI. 13. 16.

Cela poſé, je dis, que toutes les choſes qui ont été inſtituées pour ſervir de mémorial à la ſortie d'Egypte, n'étoient pas telles qu'elles dûſſent toûjours durer. Nous l'avons déja montré par les promeſſes que Dieu fait de pluſieurs graces beaucoup plus conſidérables que celles là. Ajoûtez à cela, que ſi la loi qui ordonne de ſe repoſer le ſeptiéme jour, eût été établie dés le commencement du monde, & qu'en vertu de cela elle fût irrévocable, elle auroit toûjours du l'emporter ſur d'autres loix qui lui étoient opoſées, & qu'on ne pouvoit garder qu'en la violant; & c'eſt préciſément le contraire de ce qui eſt arrivé. Les Juifs ont toûjours circoncis leurs enfans en ce jour; & lors que le Temple

ſubſiſtoit, on y égorgeoit des victimes le jour du Sabbat, de même que les autres jours. Les Docteurs Juifs mêmes font bien connôitre qu'ils ne croyent pas cette loi indiſpenſable, lors qu'ils diſent qu'il étoit permis de violer le Sabbat par l'ordre d'un Prophéte; ce qu'ils confirment par l'exemple de la priſe de Jéricho, qui arriva à pareil jour ſous la direction de Joſué. Quelques uns d'entr'eux voyant qu'Eſaïe prédit au Ch. LXVI. 23. que le culte de Dieu ne ſeroit plus afecté aux Sabbats, & aux nouvelles lunes, & qu'il auroit lieu dans tous les jours qui coulent d'un Sabbat à l'autre, & depuis une nouvelle lune juſqu'à celle qui ſuit, en ont conclu aſſez à propos, que lors que le Meſſie ſeroit venu, toute diférence de jours ſeroit entiérement abolie.

III. *A l'égard de la Circonciſion.* Je viens à la Circonciſion. Il faut avouer qu'elle eſt plus ancienne que Moyſe, puis qu'elle a été ordonnée à Abraham & à ſa poſtérité. Mais on doit ſavoir qu'elle lui fut ordonnée comme un commencement & comme une ébauche de l'Aliance Moſaïque. Cela parôit par les termes mêmes de l'inſtitution, *Je te donnerai*, dit Dieu à Abraham, Gen. XVII. *Je te donnerai, & à ta poſtérité, le pais auquel tu as demeuré*

ré comme étranger, le païs, dis-je de Canaan, en poſſeſſion perpétuelle. Garde donc mon Aliance, toi, & ta poſtérité à jamais. C'eſt ici l'Aliance entre moi, & vous & ta poſtérité; c'eſt que tout mâle ſera circoncis. Or nous avons déja vu qu'à cette Aliance il devoit y en ſuccéder une nouvelle, qui ſeroit commune à tous les peuples; & par conſéquent la Circonciſion qui étoit un caractére de diſtinction entre les Iſraëlites & les autres nations, devoit néceſſairement prendre fin. D'ailleurs il eſt clair que la Circonciſion renfermoit un ſens myſtique, & beaucoup plus excellent que celui qu'on y apercevoit d'abord. C'eſt ce que veulent dire les Prophétes, lors qu'ils commandent que l'on circonciſe ſon cœur. Or c'eſt à cette circonciſion intérieure que tendent tous les préceptes de Jéſus Chriſt. Ce ſens myſtique nous oblige d'en cherher auſſi un dans les promeſſes que Dieu atacha à la Circonciſion. Selon ce ſens, la terre promiſe ſignifioit la vie éternelle: or perſonne ne l'a plus clairement révélée que Jéſus Chriſt. Et ſelon ce même ſens, la promeſſe que Dieu fait à Abraham de le conſtituer le pére de pluſieurs nations, devoit avoir ſon principal acompliſſement, lors qu'au lieu de

quelques peuples, dont il étoit le pére ſelon la chair, toutes les nations du monde viendroient à imiter ſa foi. Or c'eſt ce qui n'eſt arrivé que par l'Evangile. Cela poſé, il n'y a plus lieu d'être ſurpris que ce qui ſervoit à préfigurer ces choſes ſpirituelles, ait été aboli lors qu'elles ont été acomplies. Si l'on penſe que les graces de Dieu étoient atachées à ce ſceau, on n'a qu'à conſidérer qu'Abraham même, avant qu'il l'eût reçu, n'a pas laiſſé d'être agréable à Dieu; & que dans tout le tems que les Iſraëlites voyagérent par les deſerts de l'Arabie, ils ont omis cette cérémonie religieuſe, ſans que Dieu ait témoigné que cela lui déplaiſoit.

Aprés cela, n'eſt-il pas ſurprenant que les Juifs ayent rejetté Jéſus Chriſt & ſes Apôtres, au lieu de leur rendre graces de ce qu'ils les afranchiſſoient du fardeau peſant des cérémonies; puis que d'ailleurs les miracles qu'ils leur voyoient faire, & qui ne cédoient en rien à ceux de Moyſe, ne leur permettoient pas de douter qu'ils n'euſſent l'autorité néceſſaire pour les délivrer de ce joug. Ils devoient être d'autant plus portez à recevoir favorablement ces premiers Docteurs de nôtre Religion, que ceux-ci n'exigeoient pas d'eux abſolu-

ment

ment qu'ils acceptaſſent cette délivrance, & qu'ils leur laiſſoient une entiére liberté de vivre comme il leur plairoit, pourvû ſeulement qu'ils ſuiviſſent les ſaintes régles de l'Evangile; & que, d'ailleurs, ils ne prétendiſſent pas aſtreindre à l'obſervation des cérémonies, les étrangers à qui elle n'avoit jamais été ordonnée. Cela ſeul ſufit pour faire voir avec quelle injuſtice les Juifs rejettérent Jéſus Chriſt, ſous prétexte qu'il aboliſſoit la loi cérémonielle.

Aprés avoir répondu à cette objection, qui eſt preſque la ſeule que les Juifs ayent à faire contre les miracles de Jéſus Chriſt, je viens aux autres argumens qui ſont propres à les convaincre de la vérité du Chriſtianiſme.

Que les Juifs conviennent qu'un Meſſie a été promis.

Ils demeurent d'acord avec nous, que dans les Oracles des Prophétes, Dieu promet un homme infiniment plus excellent que tous les autres par le miniſtére de qui Dieu leur a fait quelques graces ſignalées. Ils apellent cet homme, *Meſſie*, nom commun à tous ceux qui ont reçu quelque onction, mais qui lui convient d'une maniére infiniment plus grande & plus ſublime qu'à tous les autres. Nous aſſurons que cet homme eſt venu: ils prétendent qu'il doit

description que l'Ecriture fait du Temple de Salomon; on verra que l'avantage du nouveau Temple sur l'ancien ne consistoit ni dans la grandeur du bâtiment, ni dans la qualité des matériaux, ni dans la perfection de l'architecture, ni dans la magnificence des ornemens. Les Docteurs Juifs mêmes ont remarqué qu'il manquoit au second Temple deux choses tres avantageuses qui se trouvoient dans le premier; l'une étoit une lumiere éclatante, qui marquoit visiblement la présence de la Majesté de Dieu; l'autre étoit l'inspiration divine. Mais il n'est pas besoin de sortir du texte que nous avons cité, pour découvrir en quoi le second Temple devoit être plus excellent que l'autre: puis que Dieu y promet *qu'il y affermira sa paix*, c'est à dire sa grace & sa bienveillance, *comme par une Alliance ferme & perpétuelle.* La même promesse est expliquée un peu plus au long au Ch. III. de Malachie, *Voici, j'envoyerai mon Ange qui préparera mes voyes, & aussi tôt après le Seigneur que vous desirez, le messager de l'Aliance, lequel fait vôtre joye, entrera dans son Temple.* Or dans le tems que Malachie vivoit, le second Temple étoit bâti: donc le Messie a du venir pendant que le second Temple subsistoit. Sur quoi

le Meſſie devoit parôitre, & qui s'acorde avec la premiére, c'eſt l'établiſſement que le meme Prophéte predit que Dieu feroit d'un Empire univerſel, aprés que la poſtérité de Séleucus & de Lagus auroit ceſſé de régner. Or le Royaume d'Egypte, qui finit ſous Cléopatre, la derniére perſonne de la race de Lagus, finit un peu avant la naiſſance de Jéſus Chriſt. Une troiſiéme marque du tems de l'avénement du Meſſie, ſe trouve au Ch. IX. de Daniel, où il eſt dit, que peu aprés cet avénement la ville de Jéruſalem ſeroit détruite, & Joſéphe même a entendu cet Oracle de cette totale deſtruction qui arriva de ſon tems: donc le tems marqué pour cet avénement étoit alors paſſé. La derniére marque du tems que nous cherchons, ſe recueille du Ch. II. d'Aggée. Zorobabel chef des Juifs & Jéſus fils de Joſédec ſouverain Sacrificateur ne pouvoient voir ſans une extréme affliction que le Temple qu'ils bâtiſſoient, ne répondît pas à la magnificence du premier. Dieu les conſole, en leur promettant que la gloire de ce ſecond Temple ſeroit plus grande que celle de l'autre. Or ſi l'on confronte la deſcription de ce Temple, telle qu'elle ſe trouve dans l'hiſtoire ſainte de ces tems là, & dans les écrits de Joſéphe, avec la

doit venir. Voilà le grand procés que nous avons les uns contre les autres. Mais qui prendrons nous pour nos juges, si non les livres qu'eux & nous tenons également pour divins? Consultons les donc, & voyons s'ils ne decident pas la choſe en nôtre faveur.

Que ce Meſſie eſt venu. I. Preuve; le tems marqué pour la venue eſt expiré.

Daniel, à qui le prophéte Ezéchiel a rendu le témoignage d'une piété eminente, n'a pas eu ſans doute deſſein de nous tromper. Et l'on ne peut pas dire non plus qu'il ait été trompé par l'Ange Gabriel. Or c'eſt en qualité de diſciple de cet Ange, qu'il nous dit au Ch. IX de ſa prophétie, que depuis l'Edit en vertu duquel les Juifs rebâtiroient Jéruſalem, il s'écouleroit moins de 500 ans, avant que le Meſſie parût. Depuis cet Edit juſqu'à nôtre ſiécle plus de 2000 ans ſe ſont paſſez. Cependant le Meſſie que les Juifs attendent n'eſt pas encore venu: & ils n'en peuvent nommer perſonne qui ſoit venu en cette qualité dans le tems marqué par Daniel. D'ailleurs, Jéſus Chriſt eſt venu ſi préciſément dans ce terme, que Néhumias, Docteur Juif, qui vivoit 50 ans avant lui, disoit qu'avant que 50 ans ſe fuſſent écoulez, on verroit l'acompliſſement de cet Oracle.

Une ſeconde marque du tems, auquel

faut remarquer, que lors que les Juifs désignent le tems par *la durée du second Temple*, ils entendent par là tout le tems qui a coulé depuis Zorobabel jusqu'à Vespasien. Et la raison de cela est que sous Hérode le Grand, le Temple ne fut pas, à proprement parler, relevé de ses ruïnes, mais rebâti peu à peu, & partie aprés partie: ce qui ne devoit pas empêcher qu'on ne l'apellât le même Temple. Toutes ces marques qui caractérisoient le tems du Messie, firent tant d'impression sur les Juifs du tems de Jésus Christ & sur les peuples voisins, & elles produisirent une atente si ferme & si constante, que plusieurs d'entr'eux regardérent Hérode comme le Messie, d'autres le crurent voir en la personne de Judas le Gaulonite; & d'autres tombérent dans la méme erreur à l'égard de quelques autres personnes un peu distinguées.

Rép. à l'object. que l'avénement a été diféré à cause des péchez du peu

Comme les Juifs se sentent extrémement pressez par ces argumens, qui prouvent que le Messie est venu; quelques uns pour les éluder, disent que les péchez des Juifs, sont cause qu'il n'est pas venu dans le tems auquel Dieu avoit promis de l'envoyer. Mais pour ne pas dire que la promesse que Dieu en fait, marque un des-

deſſein abſolu, & non pas un deſſein conditionnel, c'eſt à dire, que Dieu ne promet pas de donner le Meſſie, au cas que ſon peuple demeure ſaint & juſte, mais qu'il promet abſolument qu'il le lui donnera: ſans cette réponſe, dis-je, comment la venue du Meſſie auroit-elle pu être diférée a cauſe des péchez du peuple; puis que Dieu, dans les mémes Oracles, avoit auſſi prédit, qu'en punition du grand nombre de péchez énormes que le peuple avoit commis, il détruiroit Jéruſalem peu de tems aprés que le Meſſie ſe ſeroit préſenté à ce peuple? Mais ce qu'il y a de plus fort, c'eſt que la raiſon même pour laquelle il devoit venir, c'étoit afin qu'il remédiât à la corruption extréme du ſiécle auquel il parôitroit; & qu'avec des loix propres à corriger les mœurs, il aportât aux hommes le pardon de leurs crimes. C'eſt dans cette vue que Zacharie dit au Ch. XIII. *qu'il y auroit une ſource ouverte à la maiſon de David & à tous les habitans de Jéruſalem, pour les nettoyer de leurs péchez*; Les Juifs mêmes apellent ſouvent le Meſſie *ISCH COPHER*, c'eſt à dire, *Celui qui apaiſe ou qui expie*. Or il eſt de la derniére abſurdité de dire, que parce qu'une certaine maladie eſt ſurvenue, on a diféré d'apor-

d'aporter le remède qui étoit préciſément deſtiné à la guérir.

Outre tous les paſſages qui marquent expreſſément le tems du Meſſie, & d'où nous concluons invinciblement que ce tems eſt paſſé, les Juifs n'ont qu'à jetter les yeux ſur leur état préſent pour en être convaincus. Lors que Dieu traita Aliance avec eux par Moyſe, il leur promit qu'ils poſſéderoient la Paleſtine tranquillement & heureuſement, tant qu'ils méneroient une vie conforme à ſes préceptes. A quoi il ajoûta des menaces de banniſſement, & de pluſieurs autres maux de cette eſpéce, au cas qu'ils vinſſent à violer ſes loix. Mais il leur promit, cependant, que ſi aprés avoir quelque tems gémi ſous la peſanteur de ces maux, ils venoient à ſe repentir de leurs crimes, & qu'ils rentraſſent dans les bornes de leur devoir, il ſe laiſſeroit toucher de compaſſion pour eux, & les feroit retourner en leur païs, quand même ils auroient été diſperſez juſqu'aux extrémitez de la terre. Cela ſe voit en pluſieurs paſſages, particuliérement au Ch. XXX du Deutér. & au I. de Néhémie. Or depuis plus de 1500 les Juifs ſont bannis de leur païs; ils n'ont plus de Temple; & ſi quelquefois ils ont entrepris d'en rebâtir un,

II. *preuve. Comparaiſon de l'état préſent des Juifs avec ce que la Loi leur promettois.*

ils

énorme & dont la punition n'eſt pas encore achevée. Si c'eſt la ſeconde de ces deux choſes, qu'ils nous diſent quel eſt ce crime; & s'ils ne le peuvent, qu'ils commencent donc à ajoûter foi à ce que nous diſons, que ce crime n'eſt autre que celui d'avoir rejetté le Meſſie, qui eſt venu avant que ces malheurs leur arrivaſſent.

Que Jéſus eſt le Meſſie. Preuves tirées des prédictions.

Juſqu'ici j'ai prouvé que le Meſſie doit être venu : je vais préſentement montrer qu'il n'eſt autre que le Jéſus que nous adorons. Tous les autres qui ſe ſont vantez d'être le Meſſie, ou qui ont même paſſé pour tels n'ont laiſſé aucune Secte qui conſervât ce ſentiment. Nous n'en voyons aujourd'hui aucune qui faſſe profeſſion de reconnoître pour tel, ni Hérode, ni Judas le Gaulonite, ni Barchochébas, qui ſous l'Empire d'Adrien ſe dit être le Meſſie, & qui trompa les plus éclairez. Mais depuis que Jéſus Chriſt eſt venu au monde, juſqu'à nôtre ſiécle, il y a toujours eu dans toute l'étendue de la terre, & il y a encore aujourd'hui un nombre infini de perſonnes qui ſuivent ſa doctrine, & qui le révérent comme le Chriſt. Je pourrois aporter ici beaucoup de choſes, qui ont été autrefois ou prédites ou crues touchant le Meſſie, leſquelles nous croyons avoir été vérifiées

en

en la perſonne de Jéſus Chriſt, & qu'on ne prétend pas même avoir été acomplies en aucun autre. En voici quelques unes. Jéſus Chriſt étoit de la famille de David: il eſt né d'une Vierge; comme l'aprit par révélation celui qui avoit épouſé Marie, & qui l'auroit renvoyée, s'il eût cru qu'elle fût enceinte d'un autre ſelon les voyes ordinaires: il eſt né à Bethléhem: il a commencé à prêcher en Galilée: il a guéri toutes ſortes de maladies: il a rendu la vue aux aveugles, & redreſſé les boiteux. Mais je me contente de remarquer une choſe que David, Eſaïe, Zacharie, & Oſée avoient prédite, & dont l'acompliſſement ſubſiſte encore aujourd'hui; c'eſt que le Meſſie devoit être le Docteur non ſeulement des Juifs, mais auſſi des autres nations; qu'il anéantiroit le culte des fauſſes Divinitez, & qu'il rangeroit au ſervice d'un ſeul Dieu une grande multitude d'étrangers. Avant la venue de Jéſus Chriſt, preſque tout le monde étoit plongé dans l'Idolatrie. A peine a-t'il paru, qu'elle commença à s'évanouïr peu à peu, & que non ſeulement pluſieurs particuliers, mais des Rois, & des nations entiéres quitérent les faux Dieux, pour ne plus adorer que le ſeul vrai Dieu. Cet heureux changement

n'eſt pas l'éfet des enſeigne
teurs Juifs, mais de la do
diſciples de Jéſus Chriſt, &
rent aprés eux, prêchére
monde. Par là, ceux qu
encore le peuple de Dieu,
& l'on vit acompli ce que Ja
phétiſé au Ch. XLIX. de la
vant que l'autorité du gouv
fût entiérement ôtée à la po
le Silo, c'eſt à dire le Meſſ
raphraſe Chaldaïque, & ſel
terprétes, le Silo, dis-je,
que les nations étrangéres
droient ſoumettre à lui.

Rép. à l'obj. que quelques unes de ces prédictions n'ont pas été acomplies.

Les Juifs nous objectent taines choſes qui ont été pré les tems du Meſſie, n'ont leur acompliſſement. Je prédictions qu'ils aportent ſont ou obſcures, ou ſuje interprétations, & que par les ne nous doivent pas faire choſes qui ſont tres intelligi res; telles que ſont, la ſain rale de Jéſus Chriſt; la gra compenſe qu'il a promiſe à clarté & l'évidence des term il la propoſe. A quoi ſi

miracles, qui ne voit que ce devoient être des raiſons ſufiſantes pour faire embraſſer ſa doctrine? Pour ce qui eſt des prophéties, leur obſcurité, qui leur a fait donner le nom de livres fermez, eſt telle qu'on ne peut ſouvent les entendre ſans le ſecours de la grace. Or il eſt juſte que Dieu refuſe ce ſecours à ceux qui n'ont pas voulu profiter des lumiéres plus vives & plus convainquantes que ne ſont les Oracles. Pour ce qui eſt des paſſages qu'ils nous objectent, ils ſavent bien eux mêmes qu'ils peuvent recevoir pluſieurs explications. Si quelqu'un veut ſe donner la peine de confronter les anciens Interprétes, qui ont vécu pendant la captivité de Babylone, ou dans les tems de Jéſus Chriſt, avec ceux qui ont écrit depuis que le nom de Chrétiens eſt devenu odieux aux Juifs, il trouvera que les premiers ont expliqué les paſſages controverſez, d'une maniére aſſez conforme au ſens que nous leur donnons; & il en conclurra avec raiſon, que ſi les nouveaux Interprétes ont inventé d'autres ſens, éloignez de ceux que les anciens Juifs recevoient auſſi bien que nous, ils ne l'ont fait que par paſſion, & dans le deſſein de ſe faire des armes contre nous.

* *Eſaïe.* XXIX. 2. *Dan.* XII. 4. 9.

Mais pour dire quelque choſe de plus par-

particulier ſur ces prédictions non acomplies, les Juifs, tout atachez qu'ils ſont à la lettre, & au ſens propre des mots n'ignorent pas qu'il y a quantité d'endroits dans l'Ecriture, qui ſe doivent entendre dans un ſens de métaphore & de figure. Tels ſont ceux qui atribuent à Dieu des choſes qui n'apartiennent qu'à l'homme, qui diſent qu'il eſt deſcendu, & qui lui donnent une bouche, des oreilles, des yeux, des narires &c. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas auſſi expliquer dans un ſens de figure la plus part des choſes qui ſont prédites touchant les tems du Meſſie? Pourquoi n'entendrions-nous pas ainſi ce qui eſt dit, *qu'a-*
Eſ. XI. 6. *lors le loup pâitra avec l'agneau, le léopard avec le chevreau, & le lion avec le bétail; que l'enfant ſe jouera avec l'aſpic; que la*
Eſ. II. 6. *montagne de Dieu s'élévera au deſſus des autres montagnes & que les étrangers y aborderont pour y ſacrifier.* Enfin, il y a certaines promeſſes qui paroiſſent abſolues, mais qui dans le fonds renferment une condition; & cette condition ſe peut découvrir ou dans ce qui précéde, ou dans ce qui ſuit, ou dans le ſens même de la promeſſe. C'eſt ainſi que Dieu a promis beaucoup de choſes aux Juifs, au cas qu'ils reçuſſent le Meſſie, & qu'ils lui vouluſſent obéir.

obéïr. Et ſi l'événement n'y a pas répondu, c'eſt à eux mêmes, & non pas à Dieu, qu'ils s'en doivent prendre. S'il y a quelques promeſſes abſolues & indépendantes de cette condition, qui ne ſoient pas encore acomplies, il ne s'enſuit pas de là qu'elles ſoient vaines, ou que nous les apliquions mal, mais que nous en devons encore atendre l'éfet. Car les Juifs tiennent pour conſtant que le tems, ou ſi l'on veut, le régne du Meſſie, doit durer juſqu'à la conſommation des ſiécles.

Rép. à l'obj. priſe de la baſſeſſe & de la mort de Jéſus Chriſt.

La plus part des Juifs ſont choquez de la condition obſcure & baſſe de Jéſus Chriſt; mais à tort. Ils devroient avoir apris en mille endroits de l'Ecriture que Dieu éléve les humbles, & qu'il abaiſſe les orgueilleux. Ils devroient y avoir remarqué que Jacob qui avoit paſſé le Iordain ſans autre équipage que ſon bâton, le repaſſa quelque tems aprés avec une quantité incroyable de bétail; que Moyſe étoit exilé, pauvre, & réduit à la condition de berger, lors que Dieu lui aparut dans le buiſſon, & lui donna la conduite de ſon peuple; que David fut tiré d'entre les troupeaux pour être élevé ſur le trône; qu'en un mot, l'Ecriture ſainte eſt pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. A l'égard du Meſſie, les

* *Ef.* LXI. 1. * *Ef.* XLII. 2. 3. 4.

les Prophétes disent que la * nouvelle de sa venue seroit agréable aux pauvres; * qu'il n'exciteroit ni querelles ni disputes; qu'il agiroit d'une maniére pleine de douceur; qu'il épargneroit le roseau cassé, & qu'il n'éteindroit pas dans le lumignon fumant ce qu'il y resteroit de chaleur.

Les maux qu'il a souferts, & la mort même qu'il a subie, ne doivent pas le rendre plus odieux que cette condition peu relevée. Souvent Dieu permet que non seulement les gens de bien soient inquiétez & afligez par les méchans, comme Lot le fut par les habitans de Sodome; mais que ceux-ci même les fassent mourir. Abel fut massacré par son frére; Esaie fut scié; les fréres Macchabées & leur mére expirérent au milieu des tourmens. Dans le Pf. LXXIX. que les Juifs chantent aussi bien que nous, on voit une triste description des cruautez que les ennemis de ce peuple avoient exercées contre lui. *Ils ont donné*, dit le Psalmiste, *les corps morts de tes serviteurs aux oiseaux pour leur servir de pâture. Les restes de ceux que tu aimes, ô Dieu, ont servi de nourriture aux bêtes. Ils ont répandu leur sang aux piez des murs de Jérusalem, & il ne s'est trouvé personne qui les ensevelit. &c.* Quand tous ces exemples nous manqueroient

roient, le Ch. LIII. *d'Eſ.* prouveroit ſuſiſamment à toute perſonne atentive, que le Meſſie a du parvenir à ſon regne par les miſéres, & par la mort; & aquerir ainſi le pouvoir d'enrichir les Fidéles des biens les plus excellens. Nous le mettrons ici tout entier. *Qui a cru à nôtre parole, & qui a reconnu la puiſſance de Dieu? La cauſe de cette incrédulité eſt, qu'Il s'eſt élevé comme un tendre rejetton ſous les yeux de Dieu, & comme une herbe qui nait dans un fonds ſablonneux. Il ne paroiſſoit en ſon viſage rien de beau ni d'atrayant; & quand on le regardoit, on n'y voyoit rien qui le fît deſirer. Il étoit expoſé au mépris, & étoit tenu pour le plus abjet de tous les hommes. Il a reſſenti beaucoup de douleurs & d'amertume. Tout le monde ſe détournoit de lui, tant il étoit mépriſé & peu eſtimé. Cependant il eſt certain qu'il a porté nos maladies, & qu'il a enduré nos maux. Nous l'avons regardé comme un homme frapé & batu de Dieu, & acablé d'aſlictions. Mais il a été bleſſé pour nos péchez & froiſſé pour nos crimes. La peine qui nous devoit aquerir le ſalut, lui a été infligée, & ſes meurtriſſures nous ont été données pour reméde. Car nous nous étions tous égarez comme des brebis*

bis, les uns d'un côté, les autres d'un autre; & Dieu lui a fait ſentir la peine qui étoit due à nos crimes. Cependant, lors qu'il étoit au fort de ſes afflictions & de ſes tourmens, il n'a pas ouvert la bouche; de même qu'un agneau eſt muet ſur le point d'être égorgé, & une brebis lors qu'on la tond. Aprés avoir été lié, & condamné, on lui a ôté la vie. Mais qui pourra exprimer dignement la durée de la vie qu'il a recouvrée. Il a donc été retranché de cette terre où nous vivons; mais ce mal lui eſt arrivé à cauſe des crimes de mon peuple. Juſques à ſa mort & à ſa ſépulture il a été livré entre les mains des puiſſans & des impies, bien qu'il n'eût fait tort à perſonne, & que jamais aucune fraude ne ſe fût trouvée dans ſes diſcours. Mais quoique Dieu ait permis qu'il fût froiſſé juſques là, & qu'il endurât de ſi grandes douleurs; néanmoins, parce qu'il s'eſt conſtitué victime expiatoire, il ſe verra de la poſtérité; il prolongera ſes jours, & le bon plaiſir de Dieu réuſſira entre ſes mains. Se voyant délivré de tous ſes maux, dit l'Eternel, il ſera comblé de joye, ſur tout, parce qu'étant mon ſerviteur juſte & fidéle, il en juſtifiera pluſieurs par ſa doctrine, & éfacera leurs péchez. Lors que les dépouilles ſe partage-

ront entre les combatans, je lui en donnerai une part excellente; parce qu'il s'eſt livré à la mort; qu'il a été mis au rang des ſcélérats; & que portant la peine des péchez des autres, il s'eſt établi interceſſeur pour ceux qui étoient coupables.

Nous défions ceux que nous combatons ici, de nous pouvoir marquer quelques uns de leurs Rois ou de leurs Prophétes, à qui tout ce chapitre ſe puiſſe apliquer. Les Juifs modernes ſe ſont aviſez de prétendre qu'il s'agiſſoit ici, non d'une perſonne ſinguliére, mais de leur nation même diſperſée dans tous les endroits du monde; & qui à la faveur de cette diſperſion, devoit faire par tout un grand nombre de Proſélytes par ſes bons exemples, & par ſes diſcours. Mais I. cette explication choque une infinité de paſſages de l'Ecriture, qui diſent clairement qu'il n'eſt rien arrivé de fâcheux aux Juifs, qu'ils n'ayent mérité par leurs crimes; rien même qui ne ſoit beaucoup au deſſous de ce qu'ils ont mérité. II. La ſuite & l'enchâinure de ce diſcours prophétique ne s'ajuſte nullement avec cette interprétation. Le Prophéte, ou ce qui s'acorde mieux aux termes de ce paſſage, Dieu lui-même s'exprime ainſi, *Ce mal lui eſt arrivé à cauſe des péchez de*

Dan. IX. Neh. IX. &c.

mon peuple. Or le peuple d'Eſaïe, ou plutôt, celui de Dieu, par diſtinction, n'eſt autre que la nation Juive: & par conſéquent celui dont Eſaïe dit qu'il a ſoufert de ſi terribles maux pour ſon peuple, ne peut pas être le peuple Hébreu. Les anciens Docteurs Juifs étoient donc beaucoup plus raiſonnables que ceux d'aujourd'hui, lors qu'ils avouoient que tout ce chapitre regarde le Meſſie. Cet aveu, & le reſpect de l'antiquité, ont obligé quelques Juifs modernes de feindre deux Meſſies, l'un, diſent-ils, fils de Joſeph qui devoit ſoufrir beaucoup de maux, & même une mort ſanglante; & l'autre, qui ſera fils de David, qui régnera glorieuſement; & dont toutes les entrepriſes auront un tres heureux ſuccés. Mais on ſent bien que c'eſt là une pure défaite, & qu'il eût été bien plus naturel & plus conforme aux Oracles des Prophétes, de reconnôitre un ſeul Meſſie, à qui mille traverſes terminées par le dernier ſuplice, ouvriroient un chemin à la Royauté. C'eſt ce que nous croyons à l'égard de Jéſus Chriſt, & c'eſt auſſi ce que l'événement a parfaitement confirmé.

Examen du pré- Il y a bien des Juifs qui embraſſeroient la doctrine de l'Evangile, s'ils n'étoient

retenus

retenus par une grande opinion qu'ils ont conçue de la vertu & de la probité de leurs Ancêtres, & sur tout des Sacrificateurs qui par un éfet de leurs préjugez, ont condamné Jésus Christ & rejetté sa doctrine. Je n'ai pas dessein de faire ici des reproches à ces sortes de Juifs. Cependant la nécessité d'une juste défense m'oblige à leur dépeindre ici ces Ancêtres, pour qui ils ont tant de vénération. Je ne le ferai que par les couleurs & par les traits que me fournissent les termes exprés de leur Loi, & des livres de leurs Prophétes. C'est là qu'assez souvent ils sont traitez d'hommes incirconcis de cœur, & d'oreilles; de peuple hypocrite, qui pendant qu'il honore Dieu de ses lévres, & par tout l'apareil des cérémonies, le déshonore dans le fonds par un esprit profane & éloigné de lui. Ce sont leurs Ancêtres, qui en vinrent presque à un parricide contre la personne de Joseph, & qui changérent ce cruel dessein en celui de le vendre pour esclave. Ce sont leurs Ancêtres, qui par des revoltes continuelles rendirent la vie ennuyeuse à Moyse; à ce Moyse, qui étoit leur chef & leur libérateur; & aux ordres de qui ils avoient vû plusieurs fois l'air, la terre, & la mer obéïr sans résistance. Ce sont leurs

jugé favorable que beaucoup de Juifs ont pour ceux qui ont condamné Jésus Christ

Ancêtres,

Ancêtres, qui conçurent du dégoût pour le pain que Dieu leur envoya du ciel, & qui dans le tems même qu'ils étoient encore pleins de la chair de ces oiſeaux dont il les avoit nourris miraculeuſement, furent aſſez inſolens pour ſe plaindre, comme s'ils euſſent été travaillez de la famine la plus cruelle. Ce ſont leurs Ancêtres qui abandonnérent, avec la derniére perfidie, David l'un de leurs plus grands & de leurs meilleurs Rois, pour ſuivre ſon fils dans ſa rebellion. Ce ſont leurs Ancêtres, qui tuérent dans le parvis du Temple Zacharie fils de Jojada; & qui par là firent du Sacrificateur même la victime de leur cruauté. A l'égard de leurs ſouverains Sacrificateurs, c'eſt de ce rang que furent ceux qui par de fauſſes acuſations atentérent à la vie de Jérémie le Prophéte, & qui l'auroient infailliblement perdu, ſi le crédit de quelques Grans ne l'eût arraché à leur fureur. Toûjours eurent-ils aſſez d'autorité pour extorquer du Roi une permiſſion de renfermer ce Prophéte dans un cachot, où il demeura juſqu'à la priſe de Jéruſalem.

Si quelqu'un s'imaginoit que les Juifs qui vivoient du tems de Jéſus Chriſt, avoient beaucoup plus de probité que ceux dont

dont nous venons de parler, il n'a, pour ſe détromper, qu'à lire l'hiſtoire de Joſéphe. C'eſt là qu'il pourra voir dans les Juifs d'alors, les crimes les plus atroces, ſuivis des punitions les plus éfroyables, quoi que moindres que leurs crimes, au jugement même de cet Auteur. Le Sanhédrin ne valoit pas mieux que le peuple: & cela n'eſt pas étonnant; puis qu'il étoit compoſé de perſonnes, que la faveur & le caprice des Grans élevoit à cette dignité, contre la coutume ancienne, qui étoit d'élire librement & par l'impoſition des mains. Je dis la même choſe des Pontifes, dont la charge devenue annuelle de perpétuelle qu'elle étoit, fut ſouvent livrée à celui qui en ofroit le plus.

Faut-il donc trouver étrange que des gens fiers & ſuperbes, d'une ambition exceſſive, & d'une avarice inſatiable, ayent été remplis de rage à la vue d'un homme, qui, quand même il n'auroit pas ouvert la bouche contre leurs defauts, les en reprenoit aſſez par la ſainteté de ſes préceptes. Ils ne lui ont rien imputé dont ils n'ayent autrefois chargé les perſonnes les plus éminentes en piété & en vertu. C'eſt ainſi que * celui des deux Michées qui vécut du tems

* Il y a eu deux Prophétes de ce nom, l'un qui

tems de Joſaphat, fut mis en priſon pour avoir maintenu conſtamment la vérité contre les opoſitions des faux Prophétes. Achab fit à Elie le même reproche que les Sacrificateurs Juifs faiſoient à Jéſus Chriſt; qu'il étoit un perturbateur du repos de la nation. On intenta contre Jérémie la même acuſation qui fut depuis intentée à Nôtre Seigneur; qu'il avoit prophétizé contre le Temple. Ajoûtons à cela ce que les anciens Docteurs d'Iſraël ont écrit des tems du Meſſie; *Alors*, diſent-ils, *les hommes égaleront les chiens en impudence, les ânes en opiniâtreté, & les bêtes féroces en cruauté.* Enfin Dieu lui même qui avoit prévû de tout tems quelle diſpoſition de cœur auroient les Juifs, lors que le Meſſie viendroit au monde, prédit par la bouche de ſes Prophétes, *a* que le peuple qu'il n'avoit pas juſques là comté pour ſien deviendroit ſon peuple; *b* qu'à peine de chaque ville & de chaque village y auroit-il un Juif ou deux qui alaſſent adorer ſur la montagne ſainte: mais que les étrangers ſupleroient ce qu'il manqueroit au nombre

a *Oſ.* XI. 24.

b *Jer.* III. 14. 17.

qui vivoit du tems de Joſaphat & d'Achab, & c'eſt celui dont il s'agit ici. L'autre a vécu environ 100 ans aprés, & c'eſt ce dernier dont nous avons un livre de prophéties.

bre des Juifs fidéles & ſaints ; * que le Meſſie ſeroit aux Juifs un ſujet de ſcandale, & une ocaſion de ruïne ; & que cette pierre, aprés avoir été rejettée par ceux qui avoient la conduite du bâtiment de la maiſon, ſeroit miſe dans le principal lieu, pour ſervir de baſe à tout l'édifice, & pour le rendre plus ſolide & plus durable. *Eſ.* VIII 14. *Pſau.* CXVIII.

Il faut préſentement répondre aux deux acuſations que les Juifs mettent en avant contre le culte que nous rendons à Dieu. La premiére eſt, que nous adorons pluſieurs Dieux. Mais cette acuſation ne vient que d'une fauſſe explication de nos ſentimens, qui leur eſt ſuggérée par la haine & par la préocupation. Car pourquoi nous objecter cela plutôt qu'à Philon Juif, qui en pluſieurs endroits de ſes écrits, établit trois choſes en Dieu, & qui par le *nom de Dieu* entend *la raiſon ou, la parole de Dieu* ; *laquelle*, dit-il, *a créé le monde, & n'eſt pas ſans principe, comme Dieu qui eſt le pére de tout, quoi qu'elle n'ait pas été produite de la même maniére que les hommes?* Le même Philon, & un autre Docteur nommé Moyſe, fils de Néhéman, apellent auſſi cette parole, *l'Ange*, & le *Lieutenant de Dieu* dans le Gouvernement *de l'Univers.* Pourquoi, encore, nous faire *Rép. à l'obj. que les Chrét. adorent pluſieurs Dieux.*

faire cette objection plutôt qu'aux Cabaliſtes, qui diſtinguent en Dieu trois Lumiéres, que quelques uns d'entr'eux apellent des mêmes noms que nous, Pére, Fils & St. Eſprit? Pour ne parler ici que de ce qui eſt le plus univerſellement reconnu des Juifs: cet Eſprit qui a rempli & inſpiré les Prophétes, n'eſt pas une choſe créée, & il eſt néanmoins diſtingué de celui qui l'envoyoit. C'eſt auſſi ce qu'il faut dire de cette merveille du premier Temple que les Juifs nomment *Schekina*. La plus part des Docteurs de ce peuple ont enſeigné que cette vertu de Dieu, à laquelle ils donnent auſſi le nom de ſageſſe, habiteroit dans le Meſſie. Et c'eſt dans cette vue que l'Auteur de la Paraphraſe Chaldaïque apelle le Meſſie, *la Parole de Dieu*; & que David, Eſaïe, & quelques autres, lui atribuent le ſacré nom de Dieu & de Seigneur.

Rép. à l'object. que les Chrét. adorent la nature humaine.

La ſeconde acuſation dont les Juifs nous chargent, c'eſt que nous rendons à la créature le culte qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul. Mais elle n'eſt pas plus dificile à repouſſer que la précédente. * En éfet, nous ne déférons

* Dans toute cette réponſe, l'Auteur ne fonde l'adoration qui eſt duë à Jéſus Chriſt que ſur ſon exal-

férons au Meſſie que l'honneur & que l'adoration qui nous eſt preſcrite au Pſ. II. & au CX. Or David Kimchi même, grand enne-

exaltation: ſans doute afin de diſputer plus commodément contre les Juifs. Cet endroit & celui que j'ai marqué p. 175. où l'Auteur réduit la Rel. Chrét. a fort peu de chefs, ſont aparemment ce qui a fait dire à bien des gens, & entr'autres à l'illuſtre M. de Saumaiſe dans un livre qu'il a fait contre l'Auteur ſous le nom de *Simplicius Verinus*, que Grotius avoit fait parôitre dans ce Traité qu'il panchoit déja du côté des Sociniens. Mais ne pourroit-on pas dire pour ſa juſtification, que voulant prouver la Rel. Chr. par la grande étendue du Chriſtianiſme, comme il l'a fait p. 145. il s'eſt vu obligé de détourner les yeux des lecteurs de deſſus ſes diviſions, pour lui donner plus d'uniformité; & de diſſimuler, par conſéquent, toutes ſes grandeurs, en la répréſentant dans une généralité qui embraſſe toutes ſes Sectes. Ce qui favoriſe cette conjecture, c'eſt que quoi qu'il ait écrit ce Traité dans un tems auquel ſelon l'aveu de tout le monde il ne panchoit pas vers la Communion Rom. il ne laiſſe pas de ménager ceux de cette Comm. comme il parôit par l'endroit où il refute le culte que les Payens rendoient aux intelligences médiatrices, & ſubordonnées à Dieu, & celui des Héros aprés leur mort p. 193. 194. &c. Il auroit pu renverſer ces deux cultes par cette ſeule raiſon, que le culte religieux n'apartient qu'à l'Etre infini. Il ne le fait pas, & il ſe contente de certaines raiſons, qui ſont bonnes contre les Payens, mais qui ne font rien ou preſque rien contre les *Catholiques*.

ennemi des Chrétiens, reconnoit que le 1^r^ de ces Pſeaumes prophétiques n'a été acompli que tres imparfaitement en la perſonne de David; & qu'il regarde le Meſſie d'une maniére plus pleine & plus excellente. Pour ce qui eſt dit Pſ. CX. nous oſons aſſurer qu'il porte uniquement ſur le Meſſie. Rien n'eſt plus vain, ni plus frivole, que ce que diſent là-deſſus les Juifs modernes, dont les uns le raportent à Abraham, les autres à David, & quelques autres à Ezéchias. Ce Pſeaume à été compoſé par David, comme il parôit par le tître. Ainſi, ce que le Prophéte déclare que Dieu dit à ſon Seigneur, ne peut être regardé comme étant dit à David, ni à Ezéchias qui a été l'un des deſcendans de ce Roi, & qui n'a eu ſur lui aucune prééminence qui obligeât David à l'apeller ſon Seigneur. A l'égard d'Abraham, il n'a pas poſſédé le ſacerdoce dans un degré qui l'élevât ſur tous les autres Patriarches, & cela même qu'il fut béni par Melchiſédec, prouve qu'il lui étoit inférieur dans la charge de Sacrificateur, dont la bénédiction étoit une des principales fonctions. Il faut donc avouer que cette ſouveraine ſacrificature, auſſi bien que ce ſceptre & cette autorité Royale qui devoit s'étendre de Sion juſ-

qu'au bout du monde, conviennent parfaitement au Meſſie. C'eſt ce qui paroît par d'autres paſſages, qui parlent inconteſtablement de lui, & par l'interprétation que les autres Paraphraſtes Juifs ont donnée à ce Pſeaume. La ſouveraine probité des diſciples de Jéſus Chriſt pourroit être un garand ſufiſant de la vérité de ce qu'ils avancent, que tous les traits de ce grand Oracle ſe trouvent exactement en la perſonne de leur divin Maître; puis que les Juifs reçoivent ſur une raiſon ſemblable, ce que Moyſe dit que Dieu lui a révélé en lui parlant face à face. Mais ce n'eſt là que la plus petite des preuves ſur quoi nous croyons que Jéſus Chriſt a été élevé à l'autorité ſouveraine ſur tout l'Univers. En voici de plus fortes, que nous avons déja déduites dans le ſecond livre. Il a été vû vivant aprés avoir expiré ſur la croix: il a été vu montant au ciel: ſon nom ſeul a chaſſé les Démons des corps qu'ils poſſédoient, & guéri des maladies incurables: ſes diſciples ont reçu de lui le don des langues: & ce qu'il y a de conſidérable dans toutes ces merveilles, c'eſt que Jéſus Chriſt les avoit promiſes comme autant de marques ſûres & infaillibles de ſon élévation ſur le *trône*. Il ne faut pas oublier ici, que con-

conformément aux Pſeaumes que nous avons citez, ſon ſceptre, qui n'eſt autre choſe que la parole de l'Evangile, apres être ſorti de Sion, a paſſé ſans aucun ſecours humain, & par la ſeule puiſſance de Dieu, juſqu'aux extrémitez de la terre; & s'eſt également aſſujetti & les peuples & les Rois. Les Juifs Cabaliſtes croyent ſans aucun fondement qu'un certain perſonnage fils d'Enoch tient le milieu entre Dieu & les hommes. A plus forte raiſon pouvons nous penſer la même choſe de Jéſus Chriſt, qui a donné des preuves ſi éclatantes de ſon élévation. Et qu'on ne diſe pas que cette grandeur va à diminuer celle de Dieu le Pére: car *a* c'eſt de lui qu'elle eſt émanée; *b* c'eſt à lui qu'elle doit retourner; & *c* elle tend uniquement à le glorifier.

a Jean. v. 19. 30.
b 1 Cor. xv. 24.
c Jean. xiii. 31. xiv. 13. Rom. xvi. 27.

Nous excéderions les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cet ouvrage, ſi nous entrions dans une diſcuſſion plus particuliére de cette grande controverſe. Nous en aurions même dit moins, ſi nous n'avions eu deſſein de faire voir qu'il n'y a dans nôtre Religion, ni impiété, ni abſurdité, qui puiſſe fournir une juſte raiſon de ne ſe pas rendre aux miracles qui lui ſervent d'apui, à la ſainteté tres parfaite de ſes préceptes, & à la grandeur de ſes promeſ-

meſſes. Si quelqu'un touché de la force de ces preuves, & perſuadé de la foibleſſe des objections qu'on leur opoſe, embraſſe la Religion Chrétienne, il doit aler plus loin, & travailler à s'informer des articles de nôtre créance : ce qu'il ne peut mieux faire qu'en conſultant les livres où nous avons prouvé qu'ils ſont contenus & expliquez. Nous finiſſons en priant Dieu qu'il lui plaiſe de répandre ſes lumiéres dans l'eſprit des Juifs, & d'exaucer encore aujourd'hui la priére que Jéſus Chriſt lui a préſenté pour eux, lors-même qu'il étoit ataché à la croix.

TRAI-

TRAITE' DE LA VERITE'
DE LA
RELIGION
CHRETIENNE.

LIVRE SIXIEME.

Refutation du Mahométiſme

Origine du Mahométiſme.

JE deſtine ce ſixiéme livre à refuter le Mahométiſme. Avant la naiſſance de cette fauſſe Religion, Dieu avoit déployé ſur l'Egliſe Chrétienne de tres ſévéres jugemens, qu'elle n'avoit que trop méritez. Cette piété ſolide & pure, qui avoit fleuri parmi les Chrétiens dans les cruelles perſécutions, dont ils avoient été l'objet, s'étoit peu à peu altérée, depuis que la converſion de Conſtantin, & la profeſſion que les Empereurs ſuivans firent du Chriſtianiſme, eurent fait ſuccéder le calme au trou-

trouble, ataché de l'honneur & de la gloire à nôtre Religion, & confondu le monde avec l'Egliſe, en y introduiſant la pompe & les maximes mondaines. On vit alors les Princes Chrétiens ſe conſumer les uns les autres par des guerres continuelles, qu'ils auroient ſouvent pu terminer par une heureuſe paix. Alors les Evêques commencérent à ſe diſputer le rang avec une chaleur indigne de leur caractére. Alors il arriva ce qui étoit arrivé au premier homme. Il avoit préferé l'arbre de ſcience à l'arbre de vie, & atiré par là ſur lui & ſur ſes deſcendans une infinité de maux. De même, l'Egliſe dans ce période dont nous parlons, prit plus de goût à une ſcience curieuſe & teméraire, qu'à la véritable piété, & fit de la Religion un art métodique & une matiére à raiſonnement. Cette dépravation de goût eut bien tôt de fâcheuſes ſuites. Dieu avoit autrefois confondu l'orgueil de ceux qui bâtiſſoient la tour de Babel en confondant leur langage. On vit alors quelque choſe de ſemblable dans l'Egliſe. Cette afectation hardie de connôitre à fonds les plus ſublimes myſtéres de la Religion, mit de la diverſité dans les expreſſions des Docteurs, & par cela même, des ſentimens de déſunion dans leur cœur. La vue de ces mal-

heurs naiſſans jetta le peuple dans le doute & dans l'incertitude ſur les objets de ſa foi; & une fauſſe préocupation pour ſes mâitres le retenant dans le reſpect, il aima mieux chercher la cauſe de ces nouveaux troubles dans l'Ecriture même, que dans la témérité de ces eſprits inquiets & curieux. Il s'acoutuma donc à regarder la parole de Dieu comme une choſe qui cachoit un poiſon dangereux, & contre laquelle il faloit ſe tenir ſur ſes gardes. Ce mal fut ſuivi d'un autre. Comme ſi l'on eût voulu rapeller le Judaïſme, on commença à faire conſiſter la Religion, non dans la pureté de l'ame, mais dans des cérémonies. On l'apliqua à certaines choſes plus propres à exercer le corps, qu'à corriger le cœur. On vint à élever le zéle de parti, & l'atachement à certaines opinions, au deſſus de toutes les autres vertus: ainſi le Chriſtianiſme intérieur & véritable devint auſſi rare, que l'extérieur & l'aparent étoit ordinaire.

Dieu ne put voir cette corruption ſans témoigner par ſes châtimens combien elle lui étoit odieuſe. Du fonds de la Scythie & de l'Alemagne il tira des armées innombrables, dont il couvrit le monde Chrétien. Mais voyant que les ravages éfroyables que

firent ces armées, & les ſanglantes victoires qu'elles remportérent ſur les Chrétiens, n'étoient d'aucune éficace pour l'amandement de ceux qui échapérent à ces terribles ennemis: il permit dans ſa juſte colére, qu'il s'élevât dans l'Arabie un faux Prophéte, le fameux Mahomet, & qu'il formât une nouvelle Religion, directement contraire à la Religion Chrétienne, mais aſſez conforme à la vie de la plus part des Chrétiens de ce tems là. Les premiers qui embraſſérent cette nouvelle doctrine, furent les Sarrazins, qui s'étoient revoltez contre l'Empereur Héraclius. Ces peuples ſubjuguérent en fort peu de tems l'Arabie, la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte, & la Perſe. L'Afrique & l'Eſpagne eurent auſſi le méme ſort. Quelques ſiécles s'étant écoulez, les Turcs peuples tres belliqueux, vinrent enlever aux Sarrazins une bonne partie de ce qu'ils avoient conquis; & aprés pluſieurs combats, ils acceptérent l'ofre que ceux-çi leur firent d'entrer par une aliance dans les mêmes intérêts. Ils ſe laiſſérent enſuite aiſément perſuader de recevoir la Religion de leurs nouveaux aliez: Religion commode, & qui flatoit par ſes maximes la licence de leurs mœurs. Peu à peu ils devinrent les mâitres, & jettérent les fondemens

d'un puiſſant Empire, qui ayant commencé par la priſe des villes de l'Aſie, & continué par la conquête de la Gréce, s'eſt étendu par ſes victoires juſqu'à la Hongrie, & juſqu'aux frontiéres de l'Alemagne.

Contre la ſoumiſſion aveugle, qui eſt le fondement du Mahom.

Cette Relig. a en général 2. caractéres, l'un d'inſpirer la cruauté, & de porter ſes Sectateurs à répandre du ſang; l'autre, d'exiger une ſoumiſſion aveugle, de défendre l'examen de ſes dogmes, & d'interdire au peuple, par une ſuite naturelle de ce principe, la lecture des livres qu'elle leur fait recevoir comme ſacrez. Dés là, il eſt aiſé de voir l'injuſtice & le peu de droiture de ſon Auteur, & l'on ne peut qu'on ne le tienne pour ſuſpect. Cette conduite, en éfet, reſſemble aſſez à celle d'un marchand qui ne voudroit vendre ce dont il trafique, qu'à condition qu'on l'achetât ſans le voir & ſans l'examiner. Il eſt vrai qu'en matiére de Religion, tout le monde n'a pas les yeux également propres à diſcerner le vrai d'avec le faux; & que la préſomption, les paſſions, & le préjugé de la coutume obſcurciſſent l'eſprit de la plus part des hommes, & l'engagent dans l'erreur. Mais d'ailleurs, on ne ſauroit, ſans faire injure à la bonté de Dieu, s'imaginer qu'il ait *rendu le* chemin du ſalut inacceſſible à ceux

qui

…dent ſon ſecours. Et puis qu'il
…né à tous les hommes le pouvoir de j…
…des choſes ; pourquoi n'exerceroie…
…s leur jugement ſur les objets les plu…
…es d'être connus, & que l'on ne peu…
…rer ſans courir le riſque de perdre l…
…ité éternelle?

Mahomet & ſes Sectateurs avouent que
…yſe & Jéſus Chriſt ont été envoyez
…Dieu, & que ceux qui ont travaillé à
…dre & à établir la Religion Chrétien-
…nt été des perſonnes ſaintes & pieuſes.
…ndant l'Alcoran, qui eſt la loi de Ma-
…t, oblige à croire quantité de choſes
…ires à celles que Moyſe & Jéſus Chriſt
…prennent. Je n'en raporterai qu'un
…le. Tous les Apôtres & …

qu'ainſi il ne mourut pas, & qu'il trompâ les Juifs par cette illuſion.

Que l'Ecrit. n'a pas été corrompue.

Les Mahométans ne peuvent répondre à cette objection, qu'en diſant que les livres de Moyſe & des diſciples de Jéſus Chriſt ne ſont pas demeurez tels qu'ils étoient du commencement, & qu'ils ont été corrompus. C'eſt préciſément ce que répond Mahomet. Mais nous avons déja fait voir la vanité de cette chicane dans nôtre troiſiéme livre. Si quelqu'un diſoit aux Mahométans que leur Alcoran eſt corrompu, ils le nieroient, & prétendroient que cette reponſe ſufît, tant qu'on ne leur prouve pas cette corruption. D'ailleurs ils ne peuvent pas aporter en faveur de leurs livres, les argumens que nous aléguons pour les nôtres. Nous diſons, par exemple, qu'auſſi tôt que nos livres ſacrez eurent été compoſez, il s'en répandit par tout le monde une infinité de copies; qu'ils furent traduits en pluſieurs langues, & fidélement conſervez par toutes les Sectes du Chriſtianiſme fort éloignées les unes des autres par la diverſité de leurs ſentimens: & c'eſt, encore une fois, ce qu'ils ne peuvent prouver de leurs livres.

Ils ſe perſuadent que dans le Chapitre *XIX.* de l'Evangile de S. Jean où J. C. pro-

promet qu'il envoyera un Conſolateur, il y avoit quelque choſe touchant Mahomet, & que les Chrétiens l'ont fait éclipſer. La-deſſus je leur demande, s'ils croyent que les Chrétiens ont commis cette fraude avant ou aprés le tems auquel Mahomet vint au monde? S'ils diſent que cela arriva aprés que Mahomet eut paru, je ſoutiens que c'étoit une choſe abſolument impoſſible; puis que, dés ce tems là, il y avoit par tout le monde un nombre presque infini d'exemplaires du nouveau Teſtament, en Grec, en Syriaque, en Arabe, en Ethiopique, en Latin même de plus d'une ſorte de verſion, & que tous ces exemplaires s'acordent ſur ce paſſage du Chap. XIV. ſans qu'il y ait la moindre diverſité de leçon. S'ils diſent que cette corruption ſe fit avant que Mahomet vint au monde, je répons que cela ne ſe peut dire, puis qu'alors aucune raiſon n'obligeoit les Chrétiens à en uſer ainſi. Car comment auroient ils pu prendre les devans, à moins que de ſavoir ce que Mahomet enſeigneroit un jour? Et c'eſt ce qu'ils ignoroient tout à fait. De plus, ſi les Chrétiens euſſent trouvé de la conformité entre la doctrine de Mahomet & celle de Jéſus Chriſt, *pourquoi* auroient-ils fait plus de difficulté de rece-

recevoir les livres de ce nouveau Docteur, qu'ils n'en avoient fait d'admettre ceux de Moyſe & des autres Prophétes du peuple Juif. Enfin ſupoſons que ni les Mahométans ni nous, n'ayons aucuns livres qui nous inſtruiſent, eux, de la doctrine de Mahomet, & nous, de celle de Jéſus Chriſt; l'équité voudroit ſans doute, en ce cas, que l'on regardât comme doctrine de Jéſus Chriſt, celle que tous les Chrétiens reconnoiſſent pour telle, & comme doctrine de Mahomet, celle que les Mahométans diſent qu'il a enſeigné.

II. *Preuve tirée de la comparaiſon de la R. Ch. & de la Mahom. & 1. de la comparaiſon de Jéſus Chriſt avec Mahomet.*

Comparons à préſent ces deux Religions dans ce qu'elles ont & d'eſſentiel & d'acceſſoire, & voyons laquelle eſt la meilleure. Je commence par les Auteurs de l'une & de l'autre. Mahomet même avoue que Jéſus Chriſt eſt le Meſſie qui avoit été promis dans la Loi & dans les Prophétes. Il l'apelle la *Parole*, *l'Intelligence* & *la Sageſſe de Dieu*, & il dit qu'il n'a point eu proprement de pére ſelon la chair: au lieu que pour lui, ſes Sectateurs croyent qu'il eſt né ſelon les voyes ordinaires. Jéſus Chriſt a mené une vie pure & irréprehenſible: Mahomet a exercé long tems l'infame métier de voleur, & pendant toute ſa vie il s'eſt plongé dans les voluptez cri-

mi-

minelles. Jésus Christ a été élevé dans le ciel, de l'aveu même de Mahomet: & pour ce qui est de lui, il est encore aujourd'hui renfermé dans un sépulcre. Qu'on juge aprés cela, lequel des deux mérite le plus d'être suivi.

2. *De la comparaison des actions de l'un & de l'autre.*

Examinons ensuite les actions de l'un & de l'autre. Jésus Christ a rendu la vuë aux aveugles, & la santé aux malades; il a fait marcher les boiteux; il a fait revivre des personnes mortes, & Mahomet en tombe d'accord: Mahomet donne pour preuves de sa mission, non le pouvoir de faire des miracles, mais l'heureux succés de ses armes. Quelques uns néanmoins de ses disciples ont prétendu qu'il en avoit fait. Mais c'étoient, ou des choses que l'art seul pouvoit produire, comme ce qu'ils disent d'un pigeon qui voloit à son oreille; ou des choses dont ils ne citent aucuns témoins, par exemple, qu'un chameau lui parloit de nuit; ou qui, enfin, sont si absurdes qu'il ne faut que les proposer pour en faire voir l'extravagance, comme ce que les mêmes Auteurs raportent, qu'une grande partie de la Lune étant tombée dans sa manche, il la renvoya au ciel pour rendre à cet astre la rondeur qu'il avoit perdue. *Là-dessus, qui* ne prononcera que l'on doit s'en tenir

tenir à celle de ces deux Loix qui a de son côté les témoignages les plus certains de l'aprobation divine?

III. De la comparaison de ceux qui ont les premiers embrassé le Christianisme & le Mahom.

Jettons aussi les yeux sur ceux qui ont les premiers embrassé ces deux Loix. Ceux qui se soumirent d'abord à l'Evangile étoient des personnes qui craignoient Dieu, & dont la vie étoit simple & sans faste. Or il est de la bonté de Dieu de ne pas soufrir que des personnes, qui ne tâchent qu'à lui plaire, soient trompées par des aparences de miracles. Les premiers Sectateurs de Mahomet étoient des voleurs de grand chemin, & qui, bien loin d'avoir quelques sentimens de piété, n'avoient pas même ceux de l'humanité.

IV. De la comparaison des moyens par lesquels ces 2. Rel. se sont établies.

La Religion Chrétienne n'a pas moins d'avantage sur celle de Mahomet, à l'égard de la maniére dont l'une & l'autre se sont répandues dans le monde. La premiére doit ses progrés tant aux miracles de Jésus Christ, & à ceux de ses disciples & de leurs succesſeurs, qu'à la constance qu'ils témoignérent dans les suplices. Les Docteurs du Mahométisme n'ont fait aucuns miracles, & n'ont soufert ni miséres ni mort violente pour la défense de leurs sentimens. Cette Religion ne s'est étendue qu'à la faveur des armes, & ses progrés se sont réglez

glez ſur le ſuccés des guerres de ſes Sectateurs; de ſorte qu'elle ſervoit en quelque maniére d'acceſſoire aux victoires qu'ils remportoient. Cela eſt ſi vrai, que les Docteurs Mahométans ont fait de ces ſuccés & de la grande étendue de païs que leurs Princes ont ſubjuguée, l'unique preuve de la vérité de leur Religion. Mais qu'y a t'il de plus équivoque & de moins ſûr que cette eſpéce de preuve? Ils rejettent avec nous la Religion Payenne. Cependant perſonne n'ignore, ni les victoires ſignalées qu'ont remportées les Perſes, les Macédoniens, & les Romains; ni la vaſte étendue de leurs Empires. Ces grans ſuccés mêmes, dont nos adverſaires ſe vantent, n'ont pas été conſtans & perpétuels. Sans parler des déſavantages qu'ils ont eus dans leurs guerres tant par terre que par mer, on les a contraints d'abandonner l'Eſpagne dont ils s'étoient rendus mâitres. Or ce qui doit ſervir de caractére à la véritable Religion, ne doit être ni commun aux méchans & aux perſonnes vertueuſes, ni ſujet au changement. J'ajoûte que ce caractére ne doit avoir en lui même rien d'injuſte: c'eſt ce que les Mahométans ne peuvent pas dire de leurs guerres. Ils les ont *entrepriſes* pour la plus part contre des

peuples qui ne les avoient pas inquiétez, & dont ils n'avoient aucun lieu de se plaindre ; de sorte qu'ils en étoient réduits à colorer ces guerres du prétexte de la Religion : ce qui choque directement les fondemens de la Religion même. Dieu ne peut agréer le service que les hommes lui rendent, à moins qu'il ne parte d'une volonté pleine & entiére. Or la volonté ne se peut fléchir, ni par les menaces, ni par la violence, mais par l'instruction & par la persuasion. Lors qu'on ne croit que parce qu'on y est contraint, on ne croit pas proprement, mais on fait semblant de croire pour se soustraire à la persécution. On peut dire aussi que ceux qui par la violence des maux ou par la terreur des menaces, veulent obtenir des autres un consentement forcé, se font beaucoup plus de tort qu'ils ne pensent, puis qu'ils découvrent par là qu'ils se défient de la force de leurs raisons. Outre ce defaut que les Mahométans ont de commun avec tous les persécuteurs, ils en ont un autre qui leur est particulier. C'est qu'aprés avoir pris pour prétexte de leurs guerres le desir d'étendre les bornes de leur Religion, ils détruisent ensuite ce prétexte par la permission qu'ils donnent aux peuples qu'ils ont vaincus, de suivre

telle

telle Religion qu'il leur plait; & par l'aveu public que quelques uns d'entr'eux font, que ceux qui vivent dans la profeſſion du Chriſtianiſme peuvent être ſauvez.

Comparons enfin la Morale de Jéſus Chriſt, avec celle de Mahomet. L'une nous ordonne de ſoufrir patiemment les maux, & d'aimer même ceux qui nous les cauſent: l'autre autoriſe la vangeance. L'une afermit l'union du mari & de la femme, en les obligeant à ſe ſuporter mutuellement: l'autre permet le divorce pour quelque raiſon que ce ſoit. L'une oblige le mari à faire pour la femme ce que la femme fait pour le mari, & veut qu'il lui montre par ſon exemple à ne partager pas ſon afection: l'autre veut bien qu'il prenne pluſieurs femmes, & qu'il ranime par là ſa paſſion refroidie. La loi de Jéſus Chriſt raméne la Religion de l'extérieur à l'intérieur, & la cultive dans le cœur pour lui faire produire des fruits propres à édifier le prochain: la loi de Mahomet borne preſque tous ſes préceptes & toute ſon éficace à la Circonciſion, & à d'autres choſes indiférentes par elles mêmes. Celle là permet l'uſage du vin & de toutes ſortes de viandes, pourvû que cet uſage ſoit modéré: celle ci défend de manger de la chair de

V. *De la compar. de la Morale Chret. avec celle de Mahomet.*

porc, & de boire du vin: quoi que dans le fonds le vin ſoit un don de Dieu, utile au corps & à l'eſprit, lors qu'on en uſe avec ſobriété. Il eſt vrai que la Loi de Jéſus Chriſt a été précédée de certains rudimens groſſiers, & dont l'extérieur ſembloit avoir quelque choſe de puéril: ce qui ne doit pas plus nous ſurprendre que de voir une ébauche groſſiére & imparfaite précéder un ouvrage tres parfait. Mais qu'aprés la publication de cette loi excellente, on retourne encore aux ombres & aux figures, c'eſt en vérité un renverſement bien étrange: à moins que l'on n'alégue de bonnes raiſons qui prouvent, qu'aprés une Religion auſſi parfaite que la Religion Chrétienne, il étoit de la ſageſſe de Dieu d'en donner une autre aux hommes.

Rép. à l'obj. que les Mahom. tirent de la qualité de Fils de Dieu que nous donnons à Jeſus Chriſt.

Les Mahométans paroiſſent ſcandaliſez, de ce que nous diſons que Dieu a un Fils, puis que Dieu, diſent-ils, n'a point de femme. Mais ils ne prennent pas garde que nous donnons à Jéſus Chriſt le nom de Fils dans un ſens digne de Dieu, & qui n'a rien de charnel. De plus, il ne leur ſied guéres de nous faire de pareils reproches, aprés les choſes baſſes & indignes que leur *Prophéte* atribue à Dieu. Il dit que les mains

de Dieu, nous n'entendons autr
ɔſe que ce que Mahomet dit lui même
e Jéſus Chriſt eſt la parole de Dieu. Ca
parole eſt en quelque façon engendrée
l'entendement. Deux autres raiſons de
tître de *Fils de Dieu*, ſont que Nôtre
gneur eſt né d'une Vierge par la ſeule
iſſance divine, qui lui a ſervi de pére,
que par la même puiſſance, il a été éle-
dans le ciel. Mahomet ne le nie pas.
doit donc reconnôitre que ces glorieux
iléges fondent avec raiſon le nom de
de Dieu que nous donnons à Jéſus
iſt.

nous voulions uſer de récrimina-
raporter ici tout ce qu'il y a de faux,
dicule, & de contraire à la foi des

que cette femme s'étant déja élevée extrémement haut par la vertu de cette chanſon, Dieu, qui s'en aperçut, l'arrêta tout court, & en fit l'étoile de Venus. Tel eſt cet autre conte, que dans l'Arche de Noé le rat naquit de la fiente de l'éléphant, & le chat de l'haleine du lion. En voici encore quelques autres qui ne valent pas mieux. Ils diſent que la mort ſera métamorphoſée en un bélier, qui aura ſon ſiége au milieu de l'eſpace qui ſéparera l'enfer d'avec le ciel: que dans la vie à venir, ce que l'on mangera ſe diſſipera par les ſueurs: qu'à chaque homme ſeront aſſignées des troupes de femmes pour aſſouvir ſa paſſion. En vérité, il faut avoir irrité Dieu, & reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement, pour admettre des réveries auſſi groſſiéres & auſſi ſales; ſur tout, lors qu'on eſt environné de toutes parts, de la lumiére de l'Evangile.

Aplication de ſur l'ouvrage, dreſſée aux Chrétiens.

Cette diſpute achevée, il ne me reſte plus rien à faire que de m'adreſſer aux Chrétiens de toutes les nations & de toutes les Sectes, & de leur montrer en peu de mots quel uſage ils doivent faire des choſes que nous avons dites juſqu'ici; qui eſt en général d'embraſſer ce qui eſt bon, & de ſe détourner de ce qui eſt mauvais & criminel.

Que

Que premiérement donc, ils élévent leur mains pures à ce grand Dieu qui a fait de rien toutes les choſes viſibles & inviſibles. Qu'ils croyent avec une parfaite certitude qu'il a ſoin de nous, puis qu'un paſſereau même ne tombe pas ſans ſa permiſſion. Qu'ils craignent moins ceux qui ne peuvent nuire qu'au corps, que celui qui par le droit qu'il a ſur le corps & ſur l'ame, peut traiter l'un & l'autre avec la derniére ſéverité. *Uſage du I. livre, pour la pratique.*

Qu'ils mettent leur confiance, non ſeulement en Dieu le Pére, mais auſſi en J.C., puis qu'il n'y a ſur la terre aucun autre nom qui nous puiſſe ſauver. Qu'ils ſongent que pour être agréable & au Pére & au Fils, & pour aquerir la vie éternelle, il ne ſufit pas d'apeller l'un ſon Pére, & l'autre ſon Seigneur, mais qu'il faut régler ſa vie ſur leur volonté. Qu'ils conſervent avec ſoin la ſainte doctrine de l'Evangile, comme un tréſor d'un prix infini. *Uſage du II. livre*

Que pour y réüſſir, ils liſent aſſidûment l'Ecriture S. qui ne peut tromper, que ceux qui veulent ſe tromper eux mêmes. Qu'ils conſidérent que ceux par les mains de qui Dieu nous l'a donnée, étoient trop fidéles & trop ſurement guidez par le ſaint Eſprit, pour avoir eu deſſein de nous cacher aucune *Uſage du III. livre.*

cune vérité néceſſaire au ſalut, ou de l'en veloper d'obſcuritez impénétrables. Qu pourvu qu'ils aportent à cette lecture un eſprit ſoumis & obéïſſant, ils découvriront ſans peine tout ce qu'ils doivent croire, eſpérer, & pratiquer : & que c'eſt là le moyen infaillible d'entretenir & de réveiller en eux ce Eſprit que Dieu donne à ſes enfans pour arrhe de la félicité éternelle.

Uſage du IV. livre. Qu'ils ſe donnent de garde d'imiter le Payens, ſoit dans le culte des faux Dieux, qui à parler proprement, ne ſont que de vain noms, dont les Démons ſe ſervent pour nou détourner du ſervice du vrai Dieu : & qu'il ſachent qu'ils ne peuvent participer à ce fau culte, ſans perdre tout le fruit du ſacrifice d Jéſus Chriſt. Qu'ils s'éloignent auſſi autan qu'ils le peuvent, de la vie impure & libertin des Idolatres, qui ne ſuivent point d'autre loix que celles de la cupidité.

Uſage du V. livre Qu'ils réfléchiſſent encore l'obligatio où ils ſont de vivre plus ſaintement, non ſeu lement que les Payens, mais auſſi que le Phariſiens & les Scribes, dont la juſtice n conſiſtant qu'en de certaines pratiques exté rieures & viſibles, n'eſt pas capable de con duire à la vie. Qu'ils aprennent que ce n'eſt p la Circonciſion faite de main qui peut plaire Dieu, mais la circonciſion du cœur, qui n'e

Rom. 11. 28. 29.

autre choſe que l'obſervation des commandemens de Dieu, la nouvelle créature, & une confiance qui produit l'amour; que c'eſt là la marque & le ſymbole du véritable Iſraëlite, & du Juif myſtique, c'eſt à dire, du Juif qui loue véritablement Dieu. Qu'ils recueillent enfin de ce que nous avons dit contre les Juifs, que la diférence des viandes, les ſabbats, & les fêtes n'étoient que des ombres dont le corps ſe trouve dans Jéſus Chriſt, & dans les fidéles.

Uſage du VI. livre.

Voici les réflexions que peut fournir nôtre diſpute contre les Mahométans. C'eſt que Jéſus Chriſt notre Seigneur a prédit, qu'aprés ſon aſcenſion, il s'éléveroit des perſonnes qui ſe vanteroient fauſſement d'être envoyez de Dieu. Mais que ſelon l'avis de ſaint Paul, quand un Ange même viendroit du ciel pour annoncer une autre doctrine que celle de Jéſus Chriſt, il le faudroit rejetter avec exécration, parce que cette doctrine a été vérifiée & confirmée par des témoignages inconteſtables, & qu'elle eſt ſi parfaite, qu'on ne peut y rien ajoûter. En éfet, quel autre Légiſlateur pourroit-on atendre aprés celui dont l'Ecriture nous fait cette magnifique deſcription. *Dieu*, dit elle, *ayant autrefois parlé à ſon peuple en beaucoup de maniéres fort diférentes*, a bien

Hebr. 1

bien voulu dans l'acompliſſement des tems s'adreſſer à nous par ſon Fils, qui eſt Maître de toutes choſes, la ſplendeur de ſa gloire, l'image vive & expreſſe de ſa perſonne; qui aprés avoir créé toutes choſes, les ſoutient & les gouverne par ſa parole puiſſance; qui enfin, aprés avoir fait l'expiation de nos péchez, s'eſt aſſis à la main droite de Dieu & eſt parvenu à une dignité infiniment plus excellente que celle des Anges.

Une autre réflexion que les Chrétiens doivent faire ſur ce que nous avons dit contre les Mahométans, c'eſt que les armes que Dieu a données aux ſoldats de Jéſus Chriſt, ne ſont pas de la nature de celles ſur leſquelles Mahomet a apuyé ſa Religion: qu'elles ſont uniquement ſpirituelles, & propres à détruire les forteresſes qui s'élevent contre la connoiſſance de Dieu: que le bouclier des Chrétiens eſt la foi, qui eſt propre à repouſſer les dards enflammez du Démon: que leur cuiraſſe eſt la juſtice, la droiture, & l'intégrité de la vie: que leur caſque eſt l'eſpérance du ſalut, laquelle couvre en éfet, auſſi bien que cette ſorte d'armes défenſives, les endroits les plus foibles & les plus expoſez: *qu'enfin* ils ont pour épée la parole de Dieu,

Dieu, qui eſt aſſez éficace pour pénétrer juſqu'au fonds de l'ame.

Aprés ces uſages qui ſe retirent de ce traité, j'exhorte ſérieuſement tous les Chrétiens à cette concorde mutuelle que Jéſus Chriſt recommanda ſi fortement aux ſiens un peu avant que de les quiter. Qu'ils conſidérent donc qu'il ne doit pas y avoir parmi eux pluſieurs Docteurs, & qu'ils n'en ont qu'un, qui eſt Jéſus Chriſt, au ſeul nom de qui ils ont tous été batiſez; qu'ainſi l'on ne devroit pas voir parmi eux cette diverſité de Sectes, & cette déſunion, qui ſont ſi contraires à l'Evangile; & qu'il eſt tems de travailler à y aporter du reméde. Pour le faire avec ſuccés, ils doivent toûjours avoir devant les yeux ces belles paroles des Apôtres: qu'il faut être ſage avec ſobriété, & ſelon la meſure de la connoiſſance que Dieu a diſtribuée à chacun de nous: que s'il y en a de moins éclairez, on doit ſuporter leur foibleſſe & les engager par cette modération à ſe réünir avec nous, à entretenir la paix, & à bannir toutes diſputes: qu'il eſt juſte, d'ailleurs, que ceux qui excellent en lumiéres & en connoiſſance, excellent auſſi en charité: qu'à l'égard de *ceux qui ſont* dans quelque erreur, il faut aten-

atendre que Dieu leur découvre les véritez qu'ils ignorent : que juſqu'à ce que cela arrive, on doit retenir les articles dont on convient, & y conformer ſa vie : que maintenant nous ne connoiſſons qu'en partie, & qu'un tems viendra que nous connôitrons toutes choſes avec évidence & avec certitude.

Je prie auſſi chaque Chrétien en particulier, qu'il ne garde pas inutilement le talent qui lui a été confié : qu'il travaille de toutes ſes forces à gagner des ames à Jéſus Chriſt: qu'il employe à ce deſſein, non ſeulement des diſcours ſalutaires & pieux, mais la pureté & la ſainteté d'une vie exemplaire, afin de donner lieu aux étrangers de juger de la bonté du Mâitre par celle des ſerviteurs, & de la pureté de ſes loix par celle de leurs actions.

Je finis en priant ceux pour qui j'ai dit dés l'entrée que j'ai compoſé cet ouvrage, que s'ils y trouvent quelque choſe de bon, ils en rendent graces à Dieu, & que s'il y a des choſes qui ne ſoient pas de leur goût, ils veuillent bien avoir quelque égard, tant à la condition ordinaire des hommes, qui naturellement ſont fort ſujets à ſe tromper, qu'au lieu & au tems auquel ce livre a été écrit, & qui ne m'a pas permis d'y aporter toute l'exactitude dont j'aurois été capable dans une plus heureuſe conjoncture.

FIN.

AVERTISSEMENT.

Lors que j'entrepris la traduction de ce livre, je doutai quelque tems si je devois auſſi donner les notes. Je me déterminai enfin à n'y point toucher. C'eſt un amas de paſſages, & de réflexions ſur ces paſſages. On y voit mille Auteurs qui ſont inconnus à ceux pour qui je travaille. On y trouve du Grec, de l'Hébreu, & par ci par là quelques traits de Grammaire; choſes qui n'ont guére de charmes que pour les Savans. Une bonne partie de ces notes tendent, non à éclaircir le texte, mais à faire voir par la déduction des paſſages mêmes, la juſteſſe des citations; & c'eſt ce dont la plus part de ceux pour qui les traductions ſont faites, ſe mettent fort peu en peine. J'avouerai même que je crus qu'il me ſeroit aſſez dificile d'y réuſſir. Souvent un paſſage qui eſt clair dans l'enchaînure du texte, devient obſcur quand on

l'en tire ; & l'on marche d'un pas bien plus ferme, lors qu'on peut conſulter les Originaux. Or je ne le pouvois faire ſans courir les bibliothéques. Mais dans le moment que le livre alloit paroître, quelques perſonnes m'ayant aſſuré qu'il ſeroit bien mieux reçu, ſi j'y joignois les notes, je me mis à les relire avec plus d'atention que je n'avois fait, & j'y trouvai des choſes ſi curieuſes, que condamnant mon premier deſſein, j'entrepris cet ouvrage, tout pénible qu'il me paroiſſoit : & je m'expoſai volontiers à la peine de chercher les originaux, lors que cela ſeroit néceſſaire pour mieux découvrir le ſens des paſſages.

En y travaillant je me ſuis fait deux régles générales ; l'une, de donner à ces notes, s'il étoit poſſible, plus de clarté qu'elles n'ont dans l'Original ; l'autre, de les abréger, ſans pourtant les mutiler par des omiſſions importantes. La premiére de ces 2. régles m'a quelquefois obligé à changer l'ordre des matiéres que chaque note renferme, à joindre certains endroits qui y ſont ſéparez, à faire quelques légéres tranſpoſitions, à paraphraſer un peu, & à faire quelques remarques. Pour ſuivre la ſeconde de ces 2. régles, voici ce que j'ai fait. I. *Des notes qui ſans raporter les paſſages, marquent ſimplement*

l'en-

l'endroit d'où ils ſont tirez, je n'ai pris que celles qui citent les livres les plus connus; ainſi j'ai omis les citations du Talmud, des livres des Rabbins, de l'Alcoran &c. Si j'en retiens quelques unes, je ne le fais, que lors que ce que l'auteur avance, eſt aſſez conſidérable pour en faire ſouhaiter la preuve. A l'égard des paſſages de l'Ecriture, je n'ai marqué que ceux qui étant de quelque importance pour le livre, ſont d'ailleurs dificiles à trouver. II. *Pour ce qui eſt des notes qui raportent les paſſages entiers des Auteurs citez dans ce livre; lors que ces paſſages ne diſent rien de plus que le texte de Grotius, mais avec cette diférence, qu'ils ſont indirectement dans le texte, & directement dans la note, je les ai ſuprimez, me contentant de cotter l'endroit d'où ils ſont tirez.* III. *Lors qu'une note contient deux ou trois paſſages, s'ils ſont préciſément les mêmes en ſubſtance, je n'en ai traduit qu'un, & j'ai indiqué les autres.* IV. *Enfin ſi ces paſſages ſont, ou fort longs, ou moins néceſſaires que les autres, j'en donne ſeulement le précis. J'en ai même entiérement omis quelques uns que j'ai crus aſſez inutiles.*

Il ſeroit à ſouhaiter que ces notes fuſſent ſous les pages auſquelles elles ſe raportent.

Ma

Mais le deſſein de les traduire eſt venu trop tard pour cela. Ce n'eſt pourtant pas une choſe ſans exemple, que de voir ces ſortes de piéces renvoyées à la fin du livre. Ce traité même nous en fournit un, puis que dans quelques éditions, les notes ſe trouvent toutes en un corps, & détachées des endroits auſquels elles apartiennent.

Il eſt bon que j'avertiſſe que pour faciliter le raport de chaque note au texte, je ſupoſe que chaque page eſt diviſée en trois parties. C'eſt ce que j'ai voulu marquer par les chifres 1. 2. 3. *qui ſignifient le* 1. *le* 2. *& le* 3. *tiers de la page, ou le commencement, le milieu & la fin.*

CITA-

CITATIONS ET REMARQUES.

LIV. I.

LA *situation des eaux &c.* Strabon liv. 17. aprés avoir distingué les ouvrages de la nature, c. d. de la matiére, & ceux de la Providence, ajoûte ces mots, „Mais comme naturellement les eaux devroient „ environner & couvrir toute la terre, & que „ d'ailleurs l'homme n'eſt pas un animal aquatique, mais en partie terreſtre & en partie aërien, & capable de jouïr de la lumiére, d'un côté la Providence a fait ſur la ſurface de la „ terre pluſieurs enfoncemens pour recevoir l'eau „ ou une partie de l'eau, & pour en être cachée: „ & de l'autre, pluſieurs éminences par leſquelles „ la terre s'élevant au deſſus de l'eau, la couvre & „ n'en laiſſe parôitre qu'autant qu'il en faut, pour „ l'uſage de l'homme & des animaux, & pour „ *nourrir les plantes.* Pag 60.

..... *Que les Stoïciens n'ayent reconnu.* Cicéron

ron Offic. liv. 1. & de la nature des Dieux liv. 2.

Pag. 63. 3. *Enfin tous ces mouvemens* &c. Si l'on ſupoſe que la terre tourne, la même réflexion aura lieu, quoi que ſous diférens termes.

Pag. 165 1. ..... *Du progrés des arts*, &c. Tertullien prouve ce progrés des arts, & cette multiplication du genre humain par le témoignage de l'hiſtoire, dans ſon liv. de l'ame, Sect. 36. *Nous trouvons*, dit-il, *dans les hiſtoires les plus anciennes que le genre humain s'eſt multiplié peu à peu* &c. Et plus bas, *le monde entier même ſe perfectionne tous les jours & pour la politeſſe des mœurs, & pour l'invention de pluſieurs choſes néceſſaires.* Ces deux raiſons, ſavoir cette multiplication & ce progrés, ont fait rejetter à ceux qui ſavent l'hiſtoire, & aux Epicuriens mêmes, l'opinion d'Ariſtote, lequel a cru que les hommes ont été de toute éternité. A l'égard des Epicuriens, en voici un témoignage que Lucréce nous fournit. „ Si la terre & les cieux n'avoient point eu de „ commencement, ſeroit-il poſſible que les Poëtes „ n'euſſent rien chanté de plus ancien que la guerre „ de Troye & la ruïne de cette ville; que la mé„ moire de tant de grandes actions, que tant de „ ſiécles doivent avoir vûes, fût périe, & qu'il „ n'en fut reſté aucun monument qui les rendît „ immortelles? Je crois donc que l'Univers eſt „ nouveau, & que la Nature ne ſubſiſte que de„ puis peu de ſiécles. De là vient que nous „ voyons encore quelques arts ſe polir, & quelques „ autres nouvellement nez crôitre de jour en jour. „ Tantôt l'on a ajoûté aux navires quantité de piéces & d'inſtrumens qui les rendent plus parfaits, „ tantôt les joueurs d'inſtrumens ont inventé des „ ſons mélodieux &c.

Virgile. Ecl. 6. *Siléne commença à chanter comment tous les éleméns, & le monde entier dans*

la

ſa naiſſance, avoient été compoſez de ces principes (c. d. des atomes) Georg. liv. 1. „Jupiter mit „ fin à l'heureuſe abondance qui régnoit avant ſon „ tems, afin que la néceſſité obligeât l'homme à „ inventer divers arts, à chercher le blé dans les „ ſillons, & à tirer des veines des cailloux le feu „ qui y eſt caché. Alors les fleuves commencé„ rent à ſentir le poids des arbres creuſez & tra„ vaillez en forme de navires. Alors le Pilote „ étudia le rang des étoiles, apella les unes Pleia„ des, les autres Hyades, quelques autres Ourſe. „ Alors on trouva l'invention de prendre les ani„ maux au lacet & à la glue, & d'entourer les „ bois avec des chiens. Alors on commença à „ jetter des filets dans les riviéres & dans la mer „ même. Alors on profita de la dureté du fer, „ & au lieu qu'auparavant on fendoit le bois avec „ des coins, on commença à le couper avec des „ ſcies. Enfin pluſieurs autres arts commencé„ rent à parôitre.

Horace Sat. 3. du liv. 1. Aprés avoir répréſenté les premiers hommes dans leur naiſſance, comme aſſez ſemblables à des bêtes, fait voir par quels progrés ils vinrent à un état plus policé & mieux réglé. Sénéque dans un endroit cité par Lactance aſſure que la Philoſophie n'eſt pas encore vieille de mille ans. Tacite Ann. 3. dit „que les hom„ mes de la premiére antiquité ne ſavoient ce que „ c'étoit de loix & d'Empires, & que les loix ne „ furent introduites, & les Empires ne ſe formé„ rent, qu'aprés que l'ambition & la violence „ eurent ſuccédé à la modération & à l'honnê„ teté.

Ce qui a obligé Ariſtote à croire & à ſoutenir l'éternité du genre humain & par conſéquent du *monde, a été* l'abſurdité de l'opinion de Platon, *qui diſoit,* à la vérité, que le monde avoit eu un com-

commencement, mais qui prétendoit qu'il avoit été engendré, & non pas créé. L'un & l'autre de ces deux Philoſophes ont eu raiſon & ne l'ont pas eu à divers égards. Platon avoit raiſon de nier l'éternité du monde, mais il ſe trompoit en diſant qu'il avoit été formé par voye de génération. Ariſtote raiſonnoit juſte, lors qu'il rejettoit cette génération; mais il raiſonnoit mal, lors qu'il concluoit de l'abſurdité de cette doctrine, qu'il faloit donc que le monde fût ſans commencement. Que l'on prenne ce que l'un & l'autre ont eu de bon, & l'on tombera dans l'opinion des Juifs & des Chrétiens.

Il ſemble néanmoins qu'Ariſtote n'ait pas été tout à fait content de ſon hypothéſe. Il en parle fort ſouvent d'une maniére à faire voir qu'il étoit fort irréſolu là-deſſus. Dans la préface du ſecond livre qu'il a fait des cieux, il dit qu'il n'a pas de démonſtration de ce qu'il avance ſur ce ſujet, mais une ſimple perſuaſion. Dans le premier livre de ſes Topiques chapitre 9. il met la queſtion de l'éternité du monde au rang de celles ſur leſquelles on peut diſputer de part & d'autre avec probabilité. Et dans le 3. liv. de la génération des animaux, il ſupoſe qu'ils ont pu avoir un commencement, & là-deſſus il tâche à découvrir de quelle maniére ils ont pu avoir été engendrez.

Pag. 73. 1. *Cette Religion..... ſubſiſte encore aujourd'hui.* Joſéphe dans ſon premier livre contre Appion nous a conſervé un paſſage d'Hécatée, ou cet Auteur parlant des Juifs qui étoient avant Alexandre, dit, „ qu'ils étoient ſi atachez à leurs loix & à leurs „ coutumes, que ni le mépris outrageant que leurs „ voiſins faiſoient d'eux, ni les mauvais traitemens „ des Rois de Perſe & de leurs Satrapes, ni même „ les derniers ſuplices, ne les pouvoient obliger à „ y renoncer. Un autre paſſage du même Héca-

tée

tée porte que *du tems d'Alexandre, des Soldats Juifs refuſérent conſtamment d'aider à rebâtir le temple de Bélus.* Joſéphe dans ſa Reponſe à Appion, liv. 2. conclut de cette fermeté des Juifs à conſerver leurs loix au milieu de leurs malheurs & de leurs diſperſions & malgré les menaces & les careſſes des Rois étrangers, qu'il faloit bien qu'ils euſſent été fermement perſuadez de tout tems que Dieu en étoit l'Auteur.

La circonciſion étoit quelque choſe de ſi douloureux, & qui leur &c. Philon. Pag 1.

..... *L'invention de l'Ecriture*, Hérodote dans ſa Terpſichore dit que „les Joniens ayant apris des „ Phéniciens l'uſage des lettres, l'avoient retenu, „ quoi qu'avec quelques changemens : que c'eſt „ à cauſe de cela que les lettres Gréques ſont „ nommées Phéniciennes. En éfet Timon & Plutarque les apellent ainſi. Ce dernier dit auſſi qu'*Alpha* ſignifie *un boeuf* dans la langue Phénicienne, ce qui eſt vrai. Eupoléme dans ſon livre des Rois de Judée, dit „que Moyſe a été le pre„ mier de tous les Sages, & que ce fut lui qui „ enſeigna aux Juifs l'invention des lettres, la„ quelle paſſa enſuite de ce peuple aux Phéniciéns; & il eſt vrai que le plus ancien Hébreu étoit le même ou preſque le même que le Phénicien. *Il prônonçoit*, dit Lucien, *certains mots inconnus tels que ſeroient des mots Hébreux ou Phéniciens.* Chérilus dans les vers qu'il a fait des Solymes, * dont il poſoit la demeure auprés d'un lac, qui eſt à ce que je crois le lac Aſphaltite ou la mer morte, dit qu'ils parloient Phénicien. Cela ſe recueille auſſi de cette ſcéne de Plaute qui eſt en langue Punique. Non ſeulement la langue des anciens Iſraë- Pag 3.

* Bochart liv. 1. des Colonies des Phéniciens, ch. 6. fait voir que Joſéphe s'eſt trompé : & que ces Sulymes dont Cherilus *parle ne ſont pas* un peuple de Judée ; mais de l'Aſie Mineure, *dans le voiſinage* de la Lycie.

ſites étoit la même que celle des Phéniciens, mais ils ſe ſervoient auſſi des mêmes lettres, comme l'ont prouvé Joſeph Scaliger, & Gérard Voſſius.

Les loix mêmes les plus anciennes des Athéniens &c. Telle eſt la loi touchant *le voleur de nuit*, & celle qui ordonnoit *qu'un homme venant à mourir ſans enfans, ſon plus proche parent épouſeroit ſa veuve.* Sopater, Térence, & Donat, font voir que c'étoit là une loi des Athéniens. Ces peuples avoient auſſi pris de la fête des Tabernacles, la coutume de porter des rameaux dans une de leurs ſolennitez. A l'imitation du ſouverain Sacrificateur des Juifs, leur Pontife étoit obligé par les loix d'épouſer une fille vierge & citoyenne. Enfin la loi qui ordonnoit parmi eux *que lorſque deux ou pluſieurs ſœurs viendroient à mourir ſans enfans ou ſans fréres, les parens du côté du pére ſeroient héritiers,* venoit auſſi des Hébreux.

Pag. 76. 2. *Dans les plus vieilles hiſtoires des Phéniciens que Sanchoniaton avoit compilées & que Philon de Biblus a traduites.* Voici un fragment de cet ancien Auteur, qu'Euſébe a garanti de l'oubli en le citant dans ſa Préparation Evangelique liv. 1. ch. 10.

„ La Théologie des Phéniciens établit pour premier principe du monde *un air ténébreux & ſpiritueux ou un ſouffle, un vent d'un air ténébreux*, & *un Chaos* envelopé d'obſcurité: Que „ ces deux principes ocupoient un eſpace infini, „ & que pendant un fort long tems, ils ne furent „ ſéparez par aucune borne: mais qu'enfin *l'Eſprit* „ étant devenu amoureux de ces principes qui lui „ apartenoient, il s'étoit mêlé avec eux: Que cette „ conjonction avoit été apellée *deſir* ou *amour*: „ Que ce fut de là que naquirent toutes choſes: „ Que pour l'Eſprit il étoit ſans commencement, „ & n'avoit été produit par aucune cauſe: Que la „ premiére choſe qui provint de ſon union avec

„ ces

, ces principes, fut *Mot*, par ou quelques uns „ entendent du limon, d'autres une putrefaction „ qui nâit d'un mélange d'eau avec quelque autre „ ſubſtance : Que ce *Mot* avoit été la ſemence de „ toutes les Créatures, & la matiére dont elles ont „ été formées..... Que les Aſtres étoient dans „ ce limon comme dans un œuf ; & que ce limon „ qui renfermoit le ſoleil, la lune, les étoiles, „ & * les grans Aſtres, fut enſuite illuminé.

Tout le monde voit le raport qu'a cette doctrine avec celle de Moyſe. Dans l'une & dans l'autre on voit, I. une matiére informe & ténébreuſe que Moyſe appelle תהום *Tehom*, *abîme* & תהו בהו *Tohou* & *Bohou*, *terre ſans forme & vuide* ; *eaux* ; & que Sanchoniaton nomme *Chaos*, avant qu'elle ait reçu du mouvement, & *Mot*, aprés qu'elle en eut reçu. On y voit, II. *l'Eſprit*, auteur du mouvement, & qui tire de cette matiére tous les Etres qui devoient compoſer l'Univers. III. On y voit même ſon action répréſentée par une même image, qui eſt celle d'une colombe qui couve un œuf : car c'eſt là la force du mot מרחפת Merachépheth, que nous avons traduit, *ſe mouvoit*, comme l'a remarqué le Rabbin Salomon Jarchi. Or Sanchoniaton dit que les Aſtres étoient dans le limon comme dans un œuf. C'eſt à cela que ce raportent les paſſages ſuivans. Macrobe Saturnal. liv. 7. ch. 16. dit qu'un œuf eſt un bel embléme du monde. Les vers Orphiques enſeignent que le principe de la génération de toutes choſes a été *un œuf*, & dans Arnobe les Dieux Syriens, qui ne ſont autre choſe que les Aſtres, ſont dits *être nez d'œufs*. IV. Enfin on voit dans l'Auteur Phénicien auſſi bien que dans Moyſe, que la lumiére a précédé le ſoleil. Dans la ſuite de ce fragment,

* *Aprés avoir nommé le ſoleil, la lune & les étoiles, qu'entend il par les grands Aſtres ? Peut être les Etoiles de la premiére grandeur.*

il eſt parlé de *βάαν Báan* & de *κολπία, Kolpia.* Le premier eſt le בהו *Bohou*, que nous avons traduit, *vuide*; le ſecond, par lequel Sanchoniaton entend le vent, eſt viſiblement קל-פי יה *Kol-pi-jah, la voix de la bouche de Dieu.*

Zénon qui étoit de Cittium, ville de Cypre & Colonie des Phéniciens, diſoit, au raport du Scholiaſte d'Apollonius, „que ce Chaos dont a parlé Héſiode, étoit de l'eau; & que cette eau venant à s'abaiſſer, il s'étoit produit une eſpéce de „ limon, lequel s'épaiſſiſſant devint ce que nous „ apellons la terre. Numénius, alégué par Porphyre, cite expreſſément Moyſe, dans ces paroles, *le Prophéte a dit que l'Eſprit de Dieu ἐπεφέρετο, étoit porté ſur les eaux.*

La ſéparation de la terre & des eaux ſe trouve auſſi dans Phérécydes, qui l'avoit apris des Syriens, & dans Anaximander, qui dit que la mer eſt *un reſte de l'humidité originelle de l'Univers.* Linus & Anaxagore ont enſeigné *qu'au commencement tout étoit mêlé & confus, mais que l'Eſprit a tout arrangé.* Ce qu'ils tiroient des Phéniciens, qui dés la premiére antiquité ont eu commerce avec les Grecs. Linus même étoit Phénicien d'origine. Orphée, qui a puiſé des mêmes ſources, dit dans un paſſage cité par Athénagore, que *le limon a été fait d'eau.* Outre cela, il a parlé du Chaos comme *d'un grand œuf, qui venant à ſe crever, s'eſt partagé en deux parties qui ſont le ciel & la terre.* On trouve auſſi dans un paſſage de cet ancien Auteur, cité par Timothée le Chronologue, *& les premiéres ténébres, & la premiére illumination de l'univers.*

On en voyoit quelques traces parmi les Indiens, au raport de Mégaſthénes. Voici le paſſage, tiré *du liv.* 15. de Strabon. „Les Indiens ont en beau-

„ coup

„ coup de choſes les mêmes opinions que les „ Grecs. Il croyent, par ex. que le Monde a eu „ un commencement, & qu'il doit finir un jour: „ que Dieu qui en eſt l'auteur, & qui le gouver„ ne, ſe trouve dans toutes ſes parties: que tou„ tes choſes ont chacune en particulier des princi„ pes diférens; mais que le principe général dont „ tout le Monde a été formé, c'eſt l'eau. On voit auſſi dans Clément Alexandrin, liv. 1. des Stromates un paſſage de Mégaſthénes, qui témoigne que les Brachmanes, Philoſophes Indiens, ont cru ce que les plus anciennes traditions enſeignent touchant la nature.

Et parmi les Egyptiens. Laërce dans ſa préface; „ Ils tiennent (*ce ſont les Egyptiens*) que le Mon„ de dans ſa naiſſance a été * une maſſe confuſe: „ que les Elémens ont été tirez de cette maſſe par „ voye de ſéparation: que les animaux en ont été „ formez.... que le monde périra, de même „ qu'il a commencé d'être.

Voici comme Diodore de Sicile explique leur opinion. „Ils diſent que lors que l'Univers com„ mença d'exiſter, le ciel & la terre n'avoient qu'u„ ne même face, & étoient mêlez l'un avec l'au„ tre: Qu'enſuite l'air ayant reçu un mouvement „ perpétuel, ce qu'il y avoit de parties de feu „ s'élévérent au deſſus des autres, pour compoſer „ les Aſtres: & les parties bourbeuſes & épaiſſes „ s'affaiſſérent & s'amaſſérent dans un même lieu, „ avec les parties humides: Que les unes & les „ autres ayant auſſi reçu un mouvement conti„ nuel, les plus humides s'etoient ſéparées des „ plus groſſiéres & des plus ſolides; celles là pour „ compoſer la mer, & celles ci, la terre: Que „ la terre qui etoit d'abord fort molle, s'épaiſſit „ peu à peu par la chaleur du ſoleil: Que la ſur„ face ayant commencé à fermenter par cette

„ chaleur, il s'y étoit formé de petites élevures „ qui contenoient une certaine pourriture, envi- „ ronnée d'une eſpéce de membrane ou de peau „ fort déliée; ce qui arrive encore aujourd'hui „ dans des lieux humides & marécageux, lors „ que le ſoleil vient à les échaufer tout d'un coup: „ Que cette petite pourriture étant devenue un Fé- „ tus, ou une ébauche d'animal, tous ces Fétus „ tirérent leur nourriture d'un brouillard qui de „ nuit ſe répandoit autour d'eux, & que de jour „ la chaleur du ſoleil leur donnoit une juſte con- „ ſiſtence: Qu'ayant aquis toutes leurs parties „ dans une forme convenable, & le ſoleil ayant „ brulé & diſſipé ces peaux où ils étoient enfer- „ mez, toutes les eſpéces d'animaux vinrent en- „ fin à parôitre: Que ceux qui avoient eu en par- „ tage plus de degrez de chaleur, s'élevérent dans „ l'air, les plus terreſtres demeurérent ſur la ter- „ re, & les plus humides eurent l'eau pour leur „ demeure: Que la terre ſe durciſſant tous les „ jours de plus en plus par la chaleur & par les „ vents, étoit devenue incapable de produire les „ animaux de la maniére qui vient d'être décrite; „ & qu'à cette voye de génération ſuccéda celle „ que nous voyons aujourd'hui..... Qu'il ne „ faut pas être ſurpris de cette force que la terre „ a eu de produire les animaux: Qu'on en voit „ un exemple dans la * Thébaïde, où dans le „ tems que le Nil eſt le plus débordé, le ſoleil „ échaufant tout d'un coup la terre qui a été hu- „ mectée & détrempée par ce débordement, il „ s'engendre ſur ſa ſurface une pourriture, de la- „ quelle nâit une multitude incroyable de rats & „ de ſouris: Qu'à plus forte raiſon cela a pu arri- „ ver dans le commencement, puis qu'alors la ter- „ re, qui étoit plus molle, & l'air qui avoit une

„ au-

* C'eſt une province d'Egypte.

„ autre température, étoient dans une disposition „ plus prochaine à produire des animaux. Macrobe, Saturnal liv. VII. raporte en abregé cet article de la Théol. Egyptienne touchant la génération des animaux.

Tout cela, si vous y joignez *l'Esprit*, ressemble assez à la doctrine de Moyse, & à la tradition des Phéniciens. La pluspart des Philosophes Grecs ne regardant qu'à la matiére, n'ont point parlé de la cause qui lui a donné le mouvement & la forme. Aristote, qui a senti ce défaut l'a prétendu éviter en disant qu'il faloit, outre la matiére, concevoir une cause qui ait agi sur elle, & que cette cause est la *Nature*. Mais Thalés, Anaxagore, & Platon ont mieux rencontré lors qu'ils ont dit que cette cause est Nῦς c. d. une *Intelligence, un Esprit*.

Héſiode & beaucoup d'autres. Ces autres sont, l'Auteur de certains Hymnes, & du poëme des Argonautes, que l'on a cru être Orphée; Epicharme, le plus ancien des Poëtes Comiques, & Aristophane, dans la Comédie qui a pour titre, *les oiseaux*, & dont Lucien & Suidas nous ont conservé le passage qui fait à ce sujet. Dans tous ces Auteurs on voit un *Chaos*, matiére informe, & principe de toutes choses: une cause qui agit sur ce Chaos, qu'ils apellent *Amour*, & qui séparant toutes les différentes parties du Chaos, a produit le ciel, la terre, la mer, les hommes &c. Sur quoi il faut remarquer I. qu'Héſiode étant né proche de Thébes, ville qui a été bâtie par Cadmus Phénicien, il en a pu tirer ce qu'il dit là-dessus, & qui est si conforme à ce que nous venons de voir de la tradition des Phéniciens. II. Que les Phéniciens ayant eu de tout tems commerce avec les Joniens, qui ont été les *premiers habitans* de l'Attique, ont pu leur porter

la

la connoiſſance de leurs dogmes, auſſi bien que leurs marchandiſes.

Pag. 76. 3. *Ovide l'énonce dans ſes Métamorphoſes* &c. (Le paſſage eſt tres beau. Grotius l'a raporté tout entier. Comme il eſt un peu long, je n'en donnerai qu'un abrégé) Ovide, aprés avoir décrit le Chaos d'une maniére fort ingénieuſe, répréſente le partage que Dieu fait de toutes ſes parties confuſes & mêlées. Il dit qu'il en tira les Elémens, à chacun deſquels il marqua ſa place: Qu'il arrondit la terre, l'environna de mers, & qu'il la coupa de riviéres, & de lacs: Qu'il étendit les campagnes, abaiſſa les valons, éleva les montagnes, & orna les bois de feuillage. Il parle enſuite des cinq Zones & céleſtes & terreſtres, des brouillards, des nues, des orages, dont il dit que Dieu établit le ſiége dans les airs, où il aſſigna de même à chacun des vents leur quartier. Plus haut il nous fait voir l'*Æther*, ou l'air pur, & degagé de parties terreſtres; & plus haut encore le Ciel & les Aſtres, qu'il répréſente, auſſi bien que les Dieux, comme les habitans du ciel. Il parle en général des diférentes eſpéces d'animaux, & de leurs demeures. „ Il leur manquoit un Maître, ajoûte-t-il; l'homme naquit pour poſſéder ce beau rang. Japétus mêlant avec de l'eau le limon tout nouvellement ſéparé de *l'Æther*, le forma à l'image des „ Dieu maîtres & directeurs de tout l'Univers. Et „ au lieu que les autres animaux ſont panchez vers „ la terre, il donna à l'homme une tête droite, élevée, & capable de porter les yeux vers le ciel. Euryſus Pythagoricien dit „ que celui qui a formé l'homme étant ſouverainement bon & bien „ faiſant, a bien voulu ſe prendre lui même „ pour patron de cet ouvrage. Horace, Virgile, & Juvénal ont répréſenté nôtre ame comme deſcendue du ciel, & faiſant même partie des Etres céleſtes.

céleſtes. Cicéron, & Hipparchus cité par Pline liv. 11. ont donné à l'ame une eſpéce de parentage avec les étoiles.

Epicharme & *la raiſon des hommes*, dit ce Poëte, *eſt née de la raiſon de Dieu.* Amélius Platonicien cité par Euſébe Prépar. lib. XI. „Cette Raiſon par qui ſubſiſtent toutes les choſes qui ont été faites, eſt aſſurément cette *Parole* dont un certain Auteur Barbare dit qu'elle étoit avec Dieu quand il créoit le monde, & même avant qu'il le créât : que tout a été fait par elle : & que tout Etre vivant & animé, vit & ſubſiſte par elle. Cet Auteur Barbare eſt S. Jean, qui vivoit un peu avant ce Philoſophe. Chalcidius dans ſon commentaire ſur le Timée de Platon, parlant de Moyſe „Il eſt clair, *dit-il*, qu'il jugeoit bien que la Sageſſe divine avoit préſidé à la création du ciel & de la terre, & qu'en un mot elle eſt le premier principe de tout l'Univers. Zénon & ſes Sectateurs ont auſſi le même dogme, Tertull. contre les Gent. Pag. 77. 1.

Les vers Orphiques. „J'en prens à temoin cette premiére parole que le Pére de l'Univers prononça lors que par ſes ordres il fonda le monde entier. Et ailleurs, „Tourne tous tes regards, & dirige tous les mouvemens de ton cœur vers la Raiſon divine. Jette les yeux ſur le Créateur du monde. Lui ſeul eſt éternel, lui ſeul a créé toutes choſes ; lui ſeul préſent à toutes les parties de la vaſte machine du monde, les agite & les remue. Aucun homme ne le voit, & il voit ſeul tous les hommes. Ces deux paſſages ſe trouvent dans Juſtin Martyr, liv. de la Monarchie, dans Clément Alexandrin, Stromat. liv. v. & dans Euſébe, Prépar. Evang. liv. XIII.

Selon Empédocle. Ce philoſophe diſoit „que la premiére choſe qui fut ſéparée du Chaos, fut

„ l'Æther :

„ l'*Æther* : Qu'enſuite le feu en fut tiré, & enfin „ la terre : Que la terre étant venue à ſe reſſer- „ rer par l'impétuoſité même du mouvement de „ ſes parties, l'eau en étoit ſortie, comme par „ bouillons : Que l'air s'étoit dégagé de dedans „ l'eau à peu prés comme les exhalaiſons ſortent „ de la terre : Que pour ce qui eſt de *L'Æther*, „ & du feu, le premier avoit produit le ciel, & le „ ſecond, le ſoleil. Plut. liv. 2. ch. 6. Il diſoit auſſi *qu'il y avoit deux ſoleils, l'un, original, & l'autre qui a été formé ſur le premier, & c'eſt celui que nous voyons.*

Pag. 77. Dans les vers Orphiques &c. *je chanterai la Nuit, mére des Dieux & des hommes.*

..... *Pluſieurs nations qui retenoient &c.* Nicolas de Damas le dit des * Numides : Tacite, des Anciens Allemans : Céſar, des Gaulois : & Pline, des * Druïdes, en particulier : Aulu-Gelle des Athéniens. Les Bohémiens & les Polonois ont encore aujourd'hui cette coutume.

Pag. 78. *Aratus dit que les Etoiles &c.* „Commençons „ par Jupiter, & ne nous nous laſſons jamais de „ parler de lui. Toutes les parties du monde reſ- „ ſentent les éfets de ſa préſence. Nous jouiſſons „ même de lui, *& c'eſt de lui que nous tirons nôtre „ origine.* C'eſt auſſi lui qui a ataché les Aſtres „ au ciel dans l'ordre ou nous les y voyons, afin „ qu'ils nous montraſſent en quelle ſaiſon chaque „ choſe ſe doit faire, & que tout naquît ſelon de „ certaines loix. Ces mots, *& c'eſt de lui que nous tirons nôtre origine*, ont été citez par S. Paul Act. XVII. 28. Chalcidius, dans ſon Comment. ſur le Timée de Platon. „L'opinion des Hébreux „ s'acorde avec ce que je viens de dire. Ils enſei- „ gnent que Dieu qui a arrangé & orné l'Univers, „ a don-

* *Anciens peuples d'Afrique.*
* *Prêtres & Philoſophes des Gaules.*

„ a donné charge au ſoleil de dominer ſur le jour,
„ & à la lune, d'avoir ſoin de la nuit: qu'il a
„ établi les étoiles pour déterminer les tems, pour
„ marquer les années, & pour faire connôître
„ d'avance la fertilité ou la ſtérilité de la terre.

Virgile parle d'un Eſprit &c. Georgiques liv. IV.
„ Quelques uns faiſant réflexion ſur cette adreſſe
„ & ſur cette prudence qui paroiſſent par tant de
„ marques dans les mouches à miel, ont dit qu'il
„ y avoit en elles une portion de l'intelligence di-
„ vine: qu'en éfet Dieu eſt comme répandu dans
„ toutes les parties de la terre & de la mer, auſſi
„ bien que dans les cieux; & que c'eſt de lui que
„ l'homme & tous les animaux puiſent en naiſſant
„ cet Eſprit ſubtil & délié qui les anime.

Héſiode. Il commanda à Vulcain, dit ce Poëte, *de mêler de l'eau avec de la terre, & de donner à ce compoſé une voix humaine.* Euripide.
„ Soufrez que les morts rentrent dans le ſein de
„ la terre. Chaque choſe retourne à la ſource
„ dont elle eſt ſortie. L'Eſprit retourne au ciel, &
„ & le corps rentre dans la terre. Ce dernier ne
„ nous eſt pas donné en poſſeſſion perpétuelle: il
„ ne nous eſt que prêté. Et ſi, peu aprés, la
„ terre le reprend, elle ne reprend que ce qui lui
„ apartient, puis que c'eſt elle qui l'a nourri.
Tout cela a un raport évident avec Gen. III. 9. & Eccleſ. XII. 7.

Et Callimaque. Il apelle l'homme, *la boue de Prométhée.* Démocrite, Epicure, Juvénal, & Martial, ont auſſi parlé de cette boue dont l'homme a été formé.

Maxime de Tyr. &c. Diſſertat. I. „Au milieu de
„ tant d'opinions diférentes, qui ſe combatent les
„ unes les autres, on en voit une conſtante &
„ & univerſelle; que Dieu eſt & le Roi & le Pé-
„ re de toutes choſes; qu'il y a pluſieurs Dieux,

„ qui

Sophocle, & Varron, reconnoiſſent auſſi un ſeul Dieu ſouverain.

Pag. 78. 2. *Nous l'aprenons de Joſéphe, de Philon* &c. Joſ. Rép. à Appion, liv. 11. dit *qu'il n'y a aucune ville, ſoit Gréque ſoit Barbare, où ne ſoit parvenue la coutume de célébrer le ſeptiéme jour, de même que le font les Juifs.* Philon. *Le ſeptiéme jour eſt un jour de fête, non pour une ſeule ville, ou pour un ſeul païs, mais pour tous les peuples du monde.* Clément Alexandrin cite là-deſſus Héſiode, Homére, & Callimaque.

Pag. 78. 3. *Dion Caſſius.* Il témoigne „que la coutume de „ compter le tems par une révolution de ſept „ jours eſt venue des Egyptiens, & que d'eux elle „ s'eſt répandue parmi tous les autres peuples,

Pag, 79. 1. *Et que l'Uſage des vétemens* &c. Diodore de Sic. raportant l'opinion des Egyptiens ſur cela, dit * „que les premiers hommes menoient une vie „ fort incommode & fort dure, parce qu'on n'a„ voit encore inventé aucune des choſes utiles à „ la vie: qu'ils n'avoient ni habits, ni maiſons, „ ni feu, & que leur manger étoit tres groſſier. Dicéarque, Philoſophe Péripatéticien, cité par Varron & par Porphyre, dit „que les premiers „ hommes étant bien plus prés des Dieux que „ nous

* Ce témoignage joint à celui qui ſuit forme une deſcription aſſez bizarre des premiers hommes, l'un les répréſent emenans une vie fort miſérable, & l'autre, fort ſainte. Ainſi il pourroit ſembler qu'ils ne ſont pas au but de l'Auteur. Ils y ſont pourtant, le premier, pour ce qui eſt de la ſimplicité de la vie de nos premiers péres, l'autre, pour l'innocence de leurs mœurs. Le 3. paſſage qui eſt directement contraire au 1. peut néanmoins avoir lieu *ici*, en ce qu'il répréſente aſſez bien cette vie toute ſimple, & *toute naturelle* de l'homme avant qu'il tombât dans la revolte,

nous étoient d'un tres bon naturel, & vivoient dans l'innocence; & que de là eſt venu le nom d'âge d'or, qu'on a donné aux premiers ſiécles.

.... *avoir été connu des Indiens.* Strabon, liv. xv. fait dire à Calanus Indien, „qu'autrefois la farine „ étoit auſſi commune que la pouſſiére l'eſt aujourd'hui; que le lait, le vin & miel couloient „ de ſource de même que l'eau: mais que cette „ delicieuſe abondance ayant rendu les hommes „ fiers & inſolens, Dieu qui ne le put ſoufrir „ leur ôta tous ces biens, & établit un autre genre de vie, pénible & laborieux.

L'Hiſtoire d'Adam, d'Eve, du Serpent, &c. Chalcidius ſur le Timée de Platon: *ſelon Moyſe, Dieu défendit aux premiers hommes de manger de certains fruits, qui leur pouvoient donner la connoiſſance du bien & du mal.* Et ailleurs; „C'eſt „ à cela que ſe raporte ce que les Hébreux diſent; „ que Dieu avoit donné à l'homme une ame raiſonnable par une inſpiration céleſte, & aux bêtes, une ame deſtituée de raiſon, ſe contentant „ de commander à la terre de les produire de ſon „ ſein; que de ce nombre fut ce ſerpent, qui par „ ſes ſuggeſtions engagea dans le crime ces prémices de tous les hommes. Dans les plus anciennes céremonies des Grecs on crioit *Eva*, & en même tems on montroit un ſerpent.

..... 6000 *ans depuis la création.* Selon le rapport de Simplicius, Calliſthéne envoya à Ariſtote des obſervations Aſtronomiques qu'il avoit recueillies à Babylone, & qui remontoient juſqu'à 1903 ans, ce qui eſt à peu pres le tems qui pouvoit s'être écoulé depuis le deluge juſqu'à Calliſthéne. Pag. 2.

Béroſe, Manéthon, Hirom, Heſtiæus, Hécatée, Hellanicus. Joſéphe Antiq. Jud. liv. 1. ch. 4. cite tous ces Auteurs dont on avoit encore de ſon tems Pag. 3.

les livres. Servius ſur Virgile, dit que les Arcadiens vivoient juſqu'à 300 ans.

Pauſanias. ..... des corps d'une grandeur au deſſus de l'ordinaire. Dans ſes Laconiques il dit *qu'on montroit dans le temple d'Eſculape, auprés de la ville d'Aſopus, des os d'homme d'une grandeur extraordinaire.* Et dans le 1. liv. de ſes Eliaques, *qu'on avoit tiré de la mer un os qui avoit été enſuite gardé à * Piſe, & que l'on croyoit être de Pélops.*

Philoſtrate. A commencement de ſes Héroïques il dit *que dans * la Palléne, les inondations & les tremblemens de terre découvroient beaucoup de corps de taille démeſurée.*

Pline. Dans le liv. VII. ch. 16. „Dans l'Ile de „ Créte un tremblement de terre ayant rompu une „ montagne, on y trouva un corps qui étoit ſur „ ſes piez, & que les uns diſoient être celui „ d'Orion, & les autres, d'Eétion. L'hiſtoire „ nous aprend que le corps d'Oreſte ayant été dé„ terré par le commandement de l'Oracle, on „ trouva qu'il étoit grand de ſept coudées. Il y a „ plus de mille ans qu'Homére s'eſt plaint que les „ hommes de ſon tems n'étoient plus ſi grans „ que leurs Ancêtres.

Solin dit „que pendant la guerre de Créte, aprés „ une inondation extraordinairement grande, les „ eaux s'étant retirées, on avoit trouvé ſur la „ terre un corps de 33. coudées, qui fut vu de „ Métellus & de ſon Lieutenant Flaccus.

Joſéphe, Antiq. Jud. liv. V. ch. 2. „On „ voyoit encore alors des Géans, dont la gran„ deur énorme & la figure extraordinaire ofroit „ un ſpectacle capable d'éfrayer, & étonnoit ceux „ mêmes qui ne les connoiſſoient que par le récit „ des autres. Aujourd'hui même on montre encore

* Ville du Peloponnéſe.
* Preſqu'île de Macedoine.

Gabinius dans la description de la Mauritanie disoit *que Sertorius avoit trouvé les os d'Auteus, qui étant rejoints faisoient un corps de 60 coudées*. Phlegon, Histoire des choses merveilleuses ch. 9. parle d'une tête qu'on deterra à Ida, & qui etoit trois fois plus grosse qu'une tête ordinaire. Il raporte aussi qu'on avoit trouvé en Dalmatie beaucoup de corps qui d'une main à l'autre avoient plus de seize aunes; & dans * le Bosphore Cimmérien, un squeléte de 24 coudées de hauteur.

Catulle..... qu'avant que la corruption. C'est dans l'Epithalame de Pélée & de Thétis. „Mais „ aprés que la terre eut été souillée par les crimes „ des hommes, & que leur cœur transporté par la „ passion eut renoncé à la justice, les fréres trem„ pérent leurs mains dans le sang de leurs fréres „ .....& une fureur criminelle ayant rompu les „ bornes qui séparoient la justice d'avec l'injusti„ ce, obligea les Dieux à se retirer d'avec les hom„ mes, & à les abandonner à eux-mêmes.

Et les Intelligences par qui &c. Voyez Plutarque dans son Traité d'Isis, & Maxime de Tyr, Dissertat. I. & XVI. Le nom d'Anges se trouve en ce sens non seulement dans la Bible des LXX; mais aussi dans Labéon, Aristide, Porphyre, Jamblique & Chalcidius, Auteurs Payens, & dans Hostanés, qui est plus ancien que tous ceux-là. Héraclite, selon le témoignage de Chalcidius, assure *que les puissances divines donnent des avis & des instructions aux hommes qui en sont dignes.*

Dans presque tous les Auteurs Grecs &c. Homére Iliad. X. Hésiode, Platon, Ovide Métamorph. l. I. Lucain, liv. IV. Sénéque, 30. Quest. Natur. Pag. 8 2.

C'est ce qui a obligé Varron &c. Censorin; „ Var-

X 2

* *Aujourd'hui* détroit de Casta ou de Kerci, dans la petite Tartarie.

„ Varron diviſoit le tems en trois grans eſpaces, „ ſavoir, le tems *Inconnu*, le tems *Fabuleux*, & „ le tems *Hiſtorique*. Le premier, depuis le „ commencement du monde juſqu'au (*a*) premier „ Déluge: le ſecond, depuis le premier Déluge „ juſqu'à la premiére Olympiade: le troiſiéme, „ depuis la premiére Olympiade, juſqu'à nous. Les Rabbins apellent le premier de ces trois périodes, *le tems vuide*.

Pag. 80. 3. *Béroſe Chaldéen.* Joſéphe Rép. à Appion l. 1. (*b*) „Béroſe raporte conformément aux plus anciennes hiſtoires & à ce que Moyſe en a dit, „ la deſtruction du genre humain par le Déluge, „ à la reſerve de Noé Auteur de nôtre race, qui „ par le moyen de l'Arche ſe ſauva ſur le ſommet „ des montagnes d'Arménie. Antiq. Jud. liv. 1. ch. 3. il raporte ces paroles de Béroſe; „On dit „ que l'on voit encore de reſtes de l'Arche ſur la „ montagne des Cordiées en Arménie; que quel„ ques uns raportent de ce lieu des morceaux du „ bitume dont elle étoit enduite, & s'en ſervent „ comme d'un préſervatif.

Abydéne d'Aſſyrie. Voici le paſſage, cité par Euſébe, Prépar. liv. IX. & par Cyrille contre Julien, liv. II. „Entre ceux qui leur ſuccédérent „ fut Siſithrus. Saturne lui ayant prédit que le „ 15. du mois de Déſius, il y auroit une pluye „ extrémement grande & forte, & donné ordre „ de cacher à Héliopolis (*c*) ville des Sippares, „ tout

(a) Les anciennes hiſtoires ont parlé de deux deluges. Celui qui arriva dans l'Attique du tems d'Ogygés, environ 532 ans aprés le Deluge de Noé. L'autre qui arriva dans la Theſſalie ſous le regne de Deucalion 248 ans aprés celui d'Ogygés & du tems de Moyſe.

(b) Je ſuis dans ce paſſage & dans tous ceux qui ſeront citez de Joſéphe, la traduction de M. Arnaud d'Andilly excepté 2 ou 3 endroits où il me ſemble qu'il s'eſt trompé: je les *marquerai*.

(c) Dans Ptolomée Sippare eſt une ville de Meſopotamie. Selon *le texte* d'Abydene, ce doit être un peuple.

„ tout ce qu'il pourroit ramaſſer d'écrits, il obéit
„ à ce commandement, s'embarqua pour l'Armé-
„ nie, & incontinent après il vit l'éfet de cette
„ prédiction. Le troiſiéme jour la tempête ayant
„ ceſſé, il lâcha des oiſeaux, pour voir s'ils pour-
„ roient découvrir quelque endroit de la terre qui
„ ne fût pas couvert d'eau. Mais ces oiſeaux ne
„ trouvant par tout qu'une vaſte mer, & ne voyant
„ pas où ſe repoſer, retournérent à Siſithrus.
„ Il en laiſſa encore ſortir d'autres, mais avec auſſi
„ peu de ſuccés, ſi ce n'eſt qu'ils revinrent les
„ ailes pleines de boue. A peine en eut-il lâché
„ d'autres pour la troiſiéme fois, que les Dieux
„ le retirérent du monde. Le vaiſſeau aborda en
„ Arménie; & les habitans du païs ſe ſervirent
„ du bois dont il étoit bâti comme d'un préſerva-
tif. Alexandre Polyhiſtor cité par Cyrille dit
„ qu'aprés la mort d'Otyarte, ſon fils Xiſuthrus
„ lui ſuccéda & regna 18 ans; que de ſon tems il
„ il y eut un grand déluge, dont ce Roi s'étoit
„ ſauvé en obéiſſant à l'ordre que Saturne lui don-
„ na de faire une Arche, & d'y entrer avec des
„ animaux de toute eſpéce. Il faut remarquer
ici que le nom de *Siſithrus*, auſſi bien que celui
d'Ogygés, & de *Deucalion*, ſignifie en d'autres lan-
gues ce que le mot de Noé ſignifie en Hébreu,
c'eſt a dire, *repos*. Euſébe nous aprend qu'A-
lexandre Polyhiſtor, qui écrivoit en Grec, apelle
Iſaac, γέλως, *gelôs* c'eſt à dire *ris*, ce qui eſt le
ſens du mot *Iſaac*. Les Hiſtoires ſont pleines d'exem-
ples de ces ſortes de changemens. A l'égard du nom
de *Saturne*, il eſt donné à Dieu dans ces paſſages,
ou parce que les Aſſyriens nommoient le Dieu
ſouverain, du nom de la plus haute des 7. Planétes,
ou parce que le mot Syriaque אל *El*, ſignifiant &
Dieu & Saturne, les Grecs n'ont pris que la derniére
de ces deux ſignifications. Juſques là tout ſe ra-

lie même n'en avoit pas été exemte.

Et Plutarque même &c. Voici ſes paroles. *On dit que Deucalion lâcha hors de l'Arche un pigeon, qui, tant qu'il revint, lui fit connoître par là que la tempête duroit encore, & lors qu'il ne revint plus, lui fit juger qu'elle étoit paſſée.*

Lucien dit que dans une ville &c. C'eſt dans la Déeſſe de Syrie. * „La plus commune opinion, „ *dit il*, eſt que Deucalion eſt le fondateur du „ temple de cette ville. Car les Grecs diſent que „ les premiers hommes étant cruels & inſolens, „ ſans foi, ſans hoſpitalité, ſans humanité, péri- „ rent tous par le Déluge; la terre ayant pouſſé „ hors de ſon ſein quantité d'eaux qui groſſirent „ les fleuves, & firent déborder la mer à l'aide „ des pluyes, de ſorte que tout fut inondé. Il „ ne demeura que Deucalion, qui s'étoit ſauvé „ dans une Arche avec ſa famille, & une couple „ de bêtes de chaque eſpéce qui le ſuivirent vo- „ lontairement, tant ſauvages que domeſtiques, „ ſans s'entremanger, ni lui faire mal. Il vogua „ ainſi juſqu'à ce que les eaux fuſſent retirées. „ Il fut le pére d'une ſeconde race d'hommes, qui „ remplit la place de celle que le Déluge avoit dé- „ truite &c.

Pag. 81. 1. *Dans Molon.* Le paſſage eſt dans Euſébe Préparat. liv. IX. ch. 19. „Immédiatement aprés „ le Deluge, cet homme qui s'étoit ſauvé en Ar- „ ménie avec ſa famille, en fut chaſſé par les ha- „ bitans du lieu. De là il vint en cette partie de „ la Syrie qui eſt fort montagneuſe, & qui alors „ n'étoit pas habitée. *Dans*

* *Je donne ce paſſage ſelon la Traduction de Mr. d'Ablancourt, elle eſt fort libre, & fort belle.*

Dans Nicolas de Damas. Voici ſes paroles, qui ſe trouvent dans Joſéphe liv. XCVI. „Il y a „ en Arménie, dans la province de Myniade une „ haute montagne nommée Baris, où l'on dit que „ pluſieurs ſe ſauvérent durant le Déluge. On „ dit auſſi qu'une Arche, dont les reſtes ſe ſont „ conſervez pendant pluſieurs années, & dans la„ quelle un homme s'étoit enfermé, s'arrêta ſur „ le ſommet de cette montagne. Il y a de l'a„ parence que cet homme eſt celui dont parle Moy„ ſe Légiſlateur des Juifs. Jérôme d'Egyte, & Mnaſéas, citez par Joſéphe, ont auſſi parlé du Déluge & de l'Arche.

* *Pluſieurs Auteurs Eſpagnols* &c. Joſéph d'Acoſta, & Antoine Herrera.

On a montré &c. C'eſt ce que témoignent Théophile d'Antioche liv. III. St. Epiphane contre les Nazaréens, St. Chryſoſtome dans ſon ſermon ſur la charité parfaite, Iſidore liv. XIV. des origines ch. 8. le Géographe de Nubie, & l'Itinéraire de Benjamin,

Sur les montagnes Gordiées. Les Interprétes Chaldaïques ont rendu *l'Ararath* de Moyſe par *Cardu*; Joſéphe par *Cordiées*; Q. Curce les apelle *Cordées*; Strabon, Pline, & Ptolomée, *Gordiées*.

Japétus eſt le Japhet &c. La Lettre ד ſe prononçoit tantôt comme un ב, *p*, tantôt comme un פ, *ph*.

Hammon qui peupla le premier l'Afrique eſt le Cham &c. *On* eſt une terminaiſon que les Grecs ont ajoûtée au mot de *Cham*. Ils rendent auſſi la lettre ח *ch*. par un ſimple *h*; quelquefois même ils l'omettent. St. Jérôme dit que les Egyptiens apelloient encore de ſon tems l'Egypte *Cham*.

Joſéphe a découvert dans les noms &c. Selon Paſ
lui, de *Gomer* eſt la Galatie, où Pline met une ville I.

nommée *Comara*. De Magog, ſont les Scythes, qui ont bâti dans la Syrie la ville de Scythopolis, & de plus une autre ville que Pline liv. v. ch. 25. apelle *Magog*, d'autres *Hiérapolis*, & *Bambyce*. Il eſt viſible que de *Médai* ſont venus *les Méães*, de *Javan*, les anciens Grecs, qui s'apelloient *Ioniens* ou *Iaonïens* comme on le lit dans les anciens Auteurs. De *Chabal* ſont venus les *Ibériens* peuples d'Aſie dans le voiſinage deſquels Ptolomée met la ville de *Thabilaca*. De *Méſec*, vient la ville de *Mazaca*, dont parlent Strabon liv. XII, & Pline liv. VI. ch. 3. Et de plus les *Moſches*. De *Thiras* vient le nom & le peuple de *Thrace*. (L'Auteur ajoute à celà plus de 50 noms, ſur leſquels il fait les mêmes remarques. Ceux qui ſont curieux de ces recherches ont déja lu cet article. C'eſt pourquoi je ne le traduirai pas, d'autant plus qu'il eſt chargé d'une critique qui a meilleure grace en Latin qu'en François.)

L'entrepriſe téméraire des Géans &c. Homére Iliad. l. XI. Virgile Géorg. l. I. Lucain, Pharſale l. VII. Ovide Métamorph. liv. I. ont dit que les Géans ont tâché de ſe rendre maîtres du Ciel. Cette fable eſt fondée ſur la vérité. Le raport de cet atentat des Géans contre le Ciel eſt fondé ſur le langage courant de toutes les nations, ſelon lequel, tout ce qui eſt d'une hauteur extraordinaire, telle que celle de cette tour, eſt dit aller, s'élever juſqu'au Ciel. Joſéphe cite ce paſſage d'une certaine Sibylle. „Tous les hommes n'ayant alors „ qu'une même langue ils bâtirent une tour ſi haute, qu'il ſembloit qu'elle dût s'élever juſques „ dans le Ciel. Mais les Dieux excitérent contre elle une ſi violente tempête qu'elle en fut „ renverſée, & firent que ceux qui la bâtiſſoient „ parlérent en un moment diverſes langues; ce „ qui fut cauſe qu'on donna le nom de Babylone

„ à

„ à la ville qui a été depuis bâtie en ce même
„ lieu. Euſébe Prépar. liv. IX. ch. 4. cite un paſ-
ſage d'Abydéne qui porte la même choſe. Bé-
roſe nous aprend auſſi que les Grecs ſe ſont trom-
pez, lors qu'ils ont dit que c'étoit Sémiramis qui
avoit bâti Babylone.

Diodore de Sicile, &c. Liv. XIX. aprés avoir Pag. 8
décrit le Lac Aſphaltite, ou la mer morte, „par- 2.
„ ce que les lieux d'alentour, *dit il*, ſont pleins
„ d'un feu caché, & jettent une odeur fort mau-
„ vaiſe, ceux qui habitent pres de là ſont fort ſu-
„ jets à des maladies & ne vivent pas long tems.

Strabon liv. XVI, aprés avoir parlé de ce même
Lac, ajoûte „Pour prouver qu'il y a dans ces en-
„ droits des feux qui minent la terre, ils mon-
„ trent auprés de Moaſas des pierres âpres, rabo-
„ teuſes, & brûlées. Ils font remarquer que la
„ terre eſt en pluſieurs lieux coupée de cavernes,
„ & toute cendreuſe ; que les pierres y diſtillent
„ la poix ; qu'il y a quelques riviéres qui bouil-
„ lent, & qui rendent une odeur puante. Cela
„ prouve aſſez bien la vérité d'une certaine tra-
„ dition que ces peuples ont. Ils diſent qu'au-
„ trefois il y avoit dans cette contrée treize villes ;
„ que Sodome dont on voit encore aujourd'hui
„ l'enceinte, grande de ſoixante ſtades, en étoit
„ la Capitale. Mais que le feu & les eaux bitu-
„ mineuſes qui ſortirent de terre par un grand
„ tremblement, firent parôitre ce Lac que nous
„ nommons Aſphaltite, embraſérent les pierres,
„ engloutirent une partie de ces treize villes, &
„ rendirent les autres deſertes en contraignant les
„ habitans de fuir.

Tacite Hiſt. liv. V. „Pres de là il y a une vaſte
„ campagne qui, à ce qu'on dit, étoit autrefois
„ fort fertile, & ou il y avoit des villes grandes
„ & bien peuplées ; mais qui furent embraſées par

„ la foudre. On ajoûte qu'il y reſte encore quel-
„ ques marques de cet embraſement, en ce que
„ la terre parôit toute brûlee, & qu'elle a perdu
„ la force de produire des fruits: car tout ce qui y
„ nâit eſt d'une couleur noire, n'a aucune ſub-
„ ſtance capable de nourrir, & ſe réduit en cendre.
Hérodote. C'eſt dans l'Euterpe. „Les Colches, les
„ Egyptiens, & les Ethiopiens ſont les premiers
„ qui ont pratiqué la circonciſion. Les Phéniciens
„ & les Syriens de la Paleſtine avouent qu'ils l'ont
„ reçue des Egyptiens. Les Syriens qui demeurent
„ auprés du fleuve de Thermodon, & de Parthe-
„ nius, & les Macrons leurs voiſins diſent qu'ils
„ l'ont apriſe des Colches. Pour ce qui eſt des E-
„ thiopiens je ne puis dire avec certitude s'ils
„ l'ont reçue des Egyptiens, ou ſi ce ſont eux qui
„ la leur ont apriſe. Je remarque ſur l'cepaſſage
I. qu'il n'y avoit dans la Paleſtine que les Juifs qui
fuſſent circoncis: c'eſt ce que témoigne * Joſéphe
Antiquit. Liv. VIII Chap. 4. II. que bien loin
que ceux-ci avouent qu'ils l'ont reçue des Egyp-
tiens, ils diſent au contraire que ce fut Joſeph qui
la porta en Egypte. III. que ceux qu'Herodote
apelle Phéniciens, ſont les Iduméens, leſquels les
Grecs ont cru fauſſement être deſcendus des Phé-
niciens. IV que ceux d'entre les Ethiopiens qui ſe
circonciſoient étoient iſſus d'Abraham & de Chet-
tura. V. que les Colches & leurs voiſins qui prati-
quoient cette cérémonie étoient des dix tribus que
Salmanaſar avoit emmenées captives, & dont quel-
ques perſonnes vinrent juſqu'en Thrace.

Diodore. Liv. I. *Une preuve que les Colches ſont*

* Joſephe 3 ou 4 lignes plus haut attribue à Herodote d'avoir dit que les Ethiopiens ont apris des Egyptiens à ſe faire circoncire. Mais comme dans le paſſage qui vient d'être raporté, Herodote dit qu'il ne ſait lequel de ces deux peuples *l'a apris de l'autre*, il faut ou que dans quelque autre endroit *il ait parlé* auſſi afirmativement que Joſephe dit qu'il a fait, *ou que celui ci ſe ſoit trompé.*

ſont deſcendus des Egyptiens, c'eſt qu'ils ſe circonciſent de même que ceux-ci. Cela ne prouve pas davantage que les Egyptiens ſont ou les auteurs de la circonciſion, ou les péres de ce peuple, que cela le prouve des Juifs.

Strabon. Liv. XVI. *Quelques uns d'entre les* Troglodites ſont circoncis de même que les Egyptiens. Des nations entiéres iſſues d'Abraham.* Théodore cité par Euſébe parlant d'Abraham dit *que celui qui l'avoit tiré de ſon païs lui commanda de ſe circoncire lui & toute ſa maiſon, & qu'il obéit.*

Les Iduméens. Ils ſont ainſi apellez d'Edom le Pére de ce peuple, & qui eſt le même qu'Eſaü. Je dirai en paſſant que la poſtérité d'Edom s'étant multipliée & répandue juſques vers la mer qui ſépare l'Egypte de l'Arabie, donnérent leur nom à cette mer, & que les Grecs ſachant qu'Edom ſignifie *roux* ou *rouge*, la nommérent, *mer Erythrée*, ceſt à dire, *rouge*. Ammonius, Juſtin Martyr, & Epiphane, témoignent que ces peuples ſe circonciſoient.

Et les Iſmaëlites. De tout tems ils ont circoncis leurs enfans, mais au même âge qu'Iſmaël avoit été circoncis, c'eſt à dire à l'age de treize ans, comme le témoignent Joſéphe & Origéne. Epiphane entend par ces Iſmaëlites, les Sarrazins, & il a raiſon; car les Sarrazins ont toujours ſuivi cette coutume religieuſe; & c'eſt de ceux ci que les Turcs l'ont tirée.

Alexandre Polyhiſtor, cité par Joſéphe & par Euſébe, parle ainſi des enfans de Chettura. „Le „ Prophéte Cleodéme ſurnommé Malchas dit „ dans ſon hiſtoire des Juifs, auſſi bien que Moyſe, „ Légiſlateur de ce peuple, qu'Abraham eut de „ Chettura entr'autres enfans, Afer, Aſſur, & Afra, „ qu'Aſſur donna le nom à l'Aſſyrie, Afra & Afer,

„ à

* *Peuples d'Ethiopie*

„ à la ville d'Afra & à l'Afrique. On voit par là d'où les Ethiopiens, peuples d'Afrique, ont pris la circonciſion. Ils la retiennent encore aujourd'hui, quoi que Chrétiens, mais c'eſt ſimplement par reſpect pour une coutume ſi ancienne, & non par principe de Religion.

Pag. 82. I. *De Béroſe. En l'âge dixiéme aprés le déluge il y avoit parmi les Chaldéens un homme fort juſte & fort intelligent dans la ſcience de l'Aſtrologie.* Il eſt évident par le tems qui eſt marqué là que c'eſt d'Abraham qu'il y eſt parlé. Ce paſſage eſt dans Joſéphe Antiquit. Liv. 1.

Hécatée. Il avoit écrit l'hiſtoire d'Abraham, mais ce livre qui étoit encore du tems de Joſéphe, ne ſe trouve plus.

Nicolas de Damas. C'étoit un homme fort illuſtre & par lui même & par l'honneur qu'il avoit d'être aimé d'Auguſte & d'Hérode. Voici ce qu'il dit d'Abraham. „Abraham ſortit avec une „ grande troupe du païs des Chaldéens qui eſt au „ deſſus de Babylone, régna en Damas, en partit „ quelque tems aprés avec tout ſon peuple, & s'éta- „ blit dans la terre de Canaan qui ſe nomme „ maintenant Judée, où ſa poſtérité ſe multiplia „ d'une maniére incroyable, ainſi que je le dirai „ plus particuliérement dans un autre lieu. Le nom „ d'Abraham eſt encore aujourd'hui fort célébre & „ en grande vénération dans le païs de Damas. On „ y voit un bourg qui porte ſon nom, & où l'on „ dit qu'il demeuroit.

Les vers Orphiques. „Perſonne n'a connu le „ Mâitre & le Roi de tous les hommes, que ce „ ſeul Chaldéen, qui a ſi bien ſu le cours du ſo- „ leil & le mouvement des Cieux.

Dans l'Abrégé que Juſtin &c. Liv. XXXVI. Ch. 2 „Les Juifs ſont originaires de Damas, la „ *plus* célébre ville de Syrie. Aprés Damaſcus, „ Azé-

„ Azélus, & Adorés, ils eurent pour Rois Abraham „ & Iſraël. Le titre de Roi que Nicolas de Damas & Juſtin donnent à ces Patriarches, vient de ce qu'ils avoient ſur leurs familles une autorité royale. De là vient qu'ils ſont apellez *Oints*. Pſ. cvi. 15.

Preſque tous ces Auteurs &c. Juſtin Liv. xxxvi. pag. „ Moyſe ayant été fait le Chef de cette nation 1. „ que les Egyptiens avoient banni, déroba de „ nuit tout ce qu'ils avoient de plus ſacré. Ceux „ ci étant venus les armes à la main pour repren- „ dre ce qu'on leur avoit emporté, furent contraints „ par de grans orages de s'en retourner. Moyſe „ étant rentré dans ſon ancienne patrie s'empara „ du mont Sina.

De Polémon. „Sous le régne d'Apis fils de „ Phoronée; Une partie de l'armée des Egyptiens „ ſortit d'Egypte, & s'alla habituer dans cette „ parite de la Syrie qu'on apelle Paleſtine. Ce paſſage ſe lit dans la Chronique d'Euſébe. Polémon vivoit, à ce qu'on croit, dans le tems d'Antiochus Epiphanés ou l'Illuſtre.

Manéthon, Lyſimaque & Chérémon. Ce que ces Auteurs ont écrit là-deſſus eſt rempli de fables, & il ne s'en faut pas étonner, puis que les Egyptiens ont toujours été ennemis jurez des Juifs. Ce que l'on peut recueillir de plus raiſonnable de ce qu'il nous reſte d'eux, c'eſt que les Hébreux, iſſus des Chaldéens, étant mâitres d'une partie de l'Egypte, y avoient fait le métier de bergeé: mais que les Egyptiens les ayant traitez en eſclaves & acablez de travail, ils ſortirent de ce païs acompagnez de quelques Egyptiens & ſous la conduite de Moyſe: qu'ayant paſſé les deſerts de l'Arabie, ils étoient enfin arrivez dans la Paleſtine, & ils'étoient fait une religion toute diférente de celle des Egyptiens.

D'Egyptiens ennemis des Iſraëlites. 1. parce que pag. ceux 2.

ceux-ci les avoient quitez malgré eux. 2. parce qu'ils avoient renoncé à leurs cérémonies sacrées,

D'Iduméens. A cause de la haine que les deux Chefs de ces nations s'étoient portée l'un à l'autre, & qui vivoit encore dans leurs descendans : de là vient que les Iduméens refusérent le passage aux Israëlites, Nomb. xx. 14.

D'Arabes. C'étoient ceux qui étoient issus d'Ismaël.

De Phéniciens. Ce sont les Cananéens &c. avec qui les Hébreux ont eu une guerre éternelle.

Pag. 83. 3. *Diodore de Sicile. Moyse a dit qu'il avoit reçu ses loix du Dieu que les Juifs apellent Jao.* Ce *Jao* n'est autre que *Jehova.* Philon Juif nous aprend que les Tyriens rendoient ce nom par celui de *Jevo.* Clement Alexandrin dit que d'autres peuples l'exprimoient par celui de *Jaou*, & l'on voit dans Théodoret que les Samaritains l'écrivoient ainsi, *Jabai.* Cette diversité vient de ce que les Orientaux exprimoient les mêmes mots, les uns avec de certaines voyelles, les autres avec d'autres : & c'est de là que vient cette grande diversité que l'on voit dans les noms propres du vieux Testament. Philon a fort bien remarqué que ce mot de *Jehovah*, marquoit l'existence de Dieu. L'exhortation aux Grecs atribuée à Justin Martyr, nomme encore beaucoup d'autres Auteurs Payens qui ont parlé de Moyse.

Strabon. Dans son liv. xvi. Il donne cet abrégé de la doctrine de Moyse, dans lequel le vrai est mêlé avec le faux. „Il enseignoit que les „Egyptiens avoient tort de représenter la divinité „par des Images d'animaux : que les Grecs & les „Africains n'avoient pas plus de raison de lui atri„buer une forme humaine : que Dieu n'est autre „chose que ce que nous apellons le Ciel, le monde „& la nature. Peut-on donc, disoit-il, le représenter par

„ par les Images des choſes que nous voyons au-
„ tour de nous? Ne vaut-il pas mieux le ſervir ſans
„ le peindre, ſe contenter de lui bâtir un Tem-
„ ple, & dans ce Temple un ſanctuaire magnifi-
„ que, & l'adorer là ſans y faire intervenir aucune
„ figure. Il ajoûte que c'eſt là le ſentiment de tous les gens de bien: que Moyſe inſtitua des cérémonies qui n'engageoient pas à trop de dépenſes & où rien ne reſſentoit un emportement de fureur religieuſe. Il parle enſuite de la circonciſion, des viandes défendües, &c. & aprés avoir montré que naturellement l'homme aime la ſociété, il dit que les loix divines ſont les plus propres à établir cette ſociété.

Pline. liv. xxx. ch. 1. *Il y a encore une autre Secte de Magiciens. C'eſt celle que Moyſe a fondée.*

Tacite. Hiſt. l. v. Là Moyſe eſt nommé l'un des bannis, c'eſt à dire, l'un des Iſraëlites qui furent chaſſez par les Egyptiens. Ce qui eſt oposé aux fables des Egyptiens qui le font paſſer pour un de leurs propres Sacrificateurs.

Longin, dans ſon traité du Sublime. „Moyſe
„ homme d'un eſprit peu commun a conçu
„ & exprimé la puiſſance de Dieu d'une maniére
„ fort ſublime au commencement de ſon livre,
„ où il s'exprime ainſi; *Dieu dit*, & que dit il?
„ *Que la lumiére ſoit, & elle fut; que la terre*
„ *ſoit, & elle fut.* Chalcidius apelle Moyſe un homme ſage, & reconnoit qu'il paſſoit pour un homme inſpiré.

Le nom de ces deux Magiciens. Numénius dans Pag. 8
Euſébe, „Jannés & Jambrés, Prêtres Egyptiens, 1.
„ paſſoient pour grands Magiciens dans le tems
„ que les Juifs furent chaſſez d'Egypte. Ils fu-
„ rent choiſis pour réſiſter à Muſée homme tres
„ puiſſant auprés de Dieu par ſes priéres, & fu-
„ rent ſeuls capables de détourner de deſſus les

„ Egyp-

„ Egyptiens les maux que Muſée atiroit ſur cet-
„ te nation. Là, Moyſe eſt apellé *Muſée*, pour donner à ce nom un air de nom Grec.

Pluſieurs Auteurs ont parlé de la Loi. Strabon, Tacite, Théophraſte, Hécatée. La défenſe de ſe joindre avec les étrangers ſe trouve dans Juſtin, & dans Tacite; celle de manger du porc ſe lit dans Tacite, Juvénal, & Plutarque. Ce dernier parle auſſi des Lévites & de la fête des Tabernacles. Pythagore en a même tiré beaucoup de choſes; par exemple, la défenſe de manger de la chair de bêtes mortes d'elles mêmes; de repréſenter Dieu par des Images corporelles; de gâter les arbres fruitiers &c. Porphyre reconnoiſſoit auſſi que Platon avoit emprunté beaucoup de choſes des Juifs, comme le remarque Théodoret.

Strabon liv. XVI. *Les ſucceſſeurs de Moyſe gardérent pendant quelque tems ſes loix & furent juſtes & pieux.* Un peu plus bas il dit, *que ceux qui crurent à Moyſe étoient juſtes & craignans Dieu.*

Juſtin liv. XXXVI. Ch. 2. *Il eſt incroyable combien la piété & la juſtice de ces Rois & de ces Sacrificateurs firent fleurir cette nation.* Ariſtote parlant d'un Juif qu'il avoit connu, dit qu'il étoit tres ſage & tres ſavant. Joſ. Rép. à App. liv. 1. Tacite dit que les Juifs adorent l'Être ſouverain, éternel, & immuable.

Pag. 84. 3. *Ceux d'Elie* &c. Euſébe Préparation liv. XV. Ch. 3. dit qu'Eupoléme a fait un livre touchant les Prophéties d'Elie, & Ch. 39. il raporte un paſſage de cet Auteur ſur celles de Jérémie.

Pag. 85. 2. .... *Se trouve dans Lycophron,* Ce poëte repréſente Hercule tout vif dans le ventre d'un poiſſon qu'il apelle le cruel chien de Triton, ayant la tête tout en fueur, & remuant le foye de ce poiſſon *dans* ſon vaſte corps, comme dans une chaudiére,

&

econd, l. x. „Vou
it *Julien aux Chrétiens*. C'est, sans
e que le feu ne descend plus du ciel pour
es victimes, comme du tems de Moyse:
oyez vous pas que cela n'est arrivé que
s, l'une sous Moyse, l'autre, du tems
Thisbite,
re dans l'Histoire des Phéniciens parloit
ande sécheresse qui arriva pendant qu'E-
oit, & la raportoit au tems d'Ithobal,
yr.
que le Législateur &c. Deutér. XIII. 5.
s &c. Les Historiens Juifs marquent son
r ces paroles: *Ici finissent les Prophétes &*
cent les Sages. Cette cessation de Prophé
bit encore 1. Macchab IX. 27. *Il y eu*
ande affliction en Israël, telle qu'il n'y en a
s eu de semblable depuis qu'il n'y paroiss
e Prophétes parmi ce peuple.
l'Oracle &c. Les LXX. Interp
choses claires

„ aprés s'être ataché cette image au cou. Voici en paſſant ce que la Gemara de Babylone ch. 1. dit qu'il y avoit dans le premier temple, & qui manquoit au ſecond: *L'Arche, avec le propitiatoire, & les Chérubins; le feu tombé du ciel; la Schekina, ou, l'habitation de Dieu dans le temple; le ſaint Eſprit; Urim & Tummim.*

Pag. 87. 3. *Eſaïe.... prophétiſe ce que Cyrus*, &c. voyez l'acompliſſement au ch. XXXIX. & LII. Eupoléme a fait mention de cette prophétie & de ſon acompliſſement, Euſ. liv. IX. ch. 39.

..... *qui devoit tranſporter aux Médes*, &c. Daniel. 11. 32. 39. VII. 5. VIII. 3. 20. X. 20. XI. 2.

.... *Cette ſeconde Monarchie à Alexandre.* Daniel chap. 11. 32. 39. VII. 6. VIII. 5. 6. 7. 8. 21. X. 20. XI. 34.

Les Iagides. &c. ch. 11. 33. 40. VII. 7. 19. 23. 24. X. 5. .... 20.

Et ſur tout d'Antiochus. VIII. 9... 14. & 32..... 45.

Que Porphyre. &c. Voyez St. Jérôme ſur Daniel.

Pag. 89. 2. *Le livre que Tertullien* &c. ch. XLVI. Voyez auſſi Valére Maxime, liv. 1. ch. 7. & Cic. de l'art de deviner.

... *des ſpectres.* Voyez Plutarque, dans la vie de Dion & de Brutus; Tacite Annal. XI. & ce qu'il dit de Curtius Rufus. Valére Max. liv. 1. ch. 8. où il parle de Caſſius; qui, tout Epicurien qu'il étoit, fut extrémement éfrayé à la vûe d'un fantôme, qui répréſentoit Céſar, dont ce Romain avoit été le meurtrier.

Pag. 90. 2. ... *en lui faiſant toucher un fer rouge*, &c. Il ſemble que cette coutume ait eu lieu parmi les Grecs; Sophocle dans la Tragédie d'Antigone,

„ Nous ſommes prêts à vous prouver que nous ne
„ ſommes ni coupables ni complices de ce crime,
„ ou par des ſermens, ou en touchant des maſſes

„ de

„ de fer toutes rouges, ou en marchant ſur du feu.

... *ne pouroit empêcher éficacément* &c. Orig. contre Celſus, ch. IV. *Si vous ôtez à la vertu le caractére de libre & de volontaire, vous la détruiſez.* Pag. 92. 2.

Les Druïdes &c. Céſar nous l'aprend liv. VI. de la guerre des Gaules. Pag. 95. 2.

Et les Brachmanes. Strabon liv. XV. „Il faut „ regarder l'état de l'homme dans cette vie, *di-* „ *ſoient ces Philoſophes*, comme l'etat où il eſt „ dans le moment de ſa conception; & la mort, „ comme un enfantement qui le méne à une vie, „ ſeule digne de ce nom, ſouverainement heu- „ reuſe, & deſtinée aux ſeuls Sages.

Les Egyptiens.... l'ont tenue pour certaine. Hérod. dans ſon Euterpe. Tacite Hiſt. liv. V. parlant des Juifs, „Ils ne brûlent pas leurs morts, mais „ ils les enterrent, à l'exemple des Egyptiens. Cet- „ te coutume vient de la perſuaſion que les uns „ & les autres ont, qu'il y a un enfer (ce mot d'enfer doit être ici entendu à la Payenne, c'eſt à dire, pour le ſéjour des bienheureux auſſi bien que des damnez.)

Les Thraces &c. Méla liv. II. parlant des Thraces, „Les uns croyent, *dit-il*, que les ames retour- „ neront un jour; les autres, qu'elles ne retour- „ neront pas, que cependant elles ne périſſent pas avec „ le corps, mais paſſent dans un état plus heureux. Solin témoigne la même choſe. De là venoient ces marques d'alégreſſe qu'ils donnoient dans leurs enterremens, & dont ces mêmes Auteurs parlent. Cela pourroit rendre vrai-ſemblable ce que nous avons tantôt dit après le Scholiaſte d'Ariſtophane, que dés les premiéres diſperſions des Hébreux, quelques uns d'entr'eux étoient venus demeurer dans la Thrace.

Dans Hyſtaſpe. Nous l'aprenons de Juſtin dans ſa Pag.

ſa ſeconde Apologie, & de Clément dans ſes Stromates.

... *d'Ovide.* Métam. liv. 1. *Il ſe remet auſſi devant les yeux l'arrêt que les Deſtins ont prononcé, qu'un jour la Mer, la Terre, & le Ciel périroient dans les flammes ; période fatal à toute la machine du Monde.* Lucain liv. 1. *Lorsque la derniére heure du Monde ſera venue, toutes choſes retourneront dans l'ancien Chaos : les Etoiles ſe heurteront, elles deſcendront même dans la Mer &c.* Sénéque écrivant à Marcie. „Les Etoiles choqueront les unes „ contre les autres ; & l'Univers étant embraſé, tou„ tes ſes parties que nous voyons préſentement bril„ ler par un bel arrangement, ne tireront plus d'é„ clat que des feux qui les conſumeront.

Quelques Aſtrologues &c. Copernic liv. III. des Révolut. ch. 16., & d'autres. S. Cyprien écrivant à Démétrianus, dit * que l'Univers n'a plus la même vigueur qu'autrefois, & qu'il roule vers la décadence.

Pag. 97. 1. *Les facultez corporelles ne peuvent &c.* Ariſtote en donne cette raiſon, que ce qui ſent en nous, eſt en partie corporel, & en partie ſpirituel ; mais que l'ame eſt purement ſpirituelle. J'aurois pû remarquer auſſi que l'ame a la force de vaincre les panchans purement corporels ; juſqu'à expoſer quelquefois le corps aux tourmens & à la mort même : & que moins ſes actions tiennent du corps, plus elles ſont parfaites.

Pag. 198. 3. *Le pouvoir que l'homme &c.* On y peut ajoûter

* Je demande pardon à ce Pere, mais je ne ſaurois laiſſer paſſer cette penſée ſans dire ce que j'en crois. Par où nous prouvera-t-il que le Monde vieillit & qu'il perd inſenſiblement de ſes forces ? La Terre en a-t-elle moins à produire des fruits, les Animaux à engendrer, & les Aſtres à faire leurs révolutions ? Ces ſortes de penſées ont je ne ſai quel éclat qui pourroit ſurprendre ; mais pour de la ſolidité, elles n'en ont pas même aſſez à ce qu'il me ſemble, pour être ſouferte dans la bouche des Orateurs.

:nat, & qui eſt une peinture ſi naïve d'u-
ience agitée. Que vous écrirai je, Meſ-
comment vous écrirai je, ou plutôt, que
e vous pas écrire dans cette conjoncture?
Dieux me faſſent périr d'une maniére en-
is afreuſe que celle que j'éprouve tous
, ſi je ſai que vous mander. Tant il
, *dit Tacite, aprés avoir raporté ce com-*
mt de lettre, tant il eſt vrai que ſes
& ſes déſordres étoient devenus alors la
de ſon ſuplice.

LIVRE II.

Tacite, Pline le Jeune &c. Suétone Pag
ie de l'Empereur Claude: Tacite liv. xv. 2.
des ſuplices des Chrétiens, *l'Auteur*
de la Secte des Chrétiens, dit-il, *a été*
ſous l'Empire de Tibére avoit ſoufert la
ordre de Ponce Pilate. Dans cet endroit

ne venoit pas d'un atachement ſincére à la Religion Payenne, entant que Religion. Les ſages Romains ne l'envisageoient pas ordinairement de ce côté là. Ils la regardoient comme une pratique autoriſée par les loix; & croyant y ſatisfaire par l'obſervation exacte de toutes ſes cérémonies, ils ſe réſervoient la liberté d'en penſer ce qu'ils vouloient. En un mot ils en uſoient à cet égard en ſimples Politiques, qui ne conſidérent dans la Religion que ce qu'elle a de propre à afermir le gouvernement, en rendant les hommes plus doux & plus ſouples. Sénéque, Varron, & Tacite, étoient dans ce ſentiment, comme on le peut voir dans Saint Auguſtin, de la Cité de Dieu, liv. IV. ch. 33. & liv. VI. ch. 10. Au reſte on voit par ce paſſage de Tacite, que du tems même de Néron il y avoit déja beaucoup de Chrétiens à Rome.

Pline le Jeune. Voici ce qu'il dit des Chrétiens dans la 97. lettre du 10 livre. „Ils ont coutume „ de chanter des hymnes à la louange de Chriſt, „ qu'ils révérent comme un Dieu; & ils s'obligent „ réciproquement, non à commettre quelque cri„ me, mais à ne point voler, à ne point ſe ſouiller „ d'adultére, à être fidéles & conſtans dans toute „ leur conduite, & à ne point nier le dépôt. Il eſt vrai qu'il les acuſe d'une opiniâtreté inflexible; mais c'eſt uniquement en ce qu'ils refuſoient d'invoquer les Dieux, d'encenſer leurs ſtatues, & de dire du mal de Jéſus Chriſt, & qu'on ne les y pouvoit contraindre par les ſuplices.

Pag. 102. 3. *Les Juifs ne l'avouent pas moins.* Ils apellent ordinairement Jéſus Chriſt d'un nom qui ſignifie ataché en croix, ou pendu. L'Itinéraire de Benjamin reconnoit que Jéſus a ſoufert la mort à Jéruſalem.

140. 1. *Polycarpe.* Il a ſoufert le Martyre l'an 169.

Juſ-

Celſus. Origene. liv. 11. *Vous avez cru P*
oit fils de Dieu, parce qu'il a guéri des boiteux
aveugles.

Julien. S. Cyrille. liv. VI. raporte ces paroles
en; „A moins que l'on ne regarde comme
lus grandes actions du monde, de guérir des
ux & des aveugles, & de secourir les démo-
nes dans les villages de Bethſaïda ou de Bé-
e.

décrédité les Arts Magiques. Act. XIX. 19. P.
ue ceux même d'entre les Juifs, &c. Act. Pa
m. XIV. Saint Jérôme dans la Chronique
e, après avoir nommé quinze Evêques con-
de l'Egliſe de Jeruſalem, dit qu'ils ont tous
ncis.

riens. Ce mot ne ſignifie pas les Chré-
Nazaret, mais tous ceux qui demeuroient
aleſtine, & ils étoient apellez ainſi par ce que
rift étoit auſſi apellé *Nazarien*.

„ d'être impoſſible abſolument & en ſoi même,
„ & d'être impoſſible à quelqu'un. Par ex. Il eſt
„ tout à fait impoſſible qu'une figure qui ſert de
„ meſure à une autre, ſoit égale à un des côtez
„ de cette autre. Il eſt impoſſible, non abſolument,
„ mais à la nature, de produire ſans ſemence, des
„ Etres animez. Si ceux qui diſent que la réſurrec-
„ tion eſt impoſſible, l'entendent dans le premier
„ ſens, il n'eſt rien de plus faux. La Réſurection
„ eſt une nouvelle création. Or une nouvelle création
„ n'eſt pas impoſſible en elle même, puis qu'elle ne
„ fait rien de contradictoire, comme ſeroit l'éga-
„ lité d'une figure meſurante, à l'un des côtez de
„ celle qu'elle meſure : donc la réſurrection n'eſt
„ pas impoſſible en elle même. Que s'ils entendent
„ une impoſſibilité dans le ſecond ſens, ne voyent-
„ ils pas que que tout ce qui n'eſt impoſſible qu'à
„ la créature, eſt tres poſſible au Créateur.

Pag. 116, 2. ....*Que le but de tous ces évènemens* &c. Saint Jean XVII. Luc. XXIV. 46. 47.

Pag. 117. 3. .... *Les clauſes expreſſes que Moyſe* &c. Deut. XI. Heb. VIII, 6.

Pag. 118. 1. *Les Sadduciens.* Joſéphe. *Le ſentiment des Sadduciens eſt, que l'ame périt avec le corps* : & ailleurs, *Ils nient la ſubſiſtence de l'ame aprés la mort, & les peines de l'enfer.*

Pag. 118. 2. *Par les Diſſertations de Socrate* (liſez par les diſcours de Socr.) *Vous ſavez*, diſoit ce Philoſophe, *que j'eſpére de me trouver bien tôt dans l'aſſemblée des hommes vertueux ; quoiqu'à dire le vrai, je ne voudrois pas trop l'afirmer :* & en ſuite, „ Si ce
„ que je dis eſt vrai, il n'eſt rien de plus beau que
„ de le croire. Mais ſi aprés ma mort il ne reſte
„ rien de moi même, cette erreur aura toujours
„ ceci de bon, c'eſt que dans le tems qui précéde
„ la mort, elle me rendra moins ſenſible au mal
„ préſent : & d'ailleurs elle ne durera pas toû-

„ jours

„ jours, car en ce cas ce ſeroit un véritable mal-
„ heur, mais elle périra avec moi. Platon dans le Phédon.

Par les écrits de Cicéron de Sénéque, & de tous les autres. Cic. Queſt. Tuſcul. 10. *Faites moi voir premiérement que l'ame demeure aprés la mort: & enſuite, ſi vous ne pouvez y réüſſir (car cela eſt fort dificile) vous me montrerez que la mort n'eſt pas un véritable mal.* Et peu aprés; *Ils s'imaginent qu'ils ont beaucoup gagné, lors qu'ils ont apris que la mort les détruira tout entiers. Quand cela ſeroit vrai (car je ne veux pas m'y oposer) qui a-t'il en cela d'agréable ou de glorieux.* Sénéque lettre LXIV. „S'il eſt vrai (comme cela pourroit
„ bien être) ce que les Sages ont cru, qu'il y a
„ dans le Monde un certain lieu, où nous ſerons
„ reçus aprés nôtre mort, celui que nous eſtimons
„ être péri, ne l'eſt pas, mais à été envoyé dans
„ ce lieu avant nous.

Et concluoient preſque tous &c. Tel eſt cet argument de Socrate, ou de Platon, *ce qui ſe meut eſt éternel.*

Quelques Philoſophes. Les Brachmanes anciens & modernes, & les Pythagoriciens, qui étoient à cet égard diſciples de ceux là.

Qu'un ſouverain bonheur, &c. Lactance liv. III. ch. 12. *Puiſque toute la force & tout l'uſage de la vertu conſiſte à bien ſoufrir les maux, il eſt évident qu'elle n'eſt pas heureuſe par elle même.* Pag. 1
Dans la ſuite, „les Stoïciens, que Sénéque a ſuivis,
„ diſent que l'homme ne peut pas être rendu heu-
„ reux ſans la vertu. Si la vertu rend l'homme heu-
„ reux, donc le bonheur eſt la récompenſe de la
„ vertu; donc la vertu n'eſt pas deſirable ſimple-
„ ment à cauſe d'elle même, comme ils le préten-
„ dent, mais à cauſe du bonheur qu'elle procure &
„ *qui la ſuit* ordinairement. Cet argument devoit

„ leur faire comprendre quel eſt le ſouverain bien.
„ J'en conclus encore, que puis que cette vie eſt ſu-
„ jette à tant de maux, elle ne peut pas arriver à ce
„ ſouverain bonheur dans toute ſa plénitude.

Pag. 124. 2. *La tranſpiration* &c. Senéque liv. LVIII. „Le tems entraîne nos corps avec une rapidité ſemblable à celle d'un fleuve. Rien de ce que nous voyons n'eſt ſtable & perpétuel : dans le moment même que je parle de cette viciſſitude, je ſai que je l'éprouve.

Par quelles formes diférentes &c. Je paſſe à deſſein, comme peu néceſſaires quelques citations de Pline, où cet Auteur raporte de pareils changemens dans les grenouilles, dans les coucous, dans les cigales, & dans une certaine chenille qu'il apelle Chryſalis.

Pag. 125. 2. *A preſque tous les Stoïciens.* Clément Stromat. l. v. „Héraclite, inſtruit dans les ſentimens
„ de la Philoſophie Barbare (c'eſt à dire étrangére,
„ par raport à la Gréce) n'ignoroit pas qu'un jour
„ le Monde ſera nettoyé de méchans hommes par
„ un grand embraſement. C'eſt ce que les Stoïciens,
„ qui ſont venus depuis, ont entendu par le mot
„ ἐκπύρωσις ecpurôſis, c'eſt à dire, embraſement.
„ Ils ont auſſi cru que par là tous les morts revi-
„ vroient, & redeviendroient tels qu'ils avoient
„ été en cette vie. Qui ne reconnoit au travers
„ de ces envelopes la réſurrection des morts?

Et à Théopompe. Diogéne de Laërce, „Théopompe enſeigne dans le 8. liv. de ſes Philipiques, que les hommes revivront, comme l'ont
„ auſſi enſeigné les Philoſophes Orientaux; que
„ cette nouvelle vie ſera immortelle; & que cha-
„ que choſe retiendra les mêmes noms qu'elle a
„ dans cette vie.

126. *Les Grecs ſacrifioient &c.* Plutarque & Pauſanias en font mention. Clément dans ſon exhortation

tation nomme tous les peuples qui faiſoient la même choſe.

L'Hiſtoire Romaine nous aprend &c. Denys d'Halicarnaſſe liv. 1. dit *que la coutume de ſacrifier des hommes étoit fort ancienne en Italie.* Elle eſt demeurée juſqu'au tems de Juſtin Martyr & de Tatien. Juſtin 1. Apolog. parlant aux Romains, *Vous faites à votre Idole, leur dit-il, des aſperſions, non ſeulement de ſang de bêtes, mais auſſi de ſang humain.* Tatien, *J'ai connu avec certitude que le Jupiter Latialis des Romains aime le ſang des hommes, & qu'il prend plaiſir aux victimes humaines qu'on égorge en ſon honneur.* Cicéron dit la même choſe des Gaulois; Pline, des habitans de la grande Brétagne; Helmoldus, des Sclavons. Porphyre dit que cette coutume étoit encore de ſon tems, & dans l'Arcadie, & à Carthage, & à Rome.

Que Caton au raport &c. Valére Max. liv. 11. chap. 10. Pag. 3.

Ariſtote &c. Euripide l'avoit remarqué avant lui, dans la Tragédie d'Andromaque. *Si l'on vous ôtoit*, dit-il aux Lacédémoniens, *la gloire qui nâit des armes, vous n'auriez plus rien qui vous diſtinguât.* Pag. 3.

Pour avouer &c. Pétrone. *S'il y avoit quelque terre qui fût riche en mines d'or, il n'en faloit pas davantage pour la faire déclarer ennemie du peuple Romain.* Pag. 2.

Et l'Iſle de Cypre. Florus liv. 111. ch. 9. „Le bruit „ des richeſſes de cette Ile étoit ſi grand & ſi bien „ fondé, que le peuple Romain qui égaloit en gran„ deur toutes les autres nations de la terre, & dont „ la libéralité n'alloit pas moins qu'à donner des „ Royaumes, ne pouvant réſiſter à l'impreſſion „ que ces richeſſes firent ſur lui, déclara le Roi „ de cette Ile, tout Allié qu'il étoit, déchu de „ ſa Royauté, réduiſit l'Ile en province, & en en-

enleva * des ſommes prodigieuſes.

Pag. 130. 3. ....*que la pluſpart des peuples ne ſe faiſoient pas un ſcrupule* &c. Thucydide Liv. 1. „Autrefois les „ Grecs, auſſi bien que les Barbares de terre ferme & des Iles, ayant trouvé la commodité „ d'aller les uns chez les autres par le moyen de „ la navigation, s'en ſervirent pour exercer des „ brigandages; prenant pour chefs de ces ſortes „ d'expéditions, des perſonnes illuſtres, qui s'y „ laiſſoient aller, tant pour l'eſpérance de s'enrichir, „ que dans le deſſein de faire du bien à ceux qui „ etoient dans l'indigence. Ils avoient d'autant „ moins de peine à réüſſir dans ces entrepriſes, „ qu'ils ne s'ataquoient qu'à des villes ouvertes, „ & à des villages. Ils les pilloient, ils vivoient „ de leur butin; tout cela, ſans encourir d'infa„ mie, car bien loin qu'il y en eût à ce métier, „ il y avoit même de la gloire..... Les habitans „ de terre ferme ſe pilloient auſſi les uns les au„ tres: & les * Locres Ozoles, les Etoliens, les „ Acarnaniens & les Nations voiſines, le font en„ core aujourd'hui. Juſtin témoigne la même „ choſe des Phocenſes; Plutarque des anciens Eſpa„ gnols; Diodore, des anciens Toſcans; Céſar „ & Tacite, des peuples d'Alemagne.

Ariſtote & Cicéron mettent la vangeance &c. Ariſt. à Nicomachus IV. 11. *C'eſt la marque d'un cœur bas & ſervile, que de ſoufrir patiemment un afront.* Cic. liv. 11. de l'Invention, met au nombre des choſes qui ſont fondées ſur le droit naturel, les actes de vangeance par leſquels nous repouſſons la violence ou les injures, en nous défendant, ou en rendant la pareille. Dans une lettre à Atticus; *Je hai cet homme*, dit-il, *& je le hairai*

Plutarque les fait monter à 7000. talens, qui ſont environ douze *millions ſix* cens mille livres.

* *Locres* Ozoles ainſi appellez pour les diſtinguer de 3. autres *ſortes de* Locres) Etoliens, Acarnaniens, Phocenſes, peuples de Grece.

haïrai toûjours: & plût aux Dieux que je me puſſe vanger de lui.

.... *qu'ils ont toûjours porté une haine mortelle à ceux* &c. Les Rabbins enſeignent qu'il faut faire tout le mal qu'on peut, à ceux de contraire Religion, & qu'on ne doit pas leur rendre ce qu'on leur a dérobé: qu'il faut exterminer tous ceux qui ne ſont pas Juifs. Les Juifs ont ordinairement cette imprécation à la bouche, *Que tous les Sectaires périſſent ſubitement.* Pag. 13 2.

La Loi les autoriſoit à ſe vanger &c. * Levit. XXIV. 20. Pag. 1 3.

Puis qu'elle faiſoit mille contes des bébauches &c. Les Péres ont ſouvent fait ce reproche aux Payens: Mais il y a du plaiſir à voir la leçon qu'Euripide même fait là-deſſus aux Dieux du Paganiſme. „Il faut, *dit-il*, que je donne ici un petit „ avis à Apollon. Ce Dieu ne ſe contente pas de „ ravir par force l'honneur à des filles chaſtes, il „ ſoufre patiemment qu'elles ſe défaſſent des enfans qui naiſſent de ſes débauches. Ah! pour vous „ qui poſſédez le tître & l'autorité de Roi, gardez „ vous bien de ſuivre un exemple ſi pernicieux. „ Suivez conſtamment la vertu. Si quelqu'un „ tombe dans le crime, les Dieux ne manquent „ pas de le punir ſévérement. Mais vous, „ Dieux, ſi j'oſe m'adreſſer à vous, n'eſt-il pas „ bien injuſte, que vous qui preſcrivez des loix aux „ hommes, vous viviez vous mêmes ſans loix. „ Permettez moi de vous dire une choſe, qui „ aſſurément n'arrivera jamais: C'eſt que ſi vos „ impudicitez étoient punies auſſi ſévérement que „ vous puniſſez celles des hommes, bientôt & vous „ Apollon, & vous Neptune, vous même grand „ Jupiter, qui régnez ſur les Cieux, vous vous verriez. Pag. 1 2.

* *L'Auteur entend ce paſſage, de la vengence entre particuliers. Mais on l'explique ordinairement de la maniere dont les*

„ riez & ſans temples & ſans autels.

Pag.133. 1. .... *à en diminuer l'horreur* &c. Philon liv. De la Comtemplation, „Tous les diſcours du feſtin „ de Platon roulent non ſur l'amour des hommes „ pour les femmes ou des femmes pour les hom- „ mes; cela ne ſeroit pas ſi honteux, puis que cet „ amour ne paſſe point les bornes de la nature: „ mais ſur l'amour des hommes pour les garçons. „ Car tout ce qu'on y dit de Vénus & de l'amour „ céleſte, ne ſe dit que pour ſauver un peu les apa- „ rences par des mots qui n'ont rien de cho- „ quant.

Puis qu'il y en a qui ſe gardent &c. Pline le dit des colombes, & Porphyre des pigeons ramiers.

Pag.133. 2. *Mais elles ne condamnent ni la Polygamie* &c. Deutér. XXI. 15. 11. Samuel, XII. 8. Joſéphe Antiq. Jud. liv. XVI. *La coûtume de notre Nation permet d'avoir pluſieurs femmes.* Les Docteurs Juifs & les Péres ont auſſi entendu dans ce ſens, les paſſages que je viens de raporter.

.... *ni le divorce même.* Deutér. XXIV. 1. 2. 3. 4.

Pag.134. 3. *Les Lacédémoniens... & Caton.* Hérodote liv. VI. Plut. Vie de Lycurgue & de Caton d'Utique.

.... *poſſéde auſſi ſans partage* &c. Saluſte, Guerre de Jugurtha, *Ceux qui ont pluſieurs femmes, ont le cœur tellement partagé, qu'ils n'en ont proprement aucune.*

Pag.135. 1. *Les Egyptiens* &c. Diodore de Sicile liv. 1.

Et les Lacédémoniens &c. Plutarque, Vie de Lycurgue.

p.135.2. *Mais elle leur permetteit* &c. Deutér. XXIIII. 20.

Pag.136. 2. *Et qu'à l'exemple de quelques Philoſophes.* Ces Philoſophes ſont Ariſtippe & Cratés.

P.137.2. *à voir la promtitude* &c. Rom. XV. 25. 26.

A une habitude si constante de dire la vérité &c. Pag.138. 3.
Matth. v. 33.... 37.

Que nous leur devons faire. l'Empereur Alex. Pag.139. 3.
Sévere louoit fort cette loi.

Il n'y en a eu aucun &c. Socrate même, le plus irrépréhensible de tous, étoit extrémement colére, & ne pouvoit se modérer à cet égard, ni dans ses discours, ni dans ses actions. Pag.142. 3.

... de lâches adulateurs &c. comme Platon & Aristippe.

Les autres avoient de criminelles liaisons &c. Platon, Aristote, Epicure, Aristippe, &c. Zénon Auteur de la Secte des Stoïciens alloit encore plus loin, & aimoit les garçons

... qu'on les comparoit à des chiens. De là vint le nom de *Cyniques* qui fut donné à leur Secte.

Et par leurs démêlez pleins de chaleur &c. Timon Phliasius, „Malheureux hommes, *dit il aux* „ *Philosophes*, honte du genre humain; gens qui „ n'êtes que ventre; vous ne faites que vous é- „ garer en vaines disputes sur des choses de néant. „ Puis-je vous mieux dépeindre qu'en vous com- „ parant à des outres remplis de vent? *Ailleurs:* „ Mais qui les a donc animez ainsi les uns contre „ les autres? C'est une vaine populace, qui aime „ le babil; & qui acourt au moindre bruit qu'ils „ font. Voilà ce qui cause & qui entretient cette „ maladie pernicieuse à tant de gens. Ces passages se trouvent dans Clément, Eusébe, & Théodoret. Pag.143. 1.

Leur indifférence pour le service divin &c. Xénophon liv. v. des choses mémorables, raporte un Oracle qui ordonnoit *que l'on servît les Dieux de la maniére que chaque ville l'auroit prescrit par ses loix.* Platon disoit qu'il étoit dangereux de discourir sagement & raisonnablement devant le peuple touchant les choses divines. C'est ce qui a fer-

més

mé la bouche à tous les Philoſophes Grecs, Latins, & Barbares, & qui leur a fait diſſimuler la vérité. Et n'eſt-ce pas là un grand préjugé contr'eux?

Pag. 144. 3. *Il a rempli exactement* &c. Lactance, *Il a marché lui même dans le chemin qu'il nous a montré, de peur que les dificultez qui ſe rencontrent dans ce chemin ne nous détournaſſent d'y entrer.*

Pag. 146. 3. .... *Des Voyages de St. Thomas.* On montre encore aujourd'hui ſon ſépulcre dans le païs de Coromandel. Clement &c. Stromat. v. dit que Jéſus Chriſt eſt connu de toutes les nations.

Tertullien liv. 1. *contre les Juifs. En quel autre toutes les nations ont elles cru, qu'en Jéſus Chriſt, & quel autre ont-elles embraſſé comme le Meſſie venu au monde?* Aprés il fait un dénombrement des nations qui croyoient en Jéſus Chriſt de ſon tems, & ce dénombrement contient tous les peuples des 3. parties du monde qui étoient alors connues. Plus bas il montre combien le Royaume de Jéſus Chriſt eſt plus étendu que ne l'ont été l'Empire de Nébucadnéſar, & d'Alexandre, & que ne l'étoit celui des Romains. „La Royauté de „ Jéſus Chriſt, *dit-il*, s'étend par tout & eſt crue par „ tout. Ce grand Roi eſt ſervi par tous les „ peuples que nous venons de nommer: il regne; „ il eſt adoré en tous lieux; il ſe communique à „ tout le monde également. Arnobe, S. Athanaſe, Théodoret, & S. Jérôme, font voir par le même détail, cette grande étendue de l'Empire de Jéſus Chriſt. Origéne dans une Homélie ſur Ezéchiel, „ Les malheureux Juifs avouent que ces choſes „ ſont dites du Meſſie. Mais c'eſt à eux un aveu„ glement déplorable, d'ignorer encore la perſon„ ne à qui elles conviennent, puis qu'ils les voyent „ acomplies. Qu'ils nous marquent avant l'avé„ nement de Jéſus Chriſt, quelque tems auquel la

„ Bre-

ainſi à de ſi grandes choſes des hommes
s de mauvaiſes habitudes, & plongez
plus énorme corruption, cela eſt aſſuré-
deſſus des forces d'un homme; & c'eſt
nt ce qu'a fait Jéſus Chriſt. Il a délivré
maux tout le genre humain. Les Ro-
les Perſes, & toutes les nations Barbares
de cette heureuſe délivrance.

toutes les parties de l'Empire Romain. Pag. 14
19. 3.

faloit peu qu'elle ne remplît &c. Tertul- Pag. 14
polog. „Nous ne ſommes que d'hier &
s trouvons par tout. Nous rempliſſons
, & municipales, & autres, vos îles, vos
s, vos bourgs. Nous ſommes répandus
rmées, dans les tribus, dans les décuries.
le Sénat, le barreau ſont pleins de Chré-
un mot vous nous trouvez par tout,
dans vos temples.

vûloit vifs &c. Ulpien célébre Juriscon- Pag. 15
ſept livres ſur cette queſtion; Quelles 3.

potamie, ſous Valerien: dans la Phrygie & da
Pont, ſous Maximin &c.

Pag.159. 2. *Les preuves varient ſelon la diverſité.* Ariſ
Métaphyſ. liv. 1. ch. dernier, „Il ne faut pas cher
„ en toutes ſortes de ſujets, une certitude auſſi g
„ de que celle des verités mathématiques.

Pag.155. 3. *Mais de la répugnance* &c. St. Chryſoſtome à
metrius. „Le refus que l'on fait de recevoir
„ préceptes de l'Evangile, ne vient que de ce q
„ n'a pas le courage de les ſuivre.

LIVRE III.

Pag.159. 2. *Que Tertullien dit* &c. Liv. de la preſcrip
contre les Hérétiques, „Vous qui voulez e
„ cer plus utilement votre curioſité dans l'
„ re du ſalut, parcourez les Egliſes où les Ap
„ ont particuliérement réſidé, vous y verrez
„ core leurs chaires; vous y entendrez encor
„ re leurs Epîtres ſur les originaux mêmes.
n'eſt pas étonnant, puis que Quintilien dit qu
ſon tems on voyoit encore les originaux des li
de Cicéron, & qu'Aulu-Gelle dit la même c
de ceux de Virgile.

... *que Julien même* &c. S. Cyrille liv. x

Pag.163. 1. *Ou proche parent* &c. C'eſt le ſentimer
St. Chryſoſtome & de pluſieurs autres.

p.163.3. *Il s'étoit informé* &c. Cela paroît par les
miers verſets de ſon Evangile.

Pag.164. 2. *Pour ce qui eſt de St. Marc, comme on n'a*
douté &c. St. Irénée liv. III. ch. 1. Clér
cité par Euſèbe.

Pag.167. 3. *Même Phlégon.* Nous l'aprenons d'Origéne
tre Celſus liv. 11.

Pag.168. 1. *Dans les livres où les premiers Chrétiens*

Origéne, St. Aug. de la Cité de Dieu, liv. XXII. ch. 8.

Que Porphyre même &c. St. Cyrille liv. X. contre Julien. Pag.168. 3.

Les uns, en haine des Juifs. C'étoient les Marcionites. Voyez St. Irénée liv. 1. ch. 9. Tertull. S. Epiphane. Pag.170. 2.

En se confondant avec les Juifs. C'étoient les Ebioniens. Voyez St. Irénée & St. Epiphane. p. 170. 3.

Qui avoient alors une entiére liberté. Cela paroît par les Actes des Apôtres, par Philon, par Joséphe, & par Tertullien.

Que ni les uns ni les autres n'étoient reconnus &c. Tertull. contre Marcion liv. 1. *Vous ne trouverez aucune des Egliſes qui peuvent paſſer pour Apoſtoliques, qui n'ait à l'egard du Créateur des ſentimens véritablement Chrétiens.*

Et cela dans un tems &c. St. Irénée, S. Jérôme, St. Cyprien. *Ne jugeons*, dit ce dernier, *ni ne condamnons perſonne pour des diverſitez de ſentimens.* Pag.171.

Que l'homme ne pouvoit connoître &c. S. Ambroiſe dit fort bien ſur ce ſujet, *à qui ajoûterai-je foi ſur ce qui regarde Dieu, qu'à Dieu même?* Pag.176. 3.

Les derniéres loix annullent les premiéres, Tertull. Plutarque, & les Juriſconſultes. Pag.177. 2.

Puis que ceux qui forment de pareils deſſeins &c. C'étoit la penſée de l'Empereur Adrien, lors qu'il diſoit *qu'il faloit examiner ſi les témoins tenoient préciſément les mêmes diſcours.* Pag.179. 2.

Comme Phlégon &c. Chroniques, liv. XIII. „ La quatriéme année de la CCII. Olympiade, „ il y eut une Eclipſe de ſoleil plus remarquable „ qu'aucune de celles qui fuſſent encore arrivées. „ A midi le jour s'obſcurcit tellement, que l'on „ vit les étoiles. Et un tremblement de terre „ renverſa beaucoup de maiſons à Nicée ville de Pag.181. 1.

„ Bithynie. Ces paroles ſe trouvent dans la Chronique d'Euſébe & de St. Jérôme, & dans Origéne.

Que dans les Regîtres publics. Tertull. Apolog. ch. CXXI. *Vous avez ce mémorable accident dans vos Archives.*

Pag. 181. 1. *De l'étoile qui parut* &c. Chalcidius, Philoſophe Platonicien, dans ſon commentaire ſur le Timée de Platon. „Une autre hiſtoire plus digne de reſpect „ raporte qu'une nouvelle étoile avoit paru, non „ pour préſager des maladies ou la mort de plu„ ſieurs perſonnes, mais pour annoncer la deſcen„ te d'un Dieu ſouverainement vénérable, qui „ devoit venir pour le ſalut des hommes; que „ cette étoile ayant été vûe par des Chaldéens, „ hommes ſages, & bons Aſtronomes, ils cher„ chérent le Dieu naiſſant, & que l'ayant trouvé „ dans la perſonne d'un enfant plein de majeſté, „ ils lui rendirent leurs hommages, & lui firent des „ vœux tres dignes de ſa grandeur.

Pag. 187. 2. *Les Annales des Phéniciens* &c. voyez Joſéphe Antiq. Jud. liv. VIII. ch. 2. où il en cite quelques paſſages. Il ajoûte que ſi quelqu'un veut avoir copie des lettres que Salomon & Irom ſe ſont écrites, il n'a qu'à s'adreſſer aux gardiens des Archives de Tyr. Il cite auſſi liv. VII. ch. 9. ce paſſage tiré de Nicolas de Damas, liv. XV. „Long temps „ aprés, le plus puiſſant de tous les princes de ce „ païs, nommé Adad, régnoit en Damas, & „ dans toute la Syrie, excepté la Phénicie. Il „ entra en guerre avec David, Roi des Juifs, & „ aprés divers combats, fut vaincu par lui dans „ une grande bataille qui ſe donna auprés de l'Eu„ phrate, où il fit des actions dignes d'un grand „ Capitaine, & d'un grand Roi. Aprés la mort „ de ce Prince, ſes deſcendans, qui portoient tous „ ſon nom, de même que les Ptolomées en E-

„ gypte,

„ gypte, régnérent juſqu'à la dixiéme généra-
„ tion, & ne ſuccédérent pas moins à ſa gloire
„ qu'à ſa couronne. Le troiſiéme d'entr'eux
„ qui fut le plus illuſtre de tous, voulant vanger
„ la perte qu'avoit fait ſon Ayeul, ataqua les Juifs
„ ſous le régne du Roi Achab, & ravagea tout le
„ païs des environs de Samarie. La premiére par-
tie de cette hiſtoire ſe lit II. Samuel. VIII. 5. La
ſeconde I. Rois. XX. C'eſt cet Adad que Juſtin,
aprés Trogue-Pompée, apelle *Adorés*.

Joſéphe liv. VIII. ch. II. cite ce paſſage de
l'hiſt. Phénicienne de Dius. „Le Roi Abibal étant
„ mort, Irom ſon fils lui ſuccéda, * acrut les vil-
„ les de ſon royaume qui étoient du coté de l'O-
„ rient, augmenta de beaucoup celle de Tyr, &
„ par le moyen des grandes chauſſées qu'il fit, y
„ joignit le temple de Jupiter Olympien, & l'en-
„ richit de pluſieurs ouvrages d'or. Il fit couper
„ ſur le mont Liban, des forêts pour l'édification
„ des Temples, & l'on tient que Salomon Roi
„ de Jéruſalem lui envoya quelques énigmes, &
„ lui manda que s'il ne les pouvoit expliquer, il
„ lui payeroit une certaine ſomme; & qu'Irom
„ confeſſant qu'il ne les entendoit pas, la lui paya.
„ *Mais qu'Irom lui ayant depuis envoyé pro-
„ poſer d'autres énigmes par un nommé Abdé-
„ mon, qu'il ne put non plus expliquer, Salomon
„ lui paya à ſon tour auſſi de grandes ſommes.
Dans le même chapitre l'Hiſtorien Juif produit ce
paſſage de Ménandre Ephéſien, qui, dit-il, a écrit
les actions de pluſieurs Rois tant Grecs que Bar-
bares. „Il ſuccéda au Roi Abibal ſon pére &

* Mr Arnaud n'a pas le ſens du Grec. Le voici: Il fortifia la ville (de Tyr.) du côté de l'Orient.

* Mr Arnaud s'eſt encore ici écarté de l'Original: Car c'eſt ainſi qu'il porte, „Mais qu'un Tyrien nommé Abdémon ayant „ *expliqué* celles que Salomon avoit propoſées en propoſa auſſi „ quelques unes, dont Salomon n'ayant pu deviner le ſens, paya „ à ſon tour de grandes ſommes à Irom.

», régna 34 ans. Il joignit à la ville de Tyr par
», une grande chauſſée l'Ile d'Eurychore, & y
», conſacra une * colomne d'or à l'honneur de Jupi-
», ter. Il fit couper ſur le mont Liban quantité de
», bois de cédre pour couvrir des temples, ruïna
», les anciens & en bâtit de nouveaux à Hercule,
», & à la Déeſſe Aſtarte, dont il dédia le premier
», dans le mois de Péritheus, & l'autre, lors qu'il
», marchoit avec ſon armée contre les Tytiens,
», pour les obliger, comme il fit, à s'aquiter du
», tribut qu'ils lui devoient & qu'ils réfuſoient de
», lui payer. Un de ſes ſujets, nommé Abdemon,
», quoi qu'il fût encore jeune, expliquoit les énig-
», mes que Salomon lui envoyoit. * Or pour con-
», nôitre combien il s'eſt paſſé de tems depuis ce
», Roi juſqu'à la conſtruction de Carthage, on
», compte de cette ſorte. Le ſucceſſeur d'Irom fut,

1 Baléazar ſon fils qui régna 7 ans.

2 Abdaſtarte frére de Bal: 9 ans: les quatre fré-
res de ſa nourrice, le tuérent en trahiſon.

3 L'aîné de ces 4 régna 12 ans.

4 Aſtartus frére de Déléaſtartus 12 ans.

5 Azerim frére d'Aſtartus: 9 ans. Il fut tué par
ſon frére.

6 Péles qui régna 8 mois: il fut tué par.....

7 .....Ithobalus Sacrificateur de la Déeſſe Aſtar-
te, lequel régna 32 ans.

8 Badezor frére d'Ithobalus 6 ans.

9 Matgénus frére de Badezor 9 ans.

10 Pygmalion 47 ans: ce fut en la 7. année de
ſon régne que Didon ſa ſœur s'enfuit en Afrique,
où

* L'édition que j'ai de la traduction de Mr. Arnaud a cou-
ronne, pour colomne. Mais aparemment que c'eſt une faute
d'impreſſion.

* Dans cet endroit il y a une groſſe faute dans la verſion
que je ſuis. Mais je crois qu'elle n'eſt pas de cet Illuſtre
traducteur. Voici comme mon exemplaire porte: »Or pour con-
» nôitre combien il s'eſt paſſé de tems depuis la conſtruction
» de Carthage &c. Ce qui ne ſignifie rien du tout.

où elle bâtit Carthage dans la Lybie. En ſuputant ces années, on voit que depuis le commencement d'Irom juſqu'à la conſtruction de cette fameuſe ville, il y a eu 137 ans. Alexandre Polyhiſtor, Ménandre de Pergame, & Lætus dans ſon hiſtoire de Phénicie, ont auſſi parlé d'Irom, & de Salomon ſon contemporain.

Joſephe Antiq. Jud. liv. IX. ch. 2. parlant d'Aſaël, qui ſuccéda à Adad 1. Rois XIX. 15. dit que les Syriens le mettoient encore de ſon tems au nombre de leurs Divinitez. Liv. IX. ch. 14. il raporte ce paſſage de Ménandre d'Ephéſe, où il eſt parlé de la guerre que les Tyriens ont eue contre le même Salmanaſar qui vainquit Samarie, & emmena les 10. tribus captives. 11 Rois XVII. 3, & XVIII. 9. „Eluleus régna 36. ans. Et les Cit-
„ tiens s'étant revoltez, il alla contr'eux avec une
„ flotte, & les réduiſit ſous ſon obéiſſance. Le Roi
„ d'Aſſyrie envoya auſſi une armée contr'eux, ſe
„ rendit maître de toute la Phénicie, „& ayant
„ fait la paix s'en retourna en ſon païs. Et voilà,
„ *ajoûte Joſephe*, ce que l'on trouve dans les An-
„ nales des Phéniciens touchant Salmanaſar, Roi
„ d'Aſſyrie.

Liv. X. ch. 1. Il nous aprend *que Béroſe a fait mention de Sennachérib dans l'Hiſt. des Chaldéens: qu'il a dit de lui qu'il étoit Roi des Aſſyriens, & qu'il avoit fait la guerre dans toute l'Aſie & dans l'Egypte.* Hérodote liv. 11. en a auſſi parlé.

Liv. X. ch. 3. Il dit que Béroſe a auſſi parlé de Balad, ou Baladan Roi des Babyloniens, dont il eſt fait mention 11. Rois XX. 12. Eſ. XXXIX.

Hérodote liv. 11. *Nécos en étant venu aux mains avec les Syriens dans la campagne de Magdolon, remporta la victoire.* Par les Syriens il entend *les Juifs*, qu'il n'apelle jamais autrement. Or c'eſt cette même bataille de 11. Chron. XXXV. 22.

pag. 187. *Béroſe a parlé de Nabuchodonozor.* Joſéphe Antiq. Jud. xx. & Rép. à Appion, liv. 1. Euſébe Chron. & Prépar. 1. Ce Béroſe étoit Prêtre de Belus, un peu aprés le tems d'Alexandre le Grand. Pline raporte liv. VII. ch. 37. que les Athéniens, en mémoire de ſes divines prédictions lui érigérent dans une Ecole publique, une ſtatue dont la langue étoit dorée. Athénée liv. xv. apelle le livre de cet Auteur, *Babylonica*, ou Hiſtoire de Babylone; Tatien & Clément, *Chaldaïca*, ou, Hiſtoire des Chaldéens. Tatien remarque que le Roi Juba avouoit qu'il avoit pris de Béroſe, de quoi compoſer ſon Hiſtoire d'Aſſyrie. Je joindrai ici trois paſſages d'Abydéne qui a auſſi fait une Hiſtoire d'Aſſyrie. C'eſt Euſébe qui nous les a conſervez.

Euſébe, Chron. & Prépar. liv. IX. ch. 40. 41.
„ Nabopolaſſar, pére de Nabuchodonozor, ayant
„ apris que le Gouverneur qu'il avoit établi dans
„ l'Egypte la Céléſyrie & la Phénicie, s'étoit re-
„ volté, & ſe voyant trop agé pour ágir en per-
„ ſoune contre lui, en donna la commiſſion à ſon
„ fils qui étoit encore dans la fleur de ſon âge, &
„ qui s'en aquita ſi bien qu'il vainquit le rebelle,
„ le prit, & remit ces païs dans l'obéiſſance. Dans
„ ce même tems Nabopolaſſar étant tombé ma-
„ lade à Babylone, mourut aprés 29 ans de régne.
„ Nabuchodonozor n'eut pas plutôt ſu la maladie
„ de ſon Pére, qu'il donna ordre aux afaires d'E-
„ gypte & des peuples voiſins, donna charge à
„ une perſonne en qui il avoit de la confiance,
„ de ramener à Babylone l'armée & les priſon-
„ niers de guerre, Juifs, Phéniciens, Syriens &
„ Egyptiens; & y revint avec fort peu de ſes gens
„ par le chemin le plus court, qui eſt celui du de-
„ ſert. Il trouva ſes afaires en bon état entre les
„ *mains des* Chaldéens; le plus conſidérable d'en-

„ tr'eux

„ tr'eux en ayant pris le maniement en atendant „ ſon retour. Ainſi il ſuccéda à ſon pére dans „ toute l'etendue de ſes Etats. Il diſperſa les pri- „ ſonniers en diférens endroits de ſon Empire, leur „ aſſignant de bonnes terres à cultiver. Il em- „ ploya le butin qu'il avoit remporté de ſon expé- „ dition, à orner le temple de Belus & des autres „ Dieux. Il agrandit l'ancienne Babylone en y „ joignant une ſeconde ville. Il pourvut à ce qu'en „ cas de ſiége les ennemis ne puſſent plus détour- „ ner le cours du fleuve pour faciliter les aproches „ Il environna la ville intérieure & la ville ex- „ térieure, chacune d'une triple enceinte de mu- „ railles, qu'il fit en partie de brique & de bitu- „ me, en partie de brique ſeulement. Aprés l'a- „ voir ſi bien fortifiée, il y fit des portes fort ſu- „ perbes. Enſuite ne ſe contentant pas du palais „ de ſon pere, il en fit bâtir un infiniment plus „ ſomptueux, tant pour la grandeur de l'édifice, „ que pour la beauté de la ſtructure, & pour les „ ornemens. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt „ qu'un ouvrage & ſi grand & ſi beau, fut achevé „ en 15. jours. Il fit auſſi bâtir des galeries ſi „ maſſives & ſi élevées, que d'un peu loin elles „ ſembloient des montagnes, & il y planta des „ arbres de toutes les eſpéces. Ce ſont là *ces jar-* „ *dins ſuſpendus* qu'on a mis au nombre des mer- „ veilles du Monde. Il les fit pour plaire à la „ Reine ſa femme, qui ayant été élevée dans la „ Médie, païs fort montagneux, aimoit extréme- „ ment la vûe des montagnes & des forêts. Etant „ tombé malade, il mourut avant que ces ouvrages „ fuſſent achevez aprés 43 ans. de régne. Cette femme de Nabuchodonozor, eſt celle qu'Hérodote apelle Nitocris comme Scaliger l'a prouvé.

Euſéb. Prépar. liv. IX. ſur la fin, „ Mégaſthéne „ dit (*c'eſt Abydéne qui parle*) que Nabuchodo- „ nozor

„ nozor a ſurpaſſé Hercule en courage & par la „ grandeur de ſes actions : qu'il a pouſſé ſes con„ quêtes juſques dans l'Afrique & dans l'Eſpagne, „ & qu'il avoit envoyé ſur le rivage droit du Pont „ Euxin, des Colonies compoſées de ceux qu'il „ avoit fait priſonniers dans ces guerres. Outre „ cela les Chaldéens racontent que le Roi étant „ un jour monté ſur le haut de ſon palais, tint ce „ diſcours prophétique en préſence d'un grand „ nombre de perſonnes. Ecoutez vous habitans „ de Babylone. Moi Nabuchodonozor ai à vous „ annoncer une calamité extréme, qui eſt prête „ à vous acabler, & ſur laquelle ni Bélus le chef de „ nôtre race, ni la Reine Beltis, n'ont jamais pu „ fléchir les Parques. Il viendra un mulet de „ Perſe, qui aidé de vos Dieux mêmes, vous réduira „ en ſervitude. Un Méde, qui avoit été juſques „ là aux Aſſyriens un ſujet de ſe glorifier, ſe join„ dra à lui pour vous perdre. Ah, plût aux Dieux „ qu'avant qu'il nous trahît, il fût plongé au fond „ de la mer, ou qu'entrainé malgré lui dans des „ lieux deſerts & inhabitez, receptacles des bêtes „ & des oiſeaux, il y errât parmi les rochers le „ reſte de ſes jours ! Que les Dieux ne m'ont-ils „ retiré avant que de me faire entrevoir un ave„ nir ſi funeſte ! Aprés qu'il eut prononcé ces pa„ roles, il diſparut tout d'un coup.

Le même Euſébe dans un autre éndroit raporte encore ces paroles d'Abydéne, „On dit qu'autrefois „ l'endroit où Babylone eſt bâtie, étoit un grand „ amas d'eaux, auquel on donnoit le nom de mer: „ que Bélus l'ayant aſſéché, partagea le fonds en„ tre pluſieurs de ſes ſujets, y bâtit Babylone, qu'il „ entoura de murailles: que ces murailles ayant „ été conſumées par le tems, Nabuchodonozor en „ fit de nouvelles, dont les portes étoient d'airain, „ & qui demeurérent ſur pié juſqu'au tems d'A„ lexandre le Grand. Joſephe

Joſéphe Rép. à Appion liv. 1. ch. 7. produit un paſſage de l'Hiſtoire des Phéniciens, qui eſt digne d'être raporté ici, tant parce qu'il parle de Nabuchodonozor, que parce qu'il contient la ſuite des Rois & des Juges de Tyr, depuis Ithobal juſqu'à Irom, c'eſt à dire, juſqu'au tems de Cyrus. „Durant le régne d'Ithobal, Nabuchodonozor aſſiégea la ville de Tyr. Baal ſuccéda à Ithobal, & régna dix ans. Aprés ſa mort le gouvernement paſſa des Rois à des Juges. Ecnibal fils de Baſlach, exercea cette dignité durant deux mois. Chelbés fils d'Abdée l'exercea dix mois. le Pontiſe Abdar deux mois; Myrgon & Géraſtrate fils d'Abdebyme 6. ans; Balator 1 an. Aprés on envoya querir en Babylone Merbal qui régna 4 ans, & Irom ſon frére qui lui ſuccéda régna 20 ans. Cyrus Roi de Perſe régnoit auſſi alors: & tous ces tems ajoûtez enſemble reviennent à 54 ans, trois mois. Ce fut en la ſeptiéme année du régne de Nabuchodonozor que commença le ſiége de Tyr, & en la quatorziéme année du régne d'Irom que Cyrus Roi de Perſe vint à la couronne. On voit auſſi dans Joſéphe un paſſage d'Hécatée qui porte que les Perſes (par où il entend les Babyloniens) avoient emmené en Babylone, pluſieurs milliers de Juifs. Clément, Stromat. 1. raporte un témoignage de Démétrius ſur ce même événement, & ſur la guerre de Sennachérib.

.... *& des autres Rois Chaldéens.* Rép. à Appion liv. 1. ch. 6. Evimérodach ſon fils (ſavoir fils de *Nabuchodonoſor*) lui ſuccéda: ſes méchancetez & ſes vices le rendirent ſi odieux, que n'ayant encore régné que deux ans, Nérigliſſor qui avoit épouſé ſa ſœur, le tua en trahiſon, & régna 4 ans. Son fils Laboroſoarchod, qui étoit encore fort jeune, régna ſeulement neuf mois. pag. 1 2.

Car

„ Car ceux mêmes qui avoient été amis de ſon pére, „ reconnoiſſant qu'il avoit de tres méchantes incli- „ nations, trouvérent moyen de s'en défaire: & „ aprés ſa mort choiſirent d'un commun conſente- „ ment pour régner ſur eux, Nabonnid, qui étoit „ de Babylone, & * étoit de la même race que „ lui. Ce fut ſous ſon regne que l'on bâtit le long „ du fleuve, avec de la brique enduite de bitu- „ me, ces grands murs qui enferment la ville de „ Babylone. Et en la dix-ſeptieme année de ſon „ régne, Cyrus Roi de Perſe aprés avoir conquis „ le reſte de l'Aſie, marcha vers cette ville. Na- „ bonnid alla à ſa rencontre, perdit la bataille, & „ ſe ſauva avec peu de gens dans la ville de Bor- „ ſippe. * Cyrus aſſiéga en ſuite Babylone dans „ la créance qu'aprés avoir forcé le premier mur, „ il pourroit ſe rendre maître de cette place. „ Mais l'ayant trouvée beaucoup plus forte qu'il „ ne penſoit, il changea de deſſein, & alla pour aſ- „ ſiéger Nabonnid dans Borſippe. Ce prince ne ſe „ voyant pas en état de ſoutenir le ſiége, eut re- „ cours à la clémence du vainqueur, qui le traita „ fort humainement, & qui lui donna dequoi vi- „ vre à ſon aiſe dans la Caramanie, où il paſſa le „ reſte de ſes jours dans une condition privée. C'eſt cette retraite de Nabonnid à Borſippe qui eſt marquée, Jérémie LI. 30. *Les forts de Babylone ſe ſont déportez de combatre; Ils ſe ſont tenus dans les forteresſes &c.* Euſébe donne un paſſage d'Abydéne qui dit la même choſe, mais en abregé. La ſeule diférence eſt dans les noms, *Evilmaluruchus*, par ex. au lieu *d'Evilmérodach*, &c. Le nom d'Evilmé-

* Ce n'eſt pas cela, mais, „ & qui avoit été de la conſpi- „ ration.

* Ce n'eſt là point du tout le ſens de Joſéphe, le voici. „ *Cyrus ayant pris* Babylone, trouva à propos de la démanteler, „ *par ce qu'il voyoit que le peuple étoit remuant, & la ville* „ *difficile à prendre*; Aprés quoi il alla pour aſſiéger Nabonnid „ *dans Borſippe.*

vilmérodach ſe trouve dans le livre ſecond des Rois XXV. 27. Hérodote parlant du ſiége de Babylone dit „que Cyrus détourna le fleuve de ſon cours „ ordinaire faiſant écouler ſes eaux dans un lac ma„ récageux; & que par ce moyen il ſe fit un che„ min au travers du lit de ce fleuve. Cela eſt marqué Jérem. LI. 32. *Ses quais ſont ſurpris, ſes marais ſont brûlez au feu.*

... *que Jérémie apelle Vaphrés.* Jer. XLIV. 3. C'eſt ainſi que les LXX Interprétes & Euſébe tournent le mot חפרע *hophriagh.* Ce Roi vivoit dans le tems de Nabuchodonoſor.

Eſt l'Apriés d'Hérodote. Liv. 2. 11.

Cyrus &c. Diodore de Sicile, Ctéſias, Juſtin liv. IV. ch. 5. &c. Théophile d'Antioche prouve par le témoignage de Béroſe, que le temple de Jeruſalem a été commencé à rebâtir ſous Cyrus & achevé ſous Darius.

.... *Juſqu'à Darius Codomannus.* C'eſt celui qu'Alexandre le Grand vainquit. Sous le régne de ce Roi les Juifs avoient pour ſouverain Sacrificateur, *Jaddus* qui alla au devant d'Alexandre le Grand. Dans ce même tems vivoit Hécatée, natif * d'Abdére qui a fait un livre d'Hiſtoire Judaïque. Joſéphe réponſe à Appion liv. 1. en a tiré une tres belle deſcription de Jeruſalem & du Temple. C'eſt là qu'il raporte auſſi quelques diſcours d'Ariſtote à l'avantage des Juifs: à quoi il ajoûte 7 ou 8 Auteurs Grecs qui ont parlé de ce qui concerne cette nation (car dans tous ce livre ſon grand but eſt de montrer quelle eſt fort ancienne & de répondre à Appion qui lui objectoit contre cette antiquité le ſilence des Auteurs étrangers. C'eſt dans cette vue qu'il fait venir ſur les rangs des Auteurs Egyptiens, Phéniciens, Chaldéens, & Grecs, & qu'il en raporte pluſieurs paſſages dont Gro-

* *Ville de Thrace.*

Grotius a transcrit une partie.)

Pag. 188. 3. *à Alexandrie.* Philon conte un million de Juifs tant dans cette ville que dans les lieux d'alentour.

Pag. 189. 1. *La province de Cyréne..... qu'enfin la ville de Rome* &c. Cela paroît par toute l'Hiſtoire des Actes des Apôtres. Horace parle des Juifs dans trois de ſes ſatyres, Juvénal dans ſa quatorziéme. ſatyre, Martial en pluſieurs de ſes épigrammes. Rutilius Itinér. liv. 1. „Plût aux Dieux que ni „ Pompée ni Titus n'euſſent jamais ſubjugué les „ Juifs. Cette nation dangereuſe ſemble trou- „ ver dans ſes pertes mêmes des forces pour pul- „ luler de nouveau ; & ſes vainqueurs ſentent „ plus qu'elle même le poids du joug qu'ils lui „ impoſent. Avant lui, Sénéque en avoit dit autant ; „Les coutumes de ce peuple ſcélérat ont pris „ de ſi fortes racines, qu'il n'y a pas de païs où elles „ ne ſe ſoient répandues. Par là il a ſu donner des „ loix à ceux ſous le pouvoir deſquels le ſort de „ de la guerre l'avoit réduit. Nous avons tantôt vu quelle eſt la ſource de ces paroles injurieuſes & de ces marques de haine. Philon dans l'hiſtoire de ſon Ambaſſade, „Combien nombreuſe doit être „ cette nation qui habite, non dans un certain „ païs, comme les autres peuples mais preſque „ dans le monde entier ? Elle eſt répanduë & „ dans la terre ferme, & dans les Iles : & par „ tout où elle ſe trouve, elle paroît preſque auſſi „ forte en nombre que les habitans naturels.

Pag. 189. 2. *Prés de 300 ans avant Jéſus Chriſt* &c. Joſéphe. liv. x. 11. 2.

Pag. 189. 3. *L'une avant* &c. C'eſt celle d'Onkelos, & peut être auſſi celle de Jonathan.

L'autre aprés &c. C'eſt le Thargum de Jéruſalem.

Pag. 190. 2. qui étoient nez Juifs. Quelques uns étoient *nez* proche de la Judée, comme Juſtin, qui étoit *de Samarie.*

Ou

Ou qui aprenoient l'Hébreu, comme Origéne, S. Epiphane, & sur tout S. Jérôme.

Avec quelle aplication &c. Joséphe Rép. à App. liv. 1. L'expérience même fait voir combien est forte la persuasion que nous avons de la vérité de nos livres; puis que depuis tant de siécles personne n'a osé ou y ajoûter, ou en ôter, ou y faire quelques changemens. Voy: Deutér. IV. 1. Pag. 190.

L I V. IV.

S'ils ne seroient pas là-dessus dans une erreur dangereuse. Porphyre, de l'abstinence des choses animées liv. II. „Les Esprits, ennemis des Dieux, „ sont ceux par qui s'exécutent toutes les impos- „ tures, & tous les enchantemens des Magiciens. „ Car ceux qui font métier des tromper les hom- „ mes, & de leur nuire par les sciences magiques, „ servent ces Esprits, & sur tout celui qui est „ leur Chef; sachant bien qu'ils ont le pouvoir „ d'imposer aux hommes par des prodiges aparens. „ C'est d'eux qu'ils tirent les philtres, & tous les „ autres moyens de faire nâitre de l'amour. C'est „ par leurs suggestions qu'ils se rendent infames „ par l'impureté, par l'avidité du gain, ou de „ je ne sai quelle gloire, mais principalement, „ par les fourberies, qui sont le plus particulier „ caractére de ces Esprits, comme il paroît en „ ce qu'eux & leur chef, veulent passer pour Dieux. „ Ensuite parlant des Prêtres d'Egypte, „Ils assu- „ rent, *dit-il*, qu'il y a une certaine espéce d'Es- „ prits, qui sont trompeurs & fins, qui prennent „ tantôt une forme & tantôt une autre, qu'quel- „ quefois veulent être regardez comme Dieux, „ *quelquefois* comme Démons, & quelquefois aussi „ se Pag. 194.

„ ſe diſent être les ames de perſonnes mortes: & „ qui peuvent envoyer aux hommes ou des biens „ ou des maux. Mais que pour ce qui eſt des „ vrais biens, qui ſont ceux de l'ame, bien loin „ de les pouvoir procurer, ils ne les connoiſſent „ même pas: mais que tout ce dont ils ſont capables, c'eſt d'abuſer de leur loiſir, en ſéduiſant, ou „ en arrêtant ceux qui ſont dans le chemin de la „ vertu: qu'enfin ils ſont pleins de faſte, & qu'ils „ n'aiment rien tant que l'odeur des victimes que „ l'on brûle.

Pag. 195. 1. .... *que ſuivre Platon &c.* „Que les autres ſervent d'autres Dieux, pour nous, atachons nous „ au ſeul Jupiter. Orig. contre Celſus, liv. VIII.

Pag. 196. 3. *On couroit nud dans leurs Temples.* Par ex. dans la fête des * Lupercales.

On les honoroit par des danſes &c. comme dans les fêtes de Flore.

Pag. 198. 1. *La clemence a ſes bornes.* Tertull. contre Marcion liv. I. *comment aimez vous, ſi vous ne craignez pas de ne point aimer?*

Pag. 200. 1. *& en autoriſant* &c. S. Cyprien, lettre *les crimes qu'ils commettent à l'exemple de leurs Dieux, deviennent par là des crimes ſacrez.* S. Aug. lett. CLII. „Rien n'eſt plus capable de troubler la ſo„ ciété & de corrompre les mœurs, que l'imitation „ des Dieux tels que ſont ceux des Payens, ſe„ lon l'idée qu'ils en donnent eux mêmes.

Pag. 200. 2. *& même la régularité de leurs mouvemens &c.* Cette raiſon obligea un Roi du Pérou à nier que le ſoleil fût Dieu.

Pag. 201. 2. *Les Egyptiens ont pouſſé* &c. Philon dans le récit de ſon ambaſſade.

Pag. 201. 3. *a, de plus, celui de ſe rendre maître par ſon adreſſe* &c. Euripide dans la tragédie d'Æole, „la Na„ ture a donné peu de force à l'homme, mais il „ dom-

* *Fête de Pan Dieu des Paſteurs.*

„ domte par ſon adreſſe les animaux aquatiques,
„ & terreſtres, & ceux qui vivent dans l'air. An-
tiphon, „L'art nous fait ſurmonter les bêtes qui nous
„ ſurmontent par les forces de la nature. On
pourroit expliquer par là la domination que l'hom-
me a reçue ſur les animaux. Gen. 1. 26. Pſeau.
VIII. 8. Claude le Néapolitain dans Porphyre.
*L'homme n'eſt pas moins le maître de tous les ani-
maux, que Dieu l'eſt de l'homme.*

que les plus ſages Payens &c. Tite-Live, „Pour Pag. 205.
„ ce qui eſt de ces merveilles que contient l'Hiſ- 1.
„ toire des tems qui ont précédé la naiſſance de
„ Rome, & qui ont plus l'air de fictions poëti-
„ ques, que de véritez hiſtoriques, mon deſſein
„ n'eſt pas ni de les donner pour vrayes, ni d'en
„ faire voir la fauſſeté. Je tiens qu'il faut par-
„ donner aux Anciens la bonne intention qu'ils ont
„ eue de rendre plus auguſte la naiſſance des vil-
„ les, en y faiſant intervenir les Dieux.

qu'ils ſe ſentoient entraîner &c. dans l'Oracle pag. 206.
d'Hécube que Porphyre raporte, *Je viens*, dit 2.
cette Déeſſe, *apres y avoir été invitée par ces ſages
priéres que les hommes ont inventées par le ſecours
des Dieux.* Dans un autre endroit, *De quoi avez vous
beſoin, vous qui m'avez atirée du Ciel, en me liant
par des vers qui ont la force de domter les Dieux?*

Il étoit juſte qu'il abandonnât &c. Deut. XIII. pag. 207.
3. 11. Theſſ. II. 9.

.... *que Dieu n'ait eu en vûe de lui frayer un* pag. 207.
chemin &c. Joſéphe, Guerre des Juifs, liv. III. 3.
chap. 27. *Parce que Dieu qui le deſtinoit à l'Em-
pire, leur faiſoit connôître par d'autres marques &
par d'autres ſignes, qu'il pourroit eſpérer d'y arriver.*

.... *de certaines perſonnes habiles &c.* Cicéron pag. 209.
Epître 6. liv. 6. 1.

que l'on eût à reconnôître pour Roi *&c.* Cicéron
fait mention de cet Oracle dans ſon Traité de l'Art

.... *& marquoient qu'il viendroit de l'Orient &c.* Suet. Vie de Veſpaſien chap. 4.

pag. 210. 1. *Un Oracle d'Apollon &c.* Voyez Euſébe Prép. liv. IV. chap. 4. Dans l'exhortation aux Grecs qui eſt dans les ouvrages de Juſtin Martyr, on voit auſſi cet Oracle; *La véritable ſageſſe ne ſe trouve que dans les Chaldéens & dans les Hébreux, qui adorent d'un cœur pur une divinité éternelle.* Et cet autre, *Dieu qui a formé le premier homme & qui l'a apellé Adam &c.* Euſébe Démonſt. Evang. a cité de Porphyre ces deux Oracles qui regardent Jéſus Chriſt. „Celui dont la ſageſſe fait toute la „ gloire, a connu que l'ame eſt immortelle: & „ ſon ame excelle en piété ſur celles de tous les „ autres hommes. Son corps a ſoufert des dou- „ leurs extrémes, mais ſon ame a été reçue dans „ l'aſſemblée des perſonnes pieuſes.

pag. 213. 2. *Que deviendroit l'équité des loix. &c.* Juſtin. II. Apol. *Si l'homme n'a le pouvoir de faire le mal & de ſe porter au bien, par un choix libre & volontaire, on ne peut lui atribuer ni le bien ni le mal qu'il fait.*

pag. 1. .... *ont ſouſtrait le Sage &c.* Ptolomée, *L'homme ſage peut ſe ſouſtraire à l'éficace de la plus part des influences des Aſtres.*

pag. 216. 1. *Que la Religion ne conſiſte pas &c.* Ménandre. *Ne ſacrifiez jamais aux Dieux qu'avec un cœur juſte, & éforcez vous de briller par l'éclat de la ſainteté, plutôt que par celui de vos habits.* Cicér. de la Nat. des Dieux, liv. II. *La maniére la plus parfaite, la plus chaſte, la plus ſainte, & la plus pieuſe de ſervir les Dieux, c'eſt de joindre la pureté & l'intégrité du cœur à celle des hymnes & des priéres.* Dans ſon II. liv. des Loix. *Lors que la loi nous ordonne de nous préſenter aux Dieux avec des diſpoſitions ſaintes & chaſtes, cela regarde l'ame plutôt que le corps; car qui dit l'ame, dit tout.* Porphyre liv. II

de

de l'abſtinence de la chair des animaux. „Ils diſent que celui dont l'habit n'eſt pas net & ſans „ taches, n'eſt pas en état de ſacrifier purement. Ils „ ne demandent que cela pour être bien diſpoſé à „ faire le ſervice divin, & n'inſiſtent point du tout „ ſur la pureté de l'ame. Comme ſi Dieu ne ſe „ plaiſoit pas infiniment à voir dans un bon état, „ cette partie de nous mêmes, par laquelle nous lui „ reſſemblons, & ſommes participans de ſa nature. Cette inſcription qui ſe liſoit dans le Temple d'Epidaure étoit bien plus raiſonnable, „ *N'entrez dans ce Temple qu'avec la pureté d'un* „ *cœur chaſte* : or cette chaſteté n'eſt autre „ choſe que la ſainteté des penſées. Et ailleurs. „ Celui qui eſt perſuadé que les Dieux n'ont pas „ beſoin des victimes qu'on leur préſente, qu'ils „ n'ont égard qu'au cœur de ceux qui les leur „ ofrent, & que le ſacrifice qui leur eſt le plus „ agréable, c'eſt que l'on ait une droite opinion „ tant d'eux, que de tout ce qui les concerne, „ un homme, dis-je, qui eſt dans cette perſuaſion, „ peut-il ne pas devenir tempérant, pieux, & juſte. Voila préciſément le *ſobrement*, *juſtement*, *& religieuſement* de Tite, 11.2. Sénéque cité par Lactance, Inſtit. liv. v. ch. 25. „Dés que vous vous ſerez ré„ préſenté Dieu comme grand, plein d'une Ma„ jeſté auſſi terrible qu'aimable, & toujours prêt „ à vous ſecourir, vous ne vous mettrez plus en „ peine de le ſervir par un grand nombre de ſa„ crifices, mais par un eſprit pur, & par de juſtes „ deſſeins, & vous concevrez que les véritables „ Temples, ne ſont pas ces édifices ſomptueux & „ élevez avec beaucoup de peine, mais les cœurs „ de ceux qui l'adorent. Thucydide liv. 1. *Un jour de fête n'eſt autre qu'un jour auquel on fait ſon devoir.* Diogéne, *Tous les jours ne ſont-ils pas des jours de fête pour un homme de bien?*

Que le ſeul deſſein d'atenter. &c. Ovide, „Une „ femme qui ne fait rien contre le devoir de la „ chaſteté, que parce que les moyens ou les oca„ ſions lui manquent, eſt dans le fonds une fem„ me impudique, ſon corps eſt pur, mais ſon „ cœur eſt ſouillé; & dans le tems, que les de„ hors ſont bien gardez, l'adultére eſt le mâitre „ de l'intérieur.

... *Qu'il n'eſt jamais permis de vanger* &c. Platon, Maxime de Tyr, Ménandre. *Le plus vertueux de tous les hommes eſt celui qui ſait le mieux ſuporter un afront.* Dans Plutarque, Dion le Libérateur de la Sicile, dit „que la marque la „ plus ſûre d'un cœur véritablement philoſophe, „ c'eſt, non d'être bon à ſes amis, mais d'être „ doux & facile à apaiſer, lors qu'on a reçu quel„ que outrage.

Pag. 216. 2. *qu'il ne la doit jamais répudier* &c. Les Romains n'ont point ſu ce que c'étoit de divorce, juſqu'à l'an 520 de la fondation de Rome, comme le témoigne Val. Max. liv. 11. ch. 1.

Qu'il eſt du devoir de l'homme de faire du bien, Térence dans l'Héautontim. *Je ſuis homme, & par cela même, je croi me devoir intéreſſer dans tout ce qui regarde les hommes.* Le Juriſconſulte Florentin dit, *qu'il y a naturellement un parentage entre tous les hommes.*

Mais ſur tout à ceux qui ſont dans l'indigence, Hor. liv. 11. Sat. 2. *Pourquoi y a-t'il des pauvres pendant que vous êtes riche?* P. Syrus, *la compaſſion eſt un refuge aſſûré.*

Qu'il n'en faut venir au ſerment &c. Pythagore, *Il ne faut pas jurer par les Dieux, mais il faut tâcher à ſe faire croire ſans ſerment.* Marc Antonin entr'autres caractéres qu'il donne à l'homme de bien, *c'eſt un homme*, dit-il, *qui n'a pas beſoin de jurer.* Sophocle, je ne te croi pas aſſez

méchant

méchant pour te vouloir faire jurer. Clinias Pythagoricien aima mieux perdre un procés, où il s'agissoit de 3 * talens, que de le gagner par un serment.

Le nécessaire doit suffire. Euripide, *l'homme n'a besoin que de deux choses, qui sont tres faciles à trouver, c'est le pain, & l'eau.*

Platon instruit par les Chaldéens &c. Platon pose deux principes, dont il apelle le premier, *le Pére*, & le second, *la cause & le directeur de toutes choses.* Numénius apelle le second, *le Fils*, & Amélius, *la Raison.* Chalcidius sur le Timée de Platon, en établit trois, savoir, *le Dieu souverain, l'Esprit* ou *la Providence, & l'ame du monde* ou *le second Esprit:* ailleurs il les apelle, *celui qui projette, celui qui commande, & celui qui exécute, en s'insinuant sur les sujets sur lesquels il travaille,* ordinans, jubens, insinuans. pag. 116. 3.

Il semble que Platon &c. Voici un passage de Sénéque qui dit à peu pres la même chose, *L'homme vertueux est celui qui, quelques suplices qu'il endure, ne songe pas à ce qu'il soufre, mais tâche à le bien soufrir.* pag. 117. 2.

LIV. V.

Et de plusieurs autres &c. Manéthon, Chérémon, & Lysimaque, dans Joséphe contre Appion. pag. 221.

De Néron &c. Pline, liv. xxx. ch. 2. „ Jamais „ personne ne s'est plus apliqué à aucun art que „ Néron à la Magie. Il ne manquoit pour y réüssir, ni de force, ni de docilité. Ensuite il dit, „ que le Roi Tiridate l'avoit initié dans cette „ science par de certains soupers magiques. pag. 222. 2. 3.

Or les marques les plus certaines &c. On y peut ajoûter les prédictions, qui sont aussi mises avec raison du rang des miracles, Deut. xviii. ℣. 22. pag. 223.

* *Ce sont plus de 5000. Francs.*

pag.225. 1. .... *ſur la parole d'un Prophéte qui fait des miracles.* Cette régle ſe trouve dans le Talmud. C'eſt ainſi que Joſué viola la loi du Sabbat, Joſ. 6. Et que quelques Prophétes comme Samuel, 1 Sam. VII, & Elie 1 Rois XVIII. 38. ont ſacrifié dans d'autres lieux que celui que la Loi avoit marqué.

pag.227. 1. *Un ſage Légiſlateur proportionne* &c. Origéne contre Celſus, liv. III. *Un Légiſlateur à qui on demandoit ce qu'il penſoit lui même des loix qu'il avoit données à ſes concitoyens, répondit qu'il croyoit bien qu'il s'en pouvoit trouver de plus parfaites, mais que les ſiennes étoient les meilleures qu'il eut cru devoir donner.*

pag.228. 3. *à un homme qui paſſeroit pour être d'une naiſſance obſcure.* Dan. XII. 45: VII. 13. Le terme de *Fils de l'homme* marque quelque choſe de bas dans le ſtyle des Hébreux. Et c'eſt ainſi qu'il eſt employé pour ſignifier les Prophétes, lors qu'ils ſont comparez aux Anges.

pag.229. 1. *Non à un ſeul peuple, mais à tous.* Dans les loix de Moyſe, il y en a quelques unes qui bien loin de pouvoir être univerſelles, ne pouvoient avoir lieu que dans la Judée; par ex. celles des prémices, des dîmes, des ſaintes congrégations du Peuple aux jours de Fêtes. Car il étoit impoſſible que toutes les Nations s'aſſemblaſſent dans la Judée pour s'y aquiter de ces devoirs. Le Talmud même enſeigne que les loix des ſacrifices ne regardoient que les Hébreux.

pag.229. 3. & 230. 1. *ou de prévenir quelques péchez* &c. Les Juifs étoient paſſionnez pour les cérémonies, & avoient par cela même beaucoup de penchant à l'idolatrie, comme leur reprochent les Prophétes, & ſur tout Ezéchiel XVI.

pag.230. 2. *ou pour de certains tems*, &c. Lucius Valérius dans T. Live, remarque „que les loix que „ *l'on fait* ſelon l'exigence de certains tems, ne „ ſont

à un droit & à une ſervitude &c. L
. 1 Sam. 1. 22. C'eſt ainſi que le ſa
e Phinées, eſt nommé éternel. Pſeau.
. Le Rabbin Joſeph d'Albo dit, que le
etuité ſe doit prendre en un ſens limité
cérémonielle.
. *que les hommes en avoient inventé la p*
c. C'eſt auſſi le ſentiment de St. Chryſoſto
l, *dit il*, préſenta un ſacrifice à Dieu,
ertu de quelque enſeignement qu'il eût
eſſus, ou de quelque loi qui lui ordo
rir les prémices de ſon revenu, mais
ſeuls mouvemens de ſa conſcience.
même choſe ſe voit dans les réponſes
doxes qui ſont parmi les ouvrages de J
r ,,Aucun de ceux qui avant la Loi ont
bêtes à Dieu, ne l'a fait par un commande
n, quoi qu'il ſoit aiſé de voir que ce cul
c qui le pratiquoient ont été agréables à D

„ *multitude de vos ſacrifices, & qui a requis cela* „ *de vos mains*? Qu'on admire plutôt ſa ſageſſe, en „ ce que voyant ſon peuple porté à l'Idolatrie & à la „ tranſgreſſion de ſes loix, il l'a attaché à la vérita„ ble Religion, par ces ſortes de devoirs qui étoient „ ſi fort du goût de ces tems-là, afin que par des „ pratiques ſuperſtitieuſes en aparence, il les dé„ tournât de la ſuperſtition, & que paroiſſant les „ deſirer, il bornât à ces choſes leur inclination, „ qui ſans cela n'auroit pû ſe contenter que par „ l'Idolatrie.

pag.236. 2. *C'eſt que tu rendes à chacun.* &c. Les Juifs diſoient que les 602 préceptes de la Loi ſont réduits à 3 dans ce paſſage, de même qu'ils le ſont à 6 dans Eſaïe XXXIII. & à un dans Habacuc II. 4. & dans Amos I. 6.

pag.238. 1. *Or tout cela ne ſe pouvoit acomplir* &c. Joignez aux paſſages ſuivans celui-ci de Jér. III. 16. *Dans ces jours là, dit le Seigneur, on ne dira plus l'Arche de l'Alliance du Seigneur, on n'y penſera plus, & l'on ne s'en ſouviendra plus, & l'on ne viſitera plus l'Arche.*

p.238.3. *Noé reçut de Dieu le droit de manger* &c. On pourroit objecter que dans l'Hiſtoire du Déluge il eſt parlé de bêtes nettes, & d'autres qui ne le ſont pas. Mais, ou cela eſt dit par anticipation, comme à des gens qui connoiſſoient déja cette diſtinction par la Loi, ou l'on doit entendre par bêtes qui ne ſont pas nettes, celles dont les hommes s'abſtiennent par une averſion naturelle, auquel ſens Tacite Hiſt. liv. VI. apelle ces bêtes *profanes*; ou enfin il faudra entendre par celles qui ſont nettes, celles qui ſe nourriſſent d'herbes, & par les impures, celles qui vivent de la chair d'autres animaux.

pag.239. 1. *Soit que ces Animaux fuſſent de ceux que les Ex- ſacrifioient* &c. Origéne contre Celſus liv. es démons ayant quelque pénétration pour oſes à venir, tant parce qu'ils ne ſont pas

„ engagez dans des corps terreſtres, que par ce qu'ils
„ ont beaucoup d'expérience, & d'ailleurs faiſant
„ leur unique étude de détourner les hommes du
„ vrai Dieu, ſe gliſſent dans les bêtes les plus fé-
„ roces, & dans celles où l'on voit le plus de fi-
„ neſſe & de ruſe, les font mouvoir où il leur
„ plait, & autant de fois qu'il leur plait; ou mê-
„ me, ils excitent l'imagination de ces bêtes à pren-
„ dre leur vol, ou à marcher vers ce lieu-ci, ou
„ vers un autre. Leur deſſein eſt, que les hommes
„ ſurpris par les préſages que ces différens mouve-
„ mens leur fourniſſent, ceſſent de chercher Dieu
„ qui contient toutes choſes, qu'ils abandonnent
„ la piété, & prennent les objets de leur culte dans
„ des choſes terreſtres, dans les oiſeaux, les dragons,
„ les renards & les loups. En efét les Devins ont
„ remarqué que les plus conſidérables préſages ſe
„ tirent de ces animaux que je viens de nommer:
„ ce qui vient aparemment de ce que les Démons
„ ne peuvent pas auſſi bien venir à leurs fins par
„ les animaux d'un naturel plus doux, que par
„ ces autres qui ont quelque image de vice & de
„ méchanceté. C'eſt pourquoi entre toutes les
„ choſes que j'ai admirées dans Moyſe, celle-ci eſt
„ une des plus grandes: C'eſt qu'ayant une parfaite
„ connoiſſance de la nature des animaux & de la
„ conformité de quelques uns avec le génie des Dé-
„ mons, ſoit qu'il ait eu cette connoiſſance par révé-
„ lation, ſoit qu'il l'ait eue par lui même, il a dé-
„ claré impurs tous les animaux, dont les Egyptiens
„ & les autres peuples ſe ſervoient pour deviner,
„ & purs ceux qui n'étoient pas de ce nombre. C'eſt
à cela que ſe raportent ces paroles de Manéthon,
Moyſe établit pluſieurs obſervances contraires à cel-
les des Egyptiens.

... *dont le naturel avoit du raport avec ces vi-*
ces. St. Barnabé dans ſon Epître fait un long rai-

ſonnement là-deſſus, dont voici l'abrégé „Toutes „ les défenſes que Moyſe a faites de manger de „ certains animaux, & de s'abſtenir des autres, „ ont un ſens ſpirituel. *Ne mangez pas de chair „ de pourceau*, dit-il; cela veut dire, ne ſoyez pas „ ſemblables à ceux qui lors qu'ils ſont dans l'abon„ dance, oublient leur Seigneur, & qui ne le recon„ noiſſent que dans l'adverſité; en éfet, lors que „ le pourceau a faim, il crie, mais il ſe tait aprés „ qu'on lui a donné à manger. *Ne mangez point „ d'aigle, de milan, de corbeau*, c'eſt à dire, ne „ vivez point de rapine, mais gagnez vôtre vie „ en travaillant. *Ne mangez point de lamproye, „ de polype; ni de ſéche*, c'eſt à dire, ne vous ren„ dez pas ſemblables à ceux, qui vivent toujours „ dans l'impiété, & qui ſont réſervez à la mort „ éternelle. Car ces poiſſons qui ſont les ſeuls qui „ ſoient défendus, ne s'élévent jamais vers la ſurface „ de l'eau; & demeurent toûjours dans le fond. „ *Ne mangez point d'hyéne*, c'eſt à dire ne ſoyez „ pas adultére. La raiſon de ce ſens eſt, que „ cette bête change de ſexe tous les ans. *Vous „ mangerez des bêtes qui ruminent*; cela ſignifie „ qu'il faut ſe joindre à ceux qui méditent dans „ leurs cœurs les préceptes qu'ils ont reçus de vi„ ve voix; qui parlent des ordonnances de Dieu, „ & qui les gardent; qui ſavent que la médita„ tion remplit un cœur de joye, & qui en un „ mot ruminent la parole de Dieu. *Vous man„ gerez de celles qui ont le pié fourchu*: c'eſt que „ les juſtes, dans le tems même qu'ils cheminent „ dans ce ſiécle, atendent celui qui eſt à venir. „ Admirez par cet échantillon la beauté des loix „ de Moyſe. Philon & Ariſtée citez par Euſébe ont fait les mêmes réflexions.

pg. 239. ... *à ceux d'entre* les Cananéens &c. C'étoient ceux qui craignoient Dieu, mais qui n'étoient pas cir-

part des noms d'animaux qui ſont ma
ns la Loi, & qu'il y en a beaucoup d'autr
uels ils diſputent. Or il n'y a pas d'apare
Dieu les eût laiſſez dans cette ignorance,
i eût du durer juſques à ce jour.

& obſervée par les Patriarches. C'eſt d'e
parvenue juſqu'aux Grecs l'opinion qui le
garder le ſeptiéme jour avec plus de vén
que les autres, comme l'a remarqué Cl
lexandrin.

Que dans le grand nombre de voyages..
ient jamais repoſez, C'eſt dans ce ſens q
& Tertullien ont aſſuré que les fidéles
s là n'avoient jamais obſervé le Sabat.

Cette loi obligeoit auſſi les habitans &c. S
ſentiment des Hébreux, elle n'obligeoit
ui hors de la Judée obſervoient les précep
achides.

Juifs ont toûjours circoncis &c. De là vi

„ *ſigne d'alliance entre moi & vous.*

p. 246. 2. *Ils ont omis cette cérémonie* &c. Joſ. v. 5. 6.

pag. 246. 3. *... qui ne cédoient en rien à ceux de Moyſe.* Le Rab. Lévi Ben Gerſon a dit *que les miracles du Meſſie devoient être plus grands que ceux de Moyſe.* Et c'eſt en efet ce qui eſt arrivé, comme il paroît par celui de la réſurrection.

pag. 247. 1. *... & qu'ils leur laiſſoient une entiére liberté &c.* Act. XVI, 1. 3. Rom. XIV. 1.

... Ils ne prétendiſſent pas aſtreindre &c. Act. XV. Gal. 1. 3. 6. 15, IV. 10.

pag. 248. 1. *Daniel, à qui le Prophéte Ezéchiel &c.* Ezéch. XIV. 14. XXXVIII. 3. Joſéphe liv. x. ſur la fin; „ Je ne trouve rien de plus admirable en ce grand „ Prophéte, que ce bonheur tout particulier & „ & preſque incroyable qu'il a eu au deſſus de tous „ les autres, d'avoir durant ſa vie été honoré des „ Rois & des peuples, & d'avoir laiſſé aprés ſa „ mort une mémoire immortelle. Car les livres „ qu'il a écrits, & qu'on nous lit encore main„ tenant, font connôître que Dieu même lui a parlé.

p. 248. 2. *... Il s'écouleroit plus de 500. ans avant que le Meſſie parût.* Les Rabbins Salomon Jarchi, Joſué & Sadias, reconnoiſſent que dans ces paſſages de Daniel, le fils de l'homme eſt le Meſſie. Le Rab. Joſué qui a vu la ruïne du Temple, diſoit que le Meſſie étoit venu.

pag. 249. 1. *L'établiſſement.... d'un Empire univerſel.* Pluſieurs Rabbins apliquent ce paſſage au Meſſie.

pag. 249. 2. *Et Joſéphe même a entendu &c.* „ Ce grand Pro„ phéte a auſſi eu connoiſſance de l'Empire de „ Rome, & de l'extréme déſolation où il réduiroit nôtre païs. Dieu lui avoit rendu toutes ces „ choſes préſentes, &c. Le Rabbin Jarchi explique *les 70.* Semaines de la même maniére que nous.

pag. 150. *Qu'il y afermira ſa paix.* Il faut faire atention ſur ces paroles précédentes, le déſir des nations viendra.

iquent ce pas
doit pas empêcher &c. Philon. „On ne pa
ne choſe périt, lors que les parties pé- 1.
ne aprés l'autre, mais lors qu'elles tom-
s à la fois.
ut Hérode &c. Matth. XXII. 16. Marc. pa
s un ancien commentateur de Perſe on 2.
les „Hérode régnoit du tems d'Auguſte
contré de Syrie. Une ſorte de gens qui
Hérodiens célébroit le jour de ſa naiſ-
& au jour du Sabbat ils mettoient ſur
êtres à ſon honneur, des lampes alumées
onnées de violettes.
our ne pas dire que &c. Joſéphe liv. X.
parlant de Daniel, remarque fort à propos
avoit pas ſeulement prédit en général com-
autres Prophétes, les choſes qui devoient
, mais qu'il a auſſi marqué les tems auſquels
rriveroient. On voit par Mal. 3. que le déf-
le Meſſie n'étoit pas conditionnel.

Siméon ont dit que le Messie porteroit nos péchez.

pag.253. *& si quelquefois ils ont entrepris* &c. Cela est arrivé sous Adrien, sous Constantin & sous Julien.

p.254.2. ... *dont il leur marqua même le tems.* Jér. XXV. 15.

pag.255. 3. .... *de se rendre Dieu propice par des prières.* Si l'on en croit les Juifs, ils ont rendu service à Dieu en rejettant le faux Messie, que tant de personnes ont reçu.

pag.257. 1. *Il étoit de la famille de David.* Ps. LXXXIX. 4. Es. IV. 2. & quantité d'autres.

Il est né à Bethléhem. Michée. V. 2.

pag.257. 2. *à prêcher en Galilée.* Es. IV. 1.

Il a guéri toutes sortes de maladies. Es. XXXV. 5.

... *une chose que David... avoit prédite.* Ps. II. 8. XXII. 28.

.... *qu'il anéantiroit le culte des fausses Divitez.* Es. II. 18. 20. XXXI. 7.

pag.258. 2. .... *& selon tous les Interprétes.* &c. Ces Interprétes sont les Rabbins Siloch, Béchaï, Salomon, Abenezra & Kimchi.

Et que les nations étrangéres mêmes &c Es. XI. 10.

pag.262. 2. *Esaïe fut scié.* C'est ce que porte la Tradition des Iuifs. Joséphe le dit aussi liv. X. 4. Chalcidius sur le Timée de Platon, *Ces deux Prophétes ont été tuez par des scélérats, qui ont écartelé l'un & lapidé l'autre.* C'est à cela qu'il faut raporter Héb. XII. 37.

pag.263. 1. *Le chapitre* LIII. *d'Esaie.* La paraphrase Chaldaïque & la Gemara de Babylone ont expliqué ce chap. du Messie.

pag.263. 3. *Il a porté nos maladies.* Abarbanel dit sur ce passage, que par le nom de *maladies* il faut entendre toutes sortes de maux.

La peine qui nous devoit aquerir &c. Salomon

pag.264. 3. Jarchi entend ceci du Messie.

Il s'est constitué victime &c. Alseck dit qu'il s'agit là de maux que l'on endure volontairement.

Il se verra de la postérité. Alseck entend ici par *le mot de posterité*, les Disciples.

Il